BnF Gallica

Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

> Académie des sciences, belles-lettres et arts (Rouen). Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen. 1807.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
reutilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

PRÉCIS ANALYTIQUE

DES TRAVAUX

DE

L'ACADÉMIE

DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS

DE ROUEN

Pendant l'année 1876-77.

PRÉCIS ANALYTIQUE

DES TRAVAUX

DE

L'ACADÉMIE

DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS

DE ROUEN

PENDANT L'ANNÉE 1876-77.



ROUEN,

IMPRIMERIE DE H. BOISSEL, SUCCr DE A. PÉRON,

PARIS.—E. DERACHE, rue Montmartre, 48.

—

1877.

BIBLIOTHÈQUE

BIBLIOTHÈQUE DES SOCIÉTÉS SAVANTES

Pièce 8°
1239

des diverses administrations. Une assemblée nombreuse remplissait la salle.

M. le Président, dans son discours d'ouverture consacré au traitement des maladies contagieuses, s'est attaché à montrer les avantages de l'hygiène prise pour base de ce traitement. Il a constaté les progrès que la connaissance des *ferments* et des *contages* a permis de réaliser en particulier dans la science chirurgicale, et a exprimé le vœu que notre ville fût dotée d'un établissement où les principes d'hygiène qu'il préconise pussent être sérieusement et complétement appliqués à ces sortes d'affections.

L'auditoire a accueilli avec sympathie l'exposé des vues et la savante dissertation de M. le Président.

M. Samuel Frère a donné lecture de son rapport sur le prix Bouctot. Ce prix devait être décerné, d'après la décision de l'Académie, à l'une des œuvres de peinture, sculpture ou gravure provenant d'artistes normands qui ont figuré à l'Exposition municipale. Le rapporteur, après avoir passé en revue les œuvres principales qui ont fixé l'attention de la Commission, a exposé les motifs qui ont déterminé l'Académie à attribuer le prix aux gravures de M. Brunet Debaisne, artiste havrais. Ce rapport, écrit avec esprit, plein de verve et d'observations délicates, émaillé de citations bien choisies, a provoqué de chaleureux applaudissements, qui ont

redoublé à la vue de l'artiste couronné. M. le Préfet a remis à M. Brunet Debaisne le prix Bouctot, en l'accompagnant des félicitations les plus flatteuses.

M. Decorde, chargé du rapport sur le concours de poésie, a présenté une analyse judicieuse et fine des diverses pièces soumises au jugement de l'Académie. Tout en faisant, pour plusieurs des travaux, la part légitime de l'éloge, il a justifié les conclusions de la Commission qui n'a pas cru devoir, cette année, décerner le prix proposé. Il annonce, en conséquence, que le Concours est prorogé à l'année 1878.

M. l'abbé Loth a donné ensuite lecture de son rapport sur le prix Dumanoir. Il a raconté la vie et les actes de dévouement d'une femme de bien qui a recueilli, pendant vingt-cinq ans, les pauvres servantes sans place, leur a ouvert un asile et prodigué des soins maternels. Il a proclamé son nom : Mlle Clémence Durand, de Rouen. Cette digne femme est venue, au milieu des plus touchantes démonstrations de sympathie, recevoir son prix des mains de M. le Maire de Rouen.

La séance a été levée à neuf heures.

Le Secrétaire de la classe des Lettres,

Julien LOTH.

DISCOURS D'OUVERTURE

PAR

M. le Dr P. LEVASSEUR.

MESSIEURS,

L'honneur de la présidence que mes savants collègues m'ont décerné, m'impose aujourd'hui l'obligation de prendre la parole. Permettez-moi d'exprimer le regret que cette mission ne soit point dévolue à tout autre qu'à moi.

Ils sont nombreux parmi nous les maîtres dans la science ou dans l'art de bien dire ; et chacun d'eux eut pu vous parler avec plus d'autorité au nom de l'Académie. Pour moi, je viens remplir un devoir ; ce sera mon meilleur titre à votre indulgence.

Je n'ai pas à faire ici, Messieurs, l'éloge de l'Académie : — l'ordre jour de notre séance solennelle

suffit, à lui seul, pour vous édifier sur l'esprit qui l'anime et le noble but qu'elle poursuit.

Etudier les œuvres de l'esprit et les manifestations de l'art ; travailler à en assurer tous les développements et mettre en relief leurs réalisations les plus remarquables : telle est, en effet, la tâche qu'elle s'est imposée.

Enfin, la couronne qu'elle décerne à la vertu témoigne de son zèle vigilant pour le bien, comme les récompenses qu'elle distribue aux plus dignes représentants de l'art, prouve son culte pour l'utile et pour le beau. Votre présence qui donne tant d'éclat à cette solennité, ajoute une véritable consécration à ce programme.

Les arts et les sciences jouent un grand rôle dans le développement général du progrès. C'est là qu'il prend naissance comme à sa source naturelle, pour aller se répandre en mille applications et porter partout sur son passage la vie et la fécondité ; aussi l'Académie, tout en s'adonnant de préférence à la culture des sciences pures, ne laisse pas de côté l'étude des détails. Volontiers elle descend des hautes régions de la spéculation dans le domaine des sciences pratiques pour en activer les nombreuses réalisations.

C'est en m'inspirant de ses traditions que je me suis cru autorisé à vous entretenir quelques instants d'une question d'hygiène appliquée, dont la réalisation intéresse la santé publique. Je veux parler de l'hygiène employée comme traitement curatif des affections contagieuses.

L'hygiène a toujours tenu une grande place dans la vie des nations. On la voit, à l'origine des peuples,

assise aux côtés de la religion, associer ses décrets aux siens, pour concourir avec elle au développement moral et physique des individus. Aujourd'hui, c'est au nom de la science qu'elle rend ses arrêts.

Les moyens d'investigation que la chimie et la physique ont mis à sa disposition ont doublé sa puissance. Déjà elles l'avaient placée sur un terrain plus solide en reculant les limites de la physiologie. Les lumières que ces sciences ont projetées sur les choses extérieures, ont étendu son action sur tout un monde nouveau, celui des infiniments petits, dont elles lui ont révélé les merveilles et les dangers en même temps. En apprenant à les connaître, l'hygiène a appris à les combattre au besoin.

La science des ferments et des contages, née d'hier seulement, nous a déjà rendu de grands services; elle nous en réserve de plus signalés si nous savons mettre à profit ses enseignements. Les découvertes de l'illustre M. Pasteur, et les applications fécondes qu'il en a faites au règne végétal et au règne animal, sont là pour le prouver de la manière la plus manifeste. Celles que la médecine et la chirurgie en ont tiré de leur côté l'établissent non moins éloquemment.

Tout le monde sait à quels dangers se trouvaient exposés les blessés à la suite d'un traumatisme grave. Les ferments contenus dans l'air trouvant là une porte ouverte, un sol préparé, venaient accomplir dans les plaies leur œuvre de décomposition; préludant ainsi à l'empoisonnement du sang, ou des légions de *Bacteries* et de *Vibrions* surgissaient pour achever plus rapidement la ruine de l'organisme.

Aujourd'hui les blessés sont à l'abri de leurs redoutables atteintes. Les chirurgiens ont élevé une muraille impénétrable devant les plaies ; et les malades ne sont plus, comme par le passé, victimes de l'action délétère des ferments. Les pansements par occlusion que cette doctrine a généralisés, constituent un réel progrès pour la chirurgie moderne.

Mais l'infection putride n'est pas seulement à redouter pour les sujets atteints ; elle se dresse encore menaçante devant les blessés qui les entourent. Le pouvoir rayonnant du contage en cause ne demande qu'à s'étendre et à multiplier ses ravages ; nous l'avons vu plus d'une fois se développer ainsi, en donnant lieu à ces épidémies qui ne compromettaient que trop souvent les résultats de nos opérations dans les hôpitaux. Aujourd'hui le péril peut être conjuré, en prenant le mal à sa naissance. Nous en avons sous les yeux un exemple très probant.

Les épidémies qui sévissaient sur une classe bien intéressante de malades, ont disparu de la gésine de Rouen, grâce aux améliorations apportées depuis quelques années dans l'installation de cet important service.

De grands progrès se sont accomplis : cependant il reste encore beaucoup à faire dans cette voie. Les affections contagieuses sans nombre qui nous entourent, et les épidémies qui reviennent périodiquement semer l'effroi dans la cité, réclament impérieusement des mesures énergiques. Il ne s'agit plus seu-

d'un groupe de malades ; c'est la société tout entière qui fait appel à la science ; celle-ci tient sa réponse toute prête :

En effet, quelles que soient les obscurités qui enveloppent encore la nature intime des *ferments* et des *contages*, l'observation nous a éclairés sur leur origine, leur évolution et leur propagation, de manière à dissiper tous les doutes. Malgré la diversité des effets que déterminent ces agents infectieux dans l'organisme humain, le mode uniforme d'invasion et de dissémination qui leur est propre, les rend justiciable du même traitement : l'isolement et l'aération sont appelés à les combattre tous avec les mêmes avantages.

Dans ce but, l'hygiène nous offre des ressources précieuses qui permettent de placer les sujets contaminés dans des conditions particulièrement favorables sous le rapport de la salubrité. Avec les moyens dont elle dispose, elle peut multiplier, renouveler sans cesse des éléments de vie autour d'eux, tout en y faisant le vide au point de vue pathogénique.

Pour s'en rendre compte, il faut avoir vu fonctionner les appareils d'assainissement aujourd'hui en usage dans quelques grands établissements. L'air pur que versent à profusion ces appareils dans les salles réservées au traitement des affections contagieuses, arrive sans interruption : la vitesse du courant, sa température, ses conditions hygrométriques, etc., sont calculées avec une précision qui ne laisse rien à désirer : la pression qui le met en mouvement, en s'exerçant de haut en bas, refoule vers le sol l'air altéré et entraîne avec lui tous les principes de contagion qu'il contient, pour aller les porter au loin, dans l'espace, où leur dissémination dans l'atmosphère extérieure doit les rendre inoffensifs. Dans une

communication sur le traitement de la variole épidémique, j'ai proposé de ramener le courant vicié au foyer de l'appareil, pour lui faire subir une véritable combustion. De cette façon, les composés délétères, quels qu'ils soient, réduits par le feu à leurs éléments métalliques, perdraient évidemment toute propriété nocive.

Je n'insisterai pas davantage sur la gravité que comporte cette grande question des affections contagieuses, ni sur l'intérêt considérable qui s'attache à sa solution. C'est un problème que les générations qui nous ont précédés ont agité tour à tour ; les progrès accomplis dans les sciences donneront peut-être à la nôtre l'honneur de le résoudre, en élevant partout des digues puissantes devant les épidémies, ce fléau de tous les temps qui a fait plus de victimes que tous les autres fléaux réunis.

Les considérations rapides que je vous ai exposées n'ont pas eu pour but de faire passer sous vos yeux des théories plus ou moins séduisantes. Il s'agit ici d'une question vitale de premier ordre que la pratique a résolue sur quelques points. Déjà, en effet, des créations de ce genre existent dans quelques grands centres. On en cite en Amérique ; Gand et Lille en possèdent.

Rouen, qui a toujours marché à la tête du progrès, ne peut manquer de prendre encore une généreuse initiative en cette circonstance. Bientôt, je l'espère, nous pourrons montrer au monde attentif un asile sûr installé en vue du traitement des maladies contagieuses. Cette création, en élevant une barrière sérieuse devant les épidémies, aura réalisé un

immense progrès parmi nous. Et les sacrifices que nos administrations se seront imposés seront largement payés par la reconnaissance publique, qui ne manque jamais de s'attacher aux fondations qui ont pour but de protéger la santé et la vie des hommes.

RAPPORT

SUR LE

PRIX BOUCTOT

(BEAUX-ARTS),

Par M. Samuel FRÈRE.

MESSIEURS,

L'Académie a décidé en 1876 que le prix Bouctot serait décerné, tous les deux ans, à un artiste normand dont l'œuvre aurait été admise à la dernière Exposition des beaux-arts de Rouen.

Pour la première fois cette mesure nouvelle a été mise en pratique à l'Exposition municipale de l'année dernière. Grâce au concours de M. le Conservateur du musée et de M. le Maire, qui ont pris d'accord le soin d'informer individuellement les artistes normands de notre détermination, l'Académie s'est trouvée sans surprise en présence d'un grand nombre d'exposants, dont les titres répondaient aux exi-

gences de notre programme : quatre-vingt-dix nés, dix-neuf domiciliés en Normandie. C'était donc en principe sur cent neuf candidats que portait le travail de la Commission chargée d'apprécier la valeur des concurrents [1]. Ce seraient aussi cent neuf peintres, graveurs ou sculpteurs que ce rapport aurait à vous présenter officiellement l'un après l'autre, avec leur biographie et le catalogue de leurs œuvres.

Cette petite promenade rétrospective autour de plus de cinq cents tableaux, dont l'image est déjà loin de votre souvenir, manquerait peut-être d'actualité. En revanche, elle serait plus que monotone : Elle aurait enfin l'inconvénient d'imposer à cet intelligent auditoire à peu près autant de jours d'attention qu'il en a fallu pour écouter à Bayreuth le récent opéra de Wagner; aussi nous marcherons rapidement, si vous le voulez bien, en saluant d'abord au passage des noms estimables et estimés : Foulongne, Leman, Viger, de la Rochenoire, Le Véel, Zacharie.

M. Le Véel [2] était un des rares sculpteurs de notre salon rouennais :

Sa Jeanne Darc équestre n'est pas sans valeur : mais, où est la vie, l'enthousiasme, l'auréole enflammée que les yeux de l'idéal nous font chercher au front de la libératrice de la France, à une heure

[1] Cette Commission était composée de MM. Buchère, Morin, de Beaurepaire, l'abbé Loth, Hédou, Félix et Samuel Frère.

[2] M. Le Véel (Armand), né à Bricquebec (Manche), élève de F. Rude, hors concours, exposait les œuvres suivantes : n° 680 du catalogue de l'Exposition municipale, *Jeanne Darc* (buste bronze grandeur nature); n° 681, une *Jeanne Darc* (équestre).

surtout où, levant haut l'épée, elle conduit l'armée à la victoire ?

De plus, et ceci est très grave, l'autre bronze, le buste de l'héroïne, est presque un type anglais. Dans la bouche, dans la maigreur allongée du visage, dans le menton qui s'avance un peu plus qu'il n'est nécessaire, une critique encline à la parodie retrouverait le profil stéréotypé de ces taciturnes *ladys* qui, à force de dire *nao*, ont fait prendre à leurs lèvres un pli caractéristique et éminemment national.

L'artiste a-t-il volontairement accusé ces formes pour obéir aux nécessités de la ressemblance ? A-t-il voulu opposer le buste, grandeur nature, portrait historique, à la statue équestre, type idéal et presque légendaire ?

S'il en était ainsi, M. Le Véel affirmerait probablement qu'il est justifié. En effet, la statuaire peut envisager *la Pucelle* à deux points de vue : comme type, comme symbole, elle est un être surnaturel, et de même que le type de la Vierge Marie a pu varier à l'infini dans l'histoire de l'art, pourvu que l'idée religieuse y fut indiquée, de même aussi le type de Jeanne appartient à tout le monde et d'une manière différente, selon le génie de chacun, pourvu que l'idée patriotique s'en dégage. Mais à côté du type, il y a l'individu, le personnage réellement historique ; à ce titre, la figure de Jeanne ne relève plus de la fantaisie, elle dépend de la tradition : d'où la nécessité de la faire ressemblante.

Resterait donc à savoir, Messieurs, si la paysanne de Vaucouleurs était telle que l'a représentée notre normand? Question spéciale, digne de recherches,

de comparaisons et de développements en dehors des limites de ce rapport Pardonnez-nous donc de déser-ter cette discussion pour retourner à la hâte du côté des peintres que nous signalons à votre attention.

Avec des talents très différents, ces artistes font honneur à leur origine normande et à leur éducation esthétique.

M. Zacharie [1] surtout porte fièrement le drapeau de l'Ecole de Rouen ; nul doute que dans un avenir plus ou moins prochain, l'Académie ne soit amenée à lui prouver autrement que par une mention platonique, la sympathie que lui inspire ses efforts. Elle sait au prix de quels labeurs l'artiste enchaîne le succès. Hélas ! ou plutôt Dieu merci, on ne fait pas un peintre en un an, en dix ans, en vingt ans. — Un grand seigneur de la Cour de Henri VIII se répandait en menaces contre Holbein qui l'avait brusquement éloigné de son atelier. — Milord, lui dit le roi, vous ne toucherez pas à un cheveu de la tête de mon peintre. La différence que je trouve entre vous deux est grande, car de sept paysans, je puis, dans le moment, faire sept comtes tels que vous, tandis que de sept comtes tels que vous, je ne pourrai jamais faire un Holbein.

Le mot est dur, Messieurs, mais l'idée est juste.

[1] M. Zacharie (Philippe-Ernest), né à Radepont (Eure), élève de M. G. Morin, exposait : n° 544, *le Soir de l'Epiphanie* ; n° 545, *Bouquiniste* ; n° 546, *la Leçon de géographie*. *Le Soir de l'Epiphanie* était la pièce la plus importante de son envoi. Depuis, au salon de Paris de 1877, M. Zacharie s'est tout particulièrement signalé par un *Châtiment de Caïphe*, moins sombre que ses précédents tableaux.

Il ne suffit pas de frapper la terre pour en faire sortir des Holbein, des Léonard de Vinci, des Michel-Ange : voilà pourquoi nous parlons chapeau bas de l'aristocratie de l'art, de sa noblesse, de sa souveraineté. Non, ce ne sont pas là des expressions sonores et vides. Il y a des pinceaux qui valent des sceptres : des empereurs se sont inclinés devant leur majesté : Charles Quint ramassait la brosse du Titien en s'écriant : « Le Titien doit être servi par César. »

Par le temps qui court, il est vrai, les Titien ne foisonnent pas, et pour être sincère, nous n'en trouverons pas l'ombre d'un, même parmi les exposants de 1876 que nous recommandons à votre bienveillance : sera-ce une raison pour nous désoler ? Assurément non : il faut savoir juger les hommes et les œuvres par rapport au milieu dans lequel ils s'agitent.

Dans cette phalange normande, qui contesterait par exemple à M. Lesrel l'adresse et l'habileté ?

Il imitait autrefois Hamon : aujourd'hui, le voilà sur les traces de M. Munkacsy. Il a beaucoup gagné à cette métamorphose, et il l'a prouvé dans ses *Gentilshommes au cabaret*, un bon tableau dont la place était marquée d'avance parmi les acquisitions du musée.

Vous connaissez ce thème favori de la peinture de genre.

Des mousquetaires de Louis XIII, dignes d'avoir connu d'Artagnan, Athos, Porthos et Aramis, se sont arrêtés dans un tripot : les cartes ont été apportées : l'or est sorti des bourses. La lutte s'est passionnée : d'un œil satisfait, le joueur aux cheveux grisonnants contemple dans sa main droite la plus superbe tierce

majeure qu'il ait pu rêver. Sans doute elle va grossir encore le nombre des écus d'or qui se sont tous donné rendez-vous de son côté.

Debout derrière lui, son partner est persuadé du succès : au contraire, le poing fermé, le regard en feu, s'agite sur son banc un fougueux capitaine, en pourpoint éclatant, aux manches illustrées de crevés et de dentelles.

Celui-là enrage de perdre : il enrage de sentir derrière lui le soldat debout, casque en tête, qui comprend trop haut à quel degré la partie est compromise : il enrage aussi d'entendre chanter d'un air gouailleur ce rude compagnon à la figure illuminée par un éclat de rire.

Sur quel air improvise-t-il sa musique railleuse ?

Fait-il, comme l'auteur des *Nuits*, l'oraison funèbre de sa richesse disparue :

Ma poche est comme une île escarpée et sans bords,
On n'y saurait rentrer quand on en est dehors.
Au moindre fil cassé, l'écheveau se dévide ;
Entraînement funeste et d'autant plus perfide
Que j'eus de tous les temps la sainte horreur du vide,
Et qu'après le combat je rêve à tous mes morts.

Les gentilshommes de M. Lesrel [1] étaient très remarqués au salon : ils auraient peut-être conquis l'approbation de l'Académie si cette toile, vraiment supérieure sous bien des rapports, n'eût été légèrement gâtée par l'abus des noirs.

[1] M. Lesrel (Adolphe-Alexandre), né à Genets (Manche), élève de M. Gerome, exposait : nº 350, Portrait de Mme L.; nº 351, *Gentilshommes dans un tripot* (époque de Louis XIII.)

M. Foulongne[1] est un des hôtes assidus de nos Expositions municipales. Il faut lui savoir gré de sa persévérance inébranlable dans un genre inévitablement lié aux études sérieuses et aux connaissances anatomiques.

M. de la Rochenoire[2] n'abandonnera jamais non plus la ligne de conduite esthétique qu'il a choisie en mettant la main à la brosse. Quelles excellentes bêtes que ses vaches! quelle démarche paisible, dans le sable mou du rivage où croissent quelques herbes de marais! Peinte largement comme de coutume, et d'une manière moins lâchée que par le passé, l'agréable toile de 1876 sort de la catégorie des grandes esquisses, pour entrer dans le cycle plus sérieux des tableaux terminés.

A M. Viger[3], jamais nous ne dirons que sa manière est trop lâchée, il tomberait plutôt dans le précieux. Les personnages de sa *Neuvaine à sainte Geneviève* sont sortis de la main d'un dessinateur; mais la scène manque d'intérêt. Le moyen de réveiller

[1] M. Foulongne (Alfred-Charles), né à Rouen, élève de Paul Delaroche et de Gleyre, exposait: n° 235, *le Matin dans les prés.*

[2] M. de la Rochenoire (Charles-Julien), né au Havre, élève de Troyon et de Corot: n° 466, *Marche d'Animaux sur les bords de la mer* (marée basse), appartient au Musée de Rouen; n° 467, *la Barrière* (vaches dans les prairies de la vallée d'Auge.)

[3] M. Viger (Jean-Louis-Hector), né à Argentan (Orne), élève de Paul Delaroche et de H. Lehmann : n° 532, *la Neuvaine à sainte Geneviève;* n° 533, *Corinne;* n° 534, *Dans une Avant-Scène.*

La *Neuvaine à sainte Geneviève* représente des jeunes enfants, des soldats, agenouillés près d'un autel de l'église Sainte-Geneviève : l'église est ornée entre chaque colonne d'étendards et d'oriflammes.

un sujet qui, par lui-mème, ne prètait guère n'était pas de multiplier les accessoires : cependant l'artiste leur a fait l'honneur d'une exécution et d'une valeur non moins scrupuleuses qu'aux principales figures, de sorte que l'attention du spectateur est nécessairement confisquée au préjudice de l'action principale. Enfin, est-ce bien les destinées de la peinture moderne de se faire l'esclave des élégances du jour? Non. — Abandonnons ces petites dames gentiment coiffées et minutieusement épinglées par leur femme de chambre à l'admiration exclusive des marchandes de modes.

Pas de compromis avec le costume moderne, antipathique aux grandes lignes, aux nobles proportions ! Dans la peinture de style, n'en usons jamais ; dans la peinture de genre, usons-en rarement. Il sera toujours temps de ne pouvoir autrement draper nos modèles quand nous ferons du portrait.

Alors, et alors seulement, nous serons les esclaves de l'habit noir, de la redingote, du veston, du macfarland, du waterproof et de cet étui déplorable que la chaste Albion, à court de mots, a fini par appeler : *an inexpressible*.

Puisque nous parlons de portraits et de portraitistes, ayons garde d'oublier M. Leman [1].

A ne le juger que par sa grande toile, intitulée :

[1] Leman (Jacques-Edmond), qu'il est bon de ne pas confondre avec Lehmann (Charles-Ernest), membre de l'Institut, est né à Laigle (Orne), et est élève de Picot. Il exposait à Rouen : n° 334, *Cérémonial d'une ambassade française à Siam*, n° 335, *Mes Amis;* n° 336, Portrait de mon père; et un joli dessin : *la Joie de la France en* 1638.

Mes amis, on se croit en face d'une personnalité véritable. En effet, ses amis sont là, réunis par les liens d'une intimité qui paraît étroite, pour la plupart hommes d'esprit ou de plume, discutant sur la pointe d'une épingle, quelque joli paradoxe, ou plus vraisemblablement quelque problème de controverse bibliographique. Assis en face du spectateur, M. Cheron, de la Bibliothèque nationale, tient un verre à demi plein ; mais la conversation lui fait oublier de le vider : il a dit son mot ; et, derrière lui, un violon sous le bras, M. X..., bibliothécaire au Conservatoire de musique, se penche pour rétorquer : M. Anatole de Montaiglon, debout et en paletot gris, accueille la répartie avec un sourire, et M. Arundet, bibliothécaire aux Estampes, assis à droite, attend, à n'en pas douter, une réplique du joyeux buveur.

Il y a de la chaleur dans cet ensemble harmonieux, peint largement et lumineusement. La composition est vivante : elle rappelle les œuvres bolonaises du XVII^e^ siècle ; l'Académie aurait voulu oublier que *Mes amis* datent d'il y a quinze ans, et que les œuvres plus récentes de M. Leman, le *Portrait de mon Père*, *la Joie de la France en* 1638, sont beaucoup moins réussies que leurs aînées.

L'envoi de M. Laugée [1] à l'Exposition munici-

[1] Laugée (Désiré-François), né à Maromme (Seine-Inférieure), élève de Picot, hors concours, exposait : n° 309, *Jeune Fille raccommodant une tapisserie ;* n° 310, *Sainte Elisabeth de France, sœur de saint Louis, lavant les pieds des pauvres à l'abbaye de Longchamps*, dont elle était fondatrice. Ses deux remarquables esquisses portaient au catalogue des dessins les n^os^ 615 et 616 : *Mort de saint Denis* et *Saint Denis portant sa tête*, réductions

pale se composait surtout d'esquisses et de cartons; c'est-à-dire de conceptions artistiques dont l'expression complète est ailleurs, et qui, malgré l'inspiration révelée par elles, ne sont pas parvenues à leur développement véritable. Y avait-il là pour nous une fin de non-recevoir absolue qui défendît *à priori* de récompenser Laugée ? Non, Messieurs; cependant nous avons dû en tenir compte dans une mesure restreinte.

Et puis, disons-le, nous cherchions surtout à poser notre couronne sur un front que le poids des lauriers n'avait pas encore trop lourdement chargé.

M. Laugée est assez connu, j'allais dire assez célèbre pour qu'il ne soit plus à encourager: Depuis trente ans qu'il expose, il est parvenu au faîte d'une situation qui lui permet de planer plus encore que de combattre sur les champs de bataille de l'art. Désormais les distinctions dont sa personnalité sera l'objet, ne peuvent lui être adressées à titre d'encouragement, mais seulement à titre d'hommage.

Inclinons-nous donc une fois de plus devant la hauteur d'idées et de style, les qualités exceptionnelles de composition que révèlent les cartons de *la Mort de saint Denis*, *de Saint Denis portant sa tête*, et l'esquisse à l'huile très terminée de *Ste Elisabeth de France lavant les pieds des pauvres dans l'abbaye de Longchamp*.

L'original de cette Sainte Elisabeth a eu sous l'Empire un succès que personne n'a oublié. Il avait été acquis pour la direction des Beaux Arts, et M. Gustave

d'après les peintures murales terminées en 1876, à la chapelle Saint-Denis (église de la Trinité, à Paris.)

Morin l'avait demandé pour le musée de Rouen ; malheureusement Napoléon III s'est mis sur les rangs : on le lui a cédé de préférence à nous ; et nous n'avons plus que cette esquisse, aujourd'hui l'honneur du salon de M. Georges Lemire, pour rappeler aux amateurs de bonne peinture combien était lumineuse et caressante pour les yeux, cette atmosphère ambrée où s'agitaient simplement groupées, les figures de Laugée : vieillards à la barbe blanche et au dos voûté, femmes au teint basané par le soleil et la misère, jeunes filles au visage de madone, contemplant gravement sous leur coiffe blanche ce mystère de la charité évangélique, la reine enfin enveloppée de son manteau fleurdelysé et à genoux, auprès des religieuses au vêtement noir. Au-dessus de tout cela, un air de calme et de religion aimable qui élevait l'âme vers de pieuses réflexions.

L'inspiration est plus vive encore dans les fresques de la Sainte-Trinité à Paris : les maquettes de l'Exposition municipale en donnent une belle idée. Dans la seconde surtout, *Saint Denis portant sa tête*, le drame n'a rien de terrestre ; il est tout entier dans les pays éternellement ensoleillés du surnaturel.

Cette figure extraordinaire est encore un être humain ; mais l'Apocalypse ne la renierait pas : elle s'avance sous un dais dans les draperies duquel jouent deux petits anges, et que portent des Séraphins aux vêtements d'azur.

L'ensemble, vu de face, a l'aspect symétrique d'une procession : dans le pas léger et triomphateur tout à la fois de ce cortége idéal, dans ces lointains peuplés de phalanges aériennes, dans cette illusion mystique

qui, planant sur les épaules de Denis, laisse deviner les traits inspirés d'une tête tombée sous la hache des faux dieux, on sent la transfiguration du martyr et l'apothéose de l'élu. C'est d'un grand style, et, sans aucun tapage, d'un grand effet.

Nous sommes fiers de déposer aux pieds de ces esquisses le témoignage d'une attention mêlée de beaucoup d'estime et d'un peu d'admiration.

On est heureux, Messieurs, quand on rencontre de loin en loin des œuvres qui ne se contentent pas de plaire à la vue, mais qui font penser; c'est là réellement le but et la dignité de l'art.

Le paysagiste n'est pas affranchi de cette loi. S'il plante son chevalet devant la nature pour reproduire uniquement la forme matérielle, il sera tout au plus un homme habile, mais jamais un pinceau éloquent : je n'ai que faire de sa photographie. Au contraire, j'aime cet autre qui, sans dédaigner le procédé, cherche avant tout l'expression de la beauté de son pays, variable selon l'heure, selon la saison : harmonie sans nom que les esprits forts appellent dédaigneusement *de la poësie*, mais qui donne à l'artiste des tressaillements infinis lorsque, dans la solitude, elle leur fait entendre ses divins concerts. Donnez à cet amant fidèle de la nature (ainsi que disaient nos pères) donnez-lui alors des brosses et des couleurs : comme saint Jérome écrivant sous la dictée de l'Ange, il va faire passer sur la toile frémissante l'émotion qui l'envahit; bientôt il aura laissé sans le vouloir s'épancher tout son être sur ce lambeau qui n'était tout à l'heure qu'une loque et que voilà désormais un chef-d'œuvre, parce qu'il

est l'écho d'une âme que la passion vient de faire vibrer.

Le grand paysage de M. Daliphard [1], intitulé *Mélancolie*, a du naître un jour d'un sentiment analogue : note sombre, grave, site désolé; au fond, des bois flétris par le vent d'automne ; dans les grosses branches, un rayon rouge oublié par le soleil couchant ; un ciel lourd, gris, taché de nuées blafardes ; plus près, deux bouleaux penchés sur des eaux taciturnes, comme des génies plaintifs sur le bord d'une tombe. Tout cela pleure et chante et fait penser au *Lamento* de Théophile Gauthier.

[1] M. Daliphard (Edouard), élève de M. G. Morin, exposait : n° 161, *Mélancolie ;* n° 162, *Cascade du Tertre*, à Avranches; n° 163, *Chaumière normande. La Mélancolie* été achetée pour le Musée de Rouen, et figure honorablement dans la même salle que *le Cimetière*, du même peintre.

Au moment où nous mettons sous presse, nous apprenons la mort de M. Daliphard, enlevé par une maladie rapide, à l'âge de quarante-six ans. Il était né à Blangy. Ce paysagiste distingué avait beaucoup vu et beaucoup retenu. Dans son voyage en Orient, il avait été frappé de cette nature lumineuse et colorée; il en avait rapporté d'assez intéressantes aquarelles. Cependant, par tempérament, il aimait plutôt les sites dramatiques et tristes; les perspectives ensoleillées ne paraissaient pas convenir à son pinceau.

On a de lui des toiles qui suffiront à marquer sa place dans l'histoire de la peinture normande. Dans les dernières années de son existence, son humeur était devenue quelque peu inquiète. A cette période agitée de sa vie correspondent des aquarelles que nous appellerions endiablées si le mot était français; quoiqu'il en soit, Daliphard est resté jusqu'à la fin un véritable artiste, un penseur, un poète en peinture.

Dans la forêt chauve et rouillée,
Il ne reste plus au rameau
Qu'une pauvre feuille oubliée,
Rien qu'une feuille et qu'un oiseau.

Il ne reste plus dans mon âme
Qu'un seul amour pour y chanter,
Mais le vent d'automne qui brame
Ne permet plus de l'écouter.

L'oiseau s'en va, la feuille tombe,
L'amour s'éteint, car c'est l'hiver ;
Petit oiseau, viens sur ma tombe
Chanter quand l'arbre sera vert.

Quel malheur qu'en analysant les détails d'une toile aussi pensée, aussi expressive, on soit en droit de reprocher à Daliphard des faiblesses d'exécution que le peintre aurait pu facilement éviter. Il eût été alors sans réserves digne des suffrages de l'Académie.

Nous avons hâte, Messieurs, d'arriver à M. Brunet Debaines, peintre, dessinateur et graveur. C'est un artiste déjà hors ligne, et dont la marche ascendante n'a pas un instant faibli, depuis plus de dix ans qu'il appartient au public. Aujourd'hui, il a un nom honorable et honoré dans l'Eau-forte ; mais il a patiemment et non sans peine conquis le premier rang parmi ses rivaux, à la pointe de son crayon et de son burin.

D'autres eussent été découragés : lui n'a pas cessé la lutte contre une opinion qui méconnaissait, convenons-en, une nature d'élite.

Son père lui avait donné l'exemple de la persévérance, du travail, et du talent : lui-même était un excel-

lent artiste. Architecte municipal du Havre, il avait attaché son nom à la construction du Musée et de l'Hôtel-de-Ville. Nommé chevalier de la Légion d'honneur, il était devenu ensuite architecte des Invalides. La mort l'a enlevé en 1862 : Brunet Debaines, le graveur, avait alors dix-sept ans.

Alfred Brunet Debaines est né au Havre le 5 novembre 1845. Il y passa ses premières années : dès son enfance, il aimait à jouir de cette vie libre faite de grand air et de jeux sur la plage : ses préférences étaient pour la jetée avec son mouvement maritime, le pittoresque de son activité, la beauté des horizons qu'on y découvre. Si profondes furent ses premières impressions, qu'aujourd'hui encore il aime la mer par-dessus tout, et qu'il ne saurait vivre un an sans aller la revoir.

Au collége du Havre, où il fallut un jour entrer, le cadre était moins large ; mais comprenant la nécessité du travail, il y fit de bonnes études classiques qu'il alla compléter à Paris.

Pendant tout ce temps, il montrait des dispositions exceptionnelles pour le dessin. M. Normand, graveur au burin, grand prix de Rome, lui donna ses premières leçons ; et quand il s'agit de faire le choix d'une carrière, il fut certain que le jeune Debaines suivrait une vocation où l'art aurait la place prépondérante.

Mais il hésitait encore s'il serait architecte comme son père, comme son oncle, ou s'il ferait de la peinture.

Il s'arrêta enfin au premier parti, entra à l'Ecole des Beaux-arts et obtint une médaille de perspective.

Ses projets furent très remarqués. Il suffit de jeter un coup d'œil sur ses belles eaux-fortes du château de Saint-Germain, exécutées en vue de la restauration de M. Millet, pour se convaincre de l'influence excellente imprimée à ses débuts d'aquafortiste par ses études d'architecture.

Quoi qu'il en soit, Brunet Debaines ne devait pas trouver longtemps, dans ce genre de travaux, l'aliment spécial qui convenait à son expansion esthétique. Les mathématiques surtout n'étaient pas dans ses cordes : au contraire, il était attiré par la nature : à l'atelier, c'était lui qui, dans les projets d'architecture lavés à l'aquarelle, faisait le mieux les arbres et les ciels de ses camarades. On l'appelait en riant : l'*Architecte pépiniériste*. Un beau jour, n'y tenant plus, il gagna furtivement les champs, une boîte à couleurs dans sa poche : c'était un premier rendez-vous avec le démon du paysage, tentateur charmant qui vient à bout de toutes les résistances et de tous les serments. Alors se réveillèrent ses souvenirs d'enfance : le temps les avait seulement engourdis, et le Salon de 1866 démontra que si Brunet Debaines avait en lui l'ardeur d'un paysagiste, il en avait aussi l'étoffe. Sa première aquarelle est une *Etude de hêtres sur la côte de Grâce à Honfleur*.

Avec de pareilles dispositions, le travail de l'atelier ne pouvait guère aller à notre artiste normand : son séjour chez Pils ne fut plutôt qu'un passage : à la même époque, l'Eau-forte venait de lui apparaître comme l'une des faces les plus attrayantes de l'art. Le petit traité de Martial, sous forme de lettres, était tombé entre ses mains : il en lisait chaque jour un passage,

et plus la lecture avançait, plus s'affermissaient les convictions du jeune homme. Cadart se mit à sa disposition pour aider ses essais, puis Lalanne, Jacquemart, et Gaucherel lui communiquèrent leurs principes dans de précieuses leçons.

Ses premières planches furent accueillies, par les critiques impartiaux, avec beaucoup de faveur.

En 1867, il donnait à l'Exposition universelle son *Château de Tancarville*, publié par la Société des Aquafortistes; en 1868 [1] commençaient ses études sur Saint-Germain : chaque année, depuis ce moment, le public des Salons suivit ses progrès : son *Hôtel-Dieu de Paris*, son *Eglise de la Madonna della Salute, à Venise*, d'après Canaletto, passent pour de véritables chefs-d'œuvre.

En 1873, toujours sous l'influence de ce tempérament de naturaliste qui domine en lui, il ne se contente plus de l'architecture pittoresque; il emploie l'eau-forte à interpréter des paysagistes dont le genre et la manière présentent les caractères les plus différents : Ruysdael, Van Goyen, Constable, Corot, Daubigny trouvent successivement en lui un digne traducteur. Aussi le jury du Salon de Paris, qui, l'année d'avant, lui avait accordé une médaille pour ses planches de Saint-Germain et son Hôtel-Dieu, est-il encore obligé de le récompenser pour ses paysages. N'est-ce pas rendre justice à un talent d'une élasticité peu commune, capable de tenir sa place dans tous les genres?

[1] C'est également en 1868 que Brunet Debaines épousa Mlle Louise Lewal, fille de l'architecte de Paris et nièce du général Lewal.

Appelé également en 1873 en Angleterre, par le directeur du *Port Folio*, un journal d'art britannique, dont les livraisons peuvent hardiment rivaliser avec *l'Art* et *la Gazette des Beaux-Arts*, il reproduisit avec un rare bonheur les plus beaux Turner de *National Gallery*.

Le *Port Folio* compte aujourd'hui Brunet Debaines au nombre de ses collaborateurs les plus intelligents.

L'Eau-forte ne lui a pas fait abandonner l'Aquarelle : de 1866 à 1877, il en donnait au moins une à chaque salon de Paris. Les deux dernières, *Lilas*, *Violettes* et *Giroflées*, sont deux bijoux.

Enfin, au mois de mai dernier, une toile intitulée *Chemin creux aux environs d'Herisson* l'a fait connaître sous un jour nouveau. Ce n'était pas un premier tableau : déjà en 1871 il avait obtenu, avec *une Inondation*, une mention honorable au concours Troyon.

Nous lui souhaitons, dans la peinture comme dans les autres genres, les succès que lui méritent sa haute capacité, un caractère éminemment bon et aimable, une vie laborieuse et exemplaire.

Nous avons tenu, Messieurs, à vous faire connaître dans son ensemble la vie de l'homme et de l'artiste ; il ne nous reste plus qu'à l'étudier dans les œuvres choisies qui lui ont valu la faveur de votre récompense.

Son envoi au Salon rouennais était ainsi composé :

DESSINS.

Nº 558, Rouen, *Vue prise de la Basse-Vieille-Tour* (aquarelle).

Nº 559, Rouen, *la Calende* (dessin au crayon).

Nº 560, Rouen, *l'Église Saint-Vivien* (dessin au crayon).

GRAVURES.

Nº 692, *Bords de la Seine*, à Rouen (eau-forte).

Nº 693, *Eaux-fortes* d'après Turner (galerie nationale à Londres).

La Calende et *Saint-Vivien* ont été gravées : chaudes et vigoureuses comme toutes celles qui viennent de M. Debaines, ces deux estampes sont aujourd'hui dans les portefeuilles des meilleurs collectionneurs. L'aquarelle a été prise du haut de la Fierte, sous l'arcade où se célébrait jadis la cérémonie du Privilége de Saint-Romain. Les colonnes et la voûte de ce portique servent ainsi de repoussoir aux masses formées par les maisons de la rue de l'Épicerie, sur les pignons et les toits desquels se concentre la lumière. Les gris fins, les violets des fonds, les roux des toits de tuiles et les bruns foncés des premiers plans, jouent là une heureuse symphonie dans des tons gais, agréables et éminemment harmonieux.

La gravure était la partie vraiment intéressante de son exposition.

Nous nous rappelons avoir vu les originaux de ces deux eaux-fortes d'après Turner : ils sont conservés à National Gallery.

Combien est intéressant à Londres un voyage dans

cette riche galerie, où s'alignent sous verre cent quatre toiles de Turner; mais quelle erreur de comparer son génie à celui de Claude Lorrain!

Le peintre anglais avait une haute idée de lui-même. Avant de mourir, il léguait à l'Etat son *Soleil levant dans le brouillard* et sa *Fondation de Carthage*, à la condition expresse que ces toiles seraient placées à National Gallery à côté du chef-d'œuvre de Claude : *la Reine de Saba*. Grâce à la réalisation de ce vœu formel, on est forcé de comparer l'un à l'autre. Le rapprochement ne profiterait certainement pas à Turner, si l'administration n'avait pris le soin injurieux de mal restaurer le Claude Lorrain.

Du reste, Turner vieux ne ressemble pas à Turner jeune. Dans les dernières années de sa vie, il s'est livré à une peinture positivement folle; au contraire, sa première manière est belle, pleine de couleur, d'air, de transparences; il a des audaces étonnantes servies par de merveilleux succès; ses couchers de soleil sont célèbres.

L'Approche de Venise, gravée par M. Debaines, appartient à cette période féconde dans laquelle l'imagination du paysagiste n'est pas encore devenue fantaisie.

On y sent les clartés chaudes qui s'épanouissent du ciel sur les eaux, à travers des horizons humides. Ce long reflet d'or sur le miroir sans rides de la mer est un harmonieux écho de l'astre à son déclin. A droite et à gauche, pour faire valoir ces notes claires, des gondoles projettent leur ombre intense, en glissant mollement sur un sentier invisible. Turner a voulu paraphraser ce vers du poète anglais

Roger, choisi en 1843 comme épigraphe à son œuvre [1] :

The path lies o'er the sea, invisible.

L'autre toile est également remarquable. Elle est intitulée au livret de National Gallery : *Bateaux de pêche amenant un vaisseau désemparé dans le port de Ruysdaël* [2].

Il n'y a jamais eu de port de ce nom en Angleterre ou ailleurs ; c'est une invention anglaise destinée à rendre hommage au peintre flamand Ruysdaël ; de l'autre côté du détroit les amateurs appellent cette marine le port de Ruysdaël, soit pour économiser les mots, soit par respect pour la maxime : *Time is money*. On risque quelquefois de ne pas être compris, mais n'importe, l'essentiel est d'être court.

Ici plus de silences, plus de soleils radieux comme dans l'approche de Venise ; le port de Ruysdaël est en plein orage : un ciel échevelé sur une mer démontée, des grands nuages couvrant les premiers plans de belles ombres, que la gravure a conservées admirablement transparentes comme dans l'original ; un océan moutonneux dans les vagues duquel le travail de la pointe rend parfaitement la *furia* du pinceau.

Jusque-là nous n'avons vu que M. Brunet Debaines,

[1] Cette toile est inscrite au catalogue de National Gallery, 1873, sous le n° 534 : Approach to Venice, looking towards Fusina, sur toile, 2 pieds de haut, 3 pieds de long, sous verre, gravée par Armytage.

[2] N° 536, sur toile, 2 pieds 11 pouces de hauteur, 3 pieds 11 pouces de longueur.

copiste ou plutôt interprète ; jugeons enfin ses qualités d'invention :

Graver d'après ses compositions personnelles, ou graver d'après celle des autres, sont en effet deux choses bien distinctes.

L'artiste qui grave une estampe doit d'abord chercher à être fidèle, en ce sens, dit M. Charles Blanc, « qu'il doit, non-seulement rendre l'original trait pour trait, en redire les contours et les reliefs. mais encore et surtout conserver l'esprit et l'aspect de l'ouvrage reproduit, en faire valoir les qualités, en avouer même les défauts, enfin en révéler franchement le caractère. »

Dans ses eaux-fortes, d'après Turner, M. Debaines a réalisé ce programme de point en point. Interprète éclairé, il n'a pas de parti-pris, il accepte celui du peintre. Sa manière de faire varie pour chaque tableau, chaque site, et, de la sorte, il est original à sa façon, même en se faisant le très humble serviteur du génie des autres.

Dans ses dessins originaux, Debaines manifeste ses facultés imaginatives à un degré d'épanouissement qu'aucune préoccupation extérieure ne vient altérer. Alors, il est vraiment *lui*.

L'eau-forte est merveilleusement apte à servir l'inspiration. Entre le vernis de la planche sur lequel va courir la pointe et l'idée qui jaillit du cerveau de l'artiste, il y a un lien étroit qui faisait dire à un critique : « Les peintres font de la peinture dans leurs bons et leurs mauvais jours, mais ils ne font de l'Eau-forte que dans leurs bons jours. »

Aussi beaucoup d'artistes l'emploient-ils accessoire-

ment, comme un moyen de fixer leur première pensée, sauf à utiliser cette esquisse dans un autre genre.

On n'aurait pas une idée nette du talent spécial de M. Brunet Debaines si l'on supposait qu'il emploie ainsi l'Eau-forte comme un peintre, c'est-à-dire exclusivement pour satisfaire un jour donné une inspiration subite. Il a du rôle moderne de la gravure à l'eau-forte une opinion plus sérieuse; non-seulement il la considère comme un moyen expéditif d'improvisation, mais il a surtout à cœur de prouver qu'elle peut devenir, entre les mains d'un praticien consommé, un genre élevé, complet, capable d'exprimer une œuvre finie et rendue dans les plus petits détails.

J'en appelle à cette *Vue du Cours-la-Reine*, qui était bien le plus charmant paysage de toute l'exposition. Le soleil est levé depuis peu. La Seine étale ses eaux limpides aux pieds de la côte Sainte-Catherine, estompée par le matin : au-delà de Bonsecours et du pont du chemin de fer, la brume lumineuse a tout envahi; elle jette sur les dernières pentes de la colline sa ouate humide, mais diaphane; sous les arches qui enjambent la rivière, on la sent qui vole en folâtrant dans les rayons de la joyeuse aurore, elle meurt enfin dans un lointain où l'œil se perd. A gauche, l'île Lacroix s'allonge paresseusement en mirant dans l'eau ses saules, ses peupliers, ses bateaux-chalands. A droite, les ormes du cours étendent leurs grands bras couverts de frondaisons vigoureuses; leur ombre épaisse, leur forme, hardiment traitée avec une pointe qui n'a pas craint de fouiller la planche, donnent, par l'effet du contraste, une grande éloquence à la finesse

du ciel et du lointain. Tout au bord du quai, deux gros bateaux bien posés et quelques personnages distribués à propos achèvent de parfaire la scène et de défier la critique.

A entendre cette description, vous croyez peut-être que l'exécution de cette petite estampe qui vaut un grand tableau est traitée à la façon de certains Corot, à peine touchés? Détrompez-vous. Oui vraiment, ce bord de Seine est charmant et plein de sentiment, mais il est aussi d'une exécution plus serrée que bien des gravures au burin. Si l'estampe passe sous vos yeux, regardez-là de près, elle supportera vaillamment cet examen. L'effort concentré du graveur est partout visible; cependant le travail conduit avec beaucoup d'intelligence s'arrête juste à temps. Dans ses ombres, par exemple, au lieu d'étouffer ses plans par trop de tailles et de morsures, il les emplit avec une sobriété pleine de moelleux et de douceur: il évite ainsi ses empâtements opaques, lourds et absolument antipathiques aux lois du clair obscur. On peut dire de lui qu'il est en collaboration constante avec le papier.

Entre autres talents, Brunet Debaines a celui de jeter dans ses eaux-fortes de charmants petits personnages dessinés de main de maître. Il est sûr de ne jamais essuyer le reproche qu'un acheteur infligeait un jour à Lantara.

Il lui avait commandé pour sa galerie un tableau dans lequel devait se trouver une église Le paysagiste ne sachant pas dessiner les figures, s'était bien gardé d'en mettre. L'amateur auquel il présente le tableau après l'avoir terminé, est émerveillé de la

vérité du site et de la fraîcheur du coloris, mais n'y voyant pas de figures : « — Monsieur Lantara, dit-il, vous avez oublié les personnages ? — Monsieur, répond le peintre en montrant l'église, ils sont à la messe. — Eh bien ! j'achèterai le tableau quand ils en sortiront. »

Avec M. Brunet Debaines, l'Académie n'avait pas à formuler des restrictions analogues. Au contraire, elle a été frappée comme tous les visiteurs de l'Exposition municipale de cet ensemble de qualités solides en même temps que brillantes. Elles ont déjà valu au lauréat de nombreuses récompenses [1]; nous sommes heureux d'y ajouter la nôtre et de lui décerner le prix Bouctot.

Voici la liste des Œuvres de Brunet Debaines, jusqu'en 1877 :

Eaux-fortes exposées aux salons de Paris.

1866. Ruines du château de Tancarville. (*Publication de la Société des Aquafortistes, exposée en 1867, à l'Exposition universelle*).
1867. Harfleur.
1868. Cour du château de Saint-Germain.
1869. Vue prise à Blois (la Cathédrale).
Chapelle Saint-Louis au château de Saint-Germain.
Notre-Dame de Bourges.

[1] Médailles d'or à Rouen, à Vienne, à Lyon; médaille d'argent au Havre, 1868; médaille de 2e classe, Paris, 1872 et 1873; médaille d'or à l'Exposition de Philadelphie. — Hors concours.

1870. Eglise Saint-Vivien , à Rouen.
Cour du château de Saint-Germain en 1870.
Vue prise à Rouen (la Calende).
Cour de l'Hôtel-Dieu, à Beaune.

1872. Hôtel-Dieu de Paris, derniers vestiges du pont Saint-Charles.
Château de Saint-Germain-en-Laye, vue perspective des terrasses. Angle N.-E.

1873. Six eaux-fortes d'après Ruysdaël, Van Goyen, Constable et Corot.
Lanterne du château de Saint-Germain avant la restauration.

1874 Intérieur de Cour en Italie, d'après Decamps (*pour le catalogue de la collection Wilson*).
Funérailles de Wilkie, d'après Turner (*pour le Port-Folio*).
Intérieur de l'église Saint-Ouen, à Pont-Audemer (Eure).

1875. Eglise de la Madonna della Salute, à Venise, d'après Canaletti (Louvre).
Paysage d'après Daubigny (*pour l'Art*).
Le vieux château d'après Cuyp (National Gallery) (*pour le Port-Folio*).
Paysage d'après Dupré (*pour le catalogue de la collection Wilson*).
Le chemin blanc d'après Corot.
La chaumière à Arleux (Nord), d'après Corot (*ces deux dernières appartiennent à M. Hoschede*).

1876. Les bords de la Seine, à Rouen.
Approche de Venise d'après Turner.
Le port de Ruysdëal, d'après Turner.

1877. La Ferme de la Vallée, d'après Constable.
Neuf gravures à l'aquatinta, d'après des croquis de Turner.

Eaux-fortes non exposées à Paris.

1865. Paysage à Job, près Honfleur.
La Solitude (chemin des phares, au Havre).
Église de Montmartre.

1866. Pont Saint-Louis (*petite planche d'après nature, pour la Société des Aquafortistes*).

1867. Fac-simile d'Israël Sylvestre (château de Saint-Germain).
La ville d'Orléans sous le règne de Charles VII, 1429.

1871. Deux eaux-fortes sur l'Hôtel-de-Ville avant et après l'incendie (*pour le catalogue des peintures qui se trouvaient dans ce monument, par M. de Bulmont*).
Un cul-de-lampe représentant une retombée de voûte dans l'abside de Saint-Severin (*pour le numéro spécimen des Eglises de Paris; par de Bulmont, ouvrage qui n'a pas de suite*).

1872. Eaux-fortes pour le catalogue de Durand-Ruel, d'après des paysages de Rousseau et de Corot, et une marine de Vernier. (*Ce catalogue contenait également les pièces qui furent exposées au salon de 1873*).

1874. Une eau-forte d'après de Marne; le Four à chaux (*pour un ouvrage sur Michel, par A. Cencier.*

1775. Venise, eau-forte d'après Bonington.

Aquarelles exposées aux Salons de Paris.

1866. Etudes de hêtres sur la côte de Grâce, près Honfleur.
Têtards de saules, à Vasouy.

1867. Bords de Seine, près Chatou.

1868. Maison de campagne, à Charette (Doubs).

1869. Vue prise de Pont-à-Mousson.
Une rue du faubourg Saint-Denis, à Paris.

1872. Abside de l'église Saint-Sauveur, à Caen.
Maison de campagne en Bourgogne.
1873. Ruines du palais des Tuileries (aspect du pavillon de l'Horloge).
1874. Chapelle du Lycée, à Vendôme.
Vue prise à Châteaudun.
Pont Marie, à Paris.
1875. Vue prise à Auderville (Marche).
Vue prise à Chartres.
1876. Environs d'Herisson (Allier).
Intérieur de cour, à Beaune (Côte-d'Or).
1877. Lilas et violettes.
Giroflées.

Aquarelles non exposées à Paris.

1866. Ruines de Saint-Arnoult, près Trouville.
1872. Vue générale de Rouen.
1872. Vue des ruines de Saint-Cloud (*appartenant à M. Peel.*)
La rue des Matelas, à Rouen.

Peintures.

1871. Une inondation (pour le prix Troyon).
1877. Un chemin creux à Hérisson (Salon de Paris de 1877).

RAPPORT

SUR LE

Concours pour le Prix de Poésie,

Par M. DECORDE.

L'Académie avait proposé pour sujet du prix de poésie à distribuer en 1877 un *Conte en vers*.

Il y a quelques années, le même sujet avait été mis au concours.

On n'eut qu'à se féliciter de ce choix. Quarante-sept pièces nous furent envoyées et le concours fut jugé si remarquable, qu'au prix de 500 fr., dû à la libéralité de M. Bouctot, l'Académie crut devoir ajouter de ses deniers un second prix et une médaille d'argent (1).

Hélas ! Messieurs, les concours sont comme les années : ils se suivent, mais ils ne se ressemblent pas.

(1) Voir le *Précis de l'Académie*, année 1858, page 63.

Nous n'avons reçu cette fois que douze pièces. Une treizième, intitulée : *Chronique judiciaire, Conte normand*, parvenue trop tard à l'Académie, a dû pour cette cause être exclue du concours. Elle n'en aurait point au surplus changé les résultats.

Je n'ai certainement rien à dire quant à ce nombre. Nous ne saurions avoir la prétention de voir notre appel entendu par tous les poètes de France et d'Algérie. La qualité d'ailleurs nous satisferait beaucoup plus que la quantité ; et ne nous eût-il été adressé qu'un seul conte, que nous nous estimerions heureux d'en couronner l'auteur, si son travail méritait cette distinction.

Mais parmi ces douze pièces, votre Commission, Messieurs, n'a pas pu trouver, malgré son désir d'arriver à une autre solution, une œuvre qui fût vraiment digne du prix (1).

Le genre léger, vif, gracieux du Conte est-il aujourd'hui passé de mode ? N'a-t-on plus de goût que pour la poésie réaliste ou nuageuse? La poésie elle-même ne tend-elle point à céder à la prose envahissante la place élevée qu'elle occupait dans la littérature ? Je n'ose le croire. Mais notre concours de 1877, comparé aux précédentes épreuves, accuse toutefois une faiblesse et une défaillance qu'il serait bien regrettable de voir se continuer.

Aux yeux des concurrents, le jugement de votre Commission paraîtra probablement bien sévère. La

(1) La commission était composée de MM. P. Levasseur, président, De Lérue, Simonin, Henri Frère, Loth et Decorde, rapporteur.

critique est aisée, diront-ils, et comme le plaideur qui perd son procès, ils ne se feront pas faute, sans doute, de maudire leurs juges. Nous croyons, Messieurs, que notre arrêt n'est que juste. Quelques explications, qui en seront comme le commentaire, vont d'ailleurs le prouver.

Nous avons écarté tout d'abord la pièce intitulée : *la Forêt*, *la Montagne*, *la Mer*, parce que cette pièce n'est pas un conte, comme l'avait demandé l'Académie, mais un morceau de poésie descriptive, auquel sont ajoutées quelques réflexions philosophiques plus ou moins heureuses.

L'Orpheline et *Un Souvenir d'enfance* pourraient à la rigueur passer pour des contes. Mais que dire de vers comme ceux-ci :

L'homme est grand pour souffrir, c'est là qu'il faut qu'on aille
Pour être noble et beau.....
Il comptait, lui, l'amour comme rien dans la vie,
Et tandis que c'est tout !.....

L'auteur de la première de ces pièces a pris pour épigraphe : *Pulchrum est benedicere ; il est beau de bien dire*. Nous sommes tout-à-fait de son avis. Mais il ne faudrait pas se borner à citer le précepte, il faudrait aussi le mettre en pratique. Et c'est là ce que l'auteur n'a pas fait.

Quant à l'autre pièce, elle pèche dans plusieurs endroits contre les règles de la versification ; elle pèche même contre les règles de l'ortographe. Je veux croire que c'est la faute du copiste qui a mis au net le

conte. Mais comment l'auteur, avant d'envoyer la copie, ne l'a-t-il pas au moins relue, afin d'ajouter ici les lettres qui manquent, là pour effacer celles qui sont de trop ?

Que de négligences également dans le récit qui a pour titre : *Gaspard Hauser*, et dans le travail intitulé : *Conversion !* Les deux morceaux ne brillent guère par l'invention. L'un est l'histoire, reproduite en prose rimée, de cet enfant mystérieux, trouvé par hasard sur le pavé de Nuremberg en 1828, et qui y fut assassiné quelques années plus tard, sans qu'on pût découvrir le secret de sa naissance ; l'autre est l'histoire d'un jeune homme qui, après une vie de dissipation, touché soudainement par la grâce, se fait Trappiste pour expier ses erreurs passées.

La seconde pièce vaut assurément beaucoup mieux que la première. Il y a même dans certains passages de la chaleur et de la variété dans la forme. Mais à côté de cela vous trouvez des incorrections de style et des fautes de prosodie. Il y a notamment un vers qui n'a pas de rime correspondante. Est-ce aussi un oubli du copiste ?

Ce serait se montrer d'une exigence trop rigoureuse sans doute que de n'admettre à disputer le prix que des œuvres sans défaut. Quelques taches légères n'enlèvent pas tout mérite à un travail où les beautés abondent. C'est le *plura nitent* dont parle Horace dans son Art poétique, auquel on doit surtout s'attacher (1).

(1) Verum, ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.....

Horace, *Art poétique* ; vers 279.

Mais il faut au moins rencontrer ce *plura nitent*. Or, dans toutes ces pièces, il fait entièrement défaut.

La *Fille de Jephté*, conte en deux parties, a pour épigraphe : *Desinit in piscem*. L'épigraphe est fort juste; car, à la première partie, empruntée au touchant épisode de la Bible, succède, sans transition, dans la seconde partie, la plus prosaïque, et en même temps la plus étrange anecdote que l'on puisse imaginer. Cette seconde partie, marquée au cachet du réalisme le plus complet, ne se rattache par aucun lien à la première. Elle fait avec elle le plus bizarre contraste, et le mérite de la forme n'y relève point d'ailleurs l'extravagance du fond.

Un Tête à Tête, l'*Histoire de Jamy, Guillaume et Geneviève* sont plus raisonnables et mieux versifiés. Dans les deux dernières pièces, il y a même une intention morale qui fait honneur aux auteurs. Mais les sujets pèchent par le défaut de nouveauté ; ils ne sont pas suffisamment rajeunis par la verve et le piquant du style, et là encore nous n'avons pas trouvé ce que nous cherchions.

Restent trois dernières pièces qui, celles-là, rentrent bien dans le cadre du conte et dont la facture accuse des plumes exercées. Mais... il y a malheureusement toujours un mais !

La première, *Trois contre un* ou *le Cas perplexe*, n'est qu'une réédition des vieilles plaisanteries de Molière contre la médecine et les médecins. Docteur Tant-Pis et Docteur Tant-Mieux sont aujourd'hui bien usés ce semble, et le rebouteur Sangrado, qui leur donne

la réplique, n'a pas davantage le mérite de l'originalité. Ajoutez que la conclusion n'en est pas précisément parlementaire et qu'elle dépasse même quelque peu les limites de la plaisanterie permise.

La deuxième, *le Bain*, est dédiée à M. François Coppée. Elle est datée de décembre 1874. On la donne comme inédite. Nous l'acceptons comme telle. Elle est gaie, originale, piquante. C'est bien certainement la meilleure des œuvres envoyées. Mais... toujours ce malheureux mais !

En voici le début. Il pose bien la scène et vous donnera une idée de la manière de l'auteur.

— « Pierre, cent francs pour toi, si tu veux, un moment,
« Changer contre le mien ton grossier vêtement.
« Nous avons tous les deux, je crois, la même taille.
« Ajoutes-y surtout ton grand chapeau de paille
« Brûlé par le soleil. Rabattu sur mes traits,
« Il peut, en me cachant, assurer mon succès.
« Prends bien garde qu'un mot, quelque sot bavardage
« N'éventent mon projet. Tiens-toi loin de la plage,
« Quand, à l'heure du flot, tu la verras demain
« Sortant de son châlet accourir pour le bain. » —

Le vieux Pierre s'est fait un peu tirer l'oreille :
Mais comme il n'eut jamais une somme pareille,
Son scrupule, après tout, est promptement tombé.
Que de vertus, hélas ! pour moins ont succombé !

Le serpent tentateur n'est autre qu'un artiste
Dont le nom figura le dernier sur la liste
Des nombreux soupirants de la blonde beauté ;
Mais que les fiers parents ont d'avance écarté.

Or, pour forcer la main à ces parents trop difficiles et pour se faire accepter comme gendre, le galant imagine d'emprunter le costume de Pierre, le baigneur à la lame, et de donner lui-même le bain à la jeune fille qu'il aime. La ruse est découverte, et vous voyez d'ici le scandale. L'honneur est sauf toutefois ; car de même que toute bonne comédie, la Nouvelle (c'est le titre que lui a donné l'auteur), finit par un mariage. Mais sans être accusé de trop de pruderie, on peut trouver que le sujet est... comment dirai-je ? un peu risqué. Certains détails auraient dû être laissés tout à fait dans l'ombre. Ce n'est point cependant une pièce licencieuse. Mais c'est une œuvre si légère et la trame en est dans quelques endroits si transparente, que si j'avais à la lire en public, je me considèrerais comme obligé d'y faire des coupures.

La dernière pièce, *la Gloire posthume*, n'est pas seulement un conte, mais un petit poëme en quatre chants.

L'Académie avait demandé cent vers au moins. L'auteur, dépassant le programme, nous en envoie près de sept cents. Si le mérite d'une œuvre s'estimait à sa longueur, le prix lui appartiendrait sans conteste. Aucune des autres pièces n'approche, à beaucoup près, de l'étendue de celle-ci. Toutes sont distancées de cinq à six cents vers.

Mais quand on va trop loin, on dépasse le but.

L'auteur s'en est trop fié à sa facilité. Malgré l'esprit et les traits piquants dont son œuvre est sou-

vent semée, les longueurs la déparent. C'est une avalanche de vers, un déluge de périodes, au milieu desquels on a peine à suivre l'idée, et qui laissent à la fin plus de fatigue que de plaisir. L'auteur l'a senti lui-même et il hasarde une excuse.

Si ce récit de ma gloire posthume (dit-il),
S'est follement allongé sous ma plume,
Ma foi, tant pis ! Cela fait un volume.
C'est un malheur ; on le commentera.
Mais que faut-il faire ? Je me résigne
Et pour les temps à venir, je le signe.

Hé bien ! non, il ne fallait pas se résigner aussi facilement. Il fallait, suivant le prudent conseil du Maître, remettre vingt fois l'ouvrage sur le métier. Il fallait retrancher tout ce qui était de trop, sacrifier sans pitié tout ce qui n'était qu'abondance stérile et concentrer la pensée dans de sages limites pour lui donner plus de force et plus de relief. La brièveté est l'âme du Conte, a dit La Fontaine. L'auteur de la *Gloire posthume* a trop oublié cette règle. Quand on a cette facilité et cette verve, on peut certainement mieux faire. Mais il faut prendre le temps d'être court.

Dans ces conditions, Messieurs, il nous a semblé que l'Académie n'avait pas trouvé dans le concours qu'elle avait ouvert les résultats qu'elle était en droit d'attendre. Le Prix Bouctot, de 500 fr., a assez d'importance pour qu'il ne soit décerné qu'à une œuvre vraiment méritante. Cette œuvre, nous pouvons l'espérer. Parmi les concurrents qui nous ont fait l'honneur de nous envoyer leurs travaux, plu-

sieurs sont assurément très capables de mieux faire. C'est une nouvelle épreuve à tenter. Nous avons donc proposé à l'Académie et l'Académie a décidé de proroger le concours d'une année et de renvoyer à 1878 la remise du *Prix Bouctot* pour un *Conte en vers*.

RAPPORT

SUR LE

PRIX DUMANOIR,

LU A LA SÉANCE PUBLIQUE DU 2 AOUT 1877,

PAR M. L'ABBÉ J. LOTH.

MESSIEURS.

La vie que je vais avoir l'honneur d'esquisser devant vous s'est passée au grand jour, et dans cette cité. Plusieurs de ceux qui en furent les témoins assidus m'entendent et sont accourus dans cette enceinte pour rendre, par leur présence, témoignage à la vérité.

Je m'en félicite, non pour ma parole, qui sera de toute façon inférieure à sa tâche, mais pour la sincérité de mon récit, qui ne pourra ainsi être suspectée.

Si cette vie, en effet, eût été exhumée de quelqu'un de ces vieux livres, aux naïves enluminures, que nous avons lus enfants sur les genoux de nos mères, elle eût passé pour une pieuse légende, tant elle est sur-

prenante et se distingue des dévouements et des vertus ordinaires. Mais c'est l'histoire d'hier, c'est l'histoire d'aujourd'hui : le soleil, qui l'a éclairée, brille encore à nos yeux, et c'est à sa lumière que nous parlons.

Il y a soixante trois ans, une enfant venait frapper à la porte de deux saintes demoiselles dont le nom est en vénération parmi nous, M^lles^ Harel, fondatrices des Sœurs de la Miséricorde. L'enfant avait dix ans ; elle était née à Duclair le 7 août 1804, et avait reçu à l'école gratuite des religieuses d'Ernemont sa première instruction. Elle venait demander à ces saintes filles de l'admettre dans leur atelier en qualité d'apprentie dentellière. Comme elle était d'une famille honorable, pleine elle-mème de douceur, de courage et de docilité, l'enfant fut bientôt introduite dans ce milieu édifiant d'où sont sorties les premières Mères de la Miséricorde, c'est-à-dire des femmes d'un grand cœur et d'une grande vertu.

Clémence Durand — c'est le nom de notre enfant — se distingua parmi les plus habiles et les plus pieuses ouvrières, et, après s'être formée à l'école de telles maîtresses, s'établit à l'âge de quinze ans dans une humble chambre et travailla pour elle-même. Quand je dis pour elle-mème, j'emploie une expression consacrée par l'usage, mais la vérité est que les premiers produits de son labeur et de ses veilles furent pour les autres : pour sa famille d'abord et ensuite pour les pauvres.

Clémence avait au cœur une immense passion que la religion avait sanctifiée en la développant, et que les années, loin d'apaiser, devaient creuser à la façon

des abîmes, où plus on s'avance, plus le gouffre se fait vaste et profond.

Cette passion a tourmenté bien des âmes depuis dix-huit siècles, elle est devenue la splendeur de l'humanité régénérée ; elle a créé des œuvres innombrables, elle les a multipliées à travers toutes les générations, elle en a couvert le monde ; saluons-la, car elle descend du cœur du divin crucifié : c'est la passion de la charité.

La charité, messieurs, est devenue, grâce au catholicisme, une vertu commune et de tous les jours. Si Clémence Durand n'eût pratiqué que cette charité imposée comme un devoir à toute âme fidèle, sa vie eût ressemblé à beaucoup d'autres, et fût descendue avec elles dans les ombres de l'oubli. Mais elle eut, je le repète, car là est l'explication de ses actes, la passion de la charité.

Tous les témoins nous l'attestent : elle ne pouvait voir une souffrance sans chercher à la soulager, une larme sans la sécher, une blessure sans y verser le baume de son dévouement. A quinze ans, c'est déjà son idée fixe, son unique préoccupation. A d'autres les rêves de la jeunesse, les illusions charmantes de ce gracieux printemps. On pleure autour d'elle, elle ne sait que cela, elle ne voit que cela : elle court à la douleur. « Tu m'appelles, me voici : c'est un pacte entre nous à la vie et à la mort. » Quand on est pris de cette souveraine compassion, il ne faut pas aller loin pour trouver les occasions de l'exercer. Clémence les rencontra partout sur ses pas.

Je ne m'étendrai pas sur la première partie de sa

vie, consacrée humblement et d'une manière constante aux œuvres de miséricorde.

Encourager au bien par ses conseils les jeunes filles de son âge, ramener les égarées par la douceur et la persuasion, partager avec les pauvres le gain de son travail du jour, passer la nuit près des malades, donner ses soins aux infirmes, ensevelir les morts, comment énumérer ces actions qui se répétaient comme invariablement et qui lui étaient devenues si naturelles, que presque personne n'y prenait plus garde? Si j'avais à raconter cette vie, je pourrais vous montrer la prodigieuse activité de cette charité qui ne connut à la lettre d'autres limites que celles des forces humaines. Mais l'Académie ne m'a pas confié cette mission. Elle a choisi parmi tant de beaux faits qui nous ont été racontés l'une des manifestations du dévouement de M^lle^ Durand, qui a rendu son nom populaire dans cette cité : je veux parler de l'institution qu'elle a fondée à Rouen et qui lui survivra.

Cette ouvrière dentellière, qui n'avait pour ressource que le travail de ses mains, plus tard un chétif patrimoine, et la charité de quelques âmes généreuses, devint fondatrice au sens profond du mot. Elle créa une œuvre, après l'avoir conçue dans son cœur, la fit sortir de terre, lui donna la vie, et si l'on veut mesurer d'un coup d'œil l'immensité et la fécondité de la tâche accomplie par cette pauvre petite femme toute seule, elle a recueilli dans l'espace de vingt-cinq ans des milliers de filles plus pauvres et plus délaissées qu'elle, leur a procuré un asile, la nourriture, une place, et ce qui vaut mieux encore, les trésors d'une

tendresse vaillante et maternelle. L'histoire de cette œuvre est toute simple, M^lle^ Durand avait été souvent contristée de la dure condition qui est faite dans notre siècle aux domestiques. Et ici, messieurs, vous me permettrez quelques réflexions qui naissent spontanément de mon sujet.

Ce n'est pas à vous assurément qu'il faut apprendre que le christianisme a détruit tous les préjugés qui s'attachaient au service domestique. Sous l'empire des sentiments inspirés par la religion, le serviteur a pris dans les familles modèles une place honorée. Ce nom de serviteur devient même si beau, dans la langue nouvelle et délicate que le christianisme apprend au monde, que le premier de la hiérarchie sainte, le Pontife suprême, le Vicaire de Jésus-Christ s'intitule dans ses actes les plus solennels Serviteur des serviteurs de Dieu.

Nous voyons dans les ouvrages qui nous retracent la vie intime de nos pères que, dans l'ancienne société, le domestique était membre de la famille, et traité comme tel ; il y vieillissait, et trouvait dans ses derniers jours les soins et l'affection mérités par ses longs services. C'était même la coutume en bien des endroits de donner pour parrains et marraines aux enfants des familles les plus considérables les serviteurs de la maison ; ceux-ci, à leur tour, avaient l'honneur de voir leurs nobles maîtres tenir leurs enfants sur les fonds du baptême. Rien, ce me semble, ne donne une plus juste idée de la cordialité des relations qui existaient, dans l'ancienne France, entre les maîtres et les serviteurs.

Olivier de Serres, dans son *Ménage des champs*,

publié sous Henri IV, se fait l'interprète de la coutume de son temps, lorsqu'il nous dit que le père de famille doit chérir ses ouvriers et domestiques « comme ses enfants, pour en leurs besoins les soulager de ses crédits et faveurs... Toute excessive et rigoureuse sévérité doit être bannie, dit-il, de l'entendement du mesnager, parce que la vraie obéissance ne procède que d'amitié. »

Nous avons changé tout cela, messieurs, au grand détriment des bonnes mœurs, de la vie de famille, et de la paix sociale. Je ne me répandrai pas ici en plaintes stériles. Je constate seulement ce fait que la condition des domestiques est devenue tout autre. Est-ce leur faute ? est-ce la faute des maîtres ? est-ce, plus vraisemblablement, leur faute à tous deux? N'est-ce pas une des conséquences du changement profond qui s'est opéré dans nos mœurs depuis l'ébranlement apporté aux bases mêmes de la famille et de la société par l'esprit de révolte et d'irréligion qui souffle depuis un siècle sur notre malheureux pays ?... Je ne le rechercherai pas.

Ce qu'on ne peut nier, ce qui éclate à tous les yeux et fait l'objet de plaintes universelles, c'est que le nombre des bons maîtres et des bons domestiques va tous les jours en diminuant. On change de serviteurs plus souvent encore que de propriétaires, presque aussi souvent que de modes.

Si fréquemment congédiées, que deviennent, dans nos grandes villes, les pauvres servantes sans place? Que deviennent aussi ces jeunes filles qui quittent, chaque année, leur paisible village, le foyer de la famille, la vie simple et honnête des champs, attirées

par je ne sais quelles séductions et quelles décevantes illusions dans le tourbillon des grands centres ?

Qui déplorera jamais assez ce fléau moderne de la dépopulation de nos campagnes ? Ces belles campagnes, si pleines de soleil et de vie, aux larges horizons, à la parure sans cesse renouvelée, ce sol de France si fertile et si généreux, qui nous donne toutes les céréales et tous les fruits, toutes les vraies sources de la richesse publique, ce vieux sol natal si aimé autrefois, si délaissé aujourd'hui ! Pourquoi, dis-je, nos villages sont-ils moins peuplés qu'au XIII^e^ siècle et voient-ils peu à peu la solitude se faire autour d'eux ?...

La terre ne donnerait-elle plus la paix et l'abondance à ceux qui la cultivent ? Les races qu'elles nourrit seraient-elles à ce point ingrates et dégénérées ? Dans un traité de géographie normande écrit au moyen-âge, nos populations étaient représentées comme très affectionnées à leurs champs. « Sont les populaires fort laboureux, hommes et femmes, et sont honnestes gens de vesture et de mesnage. » L'Hôpital écrivait sous Charles IX : « Le villageois n'avoit aultre soulcy que de son labourage et mesnage champestre. Il cultivoit fidèlement sa terre ; aussy luy payoit-elle et rapportoit l'usure de sa peine. Son peu de bien lui profitoit, parce qu'il ne faisoit tort à personne et ne recevoit oppression de nulle part. »

Ne mériterions-nous pas ces reproches que Bernard de Palissy adressait aux paysans de son temps ?

« Je m'esmerveille, disait cet honnête homme, d'un tas de fols laboureurs qui, soudain qu'ils ont un peu de bien gagné avec grand labeur en leur jeunesse,

auront honte après de faire leurs enfants de leur estat de labourage, ains (mais) les feront du premier jour plus grands qu'eux-mêmes. Et ce que le pauvre homme aura gagné à grand'peine et labeur, il en despensera une grande partie à faire son fils monsieur : lequel monsieur aura encore honte de se trouver en compagnie de son père et sera desplaisant qu'on dira qu'il est fils d'un laboureur. »

C'est du petit au grand, chez le valet comme chez le maître, le même travers, la même déraison. « Pourquoi, demandait-on à une fille de ferme, quittez-vous votre village, vos parents, votre vie modeste et sûre, pour venir prendre du service à la ville ? — J'aurai de beaux bonnets, répondit-elle, et des robes à la mode. » Cette réponse, en apparence si futile, découvre une des plaies les plus profondes de notre temps.

La vanité, le désir de paraître, la tentation du luxe d'un côté ; de l'autre, dans les familles de laboureurs les plus aisées, les calculs de l'égoïsme, le désir d'un gain plus rapide et plus abondant, le mépris des lois de Dieu, voilà qui tarit les sources vives de notre population si diminuée, et fait la solitude dans nos campagnes, plus sûrement et plus vite que les guerres les plus meurtrières et les fléaux les plus dévastateurs.

Hélas ! Messieurs, qu'il y aurait ici de tristes tableaux à faire, si je ne craignais, dans cette aimable solennité, d'assombrir par trop vos esprits !

J'aime mieux vous raconter ce que la digne femme que nous allons couronner a fait pour les pauvres jeunes filles des champs égarées dans nos villes.

Mlle Durand fait en 1852 un modeste héritage et

achète une maison, rue Saint-Patrice. Jusque-là elle avait recueilli dans son petit logement quelques-unes des délaissées qu'elle rencontrait en son chemin. A partir de 1853, elle ouvre un asile à toutes les servantes sans place qui viennent frapper à sa porte, et c'est par plusieurs centaines qu'elle les compte chaque année.

Une servante renvoyée a besoin de temps pour se pourvoir d'un emploi; elle est parfois sans ressources, exposée aux plus mauvaises tentations, sans appui, sans conseil; où ira-t-elle, si loin de sa mère et de son pays natal? M^lle^ Durand l'abrite sous son toit, la reçoit avec bonté, pourvoit à sa nourriture, lui prodigue ses soins, emploie toute son activité et son influence à lui trouver une place, remplace enfin pour elle sa mère absente. Pendant huit jours, pendant quinze jours, s'il le faut, la servante demeurera en paix à ce foyer hospitalier, et n'en sortira qu'assurée du lendemain et d'une position souvent préférable à celle qu'elle avait quittée.

Les jeunes filles sans expérience qui viennent courir les hasards de la grande ville lui sont adressées, ou viennent frapper aussi à sa porte. La recommandation et les démarches de M^lle^ Durand remplaceront avantageusement pour elles les bureaux de placement; aussi y ont-elles recours sans lasser jamais, malgré les déceptions inévitables, sa patience et son dévouement. Je passe sous silence des traits délicats de la bonté de M^lle^ Durand, parce qu'il me faudrait révéler en même temps bien des laideurs humaines; mais si sa bonne foi a été surprise, si elle a été parfois victime de son cœur, les épreuves n'ont

jamais affaibli son courage ni refroidi la flamme de sa charité. Elle était de ces âmes exquises qui ne voient dans le pauvre que l'image de Jésus-Christ, et avait sans cesse présente à l'esprit cette grande parole : « Ce que vous ferez au plus petit d'entre vos frères, c'est à MOI-MÊME que vous le ferez. »

Vous étonnerai-je en vous disant que parmi ces jeunes filles qui n'ont plus leur mère, il en est qui sortent de la ligne austère du devoir et se laissent entraîner aux séductions, trop facilement multipliées sous leurs pas? Pour ces brebis égarées, M^lle^ Durand avait la miséricorde du bon Pasteur. Elle avait été élevée à l'école de celui qui n'éteint pas la mèche encore fumante et n'achève pas le roseau à demi brisé. Elle leur ouvrait donc les bras avec compassion; elle cherchait, autant qu'il était en elle, à leur faire retrouver dans le repentir et l'expiation une seconde innocence. De là son zèle à leur procurer l'accès des maisons de pénitence ou de refuge. Elle tenait à les y conduire elle-même, que ce fût à Caen, à Lisieux, au Mans, à Faucombeau, à Cîteaux, partout où des places étaient vacantes. Elle avouait, il y a quelques années, en avoir arraché ainsi au déshonneur et au vice plus de cent cinquante, qui, nouvelles Madeleines, ont trouvé dans la religion le pardon et la paix.

Ah! messieurs, que ce ministère de réconciliation poursuivi pendant trente ans par une simple femme est sublime aux yeux de la foi! qu'il est beau et bienfaisant au seul point de vue humain! Ne vous rappelle-t-il pas quelques-uns des traits de la vie de saint Vincent de Paul? Ces voyages pénibles qu'il fallait faire, M^lle^ Durand les regardait comme une consola-

tion. Elle n'a eu quelquefois qu'un morceau de pain à manger pour soutenir ses forces, pendant ces longs trajets, mais elle allait sauver une âme, et comptait pour rien fatigues et privations. Ouvrière de la miséricorde, elle avait conduit au bercail une brebis perdue; elle revenait au logis joyeuse et reconnaissante, comme au retour d'un triomphe.

Vous vous demandez sans doute avec quelles ressources M^lle^ Durand pouvait soutenir une œuvre aussi lourde.

D'un côté, il lui fallait loger et nourrir chaque année des centaines de servantes sans place, dont la plupart étaient dans le dénûment; de l'autre, assurer un abri et des soins, dans une maison de refuge, aux filles égarées et repentantes. C'est ici qu'il faut admirer la prodigieuse fécondité d'une charité que rien n'étonne ni ne rebute.

Je vous l'ai dit, M^lle^ Durand était une simple dentellière sans fortune, ne possédant que sa maison de la rue Saint-Patrice, et un petit patrimoine de 10,000 fr. bientôt dépensé pour établir son neveu. Elle eut confiance en la Providence. Elle se fit quêteuse pour ses enfants adoptives. On la vit pendant vingt-cinq ans aller frapper, dans notre ville, aux portes qui ont coutume de s'ouvrir à l'appel de la charité. Ce n'est pas de l'argent qu'elle demandait, mais des dons en nature, des vêtements, des provisions. Elle partait dès l'aube, comme la fourmi industrieuse, faire la collecte du jour. Vous l'avez sans doute rencontrée trottant dans quelqu'une de nos rues, cette petite femme alerte, les poches déjà remplies, le panier toujours gonflé, recevant partout où elle s'adressait un accueil empressé. Ce

n'est pas que parfois, dans les commencements surtout, elle n'ait subi des refus humiliants. Elle ne l'a jamais dit. Elle demandait avec un sourire inaltérable, elle remerciait avec un regard ému; elle donnait en échange de bonnes paroles, toujours un grand exemple de dévouement et de charité. Les maisons qu'elle visitait le plus fréquemment, je les nommerais bien. Elles abritent les familles les plus honorées dans notre cité. M^lle^ Durand y était reçue, non en solliciteuse, mais en amie. Elle savait à son tour rendre tant de services, dans les conjonctures les plus délicates, qu'on n'aurait pu dire laquelle était la plus obligée, ou de la main qui donnait, ou de celle qui recevait. Elle trouva aussi, je dois le dire, dans une femme dont on ne peut évoquer la mémoire sans la bénir et sans éveiller les plus touchants souvenirs de bonté, de zèle, de générosité, une auxiliaire infatigable de ses œuvres. Celle-là, je puis la nommer, car elle est maintenant avec les anges du ciel : M^lle^ Mathilde Noël. C'est avec l'aide de cette sainte femme, de ces chrétiens généreux qui ont prêté, dès le début, à cette œuvre, un appui persévérant, que M^lle^ Durand a pu, pendant vingt-cinq ans, recevoir dans sa maison, nourrir, consoler, édifier quatre cents servantes sans place environ par année, c'est-à-dire, aujourd'hui, des milliers de ces pauvres filles qui lui doivent d'avoir, au jour de la détresse et de l'abandon, retrouvé une mère. Et quand vous reverrez tout à l'heure la chétive petite femme qui a accompli cette œuvre et l'a élevée à la hauteur d'une institution, vous vous direz que la charité fait encore, dans notre siècle, des miracles !

J'ai parlé d'institution. Le mot n'a rien d'inexact ni de prétentieux. Dieu a permis que cette œuvre fût recueillie, cette année même, par une communauté religieuse qui en étendra encore les bienfaits et lui assurera la durée que la religion attache à tout ce qu'elle s'unit. Mlle Durand, arrivée à 73 ans, se sentait encore des forces pour poursuivre sa tâche et ne songeait pas au repos, quand la Providence lui ménagea, dans l'arrivée des Sœurs servantes de Marie, Religieuses du Tiers-Ordre de Saint-François, un appel qu'elle comprit. Elle a remis avec bonheur ses chères enfants et sa maison à ces mains si dignes et si vaillantes. Elle ne s'y est réservé qu'une chambre, où elle assistera au couronnement de ses efforts, et je ne réponds pas qu'elle ne la partage encore avec quelque pauvre délaissée qu'elle trouvera sur sa route.

Un mot encore, et j'ai fini. Le dévouement de Mlle Durand a été public. Son œuvre s'est formée et a grandi en plein soleil. L'idée de la récompenser par le prix Dumanoir est née spontanément au sein de la Commission. A l'unanimité et comme par acclamation, l'Académie a ratifié ce choix de sa Commission.

Il m'a fallu, pour remplir ma tâche de rapporteur, dévoiler des vertus et des bienfaits qui eussent voulu demeurer cachés. Pardonnez-moi, ô noble femme! Notre Maître a dit : « Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils glorifient le père qui est aux cieux. » Il vous eût plu de dérober à l'attention publique votre vie si humble et si dévouée. Mais elle est un exemple dont vous ne pouvez priver la famille chrétienne. Avant vous, le frère Epimaque et la sœur

Marie-Ernestine ont reçu ici le témoignage de l'estime et de l'admiration qu'ils inspirent. Qu'il resplendisse donc, le grand exemple que vous avez donné, comme une leçon à l'égoïsme de tant d'hommes inutiles à leurs frères, comme un honneur à la religion qui a inspiré et vivifié tous vos actes, comme un témoignage à la fécondité de cette divine charité dont la flamme ne s'éteindra jamais en France ni dans notre cité.

Paraissez donc, noble femme, entourée ici du souvenir de vos bienfaits, des pauvres que vous avez secourus, des égarées que vous avez relevées et consolées, des délaissées que vous avez recueillies et encouragées.

M^lle^ Clémence Durand, j'ai l'honneur de vous inviter à venir recevoir la plus haute récompense que l'Académie puisse décerner, au nom de ses concitoyens, au mérite et à la vertu.

CLASSE DES SCIENCES.

COMPTE-RENDU

DES

TRAVAUX DE L'ACADÉMIE

PENDANT L'ANNÉE 1876-77

(CLASSE DES SCIENCES),

Par M. A. MALBRANCHE.

Pour des raisons que j'ai déjà eu l'occasion d'exposer, et sur lesquelles il serait fastidieux de revenir, les communications relatives aux sciences sont toujours en minorité. Nous ne pouvons que répéter nos regrets et faire appel aux hommes de science éminents que l'Académie compte dans son sein.

Dr LEVASSEUR. Variole et Vaccine.

M. le Dr Levasseur nous a lu un travail sur la variole et la vaccine, travail dont l'opportunité n'a pas besoin d'être démontrée en présence des épidémies varioliques que nous subissons périodiquement et des préoccupations que causent à tous les ravages de cette affreuse maladie. Notre honorable Président s'est surtout proposé de rectifier quelques erreurs et de donner quelques conseils sur la contagion

de la variole, les soins hygiéniques qu'elle exige, et sur le rôle préservatif de la vaccine. L'impression de ce travail au Précis nous dispense d'en faire ici une analyse plus complète. Nous n'avons qu'à remercier M. le Dr Levasseur d'avoir exposé avec lucidité l'état actuel de la question sur des points controversés.

Dr Blanche. Mensuration du Thorax.

M. le Dr Blanche nous a communiqué un compte-rendu très intéressant d'un ouvrage de M. Vallin sur la mensuration du thorax et le poids du corps comme moyen d'apprécier l'aptitude au service militaire. Le fait du nombre croissant des réformes nº 2 a appelé l'attention des médecins militaires, et ils se sont demandé s'il fallait l'attribuer à un surcroît de fatigues imposé aux jeunes soldats par les nouvelles dispositions en vigueur, ou si l'on ne devait pas plutôt en chercher l'explication dans l'insuffisance des moyens employés pour apprécier l'aptitude des individus ; c'est cette dernière opinion qui a prévalu et qui a été l'occasion du travail dont M. Blanche a entretenu l'Académie. Il est inutile de donner ici les conclusions auxquelles l'auteur est arrivé ; ceux qui s'intéressent à ces études trouveront dans le volume de nos travaux l'exposé complet de la question.

Dr Foville. Goître et Crétinisme.

Le goître existe malheureusement à l'état endémique sur plusieurs points de notre département, aussi nous accueillons avec intérêt les études sur cette triste maladie. Personne n'a oublié les recherches faites sur l'étiologie et le traitement du goître par notre regretté collègue, M. Vingtrinier. Dernié-

rement, M. le Dr Foville a publié dans les Annales d'Hygiène et de Médecine légale un travail important sur le goître et le crétinisme en France. En faisant hommage de son œuvre à l'Académie, le savant aliéniste nous a signalé quelques points de vue nouveaux et des observations spéciales à notre département. C'est d'abord un nouveau genre d'influences auxquelles on a récemment attribué le développement du goître : les causes morales. Sans se prononcer sur la valeur de ces influences qui viennent s'ajouter à 42 autres déjà indiquées, M. Foville conclut seulement qu'il y a lieu d'étudier si les causes morales, et notamment les chagrins prolongés, ne peuvent pas jouer un rôle quelconque dans l'étiologie du goître, non pas assurément à titre de cause principale et spécifique, auquel cas cette infirmité serait de tous les pays et de tous les temps, mais à titre de cause accessoire et déterminante.

Quant à la distribution des goîtreux en France, particulièrement dans notre département, M. Foville emprunte à la statistique les renseignements suivants : les départements où ils sont le plus nombreux sont ceux de la Savoie et des Hautes-Alpes; ils s'y trouvent dans la proportion de 133 00/00, dans le premier, et de 101 00/00 dans le second. Le département des Côtes-du-Nord est celui où ils sont le plus rares, 0,2 00/00. Celui de la Seine-Inférieure occupe le 57e rang, et la proportion de ces malades paraît plutôt devoir augmenter. En effet, la statistique de 1816 note une proportion de 1,44 00/00, et celle de 1856 à 1865 admet 1,93 00/00. Les communes d'Orival, de Caudebec-lès-Elbeuf, de Cléon, de Sotteville-

sous-le-Val, tiennent la tête dans cette liste nosologique.

Sur la Peste.

M. le Dr Foville nous a présenté aussi quelques réflexions sur les épidémies de pestes contemporaines. La peste que l'on est généralement disposé à reléguer parmi les objets d'études historiques rétrospectives existe toujours, dans des pays éloignés sans doute géographiquement, mais que les relations commerciales rapprochent. La guerre qui peut s'étendre et appeler dans ces contrées des armées européennes donne à cet exposé une actualité incontestable.

Quoiqu'il y ait eu dans les temps anciens quelque confusion, et que l'on ait désigné sous le nom de peste des maladies bien différentes, on est bien fixé depuis déjà longtemps sur les caractères spéciaux, constants qui font de la *Peste d'Orient* une espèce pathologique distincte. Notre érudit confrère a rappelé rapidement ces symptômes et cité quelques-unes de ces épidémies terribles qui désolèrent l'Europe aux VIe, XIVe, XVIe et XVIIIe siècles, où la peste de Marseille paraît la dernière explosion de cette redoutable maladie.

Recherchant avec le Dr Tholozan les foyers originaires de la peste, il croit les trouver dans les montagnes de la Mésopotamie et de l'Arménie, d'où le fléau se répand en Perse, en Turquie et en Asie. Quant aux causes directes, il les voit dans la misère, la disette et la malpropreté des habitants, les conditions météorologiques ne venant qu'en seconde ligne.

M. Homberg. Vin de Champagne.

M. Homberg veut bien nous rendre compte habituellement des travaux de la Société d'Agriculture de

France, en laissant de côté ce qu'il y a de trop spécial. Cette fois il communique à l'Académie quelques détails curieux sur les vins de Champagne et de Château-Lafitte, empruntés à MM. Barral et Heuzé. Le vignoble du Château-Lafitte appartient à la famille Rotschild, qui l'a acheté 4,500,000 fr.; il contient 80 hectares, et produit annuellement près de 300 tonneaux de vin, qui se vend 2, 3 et 4,000 fr. le tonneau de 912 litres.

Le commerce des vins de Champagne, dont le siége principal est à Reims, va toujours croissant et roule, depuis quelques années, sur un chiffre de 18 à 22 millions de bouteilles, dont un sixième seulement reste en France. D'après M. Heuzé, la renommée du vin de Champagne daterait de la fin du XIe siècle; c'était alors un vin rouge analogue au vin de Bouzy. Sous Philippe de Valois (1378), ce vin se vendait 6 livres la pièce. C'est seulement vers 1670 qu'on fit du vin blanc et, vers 1694, du vin mousseux. L'idée de rendre le champagne mousseux paraît due à un bénédictin de l'abbaye de Hautevillers, Dom Pérignon. Ce produit, qui se vendait alors 1,000 fr. les 400 litres, devint, sous le nom de *vin de Pérignon*, une source de richesse pour le monastère. On savait qu'il fallait, pour que le vin soit mousseux, le mettre en bouteilles avant le mois de mai, c'est-à-dire avant que la fermentation soit complétement terminée, mais le secret de Dom Pérignon, pour éviter le dégorgeage ou le soutirage, fut perdu. Cependant, la vogue de l'excellent produit se soutint sous les noms de *Flacon pétillant*, *Vin sautant*, *Saute-bouchon*. Aujourd'hui, on fait dégorger le vin et on y ajoute un peu de sucre

candi, et quelquefois un peu de fine eau-de-vie, pour celui qui doit voyager.

M. Homberg a signalé aussi à l'Académie la distinction dont un de nos anciens collègues, M. Du Breuil, a été l'objet. Une médaille d'or a récompensé ses travaux relatifs à l'arboriculture.

M. Boutillier. Variétés fruitières, par M de Boutteville.

La question du dépérissement des anciennes variétés fruitières qui défraient nos tables depuis plusieurs siècles, est incontestablement des plus intéressantes. Les espèces améliorées par la culture et propagées uniquement par la greffe sont-elles prêtes de disparaître sous les atteintes de la caducité? Tel est l'important problème que M. de Boutteville a résolu avec une autorité que l'on ne peut lui refuser. Préparé depuis de longues années par l'étude de nos fruits de table, le savant président de la Société d'Horticulture a écrit plusieurs mémoires sur ce sujet; c'est une analyse très complète et très lucide de cette étude que M. Boutillier a présentée à l'Académie. M. de Boutteville établit, par des preuves qui paraissent au rapporteur irréfutables, que le dépérissement de la plupart de nos variétés fruitières est dû à la vieillesse. Leur acte de naissance a la même date que le pied-mère, provenant de semis, dont elles sont issues. Il distingue d'abord ce qui appartient à la dégénérescence de ce qui est dû à l'état sénile, à la caducité. Puis l'habile pomologiste, réfutant les opinions de quelques savants, tels que MM. de Candolle et de Decaisne, qui croient à la perpétuité de nos variétés fruitières, propagées par la greffe, fait ressortir la différence qui existe entre

l'origine et les développements d'un bourgeon et l'origine et les développements d'une graine. — On sait que les arbres fruitiers ne peuvent être multipliés par graine; le semis est infidèle et impuissant pour reproduire les qualités acquises. C'est à peine, d'après Van Mons, si, sur cent pépins d'une excellente poire de Crassane, on obtient trois ou quatre sujets qui méritent d'être conservés. Le bourgeon ou la greffe ne peut que continuer l'existence de la plante dont il a été séparé; il est aussi âgé que le premier pied issu de graine dont la variété procède. La graine seule peut donner naissance à un être nouveau, vigoureux, jouissant de tous les priviléges de la jeunesse.

On ne peut invoquer, pour expliquer le non succès de beaucoup de multiplications par greffe, l'inhabileté des opérateurs, la mauvaise nature du sol ou du sujet; ce serait mettre en doute l'intelligence de nombreux arboriculteurs qui sont au-dessus de ce soupçon.

L'identité que l'on a cherché à établir entre les fruits des cultivateurs de l'ancienne Rome et ceux des temps modernes est souvent contestable ou erronée. Beaucoup ont évidemment disparu. Mais dans les temps modernes, des faits précis, attestés par les Sageret, les Prevôt, les Van Mons, les Mortillet, confirment le dépérissement des anciennes variétés et l'impuissance des cultivateurs à les propager avec leurs qualités.

Aux preuves historiques, M. de Boutteville joint des preuves physiologiques de l'ordre le plus élevé. Il cite les principes émis par MM. Claude Bernard

et Pasteur à propos du règne animal, mais ces principes sont aussi la loi du règne végétal. La génération sexuelle a seule l'énergie nécessaire pour assurer la conservation de toutes les espèces. La fissiparité et la gemmiparité sont des expédients temporaires; il n'est peut-être pas une espèce à laquelle ces procédés suffisent pour assurer sa perpétuité et où la sexualité n'apparaisse de loin en loin. M. Pasteur a vu la vitalité diminuer chez les animalcules microscopiques à mesure que, se propageant par fissiparité, ils s'éloignaient de leur origine par génération sexuelle.

Si l'existence de nos variétés fruitières ne peut être indéfininent prolongée, dit M. de Boutteville, il n'y a pas lieu de se décourager en présence de celles amenées à l'état de *races*, aptes à se reproduire avec toutes leurs qualités par voie de génération, et parmi lesquelles figurent les céréales et un nombre considérable de légumes et de plantes fourragères et d'ornement.

J'ajouterai que les succès des pépiniéristes rouennais dans leurs semis doivent nous rassurer sur l'avenir en nous dotant de beaucoup de variétés nouvelles qui remplaceront les anciens gains épuisés.

M. Boutillier, en terminant, a rendu à M. de Boutteville un hommage auquel je m'associe complètement, et il a donné son adhésion entière aux théories de l'auteur.

M. Boutillier. Excursion en Auvergne.

M. Boutillier a de plus fait hommage à l'Académie d'un opuscule qui a pour titre : *Excursion en Auvergne.* Sous la direction du savant géologue, un groupe de

naturalistes normands a fait une ample moisson des minéraux curieux qui abondent dans ces montagnes. Avec une incontestable autorité scientifique, M. Boutillier étudie les formations géologiques, en même temps qu'écrivain brillant, sa plume élégante décrit avec un égal bonheur. et comme en se jouant, les fraîches et pittoresques vallées de Royat, de Vichy, de Cusset et les chaînes volcaniques du Puy et du Mont-Dore. Tous, savants ou littérateurs, liront avec plaisir et profit l'intéressant récit de M. Boutillier.

M. MAI BRANCHE. Les Plantes carnivores.

J'ai lu à l'Académie une note sur les plantes carnivores. On connaissait depuis longtemps les phénomènes d'irritabilité que présentent les organes de certaines plantes, et en particulier les feuilles de la *Dionée* ou *Gobe-Mouche* ; M. Darwin a donné une interprétation nouvelle de ce fait singulier; le célèbre transformiste a vu là la manifestation d'un instinct nouveau qui rapproche encore les plantes de l'*animalité*. Dans la vue d'une alimentation azotée, les plantes chassent aux insectes, les capturent, les tuent et s'en nourrissent : telle est la théorie développée dans l'*Insectivorous Plants* de M. Darwin et dans plusieurs mémoires de M. Morren. Ces savants comparent ces phénomènes à ceux de la digestion stomacale chez les animaux : ils voient des sécrétions analogues au suc gastrique, des indigestions ; ils soupçonnent des nausées, des troubles bilieux, etc. Il m'a semblé que ce tableau était plutôt le roman de la nature que l'exposé simple d'un phénomène curieux. M. Morren conclut de ses observations que les

plantes peuvent s'élever au niveau zoologique, de même que les animaux, mieux connus par les progrès de la biologie, se rapprochent de l'homme ; il voit, à travers les méandres de la nature, la ligne droite qui va de la matière à l'intelligence.

Nous avons protesté énergiquement contre des interprétations aussi fantaisistes. « Si ce n'était commandé par la logique et la conscience, disions-nous en terminant, on devrait encore, ne fût-ce que par nécessité et par satisfaction, spiritualiser notre nature au lieu de l'animaliser, de l'incliner vers la terre, de chercher à nous persuader que nous ne sommes que des animaux perfectionnés assujettis uniquement aux mêmes besoins, aux mêmes faiblesses et soumis à la même destinée. » (Ce mémoire est imprimé au Bulletin.)

Excursion au Mont-St-Michel.

Une excursion que j'ai faite à Saint-Malo et au Mont-Saint-Michel m'a fourni l'occasion d'un récit que vous avez bien voulu écouter avec indulgence.

J'ai essayé de vous faire partager et les joies du botaniste découvrant dans ces stations maritimes étranges des végétaux inconnus sur les plages de notre département, et les émotions du touriste en présence de ces fantastiques constructions, rochers et ogives de granit, forteresse et église, que l'on appelle le Saint-Michel, sur ce roc de Granville, inébranlable aux assauts d'une mer furieuse et au pied de cette tombe, entre le ciel et l'eau, où repose l'illustre auteur des *Martyrs*.

M. Fabre Volpelière. Plantes médicinales indigènes.

Je vous ai entretenu d'un mémoire de M. Fabre Volpelière, intitulé : *De l'abandon des plantes médicinales indigènes*. L'auteur regrette la tendance de la médecine à substituer aux végétaux les alcaloïdes qui en dérivent. Il n'est nullement prouvé que les substances qui accompagnent les principes dits actifs soient dépourvus de toute efficacité ; elles doivent avoir une action modératrice, correctrice, complémentaire dont on ne tient aucun compte. En voyant la constance et la spécification des matières que les végétaux élaborent et préparent sous l'influence de la vie, on se figure difficilement qu'il n'y ait pas là une cause finale et que ces constitutions spéciales soient sans objet. Cette manière de voir de notre honorable correspondant nous paraît logique et mériter d'être prise en grande considération par les médecins. M. Fabre cite un grand nombre de plantes usitées autrefois, douées d'une action évidente sur nos organes ; et pour lesquelles aujourd'hui on affecte un injuste dédain. « La science moderne, dit-il, fière à juste titre des conquêtes du présent et entrevoyant avec un légitime orgueil les triomphes de l'avenir, n'a point à renier ce qu'il y a de réellement bon et d'utile dans le patrimoine philosophique que lui a légué un passé non exempt de gloire. »

Manipulations garancières.

M. Rivière nous a présenté le compte-rendu d'un travail du même auteur sur les manipulations garancières. Après un exposé succinct des premiers essais de culture, essais qui remontent probablement aux Gaulois, et qui se continuèrent avec peu de succès jusqu'à Louis XV, l'auteur raconte les circonstances

romanesques dans lesquelles cette insdustrie s'établit définitivement dans le comté d'Avignon. Un proscrit persan, du nom d'Althen, fut arrêté par des arabes et vendu comme esclave à un riche planteur d'Anatolie, qui le chargea spécialement de ses cultures de Garance. Au bout de quartorze ans d'esclavage, désespérant d'obtenir sa liberté, Althen s'enfuit, et, au prix de mille dangers, il débarqua à Marseille. Là, après quelques essais infructueux de sériculture, il résolut d'établir dans le midi de la France la culture de la Garance. La graine du pays ne donnait que de médiocres résultats, et l'exportation de celle de Turquie était défendue sous peine de mort; il parvint cependant à s'en procurer une centaine de grammes qu'il sema aux environs d'Avignon. Ce fut à dater de cette époque, 1767, que cette industrie atteignit promptement une importance qui s'est toujours soutenue depuis. Althen jouit peu de son succès; il mourut en 1774. La ville d'Avignon lui a élevé une statue, mais elle a laissé mourir dans l'indigence sa fille unique, qui succombait le jour même de l'inauguration d'une plaque commémorative des services rendus par son père.

M. Fabre a occupé des positions industrielles qui lui ont permis d'approfondir les diverses manipulations dont la Garance est l'objet, et il a condensé, dans un ouvrage unique en son genre, une foule de documents qu'on ne pourrait se procurer sans de laborieuses recherches. La préparation de l'alcool de Garance, celle de l'alizarine et de la purpurine, sont présentées sous forme de résumés substantiels auxquels l'auteur a ajouté d'utiles remarques qui lui sont

propres. Il termine par la description d'une usine modèle, où nos jeunes ingénieurs pourront trouver de précieux renseignements.

L'Académie a entendu avec beaucoup d'intérêt les communications de M. Fabre, et lui a voté des remercîments.

D'autres membres correspondants qui nous touchent de plus près, puisqu'ils appartiennent à la Normandie, nous ont envoyé des travaux que je vous demande la permission d'analyser brièvement.

M. MARCHAND. Valeur comparée des engrais.

M. Marchand vous a adressé une note *Sur la Valeur comparée des Engrais*. La science connaît parfaitement aujourd'hui les lois qui président au développement des végétaux; elle a démontré le rôle des éléments chimiques, azote, potasse, chaux, acide phosphorique, agents indispensables au succès de nos cultures agricoles. Par l'enlèvement des récoltes, l'épuisement du sol se ferait vite, si l'on ne rétablissait par les engrais la proportion nécessaire de ces éléments. La production limitée du fumier oblige de recourir aux engrais commerciaux. C'est là où M. Marchand, armé des faits irréfutables de l'analyse chimique, intervient pour éclairer le cultivateur sur ses véritables intérêts. Le guano du Pérou, vendu sans garantie, voit quelquefois le titre de l'azote s'abaisser jusqu'à 8 et même 4 p. %. Le guano dissous garanti ne contient que du sulfate d'ammoniaque et du superphosphate de chaux qui sont fournis à meilleur marché par le commerce des produits chimiques. La comparaison de l'analyse et du prix des différents engrais chimiques avec ceux du guano et du fumier

normal mettent en évidence la thèse de notre confrère, à savoir que les cultivateurs peuvent trouver dans l'emploi de ces engrais tous les éléments nécessaires pour compenser sans de trop lourdes dépenses la disette des fumiers. Comme tous les travaux de M. Marchand, celui-ci porte le cachet de l'utilité pratique et de l'exactitude scientifique.

MM. Lepage et Patrouillard. Etudes pharmacologiques

MM. Lepage et Patrouillard continuent avec succès leurs études pratiques de pharmacologie. Le recueil officiel des formules pharmaceutiques, le Codex, renferme une lacune que regrettent beaucoup de praticiens. Malgré les vœux exprimés lors de sa rédaction, la Commission ne crut pas devoir insérer au Codex les caractères physiques, organoleptiques et chimiques des préparations médicinales. Les honorables membres qui la composaient pensèrent sans doute qu'il suffisait d'indiquer au pharmacien un *modus faciendi*, et que celui-ci, en s'y conformant rigoureusement, devait nécessairement se trouver en possession d'un médicament irréprochable dont il devenait inutile d'indiquer les caractères. Mais le pharmacien ne peut préparer lui-même un certain nombre de produits; ajoutons que quelques-uns s'altèrent spontanément avec le temps. Il devient donc nécessaire qu'il puisse s'assurer si les produits qu'il achète ou qu'il a préparés offrent les qualités de pureté indispensable. Tel est le but que se sont proposé les auteurs en publiant l'ouvrage intitulé : *Guide pratique pour servir à l'examen des caractères physiques, organoleptiques et chimiques des substances médicamenteuses*. On sait que nul n'apporte plus de soin et de

science exacte dans les travaux du laboratoire que notre modeste correspondant; il s'est adjoint, pour compléter son œuvre déjà ébauchée, M. Patrouillard, qui lui est uni par des liens étroits de famille, et bien connu déjà par sa thèse sur l'Aconit et diverses notes sur des préparations pharmaceutiques. Le *Guide pratique* est un livre éminemment utile, rempli d'observations précieuses, souvent nouvelles, que l'on consultera journellement et toujours avec fruit.

M. LECADRE. Statistique médicale.

M. le Dr Lecadre apporte un soin tout particulier aux questions de statistique et de constitution médicales de la ville du Havre. Le travail, pour l'année 1876, qu'il vous a adressé, est divisé en trois parties : la première comprend tout ce qui concerne la population, les naissances, les mariages et les décès; la deuxième présente la constitution météorologique et médicale; la troisième traite de l'épidémie d'entérite infantile qui se produit périodiquement chaque année au Havre. Ce sont là d'excellents documents dont les travailleurs feront leur profit pour un travail général.

Il me reste à vous parler de la perte que nous avons faite dans la personne de M. le Dr Hellis, notre regretté doyen.

M. MALBRANCHE. Notice sur M. Hellis.

Eugène-Clément Hellis naquit à Rouen, le 8 mars 1794. D'heureuses dispositions naturelles, jointes à un labeur assidu, hâtèrent le moment d'obtenir ses grades; à vingt-deux ans, il recevait le diplôme de docteur de la Faculté de Paris — juin 1816. En 1821, avec un groupe de praticiens laborieux dont il fut le

dernier survivant, il fondait à Rouen la Société de Médecine. Depuis plus de cinquante ans il appartenait à l'Académie, dont il était le vénérable doyen. En effet, en 1820, il était admis au nombre de ses membres résidants. Président en 1832, il prit les fonctions de Trésorier en quittant le fauteuil, puis, définitivement, en 1839, et les conserva jusqu'en 1874, alors que, âgé de quatre-vingts ans, les services rendus et sa longue carrière lui donnaient bien droit au repos.

On peut distinguer dans la vie de M. Hellis deux périodes ; dans la première, tout à l'exercice de sa profession, il fut pendant longtemps chef d'un important service à l'Hôtel-Dieu et professeur de clinique interne ; souvent alors il fit à l'Académie des communications diverses, mémoires originaux et rapports sur les sciences médicales. Citons seulement un excellent *Rapport sur le Concours relatif à Lepecq de la Clôture*, dont il était grand admirateur, et la *Constitution médicale* de l'hiver de 1824. Dans la seconde, s'étant démis de ses fonctions à l'Hôtel-Dieu, et restreignant sa clientèle, il se livra au culte des Beaux-Arts. La science n'excluait point chez lui le goût des Belles-Lettres. Tous ceux qui l'ont connu savent avec quelle ardeur et quelle compétence il s'occupait de ces questions préférées. Son salon réunissait un petit cercle d'amis choisis ; on y lisait des vers, on y parlait de peinture, d'art, de littérature ; il aimait à prendre la parole, à discourir sur les œuvres et les hommes, à fustiger de sa phrase incisive les travers du jour et, sans le chercher, il faisait montre d'une érudition réelle et d'une fine critique.

On n'a pas oublié ses rapports sur l'Académie des jeux Floraux, auxquels il savait donner un tour si piquant. Un travail original, dont il poursuivit avec bonheur la réalisation, fut son *Etude* sur les Vierges de Raphaël. Avec une persévérance et une sagacité qui ne se démentirent pas, il put réunir les spécimens photographiés de toutes ces gracieuses peintures et donner sur chacune des documents historiques nouveaux et très curieux.

Les gloires rouennaises, Corneille et Jeanne Darc, eurent surtout le pouvoir d'éveiller son enthousiasme. Le portrait du premier, par Lebrun, ses réflexions sur le tableau de Court et le rachat de la Tour de Jeanne lui fournirent l'occasion de rendre un hommage solennel à ces grandes figures de notre histoire locale.

La photographie ne pouvait manquer d'appeler son attention curieuse; il en scruta les procédés et y devint bientôt très habile. Tout en rendant justice à ses merveilleux résultats, il ne pouvait méconnaître tout ce qu'elle devait à l'habileté manuelle et ne pas conserver à l'art du dessin son incontestable supériorité. Permettez-moi de vous citer les quelques lignes où il établit cet intéressant parallèle : « L'art embellit tout ce qu'il touche ; il crée, il reproduit dans des scènes variées, non la vérité trop souvent triste et difforme dans notre décadence physique et morale, mais le beau, ce que rêve le cœur, ce qu'enfante l'imagination d'un ange déchu qui se souvient des cieux. La photographie sèche, aride, positive, rigoureuse, impitoyable, ne permet ni le rêve, ni l'élan, ni la correction ; c'est une imprimerie dont le soleil a fait les frais. »

M. Hellis avait la repartie prompte, le trait spirituel, attique. Une certaine ténacité et une grande indépendance dans ses opinions, un attachement trop vif aux choses d'autrefois, aux usages anciens, amenaient quelquefois une résistance énergique aux idées nouvelles, aux procédés modernes, aux modifications même heureuses. C'était la tradition vivante, la règle incarnée, la fidélité aux vieilles coutumes; c'était l'homme du passé dont parle le poëte : *Senex laudator temporis acti*. Prudent dans ses résolutions, lent au progrès, l'ardeur et l'enthousiasme de plus jeunes collègues se brisaient souvent à son calme, à sa rigidité, à ses temporisations, à ses résistances, à ses vues économiques, car il avait grand souci des finances de l'Académie. S'il fallait quelquefois lui forcer la main, il faut convenir aussi que souvent ceux-là qui le jugeaient un esprit chagrin et méticuleux, reconnaissaient plus tard la justice et le bien-fondé de ses observations.

Pendant cette longue carrière, sa grande expérience et la droiture de son jugement lui avaient conquis une grande autorité parmi ses collègues du bureau, qui ne prenaient jamais une décision un peu importante sans connaître son opinion, qui prévalait souvent.

A ces qualités de l'esprit que je viens de chercher à mettre en évidence, M. Hellis joignait celles plus précieuses du cœur.

Dans son discours de réception à l'Académie, en traitant du devoir des médecins, le jeune Docteur laissait percer déjà la bonté de son âme « En face de l'impuissance de la médecine, disait-il, le médecin

doit chercher dans son cœur les moyens de soulager du moins l'infortuné qu'il ne peut guérir. » Il avait ces qualités de l'âme que le baron Malouet énumérait en répondant au récipiendaire : « Il faut au médecin, au chevet du malade, un cœur compatissant, un noble désintéressement, un zèle infatigable. »

Ces qualités maîtresses avaient, chez M. Hellis, leurs racines dans une foi profonde qui, sans affectation comme sans crainte, n'hésitait pas à se manifester au dehors. Sous des apparences quelquefois sévères et brusques pour les heureux du monde, il cachait une âme dévouée et compatissante pour les deshérités ; sensibles à toutes leurs misères, il leur prodiguait sa bourse et son talent, et, ce qui vaut mieux, les trésors de son cœur.

M. Hellis est mort, le 3 janvier dernier, dans sa quatre-vingt-troisième année.

MÉMOIRES

DONT L'ACADÉMIE A ORDONNÉ L'IMPRESSION

DANS SES ACTES.

LES PLANTES CARNIVORES,

Par M. A. MALBRANCHE.

Vous avez bien entendu : les *Plantes Carnivores* ; on pourrait et on peut en douter encore ! Depuis quelque temps, une nouvelle et étrange proposition, qui nous vient d'Outre-Manche, a surpris les naturalistes. Il y a des plantes qui chassent aux insectes, les capturent, les tuent, les digèrent et s'en nourrissent : c'est la théorie que vient d'exposer M. Darwin dans son livre, *Insectivorous Plantz*, et que confirme et propage, en Belgique, le célèbre botaniste E. Morren. Ce savant a traité ce sujet avec détails dans le Bulletin de l'Académie royale de médecine de Belgique que vous avez renvoyé à mon examen. Quelques recherches que j'ai faites m'aideront à vous exposer l'état actuel de la question.

Depuis longtemps déjà on connaissait le phénomène présenté par une petite plante de la Caroline, la Dionée ou Gobe-mouche, nommée par Linné *Dionæa muscipula*, découverte il y a un peu plus d'un siècle et introduite vivante en Europe en 1768. Tout le monde sait que lorsqu'un insecte se pose sur le limbe de la feuille, celle-ci se referme et l'emprisonne ; on ne vit là, jusqu'à ces derniers temps, qu'une singularité des organes, obéissant à une certaine irritabilité qui se traduit sous d'autres formes dans d'autres végétaux, comme les mouvements des étamines chez quelques fleurs, comme ceux de la Sensitive dont les feuilles semblent se retirer, craintives ou confuses, au moindre souffle ou au plus léger contact. On ne disait pas que les plantes avaient des nerfs, mais on attribuait à la fibre végétale une contractilité inconsciente dont on n'expliquait bien, à la vérité, ni les causes, ni l'objet. On assimilait là des phénomènes qui n'ont plus aucun rapport, si la Dionée n'obéit qu'à des mouvements instinctifs qui ont pour but de procurer son alimentation. C'est à M. Darwin, l'illustre champion de la Théorie transformiste, qu'est due cette manière de comprendre les phénomènes de la Gobe-Mouche. Et ce fait ne serait pas isolé, un certain nombre de végétaux jouiraient de cette singulière propriété de se nourrir de matières animales. Les *Drosera* qui peuplent quelques-uns de nos marais tourbeux, les *Utriculaires* et le *Pinguicula*, plantes également indigènes, partageraient avec les plantes à ascidies, c'est-à-dire munies d'urnes ou de cornets, telles que les *Sarracenia*, *Nepenthes*, *Cephalotus*, en ne nommant que les principales, la

propriété dont il est question. On ne peut refuser au savant anglais une grande habileté et une parfaite exactitude d'observation ; mais la divergence se produit au sujet de l'interprétation des phénomènes et des inductions qu'il en veut tirer.

Avant d'exposer ces théories plus ou moins hasardées, voyons d'abord les faits, étudions les organes, observons leur fonctionnement, analysons d'abord ce que M. Morren appelle le *piége* (1).

La Dionée nous offre l'appareil le plus perfectionné. Il se compose de deux lobes ou valves qui se joignent à angle droit, ayant la forme d'un hémicycle surbaissé et bordé de longs cils raides et aigus. Séparée de la feuille proprement dite par un support de quelques millimètres, cette espèce de trappe peut se refermer vivement et se transformer en une sorte de vésicule close par deux rangées de cils entrecroisés. M. Duchartre, dans son excellent Traité de botanique, dit que le plus léger chatouillement, comme celui que peut exercer les pattes d'une mouche, suffit pour déterminer les deux moitiés de l'organe à se rapprocher brusquement l'une de l'autre par un mouvement de charnière qui s'exécute sur la ligne médiane. L'insecte, pris au piége, y reste enfermé tant que son agitation entretient l'irritation de l'organe. De plus, fait-il observer, l'influence du jour et de la nuit détermine une expansion et un rapprochement des deux lobes qui constituent pour la plante

(1) Voir deux mémoires de M. Morren dans les Bulletins de l'Académie royale de Médecine de Belgique, 1875.

l'état de veille ou de sommeil. Les vieilles feuilles sont insensibles au contact des corps et à l'obscurité.

Dans les *Nepenthes* et autres espèces voisines, le piége fonctionne à la manière d'un trébuchet; c'est une espèce d'urne ou d'amphore plus ou moins ouverte au sommet, atteignant quelquefois un pied et demi de long, dressée ou suspendue au sommet des feuilles et susceptible d'engloutir un oiseau ou un petit mammifère. Les plantes européennes dont je parlais d'abord s'emparent d'un gibier de plus petite taille, les *Drosera* de nos marais chassent la plume, ce sont de petits Diptères qui sont leur proie; la *Dionée* se saisit de petites bêtes qui marchent, des Chrysomèles, des Araignées, des Scolopendres, des Limaces. Les pauvres victimes sont attirées par d'ingénieux artifices; ici, chez nos *Drosera*, la rosace foliaire, d'un beau rouge, est rehaussée de mille petites perles qui étincellent au soleil et sont dressées dans toutes les directions, comme les tentacules des Bryozoaires. Les *Pinguicula* répandent une odeur qui attire les mouches sur ses feuilles humides et gluantes. Dans la *Dionée*, elles sont parsemées, sur leur surface rosée, de petites glandes qui sont les plus belles choses du monde par leur structure et leur charmante coloration. — C'est M. Morren qui parle. — Quant aux Nepenthacées, elles enduisent de miel les bords de la coupe fatale. Nous ne sommes donc pas seuls, continue le poétique descripteur, à savoir que l'on attrape des mouches avec du miel. Puis il se complaît à nous peindre la lente et horrible agonie de la bestiole pressée par les tentacules et empoisonnée par la bave corrosive que sécrète l'appareil. Il n'hésite pas à assi-

miler ces sécrétions au suc gastrique, opérant comme lui une vraie digestion stomacale. De petits fragments de chair crue placés dans le piége des *Drosera* se sont changés, sans se putréfier, en une pulpe inodore. Les chimistes ont pu constater, dans les sucs sécrétés, la présence de l'acide formique. (On sait que c'est lui qui constitue à l'état concentré le venin des fourmis, des poils des orties et ceux de la Chenille processionnaire). On n'a que des preuves indirectes de la présence de la Pepsine ! M. Morren, poursuivant l'analogie, parle : 1° de la durée de la digestion : la Dionée, comme les serpents, a la digestion paresseuse, et met vingt-quatre jours pour ingérer une grosse mouche bleue; 2° du nombre des digestions; 3° des indigestions. Chez une plante qu'il avait gorgée de chester, il a cru voir des nausées et des envies de vomir, des troubles bilieux; les feuilles de la plante jaunirent, puis noircirent, et la plante mourut d'indigestion. Enfin, dans ce long mémoire, qui n'occupe pas moins de 60 pages, le botaniste belge signale encore les *Commensaux* qui viennent partager les débris du festin; il cite, d'après le Dr Hooker, des insectes qui ne s'aventurent pas dans le piége, mais y laissent tomber leurs œufs pour que leur progéniture profite de la nourriture qui s'y trouve accumulée. Divers oiseaux fendent les urnes au moyen de leur bec pour en dévorer le contenu.

En écoutant cet exposé, ne vous semble-t-il pas que ce soit le roman de la nature plutôt que l'histoire simple d'un phénomène curieux ? De la part d'hommes aussi sérieux que MM. Hooker, Balfour, Darwin, Morren, etc., on ne peut pas mettre en doute

les faits dans leur exposition; mais on peut se demander si l'imagination n'a pas un peu de part dans l'interprétation, l'explication des phénomènes. M. Morren ne nie pas lui-même qu'il reste à établir expérimentalement que la liquéfaction des matières azotées et leur absorption contribuent réellement à l'alimentation de ces végétaux. On manque d'un fait péremptoire, dit-il, à opposer à ceux qui pensent que les animaux capturés servent à nourrir la plante indirectement par les produits de leur décomposition absorbés, et à ceux qui prétendent que tant d'artifice a seulement pour but de débarrasser la plante des insectes qui la gênent. Remarquons que beaucoup de plantes vivent longtemps sans capturer un seul insecte et que leur vigueur ne paraît pas différente de celles des plantes qui chassent beaucoup. Cette inanité du prétendu aliment, cette digestion en pure perte ne permet pas de conclure à une faculté acquise par la plante, à un perfectionnement dû à la sélection naturelle. La *Revue scientifique*, qui défend habituellement les théories darwiniennes, trouve qu'il y a un point obscur dans la démonstration, c'est l'utilisation des produits absorbés, qui est loin d'être prouvée, comme nous venons de le dire. D'après M. Darwin. les Drosera restent indifférents au contact d'une substance non azotée : « La plante, dit-il, découvre avec une infaillible précision la présence de l'azote. » Et il en conclut que ces préférences ne peuvent s'expliquer que par l'utilité qu'il y a pour la plante d'absorber de semblables substances. Mais nous venons de voir que cette absorption n'est pas évidemment profitable à la plante. Il est donc préma-

turé de conclure à une nouvelle analogie du règne végétal et du règne animal, à une digestion végétale, à des procédés physiologiques identiques dans les deux règnes. Cette barrière élevée entre ces deux catégories d'êtres, la distinction du genre d'alimentation est-elle désormais renversée? Nous ne le croyons pas. Les animaux se nourrissent de matières végétales ou animales; les végétaux, au contraire, prennent dans le monde inorganique, à l'état de gaz ou de sels solubles, les substances dont ils se nourrissent et fabriquent les composés complexes qu'utilise le règne animal : cette loi subsiste encore. La distance qui sépare les deux règnes organiques n'est pas diminuée : là où il y a absorption, il n'y a pas nécessairement nutrition. Ne voyons-nous pas chez les animaux des absorptions de ce genre aboutir à une élimination rapide? Cette assimilation exceptionnelle n'est-elle pas comparable à celle d'un grand nombre de substances inutiles ou nuisibles dont on a souvent constaté l'entrée spontanée dans les tissus des animaux supérieurs?

« La preuve de la nutrition fût-elle acquise, dit franchement la *Revue scientifique*, qu'il faudrait se demander encore si, au lieu d'être un phénomène d'une certaine généralité, d'une importance philosophique considérable, la digestion des insectes par les plantes n'est pas une exception restreinte, rare et sans grande portée. »

En étudiant les différents cas de motilité que présente le règne végétal, M. Morren fait intervenir le calorique, l'électricité, la thermo-électricité, l'hydratation, etc., pour expliquer les mouvements automa-

tiques provoqués chez les végétaux; mais il en voit d'autres qu'il appelle *instinctifs*, et qui ne permettent plus de considérer les plantes comme des êtres passifs, bornés dans les limites de la vie végétative, comme les jouets des forces cosmiques. Les végétaux lui paraissent déployer tant d'activité pour s'abriter, se nourrir, se propager, se défendre, se déplacer, qu'il a pu dire que le mouvement est général et universel. « Grâce aux récentes investigations scientifiques, les plantes, mieux connues et plus appréciées, s'élèvent presque au niveau zoologique tout comme les progrès de la biologie animale semble rapprocher les animaux de l'homme et donner de l'esprit aux bêtes. » (*Bulletin de l'Ac. Roy. de Méd. de Belgique*, 1875, p. 1041.) — « *A travers les courbes de l'univers et les méandres de la nature*, dit-il en se résumant, *on voit la ligne droite qui mène de la matière à l'intelligence.* » (P. 1095.)

Je ne puis laisser passer sans protester ce que l'on considère comme une nouvelle victoire du transformisme. Les plantes ont beau avoir de la sensibilité, de l'irritabilité — et celles qui présentent ces phénomènes s'éloignent le plus du règne animal — elles n'atteindront jamais aux propriétés des animaux; de même que les bêtes, les supposiez-vous douées de tout l'esprit que vous voudrez, resteront toujours des bêtes. Jamais l'instinct, si parfait qu'il soit, ne deviendra la raison, le jugement, la conscience, ces nobles facultés de notre nature. Si M. Morren voit « la ligne droite qui va de la matière à l'intelligence, » d'autres aperçoivent là un abîme que ne combleront jamais toutes les théories transformistes. Tous ces systèmes fantaisistes, qui veulent uniformiser

la nature dans une genèse progressive, rabaissent l'homme sans élever la brute. « Prenez garde, disait un jour Royer-Collard à un médecin qui défendait devant lui les idées matérialistes, prenez garde, docteur, de n'être plus qu'un vétérinaire. »

Si ce n'était commandé par la logique et la conscience, on devrait encore, ne fût-ce que par nécessité et satisfaction, spiritualiser notre nature au lieu de l'animaliser, de l'incliner vers la terre, de lui offrir comme unique but les plaisirs, la fortune, et de chercher à nous persuader que nous ne sommes que des animaux perfectionnés, assujettis uniquement aux mêmes besoins, aux mêmes faiblesses et soumis à la même destinée.

DE LA VARIOLE

ET

DE LA VACCINE

Par le Dr Paul LEVASSEUR.

MESSIEURS,

L'épidémie de variole que nous subissons en ce moment a commencé par l'Hôtel-Dieu, il y a cinq mois environ.

Depuis, la maladie a envahi successivement la ville et la banlieue, où elle sévit aujourd'hui encore dans un rayon assez considérable.

Bien que cette épidémie soit peu intense, si l'on en juge par le nombre restreint des sujets atteints et le peu de gravité des cas signalés, elle n'en constitue pas moins un danger public qui pourrait, à un moment donné, prendre de graves proportions.

En présence d'une pareille éventualité, le devoir

des médecins et des administrations compétentes est d'indiquer et de prendre les mesures capables d'enrayer le fléau, ou tout au moins d'en limiter les ravages.

Déjà les médecins ont jeté le cri d'alarme ; M. le Préfet de la Seine-Inférieure a répondu avec le plus grand empressement à leur appel. Grâce à l'active intervention de M. Limbourg, tous les vaccinateurs ont été mis à même de remplir leur mission préservatrice.

C'est déjà beaucoup, attendu que la vaccine qu'ils concourent à répandre parmi les populations pauvres constitue le traitement préventif par excellence de la variole, dont elle est l'antidote indéniable.

Mais pour atteindre ce résultat, le remède doit être appliqué d'une manière générale et bien comprise : le péril ne saurait être conjuré qu'à ce prix.

Malheureusement, il existe chez nous une foule d'erreurs à l'endroit de la variole et de la vaccine, erreurs qui n'entravent que trop les bons effets que l'on est en droit d'attendre quand on tient dans sa main non pas seulement le spécifique qui guérit, mais l'agent prophylactique, non douteux, qui prévient le mal.

Le seul moyen de détruire ces erreurs consiste à faire, autant que possible, la lumière sur ce problème complexe de pathologie et d'hygiène. Il faut que tous connaissent la variole et les dangers qu'elle comporte ; il faut surtout que chacun sache ce que c'est que la vaccine et les précieux avantages qu'elle renferme. C'est dans le but de concourir à la diffusion de ces connaissances, que je me suis cru autorisé à

porter cette question dans cette enceinte. Je n'ai point la prétention de faire ici de la science pure; c'est surtout par le côté pratique que je me suis proposé d'envisager le sujet. Un exposé sommaire sera suffisant pour éclairer la question du traitement que j'ai particulièrement en vue.

La variole est une maladie propre à l'homme. Son origine nous est inconnue ; la nature de son principe contagieux n'est pas non plus rigoureusement défini. Mais que ce soit un animalcule, comme le prétendent quelques auteurs, ou un champignon du genre micrococcus, ainsi que l'affirment quelques autres, il n'importe. Ce qu'il y a de certain, c'est que la contagion s'établit par inoculation et par empoisonnement, ou infection à distance ; ce qui est bien démontré encore, c'est que toutes les parties constituantes de la pustule de la variole, depuis le liquide incolore qui la constitue au début jusquà la décomposition finale qui réduit ses croûtes en poussière impalpable, jouissent de cette double propriété.

Le liquide variolique est, à la vérité, plus propre à l'inoculation, et la poussière apparaît au contraire comme le principe direct de la transmission éloignée.

J'insiste sur ce point qui permet déjà d'établir une distinction entre le virus vaccinal et le virus de la variole. — La matière inoculable ne peut pénétrer dans l'économie si une voie ne lui a été ouverte au préalable ; il faut qu'un traumatisme intervienne et la porte au-dessous de l'épiderme ou de l'epithelium qui protègent la peau et les muqueuses, pour qu'elle arrive à se reproduire. Au contraire, les émanations

solides ou gazeuses qui rayonnent des varioleux pénètrent facilement dans l'organisme : l'appareil pulmonaire dans les échanges de gaz qui se font incessamment de l'air vers le sang, et réciproquement, n'y facilite que trop leur pénétration.

Quel qu'ait été le mode de contagion, une fois que l'organisme est envahi, il est en puissance de variole. Une élaboration première s'y produit d'une manière latente, mais fatale ; toutefois, la maladie est à l'état larvé, car il n'y a pas de malade jusque-là. Le sujet contaminé continue, en effet, d'opérer ses fonctions sans trouble appréciable. Ce n'est que vers le sixième jour que l'empoisonnement se revèle par des troubles non douteux : un malaise général, suivi de frissons et de vomissements répétés, coïncidant avec une élévation considérable de la température du patient, annoncent l'invasion du mal ou plutôt sa première évolution pathologique saisissable ; des troubles spéciaux du système nerveux s'y ajoutent, qui viennent préciser leur signification.

L'intensité des phénomènes initiaux est loin d'être en rapport constant avec la gravité de la maladie. Je l'ai observé plus d'une fois au cours de l'épidémie actuelle. Là, comme ailleurs, il n'est pas très rare de rencontrer des symptômes généraux intenses suivis d'éruptions bénignes. Cependant, il est des signes qui ont, dès le début, une gravité exceptionnelle, et que rien ne peut changer dans la suite : les poussées scarlatiliformes qui précèdent l'éruption, le rasch hémorrhagique surtout, permettent de porter d'emblée un pronostic fâcheux.

L'éruption constitue la manifestation extérieure de

la variole. La pustule commence par une élevure papuleuse au centre de laquelle apparaît bientôt un liquide incolore qui s'y accumule au niveau du corps muqueux du derme, en soulevant les éléments dissociés de l'épiderme. Puis, ce liquide se trouble par une suite de métamorphoses pathologiques qui s'y opèrent. La pustule devenue purulente arrive alors à son apogée, comme l'indique le retentissement qu'elle détermine dans l'économie où elle a allumé une nouvelle fièvre *dite de suppuration*. La forme des pustules, qu'elles soient ou non ombiliquées, n'a pas une grande importance au point de vue du pronostic; celui-ci découle plutôt de leur nombre. Les pustules isolées, ou réunies en groupes séparés, constituent les varioles discrètes ; celles, au contraire, qui se fondent en larges cloches ou se superposent, tout en restant distinctes, forment les varioles graves. Pour ce qui est des terminaisons funestes, l'abondance de la suppuration joue un grand rôle; mais, le plus souvent, la forme de l'éruption en est la cause. Dans ce cas, la mort survient très rapidement par la suspension des fonctions cutanées. La rétention des principes excrémentiels qui d'ordinaire s'éliminent par cette grande voie, empoisonne rapidement le malade. Les mêmes faits se répètent, avec les mêmes conséquences, à l'intérieur : l'éruption envahit en même temps les organes de la respiration et de la digestion, etc., etc ; les pustules s'y étendent même d'autant plus loin que l'éruption cutanée est plus abondante. Dans les varioles bénignes, l'éruption interne est limitée à la gorge et à la partie supérieure des voies respiratoires ; dans les formes graves, elle s'étend profondément

dans les bronches et gagne les parties les plus reculées du tube digestif pour y accomplir plus sûrement son œuvre de destruction.

Je ne parlerai point des complications si nombreuses qui ajoutent encore à la gravité de la variole. Elles sont pour beaucoup dans ces terminaisons foudroyantes que l'on enregistre chaque jour.

Le point sur lequel je dois insister, parce qu'il est la base de cette communication, est celui ci : « *Les ravages que la variole exerce sont variables comme les sujets.* »

En d'autres termes on pourrait dire : « *Les désordres que l'on observe sont encore plus le fait du malade que de la maladie.* »

En effet, l'expérience a démontré d'une manière irréfutable que le principe variolique était *invariable* de sa nature.

Il n'en est pas de même des *individus* qui contractent cette affection.

Suivant la réceptivité des sujets, on aura des varioles bénignes ou des varioles graves, tout en puisant au même foyer. La puissance de réception varie elle-même suivant les modifications imprimées à l'organisme par une variole antérieure ou par la vaccine.

Elle diffère encore par le fait de la constitution actuelle du sujet contaminé; mais le virus proprement dit conserve toute sa puissance délétère, quelle que soit la forme, *grave* ou *bénigne*, de sa manifestation.

Cela est si vrai, qu'une varicelle, par exemple, que l'on considère, bien à tort, comme une affection

insignifiante, peut donner aux autres une *variole des plus graves.*

Il importe de savoir encore que l'immunité acquise par une variole précédente n'est que passagère, absolument comme celle que confère la vaccine.

De nombreuses observations prouvent que le bénéfice de l'immunité acquise par la variole disparaît au bout de huit ou dix ans. Il ne peut en être autrement pour la vaccine.

Relativement au traitement, il y a deux parts à faire : celle de la maladie et celle du malade.

Je ne parle pas de la prophylaxie; je reviendrai sur ce point capital. Le traitement particulier et les soins à donner aux varioleux varient suivant les cas. L'homme de l'art est seul compétent pour en juger *de visu* et indiquer le traitement propre à chacun d'eux; mais il est des indications générales qui s'appliquent à tous les malades. En temps d'épidémie, on ne saurait trop s'en préoccuper; l'hygiène des malades et la salubrité publique se tiennent étroitement unies toujours; cela est particulièrement vrai pour la petite vérole.

Au sein des familles, les varioleux seront autant que possible gardés dans des chambres spacieuses, dépourvues de toute espèce de tentures. L'air y sera renouvelé fréquemment. Un courant d'air frais pourra même y être entretenu. Pour cela, il suffirait d'établir une prise d'air sous le lit du malade, en ayant soin de placer le lit en face d'un foyer constamment allumé. Ce courant, en donnant de l'air pur, aurait encore pour effet de détruire par la combustion les

principes infectieux qui se dégagent du malade, et par conséquent de circonscrire le mal.

Si, dans les familles, ces précautions sont utiles, elles deviennent indispensables toutes les fois que les malades sont réunis en plus ou moins grand nombre ; la nécessité d'une puissante aération s'impose alors impérieusement. C'est une question de vie ou de mort pour les intéressés ; elle est donc capitale pour ceux qui ont la mission d'organiser des créations de ce genre. Le but à atteindre consiste dans un renouvellement continuel de l'air, afin d'emporter les miasmes à mesure qu'ils se produisent; mais il faut obtenir ce renouvellement sans qu'en aucun point des courants froids, ou simplement animés de vitesses trop grandes, puissent atteindre les malades (le froid résulterait, dans ce dernier cas, d'une évaporation exagérée à la surface de la peau); il faut aussi que l'air soit convenablement chargé de vapeur d'eau, pour qu'il n'exerce pas une action fâcheuse sur les poumons.

On satisfera à ces conditions multiples au moyen d'un calorifère, fournissant un courant d'air chaud, auquel on fera traverser une chute d'eau en pluie fine ; les orifices d'entrée dans la salle seront près du plafond (comme à l'Opéra de Vienne et au Théâtre-de-la-Monnaie de Bruxelles), et la sortie aura lieu par des bouches convenablement réparties dans le plancher (1). La ventilation sera assurée par des che-

(1) Voici quelques renseignements sur l'*Hôpital-Baraque*, de M. Nabokof (trente lits), tels que nous les trouvons dans un compte-rendu d'une récente Exposition d'hygiène de Bruxelles : Les appareils sont placés dans le sous-sol (calorifère chauffant l'air

minées d'appel où se rendront les tuyaux d'échappement.

Pour être employé avec avantage dans les salles de varioleux, et le faire concourir d'une manière plus efficace à l'assainissement général, il n'y aurait qu'un complément d'installation à ajouter : il suffirait de conduire les tuyaux de dégagement dans un canal unique qui viendrait s'ouvrir sous la grille même du calorifère (1). Le tirage du foyer assurerait cette *circulation de retour;* l'air vicié, après avoir subi une véritable combustion, n'irait plus répandre dans l'espace ses dangereux produits. Pour compléter l'ensemble des mesures sanitaires à prendre, le linge et les objets de literie qui auront servi aux varioleux seront passés à l'étuve avant que d'être utilisés pour d'autres; c'est un puissant moyen de désinfection, puisque la plupart des organismes inférieurs, qui jouent un rôle si actif dans la contagion de la variole, ne résistent pas à une température supérieure à 100°. Quant aux désinfectants, leur usage devra être proscrit s'il gêne en quoi que ce soit l'aération.

à introduire, cheminée d'appel pour l'air à extraire); l'air neuf pénètre dans les salles de malades par des ouvertures placées à 1 m. 90 du sol; l'air vicié sort par des conduits dont la bouche est à 0 m. 30 du sol. — Le volume nécessaire est de 40 à 50 mètres cubes par heure et par personne. (Voir *Chauffage et Ventilation des Théâtres de Nantes*, par M. Léchalas.)

(1) Dans les cas où l'on rencontrerait des difficultés pour réaliser notre pensée, il suffirait de placer des becs de gaz dans le tuyau d'évacuation ; on activerait ainsi le tirage en même temps qu'on brûlerait les produits organiques emportés par l'air, sans rien changer d'ailleurs aux dispositions qui auraient été arrêtées en dehors de cette considération spéciale.

Ici se place la question de l'isolement des varioleux : l'observation journalière l'a résolue, et presque tous les médecins sont unanimes à en réclamer la mise en pratique. Déjà les faits qui sont propres à l'épidémie actuelle la recommandent à la vigilance de qui de droit.

Sa réalisation serait une heureuse innovation pour les malades et pour ceux qui les approchent à quelque titre que ce soit. Mais l'isolement ne veut pas dire l'encombrement; pour que cette mesure fût profitable à tous, il faudrait l'exercer avec toute la prudence voulue. Au lieu de les réunir dans de grandes salles, les varioleux seront dispersés dans des locaux distincts, et n'ayant entre eux d'autre communication que celle qui résulterait de la distribution des procédés d'hygiène indiqués plus haut, – les avantages de ce traitement devant faire tomber les dernières préventions que cette méthode a rencontrées parmi le public, préventions qui ont été partagées par quelques médecins.

A ceux qui regardent l'isolement comme un procédé inhumain, et qui considèrent comme voués à une mort certaine les varioleux que l'on soigne de la sorte, on peut répondre que les mesures à prendre leur offriront au contraire, sous le rapport du traitement, plus d'avantages que ceux qui résultent du mode de dissémination en usage aujourd'hui dans nos établissements hospitaliers, sans compter les dangers qui en résultent pour les autres. On peut ajouter en second lieu que l'isolement ne comporte qu'une séquestration relative ; on n'a jamais songé à séparer complétement ces malades de ceux qui leur sont chers ; mais, dans

l'intérêt de tous, on sera en droit d'exiger de ceux-ci, comme de toutes les personnes qui se consacrent au service des varioleux, qu'ils soient revaccinés.

On a dit encore que les dangers d'infection ne disparaîtraient point par l'isolement, pour cette raison que ceux qui sont préposés à la garde de ces malades ne peuvent être isolés avec eux.

A cette objection, l'expérience répond qu'il n'est pas démontré scientifiquement que la contagion puisse s'établir par l'intermédiaire d'un sujet sain. L'épidémie actuelle l'a montré encore : ceux-là seuls ont répandu la variole qui l'avaient contractée personnellement.

J'ai résumé brièvement les précautions générales à prendre pour les malades.

Il me reste à indiquer celle qui est à la disposition des sujets bien portants.

La variole est une affreuse maladie ; mais, plus heureuse que beaucoup d'autres, elle possède un remède puissant, héroïque -- la vaccine. — Celle-ci ne guérit pas la variole ; elle fait plus et mieux, elle la prévient, elle la remplace en lui empruntant ses caractères extérieurs, pour lui imprimer son génie propre essentiellement favorable.

La vaccine n'est pas autre chose d'ailleurs que la variole ; c'est *la variole de la vache* transmise à l'homme par inoculation et répétée d'individu à individu par le même procédé, la transmission à distance étant inconnue au Cow-Pox.

La pratique des inoculations est fort ancienne. Déjà les Indous l'ont appliquée dans l'antiquité : pour se préserver de la variole grave, ils s'inoculaient *le*

virus des éruptions discrètes qu'ils considéraient comme bénignes, dans l'ignorance où ils étaient de la nature même de ce virus. Depuis, ces essais ont été renouvelés à toutes les époques; mais on a dû y renoncer devant les accidents qui en résultaient parfois.

La *variole de la vache* ne pouvait passer toujours inaperçue ; au siècle dernier, on avait constaté çà et là quelques inoculations spontanées de cow-pox à l'homme, et l'on avait été frappé de la parfaite ressemblance de cette éruption avec celle de la variole.

Quelques inoculations de *vache à bras* furent même tentées, en France et en Allemagne, sans accidents. — Toutefois, il faut arriver à Jenner pour voir cette précieuse découverte sortir des limbes de l'empirisme et arriver à se produire au grand jour de la science. C'est évidemment à l'initiative de ce génie observateur que nous sommes redevables de la plus grande conquête médicale des temps modernes. Ses contemporains lui ont érigé des statues ; la postérité élèvera un temple à sa mémoire. — La vaccine, comme je l'ai dit plus haut, n'est autre que la variole de la vache ; c'est une véritable petite vérole en miniature. Son aspect, sa marche, etc., la rappellent de tous points. Elle se développe plus vite, parcourt plus rapidement ses périodes , et cela d'une manière inoffensive. — Ainsi, la pustule vaccinale commence à paraître dès le troisième jour; le liquide s'y montre du cinquième au septième, et vers le neuvième la suppuration s'y fait presque sans réaction. La dessiccation a lieu vers le quinzième, et les croûtes tombent dans la troisième semaine.

Enfin, ces pustules laissent une cicatrice caractéristique.

Mais de même que la variole peut récidiver, la vaccine a besoin d'être renouvelée; l'immunité qu'elle laisse après elle n'étant que temporaire.

L'observation a démontré que l'aptitude à prendre, la variole reparaît au bout de huit à dix ans. La même loi s'applique à la vaccine (1).

Il est donc nécessaire de procéder à une nouvelle inoculation vaccinale après ce délai. Cette sage précaution devrait être une règle pour tous en temps d'épidémie.

Les reproches que l'on a adressés à la vaccine sont si peu fondés que je ne crois pas devoir insister pour les réfuter. Dans une critique très fine, un écrivain spirituel autant que profond observateur (2) en a fait justice en prêtant à la vaccine le pouvoir de transmettre les qualités, les défauts, voire même les sentiments des autres, par inoculation.

C'est la meilleure réponse à adresser aux détracteurs de la vaccine.

En résumé :

1° La variole humaine est due à un principe fixe, dont les manifestations sont variables suivant les dispositions organiques des sujets;

2° Elle peut atteindre plusieurs fois les mêmes individus;

(1) Cette vérité a été établie par les observations de tous les médecins-vaccinateurs. Les recherches de notre savant Membre correspondant, M. le docteur Alfred Vy, d'Elbeuf, qui a rendu les plus signalés services à la vaccine, l'ont surtout démontrée.

(2) M. de Laboulaye.

3° Le traitement de la variole confirmée repose tout particulièrement sur l'aération, la ventilation et la combustion des gaz délétères;

4° La variole de la vache, *dite vaccine*, chez l'homme préserve au même titre que la variole;

5° Comme celle-ci peut récidiver tous les dix ans, la vaccine doit être renouvelée dans le même temps;

6° Les dangers des inoculations vaccinales sont nuls ou à peu près.

CONSIDÉRATIONS

SUR

L'ANTHROPOMÉTRIE

Au point de vue de l'aptitude physique au service militaire,

D'après le travail de M. E. VALLIN,

Médecin-Major de 1re classe, Professeur d'Hygiène et de Médecine légale à l'Ecole du Val-de-Grâce,

Par M. BLANCHE (1).

Depuis que le service militaire est devenu obligatoire pour tous les Français, 300,000 jeunes gens de vingt ans accomplis sont atteints, chaque année, par la conscription et soumis à l'examen des Conseils de révision. 25,000 sont exemptés pour infirmités, 20,000 sont ajournés, c'est-à-dire renvoyés à un examen ultérieur (qui a lieu un an ou deux ans plus tard et où 8,000 de ces jeunes gens sont déclarés aptes au service militaire) ; enfin, 27,000, possédant des aptitudes incomplètes, sont classés dans le service auxiliaire. C'est donc un total de 70,000 hommes

(1) Le travail de M. le docteur Vallin, analysé dans ce rapport, a pour titre : *De la Mensuration du thorax et du poids du corps des Français de 21 ans, au point de vue de la révision* (dans le Recueil des Mémoires de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie militaires, septembre-octobre 1876).

environ dont l'aptitude physique est déclarée insuffisante, tandis que le nombre des jeunes gens reconnus capables de supporter les travaux du service s'élève à 230,000. Il est vrai que chaque année, l'on prononce 7 à 8 réformes nº 2 sur 1,000 soldats.

Sous le régime en vigueur avant 1870, 150,000 jeunes gens seulement étaient examinés par les médecins des Conseils de révision, qui en exemptaient 60,000 pour inaptitude physique; il est permis de supposer que ce nombre se serait élevé à 120,000, si les 300,000 hommes de la classe avaient été examinés. Il n'y avait alors, par an, sur 1,000 soldats incorporés, que 3 réformes nº 2 pour infirmités antérieures à l'incorporation ou indépendantes des fatigues du service,

Il ressort de ces chiffres que, si le nombre absolu des jeunes gens incorporés chaque année est plus considérable (230,000 au lieu de 90,000), le nombre relatif des réformes nº 2 est bien plus élevé aujourd'hui (7 à 8 sur 1,000) qu'il ne l'était avant 1870, (3 pour 1,000).

Ce fait est grave et il a attiré l'attention des médecins de l'armée qui se sont demandé s'il fallait l'attribuer à un surcroit de fatigue imposé aux jeunes soldats par les nouvelles dispositions en vigueur, et ils ont répondu par la négative, ou, s'il ne fallait pas plutôt en chercher l'explication dans une appréciation dont les éléments n'avaient pas une valeur suffisante. C'est à cette dernière opinion qu'ils se sont généralement rattachés; ils se sont donc appliqués à joindre aux anciens modes d'examen de nouveaux procédés capables de fournir des renseignements plus positifs

sur le rapport existant entre les apparences de l'organisme et la force de la constitution.

De ces nouveaux procédés d'exploration, nous étudierons seulement ceux qui ont pour but de faire apprécier le développement de la cavité thoracique et de faire connaître exactement le poids du corps ; ils fournissent des éléments d'appréciation qui promettent de donner une nouvelle valeur aux jugements prononcés par les Conseils de révision.

Avant d'aborder l'étude de ces procédés d'examen, rappelons qu'il est établi par l'observation que les moyennes suivantes ont été observées sur les Français âgés de vingt-un ans :

Taille.	1m 64,913 centimillimèt.
Poids..	64 kilog.
Périmètre thoracique.	86 à 88 centimètres.

Ces chiffres, ne l'oublions pas, représentent des moyennes, qui ont certainement leur intérêt, mais nullement des chiffres minima au-dessous desquels commence l'inaptitude au service militaire. Or, pour le médecin militaire, appelé à fonctionner aux Conseils de révision, ce sont ces chiffres minima qui ont l'importance prédominante; les moyennes importent moins, et les maxima moins encore, car en matière de recrutement, un homme n'est jamais trop bon ; il est bon ou il est mauvais, bon tant que sa taille, son poids et son périmètre thoracique atteignent certains chiffres au-dessous desquels il est déclaré mauvais.

1. — *Mensuration thoracique.*

La mensuration du thorax est, depuis assez longtemps, un des moyens employés en physiologie pour

apprécier l'intensité des phénomènes respiratoires; le cyrtomètre de Woillez fournit sur ce point les documents les pius précis. C'est un ruban métrique constitué par l'assemblage de pièces solides articulées entre elles et qui conservent, après leur application, la forme de la circonférence thoracique. L'emploi de cet appareil est moins expéditif que celui du simple ruban métrique, c'est-à-dire d'un ruban partagé en centimètres et en millimètres, et ce dernier est jugé suffisant pour les recherches faites au Conseil de révision.

A quel niveau de la poitrine convient-il de pratiquer la mensuration thoracique? Est-ce à la partie supérieure, à la partie moyenne ou à la partie inférieure? L'exposé des avantages et des inconvénients inhérents à chaque zone de la poitrine fournira la meilleure réponse à cette question.

1. — La mensuration à la partie supérieure de la poitrine a été pratiquée et conseillée par Loeffler (Schwacher Koerperbau... Preuss-Militaerarztl. Zeitung 1860 nos 1 et 2); il mesurait aussi haut que possible sous les aisselles, au niveau de l'insertion du 2e cartilage costal, et il choisissait l'intervalle qui sépare deux respirations régulières. Cette mensuration au sommet de la poitrine réunit, suivant la remarque de M. Vallin, tous les inconvénients; car « elle ne donne en rien la mesure de la cage thoracique, le chiffre qu'elle fournit peut être supérieur de 3 à 6 centimètres au chiffre trouvé au-dessous du mamelon; on y est gêné par les omoplates, les muscles de la poitrine et de l'aisselle ..» (Vallin,

p. 405); aussi,a-t-elle été abandonnée par tout le monde.

2. — A la partie moyenne du thorax, la ligne des mamelons offre un point de repère précis, constant ; c'est le niveau prescrit par la circulaire ministérielle du 13 mars 1876. Et, cependant, la mensuration à ce niveau n'est pas exempte d'inconvénients fort sérieux. « Chez beaucoup de jeunes gens de vingt à vingt-un ans, en effet, il existe au niveau des mamelons, une saillie qui apparaît surtout quand on examine le thorax de profil et qui rappelle, plus qu'on ne le croirait, la forme de cette région chez la femme. Cette saillie est produite par une intumescence légère des mamelons, fréquente chez les adolescents de seize à dix-huit ans, mais qui peut se montrer plus tard chez les jeunes gens dont le développement est tardif; elle résulte surtout de la formation d'un pannicule graisseux assez abondant dans ce point même chez l'homme et plus marqué que sur les parties voisines de la poitrine. En outre, chez les individus adonnés aux travaux corporels, les muscles pectoraux atteignent d'ordinaire un développement considérable et, sans méconnaître la signification d'une bonne musculature de l'ensemble, il n'est pas contestable que ces hypertrophies musculaires professionnelles, locales, ne préjugent en rien la force de constitution du sujet; elles ne peuvent entrer en parallèle avec l'importance des dimensions de la cage thoracique. » (Vallin p. 405-406). Enfin, le plan horizontal passant par les mamelons rencontre souvent la pointe des omoplates ou tout au moins les parties molles qu'elle soulève; ces os sont saillants

chez beaucoup d'individus phthisiques ou à poitrine étroite, et leur pointe, en éloignant le ruban de la région rachidienne, donne, en l'exagérant, une fausse mesure de la circonférence thoracique. Ces motifs ont paru suffisants à M. Vallin pour lui faire rejeter la mensuration thoracique au niveau des mamelons, et nous pensons qu'ils sont parfaitement fondés.

3. — Aucun de ces reproches ne peut être adressé à la mesure prise à 3 ou 4 centimètres au-dessous du mamelon, plus bas que le bord inférieur du grand pectoral ; là, la paroi thoracique est réduite, en quelque sorte, au squelette osseux ; on n'a plus à craindre de rencontrer les omoplates ; c'est là, enfin, que la circonférence exprime le mieux les dimensions véritables de la cage thoracique, et, par conséquent, le volume probable et le développement des poumons. Aussi M. Vallin n'hésite-t-il pas à affirmer qu'au point de vue de la révision, c'est le niveau le plus favorable pour la mensuration thoracique, à la condition expresse que la mesure soit prise à 4 centimètres au plus au-dessous des mamelons et pas plus bas (1).

Quelque soit, d'ailleurs, le point de la poitrine qu'on adopte pour en faire la mensuration, il est indispensable que la mesure soit prise dans l'intervalle de repos qui sépare deux respirations régulières et inconscientes, alors que la masse gazeuse contenue dans les poumons n'est plus représentée que par la

(1) Plus bas, on se trouverait, suivant la remarque de Frolich, au niveau des viscères abdominaux logés sous le dôme du diaphragme.

quantité d'air qui y reste après une expiration la plus forte possible ; cette quantité constitue ce que les physiologistes nomment *résidu respiratoire*, et qui est en moyenne, de 1,200 centimètres cubes. On conçoit aisément que la mesure serait modifiée si, au résidu respiratoire se joignait l'air retenu dans les poumons par la *réserve respiratoire* qui atteint, en moyenne, le chiffre de 1,600 centimètres cubes ; l'on pourrait observer, alors, des différences dans le périmètre thoracique oscillant entre 1 et 3 centimètres. Il est donc de toute nécessité que la mesure soit prise pendant la pause qui suit une expiration normale.

Les médecins ne sont pas d'accord sur l'attitude de l'homme soumis à l'exploration thoracique ; les uns la pratiquent les bras ou les mains étant élevés sur la tête, les autres les bras étant abaissés le long du tronc. Les mesures obtenues dans les deux attitudes donnent des différences qu'il est intéressant de signaler. Si l'on mesure sur la ligne des mamelons, les bras étant portés sur la tête, l'élévation tend et amincit la couche des muscles pectoraux, dentelés et grands dorsaux, la pointe des omoplates remonte au-dessus du point d'application du ruban et, malgré l'agrandissement de la cage thoracique, qui résulte de l'élévation des côtes, on trouve, d'ordinaire, 2 centimètres et parfois jusqu'à 4 centimètres de moins que par la mensuration faite quand les bras sont abaissés ; quelquefois, mais rarement, la différence est nulle. Mesure-t-on, au contraire, à 4 centimètres au-dessous des mamelons, la position abaissée ou élevée des bras ne change pas, pour ainsi dire, le chiffre obtenu; très souvent, la différence est nulle et elle ne dépasse

presque jamais 1/2 centimètre à 1 centimètre ; c'est encore un motif sérieux pour préférer cette ligne.

L'exemple suivant, emprunté au registre de M. Vallin, suffira pour faire ressortir la différence des mesures suivant le procédé mis en usage :

Taille, 1 m. 625. Demi-taille, 81 c.

Circonférence	sous-axillaire		92 c. 5	Très bon dans le type moyen. Bien proportionné. Bien musclé.
	bi-mammaire.	Bras tombants	89 c. 0	
		Bras relevés..	87 c. 0	
	sous-pectorale	Bras tombants	84 c. 0	
		Bras relevés..	83 c. 5	

Age, 23 ans.
Poids, 59 kil.

On remarque que les chiffres représentant la circonférence de la poitrine aux trois niveaux explorés, sont tous supérieurs au chiffre de la demi-taille ; ce rapport, tout en faveur du périmètre thoracique, s'observe toujours chez les sujets bien conformés ; il en est autrement chez les individus reconnus impropres au service militaire, ainsi que l'indique le tableau suivant :

Taille, 1 m. 81. Demi-taille, 90 c. 5

Circonférence	sous-axillaire		90 c.	Poitrine un peu étroite, surtout au sommet, en disproportion avec la taille ; membres inférieurs très bien musclés. Bon état de nutrition. Sujet assez médiocre, mais que personne, à la révision, n'exempterait pour faiblesse de constitution. Le poids est bon.
	bi-mammaire.	Bras tombants	88 c.	
		Bras relevés..	88 c.	
	sous-pectorale	Bras tombants	85 c.	
		Bras relevés..	84 c.	

Age, 23 ans.
Poids, 73 kil. 500.

Dans cet exemple, les chiffres de la circonférence thoracique fournissent des documents précieux et inattendus sur l'insuffisance du sujet.

En France, on s'est certainement laissé entrainer à porter trop haut le périmètre compatible avec l'apti-

tude au service militaire ; c'est l'opinion de M. Vallin, et il en prouve l'exactitude par des considérations qui nous paraissent probantes. Ainsi, l'on a voulu appliquer aux Français les chiffres obtenus dans les pays du nord, sur et pour les Anglais, les Prussiens, les Autrichiens, les Russes. Or, les peuples du nord appartiennent, en général, à des races dont la stature est plus haute, la charpente osseuse plus développée, la corpulence plus forte que chez les Français du centre ou du midi de la France; c'est donc une erreur ou, au moins, une exagération que de vouloir appliquer aux Français les chiffres trouvés sur des Anglais, des Allemands ou des Russes. Chaque race, fait observer M. Vallin, a ses aptitudes et ses qualités physiques; l'une a la force massive, l'autre l'agilité et la souplesse ; l'on discutera longtemps pour savoir à qui revient la meilleure part.

En outre, il faut considérer dans quelles conditions d'âge, de sélection et d'origine se trouvaient les hommes sur lesquels ont été faites, en France, les premières recherches sur la mensuration thoracique. Il s'agissait d'hommes d'élite, dans la véritable acception du mot. d'hommes recrutés parmi les tailles supérieures à 1m 62 et ne dépassant pas 1m 68, c'est-à-dire parmi celles qui, dans notre pays, correspondent au développement général le plus avantageux; ajoutons que ces hommes étaient, pour la plupart, de vieux soldats, ayant en moyenne plus de 30 ans et parfois 40 et même 45 ans.

Cette dernière circonstance doit être prise en grande considération, car il n'est douteux pour personne aujourd'hui que des différences marquées

existent dans le périmètre thoracique entre les hommes de 21 et 22 ans qui arrivent au service et ceux qui sont depuis sept ans et plus sous les drapeaux ; c'est ce que Seeland et Stolaroff ont péremptoirement démontré ; ces résultats sont, d'ailleurs, conformes aux observations des physiologistes qui ont constaté que la capacité vitale des poumons augmente jusqu'à 35 ans, pour diminuer après cet âge : or, la capacité vitale des poumons est dans un rapport intime et nécessaire avec le périmètre thoracique. La taille peut continuer à progresser jusqu'à 25 ans, parfois jusqu'à 28 ans, comme l'ont prouvé les mesures prises au moment de la révision et celles observées quelques années plus tard ; mais l'augmentation de la circonférence thoracique se prolonge pendant un temps bien plus long et, parfois, sans variation appréciable du poids du corps. Les tailleurs le savent bien, dit M. Vallin ; de 20 à 30 ans, c'est seulement par la poitrine, après 30 ans, c'est par l'abdomen que les mesures se modifient et que les vêtements doivent être élargis. L'emphysème pulmonaire contribue peut-être plus tard à cet agrandissement de la cage thoracique.

L'accroissement du thorax se produit aux approches de la virilité ; chez l'enfant et l'adolescent, c'est le ventre qui domine ; chez l'adulte de 25 ans, c'est la poitrine, et c'est de 20 à 23 ans que la transformation s'opère. Or, c'est précisément au moment où cette transformation commence ou s'achève qu'on mesure la poitrine au conseil de révision et ce sont les chiffres constatés à ce moment qui servent à établir l'aptitude ou l'inaptitude du sujet au service militaire. L'on conçoit dès lors l'utilité de l'ajournement à 1 ou

à 2 ans prononcé dans de semblables circonstances et l'on comprend comment un certain nombre des sujets ajournés est reconnu, à une visite ultérieure, apte à supporter les fatigues du service militaire.

Ces considérations suffisent, nous l'espérons, pour prouver qu'il ne faut pas appliquer aux jeunes gens de 20 à 21 ans les chiffres trouvés sur des soldats déjà incorporés depuis plusieurs années et âgés de 24 à 35 ans.

Les chiffres du périmètre thoracique vraiment utiles sont ceux que présentent les jeunes gens appelés à la révision. D'après l'instruction ministérielle du 13 mars 1876 sur le recrutement, « la circonférence thoracique, mesurée à la hauteur des mamelons, doit avoir 2 centimètres de plus que la demi-taille, chez les sujets dont la taille est au-dessus de 1^{m} 60 ; elle doit avoir 3 centimètres de plus que la demi-taille chez les sujets dont la taille est au-dessous de 1^{m} 60. Les hommes qui ne présenteront pas ces conditions, seront ajournés ou classés dans les services auxiliaires ou déclarés impropres au service militaire. »

M. Vallin considère la limite fixée par cette instruction comme un peu trop élevée pour des jeunes gens de 20 à 21 ans ; fort d'une expérience de plusieurs années, il formule les prescriptions suivantes et demande leur adoption :

« Tout individu dont la circonférence thoracique, mesurée au-dessous du bord inférieur du grand pectoral, les bras étant abaissés, ne dépasse pas 78^{c} 5 doit être ajourné ou déclaré impropre au service.

« Au-dessous de ce minimum, tout individu dont dont le périmètre sous-pectoral n'atteint pas le chiffre de la demi-taille verticale, est suspect et doit être l'objet d'un examen attentif; malgré ce défaut de proportion, il pourra être admis, ajourné ou réformé selon le développement des autres parties du corps et suivant que la circonférence thoracique s'éloignera plus ou moins de la demi-taille. »

En réalité, ces propositions s'éloignent moins qu'elles ne le paraissent au premier abord de l'instruction ministérielle du 13 mars 1876, car il ne faut pas oublier que la circonférence prise à 4 centimètres au-dessous des mamelons, niveau recommandé par M. Vallin pour les motifs que nous avons énumérés plus haut, est de deux centimètres au moins plus petite que la circonférence mesurée à leur niveau même.

Tels sont les documents fournis par la mensuration thoracique et les applications qui en découlent; ne leur demandons pas une rigueur et une précision qu'elles ne peuvent avoir qu'après des observations répétées. La mensuration thoracique n'offre pas un moyen de déterminer sûrement l'aptitude militaire, à l'exclusion des autres procédés d'examen; rien ne vaut le coup d'œil médical et l'appréciation générale d'ensemble. — L'emploi du ruban métrique ne doit donc venir que comme contrôle ou pour apporter un élément nouveau d'appréciation dans les cas douteux.

POIDS.

Si l'on pèse 1,000 individus d'une même taille, de vingt à soixante ans, on trouve comme poids moyen un

chiffre représenté par un nombre de kilos égal au nombre de centimètres qui dépassent le mètre : 1,000 hommes de 1m,70 pèseront, en moyenne, 70 kilog. Bien plus que la capacité thoracique, bien plus surtout que la taille, le poids augmente avec l'âge. Sans doute, le poids varie suivant des influences très diverses ; il ne renseigne pas exactement sur la force de la constitution et l'aptitude militaire, pas plus, du reste, que l'état de maigreur ou d'embonpoint, mais peut-être, cependant, donne-t-il cette mesure mieux que la taille, dont on se préoccupe uniquement au conseil de révision. L'examen général d'un sujet ne fournit que des appréciations insuffisantes sur son poids, aussi serait-il fort utile qu'on introduisît une bascule dans la salle où siége le conseil de révision, comme les principales nations de l'Europe l'ont fait successivement depuis quelques années.

De même que pour la circonférence thoracique, on a trop souvent confondu, relativement au poids, les moyennes avec le chiffre minimum ; c'est le dernier qu'il est évidemment utile de fixer. M Morache a proposé le chiffre de 57 kilog. comme poids minimum du soldat français pour la taille de 1m,54 ; mais, ce chiffre, on l'observe rarement entre 20 et 21 ans, excepté dans les tailles très élevées. M. Vallin, qui a étudié cette question avec non moins de soin que la mensuration thoracique, a été conduit par ses observations à poser cette règle générale : *l'aptitude militaire est incompatible avec un poids inférieur à* 50 *kilog.* A ceux qui objectent que ce chiffre est bien peu élevé, on répond que, chaque année, on admet comme aptes au service militaire, des hommes dont le poids n'excède

pas 46, 48 ou 49 kilog. et dont la taille, cependant, n'est pas voisine du minimum de 1m,54.

Ici, l'appréciation est facile, le fait est brutal et il n'y a pas de cause d'erreur possible. Mais il faut encore tenir compte d'un amaigrissement provoqué pour échapper au service militaire; il suffit de signaler ce danger pour l'éviter; le médecin, en effet, a toujours à sa disposition, pour se guider, les autres caractères physiques et, en particulier, la circonférence thoracique qui peut contraster avec la faiblesse du poids et l'amaigrissement général.

D'observations nombreuses, M. Vallin a déduit les propositions suivantes :

Tout homme d'une taille égale ou supérieure à 1m,80, qui ne pèse pas au moins 70 kilog., est suspect ; il est presque toujours impropre au service militaire quand il ne pèse pas au moins 65 kilog.

Tout homme d'une taille égale à 1m,70 et au-dessus. qui ne pèse pas 60 kilog., est suspect; s'il pèse moins de 56 kilog., il est presque certainement impropre au service.

Pour les tailles intermédiaires de 1m,54 à 1m,70, il va de soi que le poids doit s'éloigner de plus en plus de 50 kilog., à mesure que la taille s'élève.

En pratique, des évaluations plus précises sont inutiles. Si ces chiffres étaient acceptés, leur application rigoureuse éloignerait des rangs de l'armée un grand nombre d'individus qu'on y laisse entrer et que le service écrase.

En résumé, et ce sont là, les conclusions de M. Vallin, « de même qu'il est très rare de trouver, en France, des hommes ayaut une taille inférieure à

1m,54 et, cependant capables de supporter les fatigues du service, de même, on ne rencontre presque jamais un homme ayant moins de 78,5 de circonférence sous-pectorale, pesant moins de 50 kilog., et capable, cependant, de faire un service utile dans l'armée. »

CLASSE DES BELLES-LETTRES.

RAPPORT

SUR LES

TRAVAUX

DE LA

CLASSE DES LETTRES ET DES ARTS,

PAR M. L'ABBÉ JULIEN LOTH,

Secrétaire de cette classe.

MESSIEURS,

C'est, j'imagine, autant pour les académiciens que pour le paradis des sages que le poëte a trouvé ce vers charmant :

Edita doctrinâ sapientum templa serena.

Tout est paisible et doux en effet dans ces modestes sanctuaires ouverts, sur tant de points de la France, aux sciences, aux lettres et aux arts. Les esprits séparés ailleurs par des vues diverses s'y retrouvent unis dans le commun amour des choses de la pensée, dans le culte du beau, et la poursuite du vrai.

Notre compagnie qui a atteint sa 133e année d'existence a toujours été fidèle à son utile et pacifique mission, et c'est parce qu'elle a gardé avec un soin jaloux ses aimables traditions que nous la trouvons encore, après ce long temps écoulé, pleine de force et d'avenir.

Ce n'est pas que la mort nous épargne, mais si les hommes passent, les institutions demeurent. Cette année encore l'infatigable mort à fait dans nos rangs des vides douloureux. Notre confrère des sciences nous a parlé du Dr Hellis, ce Nestor de notre compagnie, qui a marqué sa place dans nos trois classes et qui laissera parmi nous un souvenir toujours cher et vénéré.

La classe des lettres a perdu en M. Gosselin un de ses membres les plus actifs, les plus érudits et les plus bienveillants. M. Gosselin s'était élevé à force de patience et de labeur à la notoriété dans le monde des lettres normandes, et ses publications historiques, toujours puisées aux sources, y jouissaient d'une autorité incontestée. Son commerce n'était pas moins sûr que sa critique ; sa complaisance à toute épreuve, la droiture de son caractère, la fermeté de ses principes, les beaux exemples de résignation et de piété qu'il nous a donnés dans ses longues souffrances ajoutent à sa renommée de savant celle de l'homme de bien et l'entoure de l'auréole de l'estime publique. Vos suffrages, messieurs, lui ont donné pour successeur M. le capitaine Tauxier. Ce savant officier nous était recommandé par des travaux sérieux sur la géographie ancienne et moderne de l'Afrique sans secrets pour lui, et par des connaissances littéraires très-

étendues. Son discours de réception sur l'influence des Grecs dans l'histoire et la littérature, que vous trouverez dans les mémoires imprimés, a amplement justifié votre choix. Pourquoi faut-il que les exigences du service militaire nous aient privé sitôt d'une collaboration si pleine de promesses? M. Tauxier, appelé à une autre résidence, n'a fait que passer dans nos rangs. Il nous restera attaché par les liens de la correspondance, mais combien nous eussions préféré jouir longtemps de son assiduité et de ses communications déjà si appréciées! La réponse de M. le président Levasseur au discours de M. Tauxier a obtenu dans la Compagnie la faveur qu'elle rencontrera auprès des lecteurs auxquels n'échapperont certainement pas la sagesse et la verve de cette allocution.

Nos séances ont été remplies par des communications nombreuses et variées dont la plupart figurent dans notre Précis. Le désir de cette Compagnie serait de les y comprendre toutes, et sa tâche la plus ardue est assurément de faire un choix parmi les travaux que recommandent également et l'intérêt des sujets et le talent des auteurs, mais nous avons été obligés de tenir compte cette année de l'état de nos finances et de réduire aux plus strictes limites les dimensions de notre volume.

Nous ne ferons qu'indiquer, selon l'usage, les travaux qui doivent être publiés intégralement. Comme ils sont sous les yeux des lecteurs, toute analyse et tout éloge nous paraissent superflus.

M. de Beaurepaire, qui continue avec son dévoûment et son succès ordinaires, a faire jouir l'Académie

du fruit de ses recherches, a ouvert la série de ses études sur la Cathédrale par une description raisonnée de l'enceinte extérieure de ce monument. L'aître, le parvis, le circuit de l'antique métropole avec leur physionomie primitive, leurs usages, leurs traditions, les événements principaux dont ils ont été le théâtre, ont été restitués par notre savant confrère de manière à ne laisser dans l'ombre aucun des détails qui peuvent intéresser l'archéologue et l'historien.

M. Félix a trouvé par un hasard heureux et que nous appellerons, nous, intelligent, le procès-verbal manuscrit d'une tournée d'inspection faite en 1648 dans le Vexin Normand par Charles Maignart de Bernières, maître des requêtes, et en a tiré le sujet d'un travail des plus sérieux et des plus attachants. Cette inspection porte surtout sur l'état des prisons et des prisonniers au XVII^e^ siècle ; elle touche aussi à bien des détails des mœurs normandes à cette époque. Comme elle est la dernière qui ait été faite, et émane d'un homme qui après avoir quitté les honneurs s'est consacré aux œuvres de charité, et a mérité d'être appelé l'un des procureurs généraux des pauvres, elle apporte à l'histoire de précieux et fidèles renseignements. Sans doute les tableaux que nous trace Charles de Bernières ne sont pas des plus consolants, mais comme l'a fait observer judicieusement M. Félix : si le passé nous révèle trop de misères, on y rencontre aussi beaucoup d'actes et d'intentions charitables. Semblable au grain confié à la terre, le progrès ne mûrit que lentement, et les succès durables de la civilisation n'appartiennent qu'aux efforts de la patience.

On sait que l'une des réformes les plus heureuses, réalisées par l'Assemblée Nationale de 1789, a été l'égalité de tous les citoyens devant l'impôt. M. d'Estaintot, après avoir rappelé qu'elle était dans les vœux des esprits sages de toutes les classes, fait remarquer toutefois que l'étendue des privilèges dont jouissaient sous l'ancien régime le clergé et la noblesse a été singulièrement exagérée. La taille était le seul impôt dont ces deux classes fussent exemptes, et encore la payaient-ils sous le nom de taille d'exploitation, par l'intermédiaire de leurs fermiers, quand il n'exploitaient pas eux mêmes leurs terres ; et si l'on prend garde que la taille ne formait environ que la sixième partie des revenus publics, on voit que leur immunité réelle se réduisait en définitive à peu de chose. Quoi qu'il en soit, le clergé et la noblesse se montrèrent en Normandie très favorables au principe de l'égalité devant l'impôt, et c'est à ce point de vue que notre érudit confrère a étudié les réunions de l'ordre de la noblesse à Rouen et à Caudebec, préparatoires aux Etats-Généraux de 1789. S'il y eut d'abord des dissentiments à Rouen, l'accord fut complet à Caudebec. C'est avec un élan généreux et tout patriotique que la noblesse accomplit le sacrifice de ses privilèges. Malheureusement il ne produisit pas les fruits de concorde et de paix qu'on était en droit d'espérer. La révolution en sut peu de gré à la noblesse et n'en continua pas moins son œuvre de destruction et d'hostilité.

M. d'Estaintot nous a donné aussi une excellente dissertation sur une dalle tumulaire qui décorait jadis le chœur de l'église de Bailleul-sur-Aulne et

qui a plusieurs fois exercé la critique des érudits. Il a restitué l'inscription authentique de cette dalle qui fixe définitivement un point de notre histoire locale, obscur jusque-là. Cette inscription démontre que ce ne sont pas les Bailleuls normands qui ont occupé au XIII^e^ siècle le trône d'Ecosse, mais elle atteste aussi que cette famille, dont les alliances étaient illustres, comptait à cette époque parmi les plus considérables et aussi parmi les plus vaillantes de notre province.

Un autre fait, celui-ci bien douloureux, de nos annales, a été mis en lumière par M^r^ Homberg et de Duranville. Il s'agit d'un procès criminel jugé à Rouen en 1806, et dont les principales victimes, une noble femme, la marquise de Cambray, et sa fille M^me^ Aquet de Pérolles, éveillèrent la sympathie. Comme ce procès est un des épisodes de l'histoire de la chouannerie en Normandie et qu'il produisit une vive émotion dans notre ville, on comprend qu'il ait fixé l'attention et les recherches de nos deux honorables confrères.

En donnant connaissance à l'Académie d'une lettre inédite de David Houard, écrite en 1781 à Haillet de Couronne, M. Decorde fait ressortir le mérite et les travaux de cet avocat au Parlement, correspondant de notre Compagnie. David Houard, après avoir habité Dieppe pendant plus de cinquante ans, fut nommé censeur royal et inspecteur de la librairie en résidence à Paris. C'est à l'occasion de ce changement de situation qu'il écrivit à son ami cette lettre curieuse, exhumée par M. Decorde. Les commentaires dont notre confrère l'a accompagnée en relèvent, est-il besoin de le dire, le charme et le prix.

Nous entrons avec M. Henri Frère dans le domaine purement littéraire. Son étude sur Clément Marot trouvera dans notre Précis la place dont elle est digne. Nous ne ferons donc que la mentionner ici. M. H. Frère est un de ceux qui estiment que la poésie est le reflet fidèle des mœurs et des aspirations d'un peuple, bien mieux, à son gré, que les écrits des philosophes et des historiens, qui perdent souvent dans leurs contreverses la note vraie du siècle. C'est à ce point de vue surtout qu'il étudie l'œuvre de notre vieux poëte français. Continuateur des trouvères, Marot était dans le courant poétique national. Quand on connaît les poëtes auxquels il a succédé, et quand on s'abstient, avec une judicieuse sagesse, de le comparer à ses illustres descendants, on comprend alors quel effort puissant Marot a dû faire pour rendre à la langue le naturel, le sentiment, la grâce et la clarté, c'est-à-dire ses plus précieuses et ses plus aimables qualités, et on est porté à saluer en lui un précurseur des Molière, des La Fontaine, des Corneille et des Racine et un des pères du génie français.

Quelques pages pleines de finesse et de goût de M. le conseiller Félix sur un vers de Boileau :

Grand roi cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire,

terminent la série des travaux littéraires dont l'Académie a voté l'impression.

La classe des arts est représentée dans nos mémoires par deux travaux d'une lecture instructive. L'un, le rapport de M. Samuel Frère sur le prix Rouctot, décerné pour la première fois, depuis la

modification apportée par l'Académie, à l'un des artistes normands de notre Exposition municipale, met en relief l'état de la peinture, de la sculpture et de la gravure dans notre province, et les productions principales qu'elles ont inspirées. La verve qui étincelle dans les pages de notre spirituel confrère ne le cède qu'à la sagesse de ses observations critiques, et il nous paraît difficile de justifier plus heureusement le choix que l'Académie a fait des œuvres d'un graveur havrais, M. Brunet Debaisne, pour le prix Bouctot.

L'autre communication que peut revendiquer la classe des arts est due à M. Hédou, qui s'est attaché à nous tracer un historique complet de l'origine et des progrès de la lithographie à Rouen. Rien n'a été omis dans cette revue des œuvres et des artistes qui embrasse une période de quarante années, et où les noms les plus modestes comme les plus connus sont évoqués tour à tour, avec le désir toujours sincère de faire à chacun la part qui lui convient. M. Hédou termine non sans mélancolie sa consciencieuse étude. La lithographie lui semble délaissée pour des rivales trop inférieures : la photographie et ses dérivées, et il s'en plaint avec des accents justement émus. Nul ne s'étonnera s'il fait des vœux, en homme épris des choses du goût, pour que cette branche de l'art illustrée par les Vernet, les Géricault, les Charlet, les Raffet, les Decamps, les Gavarni, reprenne la faveur et le lustre qu'elle a connus en des temps plus prospères.

Les communications originales dont le Précis ne sera pas enrichi cette année, sont peu nombreuses.

C'est une raison pour leur accorder l'attention qu'elles méritent.

Une précieuse découverte faite à Rome en juillet 1876, fournit à M. Allard la matière d'une savante et curieuse dissertation. Les maçons, occupés à préparer les fondations d'un futur autel dans l'église de Saint-Pierre-ès-Liens, rencontrèrent au pied du maître-autel un sarcophage du style du Ve ou VIe siècle, orné de cinq hauts reliefs représentant la Résurrection de Lazare, la Multiplication des pains, Jésus et la Samaritaine, Jésus prédisant le reniement de saint Pierre. L'intérieur, divisé en six compartiments séparés par des tablettes de marbre phrygien, était rempli de cendres et de débris d'ossements. A la paroi du premier compartiment était adossée une lame de plomb sur laquelle se lit une inscription relatant que cette sépulture est celle des sept frères Machabées.

M. Allard a entretenu l'Académie des recherches historiques et archéologiques entreprises par les savants Romains au sujet de cette sépulture qui ne laisse plus qu'un seul point obscur : l'époque à laquelle ces précieuses reliques ont été apportées de l'Orient à Rome. La tradition constante, conservée à Rome, que l'église Saint-Pierre-ès-Liens renfermait cet insigne dépôt, a trouvé ainsi, par la découverte de ce monument, une confirmation nouvelle.

M. Paul Allard a, dans une séance suivante, présenté l'historique d'une famille de paysans normands de 1512 à 1862, et montré, à l'aide des documents domestiques conservés précieusement par les descendants, comment, sous l'ancien régime, une famille

pouvait s'élever, s'enrichir, prospérer, en mettant plusieurs siècles à passer de la condition de l'aboureur à celle de propriétaire. Ces documents lui ont fourni aussi de curieux détails sur la vie agricole, la valeur des terres, les apports et le mobilier en Normandie dans les siècles passés. La rareté de ces mémoires domestiques dans notre pays doit les faire rechercher et apprécier des hommes sérieux.

Il est évident que si l'on possédait des renseignements détaillés sur les familles qui se sont élevées parmi nous par la probité et le travail, on éclairerait d'une lumière nouvelle l'histoire du passé, si souvent jugée à la légère et sans connaissances suffisantes. Quand on contemple nos plaines si belles et si gracieuses de Normandie, on a le droit de se rappeler avec fierté que, dans les siècles qui nous ont précédés, elles ne furent pas seulement fertiles en moissons, mais encore fécondes en hommes, *Magna parens frugum magna virûm*. Ce sont quelques-uns de ces hommes, les mieux inspirés, et non les moins aimables, les poëtes normands contemporains de Boileau, que M. de Duranville s'est plu à rappeler dans une étude consciencieuse, et à venger des critiques du célèbre satirique. Perrault, Malherbe, Corneille, Segrais, Benserade, Scudéri, M^lle^ de Scudéri, Saint-Amand, Brébeuf, Pradon, passent ainsi sous les yeux de l'Académie. La critique que Boileau a faite de ces auteurs a donné à M. de Duranville l'occasion de rappeler quelques-uns de leurs titres littéraires, et aussi dé contrôler les jugements dont ils ont été l'objet de la part d'écrivains modernes. Boileau évidemment, tout judicieux qu'il est, n'est

pas infaillible. Il a eu ses excès de sévérité, et a péché aussi, chose étrange, par excès d'indulgence. Comme il a eu ses aversions de jeunesse, il a eu ses prédilections du même âge dont il ne s'est jamais complètement détaché : plus tard, il eut ses aversions de vieillard.

M. de Duranville exprime, en terminant son travail, le vœu qu'on compose avec soin un recueil des meilleures poésies d'auteurs normands, jadis en renom, maintenant délaissés. Boileau, pense-t-il, s'il revenait au monde, ne voyant plus l'or enveloppé dans le sable, applaudirait lui-même à une publication inspirée par l'amour du sol natal et le culte des aïeux.

Nous devons à M. J. d'Argis deux lectures brillantes consacrées à nous retracer un épisode de l'histoire d'Angleterre sous Edouard VI, intitulé les deux Seymour. La lutte ardente et fatale qui s'engagea entre les deux frères fournit à la verve de notre confrère les situations les plus dramatiques. Ce n'est plus l'histoire sobre et grave qui vit de documents et raconte des faits ; c'est la mise en scène des personnages, la variété des dialogues, le pittoresque des descriptions, l'intérêt palpitant des plus tragiques événements qu'on retrouve dans ces pages vivement colorées. Ce genre a ses partisans et d'illustres patrons. Nous n'avons pas à le discuter ici ; ce que nous nous plaisons à constater, c'est que M. d'Argis y excelle, et qu'il a ajouté un chapitre des plus émouvants à son livre « du Roman dans l'histoire. »

L'Académie a fait, comme toujours, un excellent accueil aux rapports substantiels et instructifs que

ses membres consacrent aux livres envoyés à leur examen. Outre que ces rapports remplissent nos séances, ils ont l'avantage de nous tenir au courant des publications littéraires et artistiques des Sociétés savantes avec lesquelles nous sommes en correspondance. Que d'utiles découvertes, de recherches ingénieuses, de productions agréables ou instructives, de doctes dissertations sont ainsi sauvées de l'oubli ! Car, quel est celui d'entre nous qui pourrait lire la multitude des travaux publiés chaque année par les Académies et les Sociétés littéraires de la France ? Je sais qu'il y a des gens qui font fi de ces trésors qui leur sont inconnus. Mais nous qui les estimons à leur prix, qui rendons hommage à ces érudits, à ces savants, à ces écrivains modestes et laborieux, l'honneur de nos provinces, l'une des vraies forces intellectuelles de la patrie, nous ne pourrions nous résoudre à nous priver de ces richesses. Soyons donc reconnaissants envers ceux de nos confrères qui veulent bien, dans leurs compte-rendus agréables et fidèles, nous les signaler. Ai-je besoin de vous rappeler longuement, Messieurs, les rapports de M. de Duranville, de M. de Lérue, ces infatigables confrères qui nous offrent, chaque année, la substance des volumes confiés à leurs soins? Comment passer sous silence les rapports de M. Danzas sur les travaux du capitaine Tauxier, de M. d'Estaintot sur ceux de M. Simon que vous avez appelé dans vos rangs et qu'il nous tarde de voir siéger au milieu de nous, de M. Henri Frère sur les opuscules de M. l'abbé Sauvage, nommé récemment membre correspondant? Avec quel intérêt soutenu nous avons

entendu le capitaine Tauxier déroulant à nos yeux les progrès incessants de la géographie moderne de l'Afrique, M. d'Argis nous entretenant de son voyage à Rome et de ses recherches sur l'histoire des Conclaves, M. Hédou analysant avec sa compétence ordinaire et son admiration légitime l'œuvre de M. Gustave Morin, M. Samuel Frère plaidant avec autant d'esprit que d'à-propos la cause de l'enseignement du dessin dans les établissements d'instruction secondaire. N'était le désir de faire ce compte-rendu le plus bref possible, nous aimerions à vous parler, avec les développements qu'ils méritent, de ces communications diverses où l'on trouve, à propos de rapports, tout le charme, tout l'imprévu, tout le fruit des travaux originaux. Ils vous suffit à vous qu'on vous les rappelle, tant le souvenir vous en est demeuré présent. Les lecteurs de l'avenir les trouveront conservés dans nos archives.

Il s'augmente chaque année, ce précieux dépôt, et ce n'est pas sans une profonde mélancolie qu'on le visite. Hélas ! combien de ces mains qui ont écrit tant et de si remarquables travaux sont maintenant glacées par la mort ! Tout nous raconte éloquemment le peu que nous sommes, nous et nos œuvres ! Mais loin de nous décourager, cette leçon austère nous invite à profiter du temps qui nous est laissé pour faire plus et mieux que dans les années écoulées. Si le temps de notre vie est court, remplissons-le par un vaillant et fidèle labeur. Les lettres, d'ailleurs, ne sont pas ingrates à ceux qui les cultivent, elles les consolent des tristesses et des épreuves du présent, les élèvent au-dessus des vulgarités d'ici-bas, elles nous per-

mettent de toucher, au moins en pensée, à ces cîmes resplendissantes du beau et du vrai où l'âme immortelle trouvera un jour son repos.

Et si, par surcroît, il nous est donné de laisser après nous quelque travail utile qu'on aimera à lire et à consulter, comptons, Messieurs, que le temps passé dans cette enceinte dans le cordial échange de nos pensées et du fruit de nos études, aura été bien employé.

MÉMOIRES

DONT L'ACADÉMIE A ORDONNÉ L'IMPRESSION

DANS SES ACTES.

DISCOURS DE RÉCEPTION

DU

Capitaine TAUXIER.

Si l'ardent amour de la vérité, si la volonté tenace de la rechercher patiemment à travers les obscurités des faits suffisaient à rendre digne de siéger parmi vous, je m'étonnerais moins, Messieurs, de la faveur que vous m'avez faite en m'admettant dans votre Compagnie. Mais ce ne sont là que de faibles mérites hors de proportion avec une aussi éclatante récompense. Quand donc je vois autour de moi tant d'hommes distingués dans les sciences, dans les lettres, les arts, je me demande ce que je viens faire parmi eux, quel rôle j'y puis jouer, quels services j'y puis rendre, quelle pierre je pourrai apporter à l'édifice imposant qu'ils se sont donné la mission de construire. Ma conduite, Messieurs, est toute tracée à l'avance : dans les palais les plus merveilleux, auprès

des riches portiques formés de granit et d'albâtre, à côté des frontons de marbre précieux, ornés des métaux les plus rares, décorés des œuvres d'art les plus admirables, il existe d'autres parties de l'édifice nécessaires, il est vrai, à la majesté de l'ensemble, mais qui, plus éloignées du regard, n'exigent plus que des matériaux plus modestes. C'est dans cette humble partie du monument que je concentrerai mon activité, trop heureux d'être utile dans la faible limite de mes forces, trop fier d'être admis à l'honneur de partager vos travaux.

Mais peut-être cette faveur que j'ambitionne si vivement, la dois-je surtout à mon uniforme, à la sympathie qu'il inspire, à l'honorable réputation faite au soldat de posséder à un haut degré le désintéressement et la franchise ? C'est qu'en effet, Messieurs, ces deux vertus ne sont pas seulement des vertus militaires, ce sont aussi et avant tout des vertus essentielles au vrai savant. Chercher la vérité pour la vérité, la poursuivre sans but ni intérêt personnels, savoir la reconnaître en tous lieux, même chez l'étranger, chez le rival, chez l'ennemi, ce sont là des sacrifices souvent douloureux, mais que le savant doit pourtant s'imposer dans l'intérêt supérieur de l'avancement des sciences..... Dieu merci ! de nobles exemples nous ont rendu facile cette vertu du sacrifice et (à la gloire des temps modernes, on le doit proclamer bien haut) jamais elle ne fut plus commune qu'en nos jours. Plût à Dieu que l'antiquité l'eût pratiquée au même degré que nous, l'humanité ne se serait pas traînée si longtemps dans sa fangeuse ignorance.

Mais ce n'est pas à l'antiquité, ce n'est pas à la

Grèce surtout, qu'il fallait demander l'amour de la vérité, la bonne foi ni le désintéressement : jamais qualités ne furent plus antipathiques au caractère d'un peuple. Si le Grec a possédé le dons brillants de l'esprit, il les a trop souvent payés des estimables vertus du cœur, il mentait volontiers et trompait sans remords. Son héros bien-aimé dans lequel il se retrouvait de préférence, pour qui son premier poète chanta ses premiers vers, ce n'était pas l'intrépide Achille, c'était le fils rusé du divin Laërte, c'était l'artificieux Ulysse à l'esprit délié, fertile en mensonges. Les hommes lui enviaient ses ingénieuses tromperies, les rois les admiraient, et quand il fallait décerner au plus grand d'entre eux les armes du fils de Pélée, ils préféraient le fourbe Ulysse au brave Ajax, reconnu pourtant pour le plus vaillant des Grecs ; les dieux eux-mêmes souriaient avec bienveillance aux récits menteurs qu'il leur débitait avec son imperturbable aisance, et la sage Minerve le félicitait ensuite gaîment de la souplesse de son esprit et des ressources de son imagination toujours inventive.

On n'admire pas tant un trompeur sans avoir soi-même l'esprit disposé à la tromperie. Tel fut le grand défaut de ce peuple brillant : il méprisait la vérité comme trop simple, trop nue, trop terne, nous dirions aujourd'hui trop prosaïque. Sa chatoyante imagination aimait à se donner carrière et ne voulait pas être embarrassée par les entraves gènantes de la vérité : se sentant des aîles, elle avait peine à se traîner pas à pas dans l'incommode sentier d une réalité étroite, — les immenses espaces du faux l'attiraient invinciblement, et à tout moment. il lui fallait faire effort

sur elle-même pour ne pas s'élancer, comme Pégase, dans les merveilleuses régions de le fable et des légendes. Elle ne résistait guère, hélas ! à ces tentations toujours renaissantes, et bientôt, prenant son essor, elle parcourait d'un vol joyeux ces plaines aériennes tout éclatantes des plus vives couleurs et peuplées des plus riants fantômes qu'aient jamais créés le mensonge.

Si la poésie, si les arts ont dû à ce tempérament des Grecs des œuvres éternellement admirables et qui n'ont pas encore trouvé de rivales, il a causé d'autre part aux sciences exactes, à la philosophie, à l'histoire, à la géographie, d'irréparables maux. La philosophie était envahie par les systèmes les plus arbitraires et les moins sensés ; l'histoire était comme étouffée sous les rameaux parasites de la fable; on cherchait la vérité géographique non dans les écrits des voyageurs, mais dans les descriptions poétiques d'Orphée, d'Hésiode et d'Homère. Celui-ci, par exemple, avait représenté sur le bouclier d'Achille les diverses scènes de la vie humaine. C'en fut assez pour conclure que ce bouclier était l'image de la Terre, demeure des hommes, et que par conséquent la Terre avait, comme son image, la forme d'un plateau circulaire. Tout autour de ce bouclier, Vulcain, disait le poète, avait dépeint « le cours bruyant de « l'Océan revenant sur lui-même. » La conséquence qu'on en tira fut qu'un Océan rapide courait aussi tout autour du plateau terrestre. Toutes les cartes du temps furent classées d'après ces données et sur d'autres données analogues, tirées de bases tout aussi sérieuses par des procédés tout aussi logiques. Des

volumes ne suffiraient pas à relever toutes les erreurs dont cette méthode a entaché l'histoire et la géographie grecques : tout ce qu'on a écrit sur Atlas le Titan, sur le mont Atlas, sur les Atlantes et sur l'Atlantide, c'est-à-dire la matière de cinquante chapitres bien remplis, a pour unique origine quatre vers d'Hésiode. Que de fois, depuis 3000 ans, n'a-t-on pas célébré le jardin des Hespérides ? et cependant tout ce qu'on en sait de certain consiste en une phrase obscure de la Théogonie. Quel fut le héros plus célèbre qu'Hercule ? Que n'a-t-on pas répété sur ses exploits, ses voyages, ses expéditions guerrières à travers l'Europe et la Libye ? Combien même n'a-t-on pas dénombré d'Hercules différents qui seraient apparus à des siècles de distance ? Et bien ! tous ces Hercules, tous ces exploits, toutes ces expéditions lointaines sont en germe dans un récit unique du même poète qui n'a pas en tout dix vers et quatre-vingts mots. Ce qu'on en a dit de plus n'est que fable et légende, œuvre sans valeur du commentaire et de l'imagination !

J'aimerais, Messieurs, à vous montrer la tradition primitive, celle qui fut tout d'abord recueillie, par le premier poëte, dans sa grossièreté native, se parant, à mesure que la civilisation progressait, de formes toujours plus nobles et plus pures, mais aussi moins vraies. Vous la verriez alors s'altérer sans cesse par degrés successifs, et finir par se dissoudre en combinaisons diverses n'ayant plus de commun que le nom primitif. J'aurais voulu vous faire voir Hercule dans sa forme originale, alors qu'il n'était qu'un lourd géant, armé d'un bâton noueux.

qui parcourait les bois voisins du hameau paternel, en assommant les bêtes féroces et les brigands qui désolaient les environs. Devant vos yeux, ce sauvage grossier se serait changé, grâce à l'imagination grecque, en un héros semblable à Achille, monté sur un char à deux chevaux, portant la cuirasse et le bouclier d'airain, la tête couverte d'un casque empanaché. Ensuite, il serait devenu un chef d'armée, parcourant, dans ses expéditions hardies, la Libye et l'Europe, en détruisant les immenses nations des Gorgones et des Amazones. Après quoi, il aurait pris la figure d'un demi-dieu gigantesque, séparant d'un seul effort deux continents réunis et ouvrant à la Méditerranée une issue dans l'Océan, J'avais pensé aussi, Messieurs, à vous faire suivre en détail les étranges et curieuses métamorphoses d'Atlas. En premier lieu, ce n'était (et c'est ainsi qu'il figure dans le récit primitif connu d'Hésiode) qu'un des moindres membres d'une tribu de l'Olympe nommé les Dieux qui dominait alors sur les peuples du voisinage. Puis, quand sa tribu eut été divinisée par les hommes, il devint un Titan immortel, condamné pour toujours à porter le Ciel sur ses épaules. Les récits futiles de Phérécydes n'en font plus ensuite qu'un géant grotesque et ridicule. Le système d'Evhémère, en revanche, lui fait jouer le rôle d'un roi sage, vertueux et savant. Pendant ce temps, les géographes le transforment en une colonne qui supporte le Ciel, d'autres en une montagne de forme cylindrique dont le sommet se perd dans des nuages élevés; d'autres encore, au gré des intérêts de vanité ou de haine locale, le transportent des environs de

Cyrène, sa première demeure, d'abord sur le rivage lointain de la mer Extérieure, puis au milieu même de cette mer dans une île, puis enfin plus loin encore, dans le continent transocéanique, rive extérieure du fleuve circulaire qui enveloppe la Terre dans son cours. Ce fut alors que Ptolémée, cherchant un mont Atlas pour le placer sur sa carte d'Afrique, en trouva deux dans les ouvrages antérieurs, les adopta tous les deux en les distinguant par les noms de Grand et de Petit Atlas, et légua ainsi aux modernes une erreur qui figure encore sur nos cartes d'Algérie. Les mythologues avaient fait d'Atlas un dieu, les historiens un roi, les géographes une montagne; à son tour la philosophie, par les mains de Platon, s'empara de cette donnée et en fit la célèbre et fabuleuse Atlantide. Indécis d'abord s'il en ferait tout simplement un îlot couronné d'un temple d'or massif, ou bien un immense continent plus grand que la Libye et l'Europe réunies, Platon se décida enfin pour le continent et le donna pour demeure à un peuple auquel il prêta les lois qu'il rêvait pour les Athéniens de son temps; puis il en fit sortir, dix mille ans avant Solon, une nation conquérante qui envahit toute l'Europe jusqu'aux portes de la Grèce. Après quoi, embarrassé de ce nouveau monde qu'il savait bien n'avoir pas existé, il l'effondra, en un seul jour d'effroyable tempête, dans les flots irrités de l'Océan. Bien qu'évidemment le philosophe ne crût pas lui-même à son Atlantide, je vous aurais pourtant fait passer en revue toutes les conclusions historiques et géologiques que l'Antiquité, le Moyen-Age, l'époque moderne ont cru pouvoir

tirer de cette prétendue tradition, et j'aurais pu même vous citer le nom d'un ingénieur de nos jours qui, s'appuyant sur le récit de Platon, proposa un jour sérieusement de faire reposer un câble électrique nous reliant au Nouveau-Monde, sur le sol « relativement élevé, » disait-il, de l'antique Atlantide. La conclusion d'un tel travail se serait tirée d'elle-même : c'est que l'erreur est vivace et tenace, et que les mensonges des Grecs pèsent encore plus qu'on ne le penserait sur la science même de nos jours.

Toute la science antique fut ainsi empoisonnée dès sa source. On croira peut-être que peu à peu, dans son cours à travers les âges, grâce aux rapports plus fréquents des nations, grâce aux voyages plus suivis des marchands et des navigateurs, elle s'épura avec le temps, en déposant çà et là au fond de son lit le limon grossier de son origine, et en se grossissant à mesure des vérités nouvelles apportées par l'observation. Il n'en est rien : le génie grec se prêtait trop peu pour cela à rejeter les erreurs pour les remplacer par des vérités.

En premier lieu, le Grec, comme tous les menteurs, était crédule : il acceptait donc, sans se donner la peine de l'examiner, toute opinion émise par ses prédécesseurs, et la reproduisait, vraie ou fausse, vraisemblable ou non, telle qu'il venait de la recevoir. En second lieu, il était intéressé, et pour ne pas se présenter comme le simple copiste d'autrui (ce qui aurait ôté à ses ouvrages de leur valeur vénale), il se gardait d'ordinaire de citer ses auteurs. En troisième lieu, il était trompeur, et comme s'il lui

eût coûté de laisser passer aucun récit sans l'altérer, il ne manquait jamais d'y marquer son empreinte en y ajoutant quelque détail nouveau, toujours dû d'ailleurs à sa fertile imagination. Quant aux faits inconnus qu'il recueillait presque malgré lui, le Grec y prêtait rarement attention. Dès sa sortie de l'école, son siége était fait, et si les documents qui lui arrivaient depuis lors ne pouvaient entrer dans le cadre des récits qu'il tenait de ses professeurs, il les rejetait sans pitié, soit respect pour la vieille légende, soit plutôt invincible amour du merveilleux. Que si parfois il daignait adopter le fait nouveau, il avait soin cependant de lui enlever sa physionomie primitive, il le défigurait, l'ornait de détails antiques, et ne l'introduisait dans ses ouvrages que sous des déguisements tels que la critique moderne elle-même, malgré ses procédés puissants d'investigation, ne peut pas toujours discerner avec certitude la part de la vérité de celle du mensonge.

Ce triste tableau, Messieurs, pourrait vous paraître complet, et cependant je ne vous ai encore parlé que des moins coupables, des écrivains qui signaient leurs œuvres, qui dédaignaient de mentir sous d'autres noms que les leurs ; mais la vérité, en Grèce, avait bien d'autres ennemis que ceux-là, de bien plus anciens, de bien plus nombreux, de bien plus redoutables. Vous allez pouvoir en juger.

On n'avait pas encore fixé par l'écriture les textes des poëmes d'Hésiode et d'Homère, que déjà des malfaiteurs littéraires s'y étaient attaqués. On sait, par exemple, qu'Homère, au deuxième chant de l'*Iliade*, dénombrait quels peuples avaient pris part à la guerre

de Troie, quelles villes ils habitaient, combien ils avaient fourni de vaisseaux à la flotte commune. Or, pendant les siècles qui suivirent l'âge d'Homère, bien des guerres survinrent, bien des combats furent livrés, bien des usurpations furent consommées, qui changèrent la face de la Grèce et les limites des petits Etats nommés par le poète. Cependant le poëme était là qui, conservant fidèlement le souvenir de l'ancien état de choses, pouvait servir de preuve à des réclamations, de base à des revendications ultérieures. On sut parer à ce danger; les tribus victorieuses obtinrent facilement des cupides rhapsodes qui gardaient la tradition des chants d'Homère, d'en remanier certains vers au gré de leurs intérêts, de manière à leur faire attribuer par le poëme ce qu'elles n'avaient conquis que depuis l'époque du poète. Telles furent les premières atteintes portées par les faussaires à la science antique; mais le mal ne devait pas s'arrêter là; rien, au contraire, ne se rencontre si fréquemment, dans les œuvres de cette époque, que ces altérations d'âge postérieur, dues à l'intérêt, à la vanité, aux haines des tribus. De ces altérations, quelques-unes, il est vrai, ont été signalées à la justice publique par les intérêts, les vanités, les haines contraires, mais le reste, le plus grand nombre, subsiste encore, les unes tout à fait inaperçues, les autres soupçonnées, mais si indécises que la critique moderne n'ose les condamner faute de pouvoir le faire avec certitude.

Mais cette race de trompeurs n'est pas encore celle qui a fait courir à la vérité littéraire les plus grands périls, il est un autre groupe, plus nombreux encore,

contre lequel on ne peut trop précautionner les chercheurs modernes qui se hasardent sans guide au milieu des piéges ténébreux de l'Antiquité ; je veux parler ici des hardis et impudents faussaires qui ont composé les ouvrages apocryphes.

De ces faussaires on sait l'histoire ; les Anciens la connaissaient bien et nous l'ont redite sans trop d'indignation : une bonne fourberie, je l'ai déjà dit, trouvait toujours grâce devant l'esprit d'un Grec. Et cependant le but de ces tromperies était bien bas et bien vil. Quand les rois d'Alexandrie et de Pergame se mirent à rivaliser de magnificence pour se former de riches bibliothèques, ils chargèrent les savants qui vivaient à leurs cours de rechercher les ouvrages antiques qu'ils pourraient se procurer Ceux-ci surent se rendre cette mission fort lucrative ; mais un jour arriva où la mine des livres anciens s'épuisa, et la source de ces profits s'arrêta avec elle. Ce fut alors qu'un d'eux imagina de fabriquer lui-même un ouvrage sous le nom d'un ancien poète ou ancien voyageur dont la mémoire avait survécu jusqu'alors, et de vendre cette production menteuse au même prix que les premières qu'il avait fournies. Ce fut un éclair pour les autres : tous en foule se firent ses imitateurs, et il se forma ainsi toute une école de faussaires qui infesta en peu de temps de ses compositions indigestes les bibliothèques des rois macédoniens d'Egypte. Ce qu'il se forgea ainsi de faux poëmes d'Hésiode, de faux chants de Linus et d'Orphée, de faux traités antiques de cosmographie, de mythologie, de géographie et d'histoire ne se saurait penser, si l'on n'en avait pas dressé depuis l'innom-

brable liste. On inventa jusqu'à des écrivains anciens pour leur attribuer de ces œuvres apocryphes. C'est alors qu'apparurent ces Cadmus de Milet, ces Xanthus de Lydie, ces Charon de Zampsaque, etc., ignorés jusque là d'Hérodote, de Thucydide, de Xénophon, d'Aristote, et qui n'ont jamais existé que dans les assertions menteuses des Denys de Mitylène ou des Scytobrachion.

On trompait aussi sur son propre nom : Hécatée d'Abdère produisait ses œuvres sous le nom de son homonyme Hécatée de Milet, mort depuis trois cents ans. Un Hellanicus Alexandrin donnait pour auteur aux siennes le véritable Hellanicus de Lesbos, qui vivait du temps d'Hérodote. Faussaires des deux sortes n'y mettaient pas d'ailleurs plus de mystère et ne se souciaient pas plus de la vraisemblance. Un d'eux n'imagina-t-il pas d'attribuer à Aristote un travail où il était question de faits postérieurs à la mort du grand philosophe ? Dans ce temps de faible critique, il fallait que la fourbe fût bien grossière, qu'elle brûlât les regards, pour qu'on songeât à la reconnaitre ; d'ailleurs, ceux-là mêmes qui auraient dû ouvrir les yeux des rois sur ces indignes tromperies en étaient pour la plupart les complices, sinon les auteurs. L'audace devint telle qu'au temps même de César, un certain Denys osa écrire en patois phrygien un poëme en vers sur les aventures de Bacchus et de Minerve en Libye, et le présenta hardiment comme l'œuvre originale du héros Tymœtès, cousin-germain de Priam et contemporain du siége de Troie. Mais vous croirez peut-être, Messieurs, que la fraude fut aussitôt signalée et que le faux

Tymœtès fut d'abord relégué honteusement au fond de quelque bibliothèque : ce serait bien mal connaître les Grecs. Loin de là, c'est cet ouvrage qui figure à la place d'honneur, en tête de l'Histoire universelle de Diodore, quand, avant de commencer l'histoire des hommes, il traite de l'histoire des dieux qui les ont précédés sur la terre.

Ces livres apocryphes ont causé bien du mal ! Compilés à l'aide de morceaux pris çà et là, chez les auteurs déjà célèbres, complétés de détails plus récents, parfois tout modernes, ils présentaient dans un même cadre des faits d'origine et d'âge tout à fait différents et leur donnaient pour date commune une époque antérieure de plusieurs siècles souvent à leur âge réel. Trompés par ces dates menteuses, d'autres venus après eux reproduisaient leurs affirmations, et c'est ainsi que se forma cet inextricable réseau d'erreurs antiques dans lequel se débat si péniblement la critique de nos jours.

Ce n'est pas cependant, Messieurs, que la Grèce n'ait eu parfois aussi des historiens véridiques, des géographes sérieux, de grands et puissants philosophes. Il suffit de nommer Hérodote, Thucydide, Socrate, Xénophon, Platon, Aristote et quelques autres, pour prouver que le mensonge ne régnait pas sans partage dans la science du temps ; mais ceux-là sont ceux qu'on nous fait connaître dans nos écoles où l'on n'a garde de nous parler des autres. Qu'on jette les yeux sur une bibliothèque grecque bien complète : à côté d'un Hérodote que de Ctesias ! à côté d'un Socrate que de sophistes sans foi ! à côté d'un Aristote quelle armée de Callistènes menteurs ! — Ce

n'est pas non plus que la Grèce n'ait produit de bons critiques, doués d'un sévère esprit d'examen ; mais ceux-là étaient noyés dans la foule des vulgaires scholiastes et des commentateurs maladroits : d'ailleurs ces critiques sont venus tard, trop tard pour que leur œuvre ait pu produire de sérieux résultats. Certes, ils ont élagué de la science bien des livres apocryphes; mais ceux-là seulement où la fraude s'étalait avec trop de cynisme : certes, ils ont signalé bien des erreurs, mais seulement les plus grossières. Là au contraire où la fourbe avait daigné se dissimuler un peu, ils laissèrent subsister bien des réputations mensongères ; ils consacrèrent par leur silence bien des titres usurpés. Peut-être même leur œuvre fut-elle plus nuisible qu'utile, car leurs successeurs, trompés par leur travail incomplet, ont trop souvent pris sur leur foi, pour authentiques, des livres qui ne l'étaient pas, et ont commis, à cause de cela, d'étranges méprises et d'involontaires injustices. Pour avoir ignoré par exemple que les œuvres dites d'Hécatée de Charon, d'Hellanicus n'étaient que des compilations alexandrines, ils accusèrent Hérodote d'avoir pillé Hécatée, Charon, Hellanicus, et lui attachèrent ainsi cette réputation d'imposture qui, traversant le moyen-âge, a poursuivi jusqu'à nos jours cet honnête historien. Aussi les derniers venus avaient-ils fini par condamner en masse toute la littérature du passé et par flétrir d'un même mépris tous les auteurs de la période antique, quelques-uns même n'en pouvaient parler sans exaspération. « La république des Lettres, s'écriait à ce propos Porphyre, n'est qu'un ramassis de pillards et de faussaires éhontés. »

Il y a certainement de l'exagération dans cette fougueuse apostrophe d'un philosophe indigné; mais on voit, par le tableau que j'ai tenté de peindre, avec quelle prudence il faut s'appuyer sur les anciens auteurs, avec quelles précautions il faut s'aventurer au milieu des dangers de la littérature grecque. L'antiquité est une mer perfide, pleine de bas-fonds, de courants et d'écueils, dans laquelle il faut craindre de voguer à pleines voiles, dans laquelle un navigateur prudent ne doit s'engager que l'œil aux aguets et la sonde à la main.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que — dans l'héritage si mêlé de bien et de mal que nous a laissé le passé — le moyen-âge et l'âge moderne aient rencontré, parmi tant de joyaux littéraires, une grande quantité de perles fausses et de pierres sans prix. Le moyen-âge, tout occupé de ses batailles et de ses prières, se contenta de recueillir ce legs, sans trouver le temps d'en rechercher la valeur. La Renaissance, trop joyeuse de ce bien inespéré, s'en para sans choix, étalant et admirant avec la même candeur les diamants vrais et les faux. C'est depuis cent cinquante ans à peine que la science moderne, plus défiante, a commencé à examiner une à une, avec soin, minutieusement, toutes les pièces de cet étincelant écrin, qu'elle les a étudiées, scrutées, pesées. Travail utile, bien plus qu'utile, absolument nécessaire, assez triste en somme. Car on a dû trop souvent rejeter, dans la masse des pierres tarées et des cailloux sans valeur, bien des brillants que jusque-là avaient conservé à travers les âges leur renom de perles admirables et de diamants de la plus belle eau.

Mais la vérité veut de ces sacrifices! A notre époque, heureusement, ils sont moins nécessaires : l'erreur n'a pas le temps de se créer des droits acquis. Grâce à la diffusion des lumières, grâce au grand nombre des savants et des érudits, elle est à peine née, elle s'est à peine révélée que déjà la science l'a devinée, combattue, réduite à néant et enfoncée avec mépris dans les ténèbres dont elle n'aurait jamais dû sortir. L'hypothèse, surveillée de près par la critique, n'ose plus usurper comme jadis les dehors et les droits de la certitude, et ramenée à son rôle naturel d'avant-garde, a su se rendre utile en cessant d'être dangereuse. L'amour de la vérité règne seul aujourd'hui en souverain, sinon sur le monde entier, (hélas! on n'en peut tant demander aux hommes!) au moins dans les domaines sacrés de la littérature, de la science et des arts. Ailleurs la passion peut l'obscurcir, mais la passion ne pénètre pas dans vos enceintes: aucun tumulte du dehors ne vient troubler le calme profond nécessaire à vos recherches ; vos œuvres peuvent s'y accomplir dans la quiétude et le recueillement : vous savez qu'elles y seront discutées avec justice et sang-froid. Vous comprendrez donc, Messieurs, combien l'on désire entrer dans ces sanctuaires du travail tranquille, quelle joie on éprouve à y être admis, et combien j'ai le droit de vous être profondément reconnaissant de l'accueil sympathique que je viens d'y recevoir de vous.

RÉPONSE

AU

Discours de réception du Capitaine Tauxier,

PAR M. LE DOCTEUR PAUL LEVASSEUR,

Président.

MONSIEUR.

Les réserves que vous faites, au commencement de votre discours, sont l'expression d'un noble sentiment : elles témoignent de votre déférence pour l'Académie, et n'en font que mieux ressortir votre réelle valeur. C'est le propre des natures supérieures de s'ignorer et de s'affirmer à leur insu ! Votre discours nous le prouve éloquemment en nous donnant la mesure de la distinction de votre esprit et de la bienveillance de votre caractère.

Le même sentiment de modestie vous porte à vous demander si votre grade d'officier n'a point été pour beaucoup dans votre nomination ?

Certes, nous sommes heureux de saluer en vous

un digne représentant de l'armée. Vous appartenez à ce vaillant corps d'officiers pour qui le devoir est synonyme de dévouement – de dévouement jusqu'au sacrifice souvent, jusqu'à l'héroïsme toujours — à ce titre vous êtes assurément le bienvenu ; car nous sommes fiers de posséder un de ces hommes généreux qui honorent et font aimer partout la France.

Pour être sincère jusqu'au bout, je dois dire cependant que c'est avant tout le chercheur érudit, l'écrivain séduisant que notre société savante a inscrit au nombre de ses membres, à l'unanimité de nos suffrages. Votre place était marquée parmi nous. Monsieur... Vos recherches scientifiques si intéressantes, vos immenses connaissances et votre beau talent d'écrivain nous ont été révélés dans un rapport que nous a présenté sur vos travaux un de nos plus éminents collègues. Par lui, nous savons quels services vous avez rendus à la cause de la vérité, et au prix de quels labeurs : votre persévérance n'a reculé devant aucune dificulté ; vous avez fouillé tous les auteurs anciens, et votre critique impartiale, mais sévère, à fait justice des erreurs que le temps avait accréditées.

Les conclusions de M. d'Ansas sur votre étude relative au périple d'Hannon, étude si justement remarquée du monde savant, rendent si bien notre pensée à tous, que je ne puis résister au plaisir de les citer textuellement.

« Nous sommes, dit M. le rapporteur, en présence « de l'œuvre d'un vrai savant, et d'un fait, il ne se « peut plus honorable pour notre armée. On se plaît « à voir, aux avant-postes, un soldat, les mains sur

« ses armes, consacrer les loisirs que lui accorde le « devoir militaire, à faire avancer la science sur un « point ; surtout quand le résultat de ses recherches « est un travail hors ligne, comparable pour le fond « aux meilleures monographies d'Allemagne, et très « supérieure à celles-ci pour la clarté de la forme. »

Les mémoires que vous avez communiqués à l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres, et les articles par vous publiés dans différentes revues scientifiques, présentent ce cachet de distinction et d'éloquence qui caractérise vos œuvres.

Je ne saurais analyser ici toutes ces publications ; elles sont trop considérables pour que je puisse le faire avec profit : elles embrassent l'histoire ancienne, l'histoire du moyen-âge, l'archéologie, la linguistique, c'est-à-dire presque toutes les branches des connaissances humaines ! Elles ont toutes pour but de nous faire mieux connaître l'Afrique ancienne, pour nous éclairer sur l'Afrique actuelle ; c'est dire que le soldat et le savant ont uni leurs efforts dans l'intérêt supérieur de la science et de la patrie.

En ce moment, je dois me renfermer dans le cercle que vous m'avez tracé, Monsieur, en nous parlant des anciens. Avec vous je dirai qu'il est regrettable que tous les documents historiques concernant les premiers temps de la Grèce aient disparu, et qu'il est plus fâcheux encore que des esprits faux aient osé en fabriquer d'apocryphes. Mais, à défaut d'histoire, il y a les traditions : je sais bien que celles-ci sont loin d'avoir l'autorité de la première : cependant elles ont leur importance et même leur utilité. Quand il s'agit de porter un jugement sur une na-

tion passée, ce n'est pas en interrogeant les faits seulement qu'on peut avoir le secret de sa vie : il faut appeler à son aide le génie qui l'animait, et qui plane toujours quelque part, au-dessus d'elle. Le récit des faits, si exact fût-il, ne la ferait connaître que d'une manière imparfaite : ses mœurs, sa religion, ses lois; les efforts qu'elle a déployés à l'intérieur. les luttes qu'elle a soutenues à l'extérieur, nous fixent non moins sûrement sur le degré de civilisation qu'elle a atteint et sur l'influence qu'elle a exercée autour d'elle. Son origine et ses développements sont aussi la source de précieux renseignements.

A une époque que l'histoire ne peut préciser, la Grèce fut occupée par les Pelasges, qui étaient venus de l'Asie-Mineure. A côté d'eux, l'on vit bientôt s'implanter sur ce sol fertile une colonie égyptienne avec ses savants et ses prêtres; puis des colons phocéens, que l'on retrouve partout, jusque dans l'antique Gaule, les suivirent de près; enfin, les Soniens et les Doriens, partis comme les Pelages des côtes d'Asie, vinrent à leur tour leur disputer la possession de ces régions splendides. Et l'Hellade et le Péloponèse subirent bientôt leurs lois.

Avec des origines aussi diverses, le caractère grec ne pouvait manquer de se présenter sous des aspects multiples. C'est un mélange de force et de grâce, de grandeur et de faiblesse, parfois de science profonde, ou de grossière naïveté qui se fait jour dans les écrits et dans les actes de ce peuple, même à une époque relativement avancée.

Au début, Hercule, leur premier héros, une créa-

tion de l'esprit grec si vous voulez, résume parfaitement ce bizarre ensemble. C'était, aux temps primitifs, le type qui personnifiait la force et l'habileté : tous les regards des jeunes Grecs étaient tournés vers cet idéal qu'ils s'efforçaient de reproduire dans leur personne et dans leur vie.

Comme vous l'avez dit, Monsieur, l'Enygme et la Fable ont prévalu à l'origine de la nation grecque ; l'allégorie était la base de l'enseignement dans les écoles et dans les temples ; ses formes et ses allures se sont modifiées suivant les époques et les générations qu'elle instruisait. Avec le temps, l'Hercule primitif se transforme et devient un héros de premier ordre qui montre à ses contemporains le chemin de Pergame. Il y a là peut-être plus qu'un enseignement ; on dirait un prélude.

Il ne faut pas oublier que cette nation, à peine sortie de l'enfance, se préparait en vue d'une grande guerre, destinée à établir pour longtemps sa prépondérance dans le monde antique. Sparte et Pergame allaient en venir aux mains. Déjà la lutte était engagée depuis longtemps dans l'ombre. La ruse, qui avait conduit Hercule ou tout autre à Pergame, répond à l'audace et à l'astuce des Troyens : c'était le commencement de cette guerre de géants aux limites de laquelle la chute de Troie et le triomphe final de la race grecque sont venus ouvrir de nouveaux horizons à la civilisation.

L'histoire n'a pas enregistré les hauts faits de cette lutte héroïque, mais la poésie nous en a transmis les détails dans ce langage sublime que tous les âges ont admiré tour à tour.

Sans doute les récits du poète ne valent pas le témoignage de l'historien. Le premier peint plutôt qu'il ne parle : il ne s'attache point à la vérité absolue, et va chercher ses effets de lumière dans le monde des idées ; mais les faits n'en sont pas moins le point de départ du récit, c'est-à-dire le dessin du tableau qu'on admire.

Cette époque, rendue à jamais célèbre par les impérissables récits d'Homère, est celle des rois conquérants et des nobles batailleurs. Le goût des aventures, le courage indomptable et l'orgueil des guerriers de grande race, caractérisent cette période.

On se prend à aimer avec le poète ces héros si terribles pendant la lutte, et pleins de générosité dans la victoire. On les suit avec intérêt quand ils quittent la bataille pour aller offrir des sacrifices aux Dieux, et revenir ensuite plus ardents au combat. On aime les héros, en admirant le génie du divin poète qui les a immortalisés.

La critique, il est vrai, a discuté l'œuvre d'Homère : elle a été jusqu'à nier l'existence du roi des poètes, pour ne voir dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* qu'une collection de récits ou de chants tombés de la plume ou des lèvres des différents poètes qui ont suivi cette époque. Mais l'*Iliade* et l'*Odyssée*, ces chefs-d'œuvre du genre épique, sont là pour affirmer leur commune origine. La disposition de l'œuvre, l'admirable peinture des caractères, l'harmonie et l'égalité du style démontrent au-delà de l'évidence qu'un génie unique a pu seul créer ces immortels ouvrages. D'ailleurs, si ces chants étaient l'œuvre d'un groupe de poètes, il faudrait admettre l'impossible. Par quel prodige,

en effet, cette nation aurait-elle produit tout un groupe de poètes de génie ? Et par quel plus étonnant prodige encore ces génies auraient-ils chanté sur le même ton les mêmes héros, en les prenant dans des situations différentes? S'il en pouvait être ainsi, il y aurait lieu d'admettre que l'histoire a oublié d'enregistrer un siècle plus grand, plus glorieux que celui de Périclès. L'esprit et la raison s'y refusent avec la même énergie.

La critique doit désarmer et s'incliner devant le grand Poète de l'antiquité. Tous les siècles ont acclamé à l'envi le nom d'Homère ; sa mémoire est impérissable comme son œuvre.

Hésiode, dont vous avez étudié les ouvrages, ne peut lui être comparé sous aucun rapport. Dans la *Théogonie* et les *Boucliers d'Hercule*, cet auteur a voulu nous initier à la connaissance des dieux : les efforts de son imagination impuissante n'ont servi qu'à mettre en relief la médiocrité du poète. Homère avait grandi ses héros jusqu'aux dieux ! Hésiode a fait descendre les habitants de l'Olympe au-dessous des hommes.

Enfin les descriptions relatives à l'Atlantide qu'on lui doit ne sont, elles aussi, remarquables que par leur faiblesse. Les conceptions fantaisistes qu'elles expriment n'ont pu avoir cours que chez un peuple avide de connaître et de tout expliquer. Ici, ce n'est plus l'hypothèse avec ses aperçus séduisants qui s'égare, c'est l'invention mise au service de l'erreur qui s'étale avec complaisance.

La science en a fait justice en vouant à l'oubli l'auteur et ses doctrines. C'est ainsi que vous exercez la critique, Monsieur. Dans vos mains,

cette méthode scientifique éclaire la voie, écarte les parasites, et fait place nette dans le domaine de la science; de plus elle remue le sol et prépare une fertile moisson dans le champ de la vérité. La science moderne procède de la sorte : elle laisse de côté les traditions légendaires et va à la recherche des faits; avec Bacon, elle n'admet pour vrai que ce qui est *évidemment démontré tel*. Quand il s'agit des anciens, c'est dans le sol par eux foulé, qu'elle cherche les traces de leur passage ; des fouilles heureuses ramènent au jour les débris ensevelis de leur civilisation et projettent une lumière nouvelle sur la grandeur et la puissance de ces peuples disparus. Ainsi les recherches pratiquées en Asie, en Egypte, nous ont renseignés beaucoup mieux que les descriptions les plus poétiques sur le degré de développement de ces empires qui rayonnèrent autour de Ninive et de Babylone, de Memphis et de Thèbes. De même celles que de hardis explorateurs sont allés faire au cœur même de l'Asie nous ont révélé dans ces régions lointaines une civilisation non moins avancée.

L'histoire est muette sur tous ces points : le lien à établir entre ces foyers serait donc impossible; cependant il semble non moins impossible d'écarter toute relation entre eux. Quand l'esprit réunit dans une même pensée ces grands centres, comme l'œil embrasse d'un seul regard les astres dans la nuit, ce n'est plus seulement le souvenir de ce qui fut grand, riche et prospère qui impressionne l'âme ; une idée supérieure illumine ces ruines brillantes, elle nous montre la civilisation descendant de ces hauts sommets que supporte le Thibet pour se diviser en deux grands

courants : l'un se dirige vers l'extrême Orient qui nous a précédé dans la voie du progrès ; l'autre atteint l'Egypte, puis la Grèce, pour de là gagner Rome et venir enfin élever ses monuments parmi nous.

En retraçant ces grandes lignes suivies par le génie de l'humanité, je me suis peut-être égaré dans les nuages de l'hypothèse ; cependant je crois être resté sur le vrai terrain scientifique. L'hypothèse doit être contenue, mais sa puissance ne saurait être récusée tout-à-fait, même par la science la plus sévère.

C'était la méthode en faveur chez les anciens : elle naissait toute parée dans leur imagination vive, et prenait tout naturellement un corps aux yeux du peuple étonné et ravi.

Sans vouloir justifier les écarts de l'imagination chez nos devanciers, je serais assez porté à l'indulgence à leur égard en pensant aux services que cette méthode a dû rendre en surexitant parmi eux l'amour du beau et du grand qui conduit toujours finalement au vrai.

Au milieu des incertitudes et des obstacles que l'histoire n'a pu dissiper, constatons avec les philosophes la mission de ce peuple placé à la tête de la civilisation antique. Rappelons-nous ce que dit l'un d'eux :

« Sur cette terre, éclairée par un beau soleil, baignée par des mers pittoresques, parée jusqu'à la profusion des ornements d'une végétation vigoureuse, la Providence avait jeté une race d'hommes non moins admirablement organisée ; race active, brave, d'une imagination audacieuse et poétique ; amie de l'eau et des montagnes et, par conséquent, de l'indépendance

et des hasards; propre à tout, à la philosophie comme aux affaires ; aux arts comme à la vertu ; aux travaux de la guerre comme à ceux de la paix. »

« Si jamais peuple fut prédestiné par le ciel pour un destin spécial, ce fut celui-là. Il le fut pendant dix siècles, puisque pendant dix siècles il marcha à la tête de l'humanité, lui frayant une route immortelle ! Il le fut avant tous les autres, puisque ce fut par lui et pour lui que prit définitivement racine, au milieu de l'humanité, cet arbre de la civilisation, qui doit, à la longue, couvrir la terre de son feuillage. Il a été grand entre tous, ce peuple de guerriers, de législateurs, de savants et de poètes : si la ruse et l'habileté tiennent une certaine place dans son histoire, la force, la grâce, le génie enfin, y gardent assurément la première. »

Athènes et Rome, nous sommes fiers de le redire, sont les deux sources pures où nous avons puisé notre supériorité dans les lettres et les arts ; bien que plus ancienne, la première est encore pour nous la patrie d'origine chère entre toutes ; nos souvenirs et nos aspirations nous ramènent sans cesse vers ce passé glorieux qui rappelle par ses chefs-d'œuvre en tout genre le Beau, l'Idéal sous toutes ses formes. Le culte que nous lui avons voué n'a d'égal que celui que nous partageons, avec vous, pour la vérité.

UNE TOURNÉE

D'INSPECTION DANS LE VEXIN,

PAR UN MAÎTRE DES REQUÊTES,

En 1648,

Par M. J. FÉLIX.

Un hasard heureux m'a mis en possession d'un manuscrit qui n'est pas sans intérêt pour l'histoire : c'est le procès-verbal en double exemplaire d'une visite faite en 1648 dans les principales villes du Vexin par Charles Maignart de Bernières. Les inspections, sinon périodiques, au moins fréquentes, que l'ancienne monarchie confiait aux Maitres des requètes n'avaient pas le privilège d'être sympathiquement accueillies par les intendants et les autres fonctionnaires dont les actes subissaient ainsi un contrôle gènant; elles n'obtenaient pas plus de succès auprès des Parlements toujours jaloux de leur indépendance. Ces susceptibilités multiples allaient bientôt entraîner la royauté à re-

noncer à cette source utile d'investigations : la tournée que nous rappelons est la dernière qui ait été faite en Normandie, et cette circonstance seule, en fixant l'état de cette région à une date précise, suffirait à motiver la curiosité qui s'attache à de pareils sujets. Les signatures apposées sur l'original du document que nous signalons, la forme vive des appréciations qu'il contient, adoucie dans la copie qui les reproduit et dont le style se tempère d'une réserve plus officielle, le nom de l'auteur dont la famille figure avec honneur dans nos annales parlementaires, ne contribuent pas moins à solliciter l'attention. Elle s'accroît lorsque l'on songe que le tableau est tracé à la veille de la Fronde, à une époque où, sous une régence difficile, la misère publique va s'aggraver des maux de la guerre civile et étrangère, et quand on se souvient que l'homme appelé par le devoir de sa charge à remplir cette mission, quittant bientôt les honneurs pour se consacrer aux pratiques les plus austères de la religion, méritera d'être placé non loin de son contemporain saint Vincent-de-Paul et sera confondu avec Du Gué de Bagnols, son collègue et son ami, dans cette touchante appellation qui trahit leur charité aussi active que discrète, « les Procureurs généraux des pauvres. » L'amélioration matérielle et morale du sort des prisonniers, la prompte expédition des procès, le recouvrement des impôts, le soulagement des contribuables, sont les points principaux qui appellent l'examen de M. de Bernières, et les décisions qu'il est amené à rendre découvrent, avec ses sentiments d'humanité, une situation qu'il n'est pas indifférent de constater. Suivons-le dans son voyage

administratif, et cette opinion, je l'espère, sera partagée par tous ses compagnons de route.

Le 9 octobre 1648, Charles Maignart, seigneur de Bernières, conseiller du Roy en son conseil et Maître des requestes ordinaire de son hostel, arrivait à Mantes pour « s'informer suivant le deub de sa charge « et en exécution des ordonnances si les officiers « dudit lieu fesoient leur devoir en l'administration « de la justice et observation d'icelles ordonnances et « sçavoir quel étoit l'estat des prisons et celuy des « prisonniers. » Après avoir mandé « les lieutenant général et procureur du Roy au bailliage siège présidial, le président ancien et l'un des élus en l'élection et le maire de la dite ville, » il se transporta aux prisons.

Le régime des prisons était alors plus rigoureux qu'il ne l'a été depuis ; la détention, cependant, comme l'a si bien fait ressortir M. de Beaurepaire dans ses savantes recherches sur les anciennes prisons de Rouen, n'était que rarement une peine ; elle était surtout préventive et servait le plus souvent, soit de moyen de contrainte pour obliger les citoyens à l'acquittement d'une dette, soit de garantie contre l'évasion d'un criminel dont le procès s'instruisait. Nourris à leurs frais, nourris du pain du Roi, nourris par la bienfaisance publique, les prisonniers manquaient souvent du nécessaire. Les donations fondées en leur faveur s'exécutaient quelquefois assez incomplétement pour motiver des réclamations dont la vivacité se traduisait même en des désordres qui attiraient sur leurs auteurs les sévérités de la justice.

Les registres de la Tournelle du Parlement de Normandie mentionnent à soixante années d'intervalle deux incidents épisodiques qui confirmeraient, s'il en était besoin, cette assertion.

Le Premier-Président de Brynon avait, de son vivant, aumôné aux prisonniers de la conciergerie du Palais-de-Justice de Rouen le revenu de plusieurs héritages loués à Roussel, afin de leur fournir de la bière. Au mois d'août 1549, les prisonniers se plaignirent, alléguant non-seulement que la bière était aigre et puante, mais ajoutant que depuis huit jours ils n'en recevaient même plus. Bihorel, chargé de cette fourniture par la Cour, est cité devant elle ; avec une audace qui dès cette époque n'était pas inconnue aux falsificateurs de boissons, il soutint d'abord que sa bière était excellente, défiant même qn'on en pût trouver de meilleure ; mais quittant bientôt ce terrain peut-être glissant, il s'excusa sur ce que Roussel ne payait pas ses fermages : faute d'argent, il n'avait pu acheter de grains, et c'est pourquoi depuis huitjours il n'avait pas livré la boisson réclamée par les détenus. La Cour condamne Roussel à payer ses loyers et Bihorel à fournir de la bière de bonne qualité (Tournelle, 23 août 1549).

En 1612, une scène tumultueuse avait été inspirée par des motifs moins sérieux. Une demoiselle de Rouen envoyait tous les matins aux prisons du Parlement et du Bailliage deux œufs pour chaque détenu. Les œufs n'étant pas en quantité suffisante, la ration fut un jour réduite de moitié ; la servante qui les apportait fut alors injuriée, son panier vidé et le contenu brisé sur la muraille. Cette équipée entraîna la

mise au bas-cachot de trois des plus mutins ; ils y furent retenus trois jours, au pain et à l'eau, et privés, sans doute, de l'aliment qui avait été la cause de leur indiscipline. (Tournelle, registre des interrogatoires, 1er juin 1612.)

Une visite des prisons au XVIIe siècle était, on le conçoit par ces exemples, une occasion de découvrir des abus, d'entreprendre des réformes. A Mantes, la messe ne se célébrait pour les détenus que les jours de grandes fêtes ; de Bernières ordonna qu'ils y assisteraient tous les dimanches. Un seul individu y était alors emprisonné pour dette envers un ecclésiastique de Paris ; le procureur du créancier y consentant, il fut mis en liberté moyennant caution.

Le maître de requêtes se transporte ensuite en l'audience où sont mandés les principaux officiers de l'élection. Eustache Apoil, président ancien en ladite élection, Jean Barquillon, premier élu, interrogés sur les griefs que l'on peut alléguer, répondent que « le principal subjet des plaintes est sur la surcharge « des tailles qui est en ladite élection, ce qui est cause « que les recepveurs sont dans l'impossibilité de « faire le recouvrement des deniers de ladite taille, « et pour la pauvreté et nécessité du peuple et sté- « rilité de l'année. »

Le maire et les échevins arrivent à leur tour, et leurs doléances ne sont ni moins fondées ni moins lamentables : « Il y a eu, » disent-ils, « un grand « nombre de passages et logements de gens de guerre « tant de pied que de cheval et notamment en la pré- « sente année jusques au nombre de quatre vingt qua- « tre passages auxquels ils ont payé et délivré l'estape,

« conformément au règlement du Roy et pan-
« carte. »

L'on comprend que de pareilles charges rendaient difficile le recouvrement des impôts, et l'on n'est pas étonné de voir aussi « Martin Baudon, commis pour « faire la recepte des aydes de ladite élection, » remontrer « que depuis dix ou douze ans en ça il a « toujours eu de l'empeschement au recouvrement « des aydes tant en ville qu'aux villages mesme par « les gentilshommes pour rayson de quoy il y a in- « formations faictes, et notamment le jourd'hui au « village d'Issou ; » il ajoute que « les taverniers de la « ville et plusieurs autres habitants font refus de le « payer mesme le menacent de le maltraicter et ses « commis et de mettre le feu à son bureau. » Le maire et les échevins protestent contre la déclaration de ces faits dont ils disent n'avoir aucune connaissance ; s'il y a eu quelque émotion dans le peuple, elle ne peut avoir pour cause que les violences des commis de Baudon qui ont mis l'épée à la main le mercredy précédent pour incarcérer un habitant de Mantes. En attendant que le litige soit jugé par la cour des aides, de Bernières ordonne à Baudon de rien recevoir au delà de ce qui lui est dûment attribué, défend aux habitants tout attroupement sous peine de la vie et prescrit l'enregistrement du bail des aides qui, sans doute en vue de favoriser quelque exaction, n'avait pas été opéré.

De Mantes, Maignart de Bernières se rend à Vernon. « Le chasteau et forte place qui est au bout du pont » était affecté à la détention des prisonniers de guerre, « au nombre de quatre-vingt quatre, » disaient les

bourgeois ; « l'un desquels seroit décédé dans l'hos-
« pital où il auroit été conduit malade pour y être
« pansé et médicamenté ; et en après, deux autres
« s'estoient aussy trouvez malades, ayant esté con-
« duicts à mesme fin se seroient evadez nuitamment
« dudict hospital par les latrines. Ce qu'ayant esté
« raporté ausdicts eschevins auroient envoyé à la
« recherche et auroient repris l'un d'iceux, lieutenant,
« et remis dans ledict chasteau et encore qu'ils
« eussent apporté toute précaution pour la garde
« d'iceux, et que pour cet effet ils ayent toujours
« posé corps de garde à la porte dudict chasteau et
« sentinelle sur le bord des fossez, si est néanmoins
« que ledict jour sur les deux heures après minuit
« vingt-cinq desdicts prisonniers par le moyen d'une
« corde qu'ils auroient eux-mesmes tissue d'une cou-
« verture que portoit un d'eux, allemand de nation,
« auroient rompu de force et violence deux barreaux
« de fer des fenètres du dict chasteau et descendu
« ensuitte par ladicte corde de la hauteur de plus de
« huict toises ou environ, que pour tesmoigner leur
« fidélité et affection aux commandements de sa Ma-
« jesté ils leur auroient fourny tous les vivres or-
« donnés par sa lettre de cachet et qu'incontinent
« après qu'ils s'estoient apperceus de ladite evasion
« ils auroient envoyé en diligence près de trente
« hommes tant à pied qu'à cheval pour la recherche
« desdits prisonniers avec ordre d'aller jusques aux
« frontières du Royaume. »

A deux reprises cette activité fut récompensée par le succès : les fugitifs repris entre Beauvais et Amiens, au nombre de quatorze, déclarèrent qu'ils

s'étaient sauvés de la prison pendant trois nuits consécutives. Une ordonnance enjoignit aux échevins de réparer les dégâts causés par cette évasion et leur prescrivit, ce qui ne semble pas inutile, « de redoubler leurs gardes tant de jour que de nuict. »

Maignart de Bernières ne quitta pas le château sans avoir choisi avec les échevins « un lieu décent et con-« venable pour y bâtir et établir une chapelle ; les « religieux pénitents du tiers ordre de Saint François » offroient « soubs l'autorité de l'archevesque de « Rouen et avec la permission du curé de la par-« roisse de faire la mission aux dits prisonniers et « célébrer quelquefois la messe audit lieu et les « eschevins » promirent d'y « envoyer un prestre en « l'absence desdits relligieux. »

Après le château et les prisonniers de guerre, de Bernières visite les « prisons royalles » de Vernon ; il était accompagné de « Maistre Claude Louis, procureur « du Roy antien au siège royal dudit Vernon, de « Maistre Jean Le Tellier antien advocat de Sa « Majesté esleu en l'eslection d'Andely Vernon et « Gournay, et de Thomas du Coudray, concierge « ès dites prisons. » Il trouve qu'il y avait « de « grandes réparations à faire et que les lieux com-« muns estoient tout plains dès il y a très longtemps, « ce qui cause une infection et puanteur très grande « et insuportable aux prisons et une incommodité « préjudiciable aux prisonniers, et que faute desdites « réparations non faites il n'y a aucune sureté pour « la garde desdits prisonniers lesquels s'évadent « facilement. » Mais son zèle est forcé de s'arrêter devant les obstacles que la législation féodale lui im-

pose : le Roi a aliéné ses droits ; c'est à l'engagiste du domaine et de la vicomté de Vernon (1) qu'il incombe de faire les réparations, et il doit se borner à donner acte de cette situation qui réclamait une solution urgente, et à déclarer qu'il en sera par lui « fait « rapport où il appartiendra. » Les infortunés détenus, dans ces conditions mortelles, seront réduits à attendre les effets que produira la démarche officielle si vaguement annoncée.

Quels étaient ces hommes incarcérés dans ces cachots malsains ? On n'y comptait aucun criminel. Les uns étaient emprisonnés pour « deptes civiles, » et le rédacteur du procès-verbal indique qu'il n'a pu les soulager. Quant aux autres, ils sont retenus à l'occasion « des deniers des tailles. »

Le recouvrement des impôts sous l'ancienne monarchie a donné lieu à de nombreuses réclamations ; si leur forme a été souvent déclamatoire, l'on voudrait et l'on ne peut les taxer d'exagération. Les exactions des receveurs, pour faire produire à l'impôt le résultat le plus fructueux, se traduisaient par le choix arbitraire des collecteurs responsables du paiement des habitants de leur paroisse ; d'autres procédés, qui dénotaient la cupidité la plus ingénieuse, plongeaient ces malheureux dans la misère et le désespoir. Les cahiers des Etats de Normandie, recueillis par M. de Beaurepaire, contiennent à cet égard

(1) Le Roi est dans l'usage d'aliéner des biens ou droits de son domaine, moyennant un capital, à condition que l'aliénation ne durera que jusqu'à ce qu'il plaise à Sa Majesté de rembourser ce capital, et ces aliénations s'appellent *Engagements*. (Houard, *Dict. du Droit normand*, V° engagements.)

des plaintes qui méritent d'être relevées. En 1613 (art. IV), l'on suppliait le Roi « de faire défenses aux « receveurs des tailles, de délivrer aux collecteurs « plus d'une quictance sur une seule nature de de- « niers, pour ce qu'en Normandie se lèvent plusieurs « sommes de diverses natures, et les receveurs, qui « ont pour droict de chacune quictance dix deniers, « si un collecteur leur porte cinquante livres, au lieu « de bailler une quictance et l'adapter sur une seule « nature de deniers, ils font une répartition en autant « de petites sommes qu'il y a de sortes de deniers « levez, et baillent aultant de quictances comme ils « font de déduction sur toutes les natures de deniers, « et de chacune quictance prennent dix deniers. Telle « paroisse, pour la distraction de l'escu pour les « bastiments de Sa Majesté, ne porte que quatre de- « niers, dont le receveur en prend dix pour la quic- « tance qu'il donne. »

Les promesses du souverain furent sans doute alors suivies d'exécution; l'abus signalé, lucratif seulement pour les fermiers des impôts, ne paraît point s'être perpétué. L'on voudrait pouvoir en dire autant d'une perception non moins injuste, mais profitable à la caisse royale, et que l'on regrette de voir sanctionner dans le cahier de 1614. Les Etats réclamaient contre l'édit qui imposait trois deniers pour livre sur le principal de la taille et crues incorporées par augmentation de gages aux receveurs, et le Roi ne trouvait d'autre réponse à ces plaintes, qui avaient un instant failli empêcher la vérification de l'édit par la Chambre des comptes (voir états de septembre 1614. *Documents*, page 282), que la réponse suivante,

par laquelle il maintenait une exaction avouée : « La dicte attribution a esté faicte aux receveurs, « *sur ce que l'on a esté adverty que d'eulx mêmes ils la* « *levoient par abuz* ; de sorte que, sans accroistre la « charge du peuple, l'on a tiré secours d'eulx pour « les affaires plus nécessaires de ce royaume. »

Une pratique financière aussi défectueuse pesait cruellement sur le contribuable et sur le collecteur chargé de recueillir l'impôt de ses concitoyens. La prison de Vernon renfermait six collecteurs : Jacques Lefebvre, de la paroisse de Portmort, vicomté d'Andely, fut envoyé dans la prison de cette ville, « où il « pourroit estre assisté plus commodément; » Jacques Labbé, de la paroisse de Gâni, et Nicolas du Moutier, de la paroisse de Pressigny-l'Orgueilleux, furent retenus jusqu'après l'audition des receveurs des tailles; Gilles Bouteville, de la paroisse Sainte-Geneviève-les-Gani, fut mis en liberté pour quinze jours moyennant caution. Quant à Simon Estienne et Pierre Lemercier, leur pauvreté paraît avoir vivement intéressé le charitable visiteur qui, « attendu qu'ils sont « collecteurs de la basse eschelle et dans l'impuis- « sance de faire aucune advance pour ladite paroisse « de Notre Dame de l'Isle, ordonne leur élargisse- « ment, sauf aux recepveurs des tailles à se pourvoir « contre les collecteurs de la haute eschelle. »

Avant de quitter Vernon, de Bernières eut une occasion nouvelle (les prisons d'Andely devaient lui en fournir une bien triste), de constater à quel abandon préjudiciable étaient réduits les pays engagés par le Roi. Le pont menaçait ruine, et malgré l'avis donné au duc de Nemours, qui avait « le do-

« maine engagé du Bailliage de Gisors, » obligé à le réparer, aucun travail n'avait été pratiqué. Il donna acte de leurs « remontrance et requisition » aux « vicomte et gens du Roy, » et promit d'aviser le duc de Nemours.

Une difficulté s'était élevée à Andely entre le receveur des domaines et le receveur des tailles, au sujet du pain des prisonniers que chacun d'eux se refusait à fournir, sans s'inquiéter de savoir ce que, pendant la querelle, deviendraient les malheureux privés de nourriture. Le procès-verbal qui relate cet incident est navrant dans sa simplicité officielle : « Paul « Anquetin, geollier et garde des prisons, nous a dict « et remonstré qu'il y avait un très mauvais ordre « attendu qu'il ne luy estoit rien fourny pour la « nécessité des prisonniers principalement pour les « criminels et que depuis sept ou huict mois en ça « un nommé Lévesque, constitué prisonnier à la « requeste de Mre Nicolas le Mercier procureur du « Roy, *y seroit demeuré malade faute de vivres et enfin* « *décédé après trois semaines de disette et nécessité* et « que luy avoit fourni du pain trois mois de temps « à ses frais et despens dont on ne luy tenoit « aucun compte. Sur quoy nous aurions enquis le « sieur Bouloche faisant pour le procureur du Roy « pour quelle cause et raison luy et ses collègues « n'ont point tenu la main à ce que les recepveurs « du domaine eussent à fournir le pain du Roy aux « prisonniers. Lequel nous a remonstré que le pain a « toujours esté livré par le recepveur du domaine, *sinon* « *pendant les contestations d'entre lesdits recepveurs du* « *domaine et les recepveurs des tailles et que ce pouvoit*

« *estre environ le temps que ledit Levesque estoit prison-*
« *nier*, lequel avoit partie civille *et n'a pas manqué de*
« *pain*, comme nous a dict le geollier, *ayant vescu*
« *pendant la contestation d'aumosnes* ; lequel Boulloche
« nous a aussy dict en avoir fait remonstrances au
« procureur général du Parlement après diverses
« plaintes qui auroient esté faictes pour ce subjet et
« qu'il estoit intervenu arrest du Conseil qui y avoit
« pourvu et ordonné que le pain des prisonniers se-
« roit fourny par le recepveur du domaine ainsy qu'il
« en avoit esté usé par le passé et auparavant la dé-
« claration du Roy qui descharge les sieurs enga-
« gistes des charges locales du domaine. »

Confondus avec les prisonniers civils et criminels, des soldats espagnols que les habitants se déclaraient dans l'impuissance de nourrir, se seraient trouvés dénués même des secours de la religion, si les pères capucins du Grand-Andely et les pénitents du Petit n'avaient promis à de Bernières de les « assister pour « le spirituel, ce dont nous les aurions conviés, » dit-il, « comme d'une chose qui seroit très agréable à Leurs « Majestés. » Sa venue ne dût pas moins agréer à messire Denis de la Roque, prestre vicaire de Sainte-Barbe-sur-Gaillon, incarcéré depuis cinq jours, sans qu'on lui eût fait connaître les motifs de sa détention et sans qu'on lui eût fourni de pain. Comme ses compagnons de captivité, ce malheureux ecclésiastique ne pouvait trouver de soulagement dans les pratiques de la piété ; « il n'y avoit jamais eu de chapelle ny « d'autel » dans la prison d'Andely, « encore qu'il y « eust un chapelain destiné et payé pour ce subjet « des deniers du domaine. » Le produit des amendes

appartenait au duc de Nemours qui prétendait ne pouvoir en rien distraire pour la construction d'une chapelle ; le prieur de la chapelle de Saint-Nicolas représentait que son titre ne l'obligeait qu'à célébrer la messe chaque dimanche ; il fut ordonné qu'il officierait les jours de fêtes aussi moyennant une rémunération prise sur le droit de chapelle versé par chaque officier de la vicomté lors de sa réception, et que l'édification de la chapelle serait payée sur les amendes « tant du bailliage que présidial et des ju-« risdictions de la vicomté, prévosté, eslection et « eaux et forestz dudit lieu. »

Les plaintes sont ici encore d'une désespérante uniformité : les recepveurs, au lieu de faire payer ensemble la taille et le taillon, délivrent des contraintes séparées pour ces impositions qui n'en font qu'une, et les contribuables ont à supporter la double taxe nécessitée par cet abus dont une injonction de M. Maignart de Bernières interdit le renouvellement. Une autre exaction est signalée, et une ordonnance prescrit aux huissiers et sergents « de ne prendre qu'une « seule taxe des diligences qu'ils feront dans chaque « paroisse lesquelles ils seront tenus de faire en « mesme jour à peine de concussion. »

Quant aux collecteurs emprisonnés lorsquils se rendent aux marchés des Andelys, Vernon et Gournay, craignant à ce point les rigueurs des recepveurs qu'ils envoient leurs femmes et leurs enfans apporter les deniers dus au Roi, ils sont assez misérables pour exciter la pitié des officiers du siège qui se font les organes de leurs légitimes douleurs.

Il est ordonné qu'aucune arrestation ne pourra

être opérée pour le recouvrement des impôts pendant les jours de marché et jurisdiction. La régularité des audiences est assurée, les juges invités à hâter l'expédition des procès criminels retardée, disent-ils, « par le manque de deniers » et le boulanger « con- « trainct au fournissement du pain » destiné aux prisonniers, sauf son recours contre le receveur du domaine.

Le voyage se continue ; mais si les lieux changent, les ruines et la misère, le désordre et les abus sont partout.

A Pont-de-l'Arche, les habitants, privés de commerce par la rupture des ponts bâtis sur la Seine et de celui construit sur l'Eure, au Vaudreuil, ont eu, depuis deux ans, plus de quarante logements de gens de guerre qui ont séjourné dans leur ville; les dettes qu'ils ont contractées, et que depuis 1637 ils n'ont pu rembourser, ont tellement diminué leur crédit, qu'ils n'ont pu trouver à emprunter de nouveaux deniers que du trésor de l'église. Ils doivent encore les tailles de 1647 et 1648, et « à peine y a-t'il vingt maisons « de contribuables, le reste estant officiers de justice « exempts par leur qualité et le surplus estant pau- « vres gens de journée. » Le sieur de Bellengault, gouverneur du château, promène dans la place Maignart de Bernières ; il lui fait remarquer que les dégradations en compromettent la sûreté et rendent difficile « la garde des prisonniers espagnols qui y « sont à présent, qui sont personnes de considération, » ajoutant que « les soldats et officiers de la garnison « ne peuvent plus servir pour n'avoir receu aucun « payement depuis quatre ans en ça. » Depuis 1643

jusqu'à la bataille de Lens, la ville a dû pourvoir à la subsistance des prisonniers espagnols et a avancé pour cet objet onze mille livres; leur entretien se monte en ce moment à quinze livres par jour, « pour « cinquante et un, tant soldats que sergens et capo- « raux, six alfiers (1), deux mestres de camp, un « colonel de cavalerie, ce qui cause la ruine entière « de ladite ville, la pluspart quittans et abandonnans « pour n'avoir pas de quoy faire subsister leur fa- « mille, ayans vendu leurs meubles. »

Les cachots de la prison sont privés de porte, « en « sorte qu'à peine le geôlier peut renfermer les prison- « niers; » ceux-ci « dépérissent faute de pain. » Le lieu où se tient l'audience est tout découvert, les murailles de l'entrée sont à demi tombées, le siége des juges pourri par la pluie, les planchers de la chambre du conseil prêts à s'écrouler, et la détresse est telle que « lorsqu'il y a des sentences rendues contre les cri- « minels et qu'ils sont appelans à la Cour, ils de- « meurent, faute de deniers pour en faire la con- « duicte, mesmes qu'il ne se trouve aucuns deniers « pour l'exécution des sentences de mort depuis que « le domaine de ladite vicomté a esté engagé. »

A Gisors, le tableau n'est pas moins sombre. Dans la prison se trouvent André Heugueville, détenu pour Louis Heugueville, collecteur de la taille de la paroisse de Saint-Denis-le-Ferment pour l'année

(1) « Alfiere, nom espagnol qui signifie Porte-enseigne et qui est passé dans notre langue à l'occasion des Flamands qui servent dans les troupes d'Espagne. » (Abbé Prévost. Manuel Lexique.) Le mot espagnol est alferez.

1647; « attendu sa pauvreté et vieil aage et qu'il est « emprisonné pour son fils, » il est élargi avec un homme et une femme, arrêtés pour avoir vendu « du faux sel » et qui, à cause de leur pauvreté, deviennent libres aussi.

L'argent manquait d'ailleurs pour la nourriture et la conduite des prisonniers, et le « lieu patibulaire » était « ruiné et tombé par l'antiquité. » De Bernières ordonna qu'il serait reconstruit « sur les plus clairs « deniers du domaine, attendu que les crimes ne « doibvent pas demeurer impunis et pour donner « exemple au public. »

Cet exemple, que des pénalités rigoureuses devaient imposer au peuple, ne semble pas lui avoir été donné par une noblesse longtemps contenue par Richelieu et qui se préparait à une lutte facile contre un gouvernement affaibli. Les plaintes formulées contre elle sont mentionnées par le maître des requêtes qui les reçoit; il ajoute qu'il en fera rapport « au Roy et *à son conseil*, » puis ces mots sont rayés et remplacés par la phrase banale : « où il appartien- « dra, » comme si le découragement gagnait cette âme ardente au bien et ébranlait sa confiance en l'efficacité des mesures qu'il ordonnait, intimant « inhibitions et deffences à tous gentilshommes et « autres faisant profession des armes d'empescher « le cours de la justice et aux sergents de prendre « aucun congé desdits gentilshommes et autres pour « le faict de leurs charges, à peine de privation de « leurs offices. »

Pontoise semble être la dernière ville visitée par Maignart de Bernières ; elle ne le console pas du

spectacle que les autres lui avaient offert. Il met en liberté Louis Marie, l'un des six collecteurs de la paroisse de Briançon, qui n'a pu verser les sommes dues de l'année précédente, et qui « est en grande « pauvreté, joinct qu'il est mort deux de ses consorts « et un tombé en démence à cause de sa grande mi- « sère. » N'était-ce pas le soustraire à la mort ou à la maladie que le tirer d'un lieu où « de mémoire « d'homme » l'on n'avait pratiqué de réparations ? Les cachots en ruine avaient, depuis deux ans, permis l'évasion de quatorze détenus, les chambres destinées à recevoir les juges étaient inhabitables, la chapelle se trouvait en un tel état de dégradation que le prêtre était obligé, pour célébrer la messe, de passer par dessus une planche et exposait sa vie pendant la durée de l'office, les greffes enfin ne pouvaient conserver aucunes minutes ou registres et « lesdits » greffes se baillans à loyer de six ans en six ans, » les greffiers emportaient chez eux les minutes qui se perdaient « journellement. » Le domaine de la ville était engagé à la duchesse d'Aiguillon et avant elle au cardinal de Richelieu, qui ne se croyaient tenus d'apporter aucune amélioration à un gage qu'un remboursement pouvait faire repasser de leurs mains dans celles du Roi.

Les plaintes sont invariables comme les scandales qu'elles dénoncent ; ce sont les contribuables que l'on arrête lorsqu'ils se rendent aux foires, aux marchés, aux jurisdictions ; les sergents réclament contre la concurrence illicite des archers, les receveurs délivrent des contraintes séparées pour la taille et le taillon, le prévost des maréchaux éloigne de leurs juges

naturels les prisonniers qu'il arrête dans le ressort de la ville. Le grief qui termine la longue énumération des souffrances trop réelles qui s'épanchent montre avec quelle habileté les fermiers des impôts profitaient, pour assurer l'impunité de leurs exactions, des conflits de jurisdiction créés par une organisation vicieuse. « Et ce qui est de particulier en ladite « eslection et où il est nécessaire d'apporter remède « pour le soulagement des subjets de Sa Majesté est « qu'encor que ladite eslection de Pontoise soit du « ressort de la cour des aydes de Paris, néanmoins les « contribuables de ladite eslection estant obligés par « forme d'ayde de porter les deniers en recepte en « la ville de Gisors faulte d'avoir par le receveur des « tailles estably un bureau en ladite ville de Pontoise « il arrive que lesdits contribuables estant empri- « sonnez en ladite ville de Gisors ne peuvent avoir « justice, attendu qu'ils n'ont et ne cognoissent aucun « juge dans le district de la cour des aydes de Nor- « mandie, dont quelques-uns sont morts dans lesdites « prisons et les autres y ont esté deux ans. Et mesmes « le receveur des tailles de Gisors et Pontoise élude « les plaintes qui sont à faire contre luy dans le « ressort de la cour des aydes de Paris soubs pré- « texte qu'il ne recognoit que celle de Normandie, et « pour cela ne faict aucune eslection de domicille en « toutes les saisies et exécutions qu'il fait faire dans « l'estendue de l'eslection de Pontoise, dont il arrive « infinité de vexations au pauvre peuple. »

Elle n'avait pas encore sonné cette heure destinée à apporter « au pauvre peuple » un soulagement longtemps et infructueusement espéré : une noblesse

ambitieuse allait même, pour tenter d'arracher le pouvoir à Mazarin, aggraver le fardeau qui pesait sur le pays. Triste époque! en retraçant les événements qui la signalent, qu'ils appartiennent à l'histoire ou à la chronique, l'on s'indigne quelquefois, l'on s'afflige toujours. Ce n'est cependant ni sans intérêt ni sans charme que l'on fouille ce passé qui soulève tant d'émotions : s'il recèle trop de misères, l'on y rencontre beaucoup d'actes et d'intentions charitables ; les faits appréciés avec impartialité démontrent que le bien a été souvent paralysé moins par la volonté des hommes que par les vices d'une organisation sociale et politique que l'avenir seul pouvait transformer, et l'esprit rasséréné se souvient que, comme le grain confié à la terre, le progrès ne mûrit que lentement et que les succès durables de la civilisation n'appartiennent qu'aux efforts de la patience. A côté de cette indulgence que l'étude de la vie intime de nos ancêtres inspire à l'historien consciencieux, se place un autre sentiment aussi vrai et plus consolant. Si un poète a dit qu'il n'est pire douleur dans l'infortune que le souvenir des jours de bonheur, un autre n'a-t-il pas proclamé que ce n'est pas sans quelque satisfaction qu'on voit des maux dont on est exempt? (1) Sans partager l'égoïsme impie du chantre d'Epicure, en jetant même un regard compatissant sur les âges écoulés, pour peu que nous contemplions la route qui s'étend derrière nous, ne sommes-nous pas aisément incités à l'amour du temps présent, et, sans attribuer

(1) Dante : L'enfer, chant V, et Lucrèce : De natura rerum. (commenemcent du livre 2).

à nos lois et à nos mœurs une supériorité absolue, ne nous sentons-nous point portés à remercier la Providence qui a épargné aux générations modernes le rude labeur de celles qui les ont précédées et qui a permis aux enfants de recueillir le bénéfice des luttes et des souffrances des pères ?

NOTES

SUR

CLÉMENT MAROT,

PAR

M. Henri FRÈRE.

Quand on vient de lire un auteur avec une attention soutenue et la volonté de l'étudier, il n'est pas rare de s'illusionner sur la valeur de ses œuvres. Plus on lui aura consacré de temps et de soin, plus le danger de cette illusion grandira. C'est ainsi que le voyageur, arrivant du pays qu'il vient d'explorer, s'en exagère volontiers les richesses et croit y avoir vu des beautés que les habitants, meilleurs juges sans doute, n'y ont jamais aperçues.

Je voudrais ne pas tomber dans cet écueil en résumant l'impression que m'a laissée la lecture attentive de Clément Marot. Qu'on ne croie pas surtout que ces modestes notes aient la prétention de contenir des découvertes ou des révélations. Le moment serait mal choisi pour s'attribuer, en parlant de ce poète, le mérite de la nouveauté. Une splendide

édition de ses œuvres, dont le premier volume (tome II) est déjà paru, et que M. Guiffrey a entreprise avec un luxe extraordinaire, fait à l'*Adolescence Clémentine* une publicité devant laquelle il faut se résigner à se reconnaître le rôle et les torts du dernier venu, dans l'exploration de cette partie du domaine public. Non, Marot ne pourrait plus dire aujourd'hui ce qu'il écrivait en tête de sa première édition de 1532 : — « Je ne sçay, mes très chers frères, qui « m'a plus incité à mettre ces minimes petites jeu- « nesses en lumière, ou vos continuelles prières, « ou le desplaysir que j'ai eu d'en oiyr crier et pu- « blier par les rues une grande partie toute incor- « recte, mal imprimée, et plus au proufict du libraire « qu'à l'honneur de l'autheur (1) ; » — ni ce dont il se plaignait encore en 1538, dans la préface de sa seconde édition : — « Le tort que m'ont fait ceux qui « par ci devant ont imprimé mes œuvres est si grand « et si oultrajeux, qu'il a touché mon honneur et mis « en danger ma personne : car par avare convoitise « de vendre plus cher et plus tôt ce qui se vendait « assez, ont adjousté à icelles miennes œuvres plu- « sieurs autres qui ne me sont rien, dont les unes « sont froidement et de maulvaise grâce composées, « mettant sur moi l'ignorance d'aultruy, et les « autres toutes pleines de scandale et de sédition, « etc. (2)»

Je ne me pique donc pas d'invention. Loin de là, je crois, tout au moins au point de vue de l'opportunité,

(1) Edition Janet en 4 volumes, 1873, T. IV, p. 188 ; se reporter à cette édition pour toutes les citations.

(2) IV, 194.

trouver, dans l'éclat même des travaux critiques entrepris en ce moment sur le sujet qui m'attire, mon excuse de m'y mêler et de m'y introduire, derrière les maîtres. N'y a-t-il pas toujours quelque place pour les glaneurs, sur ce champ merveilleusement fécond, où s'est alimenté, pendant des siècles, le groupe le plus riche de la poésie française ?

La littérature d'un peuple ne renferme pas de pages plus intimes, plus fidèles à lui-même, plus solidaires de sa nationalité que celles de ses poètes. Elles reflètent ses mœurs, ses aspirations de toutes sortes. Elles lui servent de guide quelquefois, et toujours de miroir. Les historiens, les philosophes, les écrivains politiques ne contribuent pas moins à fixer sa physionomie générale. Mais ils s'en faut de beaucoup qu'ils le fassent avec la même bonne foi ; et, dans tous les cas, ils perdent, au milieu de leurs controverses et sous l'influence de l'esprit de parti, le son de la note vraie du siècle que les chants désintéressés du poète recueillent, au contraire, sans aucun calcul.

Ce n'est pas seulement une noble tâche de transmettre ainsi les élans, et, en quelque sorte, le cri des générations contemporaines à celles qui les suivent. C'est l'action la plus populaire et la plus féconde qu'une plume puisse exercer sur le temps présent et étendre sur l'avenir.

Longtemps la poésie française, dépositaire incorruptible du génie national, a gardé dans ses vers le naturel et la clarté, qui furent notre honneur et peut-être notre privilége parmi les autres peuples. Précieuses et incomparables qualités, nullement ennemies

de la grandeur et de l'élévation les soutenant au contraire par l'atmosphère pure et saine dont elles les pénètrent, et n'excluant autour d'elles, sur les sommets où les emporte un vol rapide et droit, que la prétention et la fausseté.

Aujourd'hui que sont-elles devenues ? L'école romantique de la première moitié de ce siècle leur a porté un premier coup. L'école paysagiste et l'école philosophique contemporaines lui en portent un second, plus sensible, plus profond, dont ne consolent plus les magnificences maintenant évanouies dont Lamartine et Victor Hugo savaient au moins l'entourer. Beaucoup de contre-sens de *Jocelyn*, de *la Chute d'un Ange*, *des Recueillements*, beaucoup de sophismes *des Châtiments* et des *Contemplations* ont faussé la rectitude séculaire et la droiture naturelle de l'esprit français. Mais les blessures que lui faisaient ces armes nouvelles s'oubliaient dans l'éclat de la bataille et dans la gloire des combattants. Celles qu'il reçoit aujourd'hui paraissent dans leur nudité. L'acier de l'arme est plus terne, la main qui la porte, plus molle. La médiocrité règne en maîtresse : n'abaisse-t-elle pas tous les combats ? Mais l'épée qui ne brille plus frappe encore. Et déjà, par de fâcheux symptômes, le blessé, trahit sa faiblesse, sinon son agonie. Ce n'est qu'une défaillance, croyons-le. Il reprendra la vigueur et la santé. Mais, pour fortifier cette espérance, ne convient-il pas d'abord de bien étudier la plaie ? Aux maux bien connus, le remède est plus facile.

Eh bien, le mal est énorme. Ouvrez les derniers poètes contemporains, ceux nés après 1830, et qui ont

commencé à écrire sous le second Empire, vous trouverez de l'esprit, de la couleur, du genre, beaucoup de ciselure et d'orfévrerie mais pas de naturel, pas de clarté. Les images philosophiques et naturalistes, démesurément agrandies, illustrent à grand peine un texte vide. Elles se mêlent, se confondent, s'épaississent dans une obscurité quelquefois impénétrable, et lorsqu'on la penètre, dans une association souvent absurde. A la hâte, et parce qu'un choix complet serait à lui seul la matière d'un travail dont ne pourrait sans inconvénient se compliquer celui-ci, je prends quelques exemples.:

Bien qu'on ait combattu dès le petit matin,
Avec les yeux brûlés de poussière, et la bouche
Amère du baiser sombre de la cartouche.

Et je voyais au ciel de subites rougeurs
Haletantes ainsi qu'une haleine de forge.
On entendait des cris de femmes qu'on égorge.

(François Coppée. — *La Bénédiction.*)

Jadis j'aurais vécu dans les cités antiques,
Svelte comme un héros, plus libre qu'un vainqueur,
Et tous mes jours, pareils aux visions plastiques,
Se fussent déroulés noblement, comme un chœur.

Là, j'aurais contemplé l'avenir et la vie
Sur le blanc piédestal de la sérénité.

(Emmanuel des Essarts. — *La Vie harmonieuse.*)

Les lézardes de leur vieux plâtre
Semblent les rides d'un vieillard ;
Leurs vitres au reflet verdâtre
Ont comme un triste et bon regard.

(Sully Prudhomme. — *Les vieilles Maisons.*)

L'un l'autre (la Mer et le Ciel) s'appelant, vont dans l'immensité
Mêler la profondeur de leur sérénité !

(Georges LAFENESTRE. — *Paysage.*)

Un vase plein de fleurs de l'arrière saison,
Exhale un parfum vague et doux comme le son
D'un vieil air que fredonne une voix affaiblie.

(André THEURIOT. — *Intérieur.*)

Clément Marot n'aurait jamais construit ces comparaisons pénibles, opéré ces rapprochements extrêmes. Sa muse précise et claire n'aurait pas voulu compromettre, dans un aussi singulier mélange, le moindre de ses pinceaux. Ce n'était pas pénurie : elle en avait de toutes les grosseurs, depuis la pointe la plus fine jusqu'à la brosse la plus vigoureuse. Mais elle ne les trempait que dans des couleurs pures et vraies, et elle aurait laissé sa toile nue plutôt que d'y fixer une image amphigourique et dénaturée. D'ailleurs, pourquoi tant d'images ? Pourquoi toujours peindre ? Sous prétexte de coloris, les poëtes d'aujourd'hui sont atteints d'une manie qu'on pourrait appeler *la manie de l'imagerie poëtique*. Il ne faut pas que la palette reste éternellement suspendue à leur main : elle l'engourdirait. La muse a d'autres instruments qui ne lui sont pas moins chers : la lyre, le burin, le ciseau. Ne doit-elle pas savoir faire vibrer les cordes de l'une, ajuster la pointe et le tranchant des autres ? Le vrai poëte sculpte un monument dans le marbre, grave une sentence sur la pierre, compose un chant sonore, aussi volontiers qu'il aura peint un tableau frais et riant. Et toutes ces productions, il ne les fera vivantes pour

la postérité, fidèles à son temps, instructives pour les temps futurs, que s'il honore la vérité et s'il respecte la clarté. Sinon la matière résiste à ses efforts et le marbre inanimé refuse de répondre à son ciseau. Le soleil ne dorera jamais le front du monument ; le bloc n'aura plus été spiritualisé par l'idée. En vain de ses mains savantes l'artiste le pétrira : ce sera le travail du versificateur, ce ne sera pas l'œuvre du poëte.

Ces qualités nécessaires, le naturel et la clarté, Clément Marot les prit en germe dans les chants des derniers trouvères et dans les ballades de son père et de Villon. Le génie national les avait inspirés. La langue française, encore inexpérimentée, les avait bégayés; ils ne devaient rien à l'imitation grecque ou latine. Dans l'histoire littéraire du Moyen-Age où, bien avant la Renaissance, les lettrés n'avaient pas cessé d'étudier les chefs-d'œuvre de l'antiquité, ils représentaient le courant populaire et familier de la nation. Mais il s'en fallait de beaucoup que les poëtes de Louis XII et d'Anne de Bretagne eussent débarrassé l'idiôme national des nombreuses scories dont il était encore chargé, et la poésie française des accessoires inutiles, notamment des figurations et personnifications de toutes sortes, Bel-Accueil, Faux-Dangier, Déconfort et autres, qui entravaient son essor. Cette épuration d'une part, cette délivrance de l'autre, voilà les incomparables services que Clément Marot a rendus au XVI^e^ siècle. Quand il meurt en 1554, il laisse à la Pléïade qui en altérera les beautés et il tend de loin à Malherbe, qui corrigera la Pléïade, une langue souple, gracieuse, profondément

originale, une poésie vivante, émue, sensible, exprimant tour à tour la joie, la tristesse, la confiance, les déceptions de la vie. Le XVII^e^ siècle recueillera cet héritage. La Fontaine y puisera sans mesure, quelquefois sans réserve. Molière et Regnard le visiteront aussi. Dans le siècle suivant, André Chénier, et dans le nôtre, Alfred de Musset, y trouveront l'émotion sincère et vraie, humaine et poétique à la fois, le sourire tendre et rêveur dont ils développeront le charme, comme dans la splendeur d'un beau jour la grâce de la première aurore.

La vie de Clément Marot est dans ses œuvres. Né à Cahors, en 1496, il y resta jusqu'à l'âge de dix ans. En 1506, son père, le poëte d'Anne de Bretagne et de Louis XII, voulant se rapprocher de Caen, son pays, et du roi, son maître, semble avoir abandonné Cahors où il s'était marié. Il emmena Clément qui raconte ainsi sa nouvelle existence :

A bref parler, c'est Chaors en Quercy,
Que je laissay pour venir querre icy
Mille malheurs, auxquels ma destinée
M'avait submis. Car une matinée,
N'ayant dix ans, en France fut mené,
Là où, depuis, me suis tant pourmené
Que j'oubliai ma langue maternelle,
Et grossement apprins la paternelle
Langue Française, ès grands courts estimée,
La quelle enfin quelque peu s'est limée,
Suivant le roy Francois, premier du nom,
Dont le sçavoir excède le renom.

(*L'Enfer*, 1526.)

Les poëtes et les lettrés suivaient assidûment la cour d'Anne de Bretagne. Ils étaient les amis de Jean Marot. Ce furent sans doute, avec lui, les premiers maîtres du « *gentil Clément.* » Il en eut d'autres, de moins frivoles et qui lui laissèrent avec une science plus utile des souvenirs plus ardus. Il apprit d'eux le grec et le latin, traduisit Homère et Virgile. Sa reconnaissance ne dépassa pas celle de beaucoup d'écoliers :

En effect, c'estaient de grands bestes
Que les régents du temps jadis :
Jamais je n'entre en paradis
S'ils ne m'ont perdu ma jeunesse.

ÉPITRE XXIV, *Du Coq à l'Asne*, 1535,
à Lyon Jamet.

Quant au surnom, aussi vray qu'Evangile,
Il tire à cil du poëte Virgile,
Jadis chery de Mecenas à Rome :
Maro s'appelle, et Marot je me nomme :
Marot je suis, et Maro ne suis pas :
Il n'en fut onc depuis le sien trépas;
Mais puisqu'avons un vray Mecenas ores,
Quelque Maro nous pourrons veoir encores.

(*L'Enfer*, 1526.)

M. Sainte-Beuve, dans son tableau de la poésie française au XVI^e^ siècle, paraît supposer que le choix de ses lectures fut « aussi curieux que borné. » Il a lu « quelque part » dit-il, dans les œuvres de Marot que celui-ci les aurait ainsi limitées :

J'ai leu des Scaiutz la légende dorée ;
J'ai leu Alain, le tres noble orateur,
Et Lancelot, le très plaisant menteur ;
J'ai leu aussi le Romant de la Rose,
Maistre en amours, et Valère et Orose,
Comptant les faicts des antiques Rommaius ;

(Elégie XVI, 1527.)

M. Sainte-Beuve avait sans doute oublié les vers qui précèdent et ceux qui suivent ceux-là. Dans une élégie adressée à une dame qui lui avait écrit au lieu de se laisser voir, Marot compare la lecture de sa lettre aux lectures de l'Université :

Bref, en mon temps, j'ai leu des lyvres maintes,
Mais en aucun n'ay trouvé le plaisir
Que j'ai bien sceu en vos lettres choisir (1).

Et il conclut qu'aucune ne lui a causé plus de satisfaction que la lecture de la lettre de la dame. Mais il ne dresse pas l'inventaire de ses études. Elles étaient beaucoup plus avancées. Il a traduit la première églogue de Virgile, les deux premiers livres des *Métamorphoses* d'Ovide, des sonnets de Pétrarque, les psaumes de David.

Il allait plus souvent, je le confesse, chez cette Isabeau, Diane de Poitiers, dit on, à laquelle il a dédié de si jolis vers, que chez Robert Estienne, ou au Collège royal. Il n'aimait pas non plus la Sorbonne, dont la rigueur lui imposa plusieurs exils,

(1) T. II, p. 36 Elégie XVI, 1527.

dans le dernier desquels il mourut. Mais la science avait en lui un fervent défenseur, sinon un fidèle disciple.

Autant comme eux, sans cause qui soit bonne,
Me veult de mal l'ignorante Sorbonne :
Bien ignorante elle est d'estre ennemye
De la trilingue et noble académie
Qu'as érigée. Il est tout manifeste
Que là dedans contre ton vueil céleste
Est deffendu qu'on ne voyse allegant
Hebrieu ni grec, ny Latin élégant,
Disans que c'est langage d'héretiques.
O povres gens, de sçavoir tous éthiques,
Bien faictes vrai ce proverbe courant :
« Science n'a hayneux que l'ignorant. »

(Epitre XLII au roi, du temps de son exil à Ferrare, 1535.)

Après avoir présenté vers 1514, à François de Valois, qui allait devenir François Ier, le *Jugement de Minos* et le *Temple de Cupido*, Clément fut nommé par le jeune roi valet de chambre de Marguerite de Valois, sa sœur, vers 1520. En 1524, il assista à la bataille de Pavie et y fut blessé.

D'un péril il tomba dans un autre. Vif, léger, audacieux, les novateurs, auxquels Marguerite de Valois ouvrait sa cour, le poussèrent en avant dans leurs projets de réformes religieuses, et le compromirent à leur place. Il fut accusé d'hérésie et enfermé au Châtelet vers la fin de février 1526. C'est là qu'il composa la pièce, intitulée l'*Enfer*, où il dépeint avec

une grande éloquence les malversations des gens de robe et les abus de la justice.

Il fut relâché peu de temps après, et put recevoir le dernier soupir de son père. Son ami Lyon Jamet contribua à sa délivrance. L'épître qu'il lui adressa pour demander son intervention, et dans laquelle il raconte la fable du Lion et du Rat est un de ses plus jolis chefs-d'œuvre. Quand on lit la même fable dans La Fontaine, on reste convaincu que ce dernier a renoncé à l'égaler. L'épître *au Roi pour le délivrer de prison* n'est pas moins remarquable :

Très humblement requerrans votre grâsce
De pardonner à ma trop grande audace
D'avoir emprins ce sot écrit vous faire,
Et m'excusez si pour le mien affaire
Je ne suis point vers vous aller parler;
Je n'ay pas eu le loisir d'y allé (1).

François Ier connaissait trop bien son favori pour le croire sérieusement mêlé aux querelles religieuses du temps. En le laissant emprisonner, il avait sans doute voulu paraître sévère même pour la légéreté d'un ami, et impressionner par cette mesure l'opinion publique. Il croyait si peu à sa culpabilité, que, la même année, il l'attacha à sa cour, en lui donnant la place laissée vacante par la mort de son père. Ce n'était pas bien difficile :

Il ne fallait, Syre, tant seulement
Qu'effacer *Jean* et écrire *Clément*.

(1) T. I, p. 192, Epître XXVII.

Ainsi parle Clément dans *son Epitre au Roy pour succèder en l'Estat de son père* (1). Dans la même pièce, l'ingénieux solliciteur cède volontiers le pas au fils sensible et tendre, au poëte éloquent et ému. Il faut entendre de sa bouche les dernières paroles de Jean Marot :

Si est il mort ainsi qu'il demandait ;
Et me souvient, quand sa mort attendait,
Qu'il me disait en me tenant la dextre :
« Fils, puisque Dieu t'a fait la grâce d'estre
Vray héritier de mon peu de sçavoir,
Quiers en le bien qu'on m'en a faict avoir ;
Tu connais comme user en est décent :
C'est un sçavoir tant pur et innocent
Qu'on n'en scaurait à créature nuyre.
Par preschements le peuple on peut séduire ;
Par marchander, tromper on le peut bien ;
Par playderie, on peut manger son bien ;
Par médecine, on peut l'homme tuer ;
Mais ton bel art ne peut tels coups ruer.
. . . . . .
Donc, pour ce faire, il faudrait que tu prinses
Le droit chemin du sourire des princes,
Mesme du Roi, qui chérit et practique,
Par un hault sens, ce noble art poëtique.
Va donc à lui, car ma fin est présente,
Le suppliant que par la grand'doulceur,
De mon état te fasse successeur.
Que pleures-tu? Puisque l'âge me presse
Cesse ton pleur, et va où je t'adresse. »

(1) T. I, p. 203, Epitre XXXV.

Le 12 août 1532, le nouveau poète de François Ier publiait ses œuvres sous le titre d'*Adolescence Clémentine*. Dans la spirituelle préface qui en ouvre l'accès avec une grâce qui ne se démentira pas, il se vante d'avoir commencé à observer les coupes féminines qu'il avait négligées dans « la première églogue des *Bucoli-*« *ques Virgilianes*, dont Jehan Lemaire, en les lui « apprenant, le reprînt (1). » Cette innovation ne consiste pas dans l'alternance des rimes masculines et des rimes féminines, qui appartient à un autre poète du même temps, Jean Boucher, mais dans l'élision de l'*e* muet à la fin du premier hémistiche :

Dès que m'*amie* est un jour sans me voir.

N'en concluez pas que la rime soit de sa part un objet de dédain. Il avait trop le sentiment de la poésie pour en négliger l'instrument le plus sonore et le plus musical. Quelques vers de son épître à Sagon dans laquelle il répond avec beaucoup de hauteur et de vivacité à des critiques, ses rivaux, font juger de la correction qu'il cherchait dans la terminaison du vers :

Un peu trot tôp vous voulustes frotter
De l'ensuivir pour contremarotter ;
L'un va rithmant *la fère* contre *affaire*,
Et l'autre aussi *frère* contre *desplaire* ;
L'autre par trop les oreilles m'offence
Quand pour *allume* a voulu dire *accense*.

(LII Epitre à Sagon, 1536)

(1) T. IV, p. 189.

Que ne prit-il jamais d'autres soucis ! Malheureusement, on le jeta dans la réforme Il eut beau protester :

. . . Point ne suis luthériste,
Ni zuinglien, et moins anabaptiste :
Je suis de Dieu par son fils Jésus-Christ,
Je suis celui qui ay fait maint écrit,
Dont un seul vers on n'en saurait extraire
Qui à la loy divine soit contraire.

(Epitre X, 1525.)

Et c'était vrai ; — cette fois, François Ier, abusé par les dénonciateurs, fut inflexible. Le pauvre Clément n'eut que le temps de se sauver, et dans l'hiver de l'année 1535, après avoir confié sa femme et son fils à Marguerite, devenue reine de Navarre, il gagna le Ferrarais, puis Venise, d'où il obtint de revenir en France à la fin de l'année 1536.

A son retour, il publia les poésies de Villon, et de nouveau les siennes, en 1538. Dix ans auparavant, il avait publié le *Roman de la Rose*, avec une longue et agréable préface Décidément, il s'occupait plus de littérature que de controverse religieuse, et le lecteur consciencieux de ses longs travaux. de ses traductions, de ses épîtres, élégies, chansons, épigrammes, et compositions de toutes sortes, se demande comment il aurait trouvé le temps de se livrer à l'hérésie. Mais la défiance de la Sorbonne fut excessive. Sa traduction d'ailleurs médiocre, d'une vingtaine de psaumes le compromit encore, Il alla mourir en Piémont dans l'automne de 1544.

Mort n'occit plus, mais elle nous fait vivre,
Et de prison en liberté nous livre.

(*Sermon du bon Pasteur et du mauvais.*)

Par les citations précédentes, où Marot, se peint lui-même, le lecteur peut déjà vérifier l'exactitude des traits que nous avions cru discerner dans sa physionomie littéraire : une grâce spirituelle et fine, un élan généreux et sincère, une poésie faite de sourires et de larmes, où le sentiment s'élève, où l'imagination ne s'égare pas.

Un examen plus approfondi confirme cette opinion. Le temps ne nous permet pas de réunir en un faisceau les compositions les plus remarquables d'un poëte aussi fécond et de demander ainsi à nos lecteurs de le juger, sans le lire eux-mêmes. Le choix ne serait pas moins embarrassant que long. Presque toutes les *épîtres* devraient y figurer. Beaucoup d'*élégies* et de *rondeaux*, plusieurs *épigrammes*, de longs passages de *l'Eglogue au Roi*, de *l'Enfer* et du *Temple de Cupido*, sa première pièce, viendraient ensuite. Il est vrai qu'il n'y aurait aucun embarras à rejeter les *Traductions,* une pièce mystique envoyée au Puy de Rouen, où Jean Marot avait été couronné en 1521, et un certain nombre de vers licencieux dont la grossièreté tient plutôt à la liberté de langage et aux facilités galantes du temps qu'à un tour d'esprit du poëte. Ce serait une élimination facile.

Sans tenter cette édition abrégée des œuvres de Clément Marot, on peut passer une revue rapide de quelques morceaux trop gracieux pour n'être pas

cités dans *le Jardin d'honneur* que nous plantons en courant.

Dans l'*Eglogue du Roy*, le pastoureau Robin chante la gloire du dieu Pan. Il s'est consacré à son service. Le culte varie suivant les saisons. Les diverses périodes de ce cérémonial mythologique se déroulent successivement. Le printemps et l'été d'abord... :

Mais maintenant que je suis en l'automne,
Ne sçay quel soing inusité m'estonne
De tel façon que de chanter la veine
Ains triste et lente, et certes bien souvent,
Couché sur l'herbe, à la frescheur du vent,
Voy ma musette à un arbre pendue
Se plaindre à moy qu'oysive l'ay rendue.

. . . . . .

J'oy d'autre part le pyvert jargonner,
Siffler l'escouffle et le buttor tonner,
Voy l'estourneau, le héron et l'aronde
Estrangement voller tout à la ronde,
M'advertissant de la froide venue
Du triste yver, qui la terre desnue.
D'autre costé, j'oy la bise arriver,
Qui, en soufflant, me prononce l'yver ;
Dont mes trouppeaux, cela craignans et pis,
Tous en un tas se tiennent accroupis,
Et dirait-on, à les ouyr beller,
Qu'avecques moy te veulent appeler
A leur secours, et qu'ils ont congnoissance
Que tu les as nourriz dès leur naissance.

. . . . . .

Il me suffit que mon trouppeau préserves
Des loups, des ours, des lyons, des loucerves,
Et moy du froid, car l'yver qui s'appreste
A commencé à neiger sur ma teste.

I. p. 46.

Les deux Epîtres au Roy, la première *pour le délivrer de prison*, la deuxième *pour avoir été dérobé*, sont trop connues pour que j'ose les citer. Elles sont dans tous les bons recueils et dans les cours de littérature. Il est d'ailleurs impossible d'en rien détacher. Ce sont des bijoux dont la monture vaut les perles. La composition de ces petits chefs-d'œuvre n'appelle pas moins l'admiration que les images, les railleries, les traits spirituels, les oppositions de couleurs sous lesquelles ils scintillent, comme sous une poudre d'or.

L'Epître au Roy, *pour lui recommander Papillon, poëte français, estant malade*, est un peu moins connue et mérite de l'être autant. A la même grâce délicate et fine elle joint le charme d'une exquise sensibilité.

La bienveillance de François Ier pour Marot allait jusqu'à diriger ses travaux littéraires, comme lorsqu'il lui commanda une édition des œuvres de Villon, ou jusqu'à lui fournir le thème de certaines compositions. Un jour il lui donna ce refrain d'une ballade :

« Desbender l'arc ne guérit point la plaie. »

Pour utiliser ce royal présent, le poète imagine un songe dans lequel lui apparaissent quatre amants d'humeurs diverses et de sentiments opposés. Chacun

d'eux est peint dans un couplet, mais pour tous les quatre :

« Desbender l'arc ne guérit point la plaie. »

Voici le portrait du quatrième, de l'amant fidèle, et dont la fidélité survit à la mort :

D'un rocher creux saillit tout au dernier
Une âme estant de son corps dessaisie,
Qui ne voulait de Charon nautonnier
Passer le fleuve. O quelle frénésie!
Aller ne veut aux champs délicieux,
Ains veult attendre au grand port Stigieux
L'âme de celle où s'amour est assise,
Sans du venir sçavoir l'heure précise.
Lors m'éveillay, tenant pour chose vraye
Que puisque amour suit la personne occyse,
Desbender l'arc ne guérit point la playe.

I. 96

Le même amour, qui par l'âme s'attache à l'âme, et l'élève dans l'idéal au-dessus des passions terrestres, et par delà la vie, n'a-t-il pas inspiré cette chanson?

J'aime le cœur de m'amye,
Sa bonté et sa doulceur :
Je l'ayme sans infamie,
Et comme un frère la sœur.
Amytié desmesurée
N'est jamais bien asseurée
Et met les cœurs en tourment :
Je veux aymer autrement.

Ma mignonne débonnaire,
Ceulx qui font tant de clamours
Ne taschent qu'à eux complaire
Plus qu'à leurs belles amours.
Laissons-les à leur follye
Et en leur mélancolie.
Leur amitié cessera,
Sans fin la nostre sera.

II. 190

On n'aimait plus guère ainsi, même en 1525. Le poète le déplore, et voici le ravissant rondeau dans lequel il exprime ses regrets :

Au bon vieulx temps un train d'amour régnait
Qui sans grand art et dons se demenait,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'estait donner toute la terre ronde,
Car seulement au cueur on se prenait.
Et si par cas à jouyr on venait,
Savez-vous bien comme on s'entretenait ?
Vingt ans, trente ans, cela durait un monde
Au bon vieux temps.

Or est perdu ce qu'amour ordonnait :
Rien que pleurs fainctz, rien que changes on n'oyt.
Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde,
Il faut premier que l'amour on refonde,
Et qu'on la meine ainsi qu'on la menait
Au bon vieux temps.

II. 162

Je résiste au plaisir de citer les épigrammes *Pour un dixain*, III, 38; — *Amour trouva celle qui m'est amère*, 44; — *Un jour la dame en qui si fort je pense*, 56. — Mais comment ne pas redire celle intitulée : *De ouy et de nenny*, p. 29.

Un doulx nenny, avec un doux sourire
Est tant honneste, il le vous faut apprendre :
Quand est d'ouy, si veniez à le dire,
D'avoir trop dit je voudrais vous reprendre.
Non que je sois ennuyé d'entreprendre
D'avoir le fruit dont le désir me poinct;
Mais je voudrais qu'en me le laissant prendre
Vous me disiez : « Non, vous ne l'aurez point. »

C'est une épigramme de 1535. Comme le rondeau de tout à l'heure, ne l'auriez-vous pas crue faite hier et signée Alfred de Musset ou Théophile Gautier? Les belles choses n'ont pas d'âge : ou plutôt elles ont celui de leur éternelle jeunesse et de leur inaltérable fraîcheur.

Dans la promenade que le lecteur fait à travers ces délicieuses poésies, un guide ne servirait de rien. Qu'il ouvre le livre au hasard, il cueillera sur tous les buissons des gerbes florissantes. On ferait une moisson sans fin de tous les vers mélancoliques et tendres, émus et attristés, de tous les adieux sans retour qu'inspirent au poète le sentiment des amours perdus et la fuite des jours heureux.

Donc, si voulez votre blonde jeunesse
Joindre et lier à sa grise vieillesse.
***(A une jeune dame qui voulait épouser un vieillard*, EPITRE XIX.)**

A SA DAME.

DÉDICACE.

Tu as pour te rendre amusée
Ma jeunesse en papier icy ;
Quand à ma jeunesse abusée,
Une autre que toy l'a usée;
Contente-toi de ceste cy.

La Mort n'y mord.

Or me traictez ainsi qu'il vous plaira :
En endurant mon cœur vous servira,
Et ayme mieux vous servir en tristesse
Qu'aymer ailleurs en joye et en liesse.

(ELÉGIE IX, 1534.)

N'ai garde qu'il m'advienne
Un si grand bien ; et si j'ose affirmer
Que je devrais craindre que cela vienne,
Car j'ayme trop quand on me veut aymer (1).

ÉPIGRAMME *d'une Dame de Normandie.*

Adieu, amours ; adieu gentil corsage ;
Adieu ce tainct, adieu ces frians yeulx.
Je n'ay pas eu de plus grand advantage ;
Un moins aymant aura peult-estre mieulx (2).

Et comme il arrive aux vrais poètes dont la lyre vibre aux quatre vents, celui-là qui murmure, avec

(1) III, 56.
(2) II, 192, chanson XXXIV.

tant de grâce, le regret des années fugitives et des aurores sur lesquelles va passer l'ombre des premiers nuages, s'élève tout à coup vers les pensées viriles et les héroïques sentiments. Il souriait à la blonde Hélène ; il cherchait encore dans l'horizon lointain le dernier vol de sa colombe échappée, lorsqu'il entend rouler sur le sol la charrette qui mène à l'échafaud, sous la conduite d'un scélérat, l'innocent condamné.

Voilà que tout à coup le courtisan se redresse, le poète s'indigne, et, juge de son roi, il jette sur son arrêt cet ineffaçable anathème.

Lorsque Maillart, juge d'enfer, menait
A Montfaucon Samblançay l'âme rendre,
A votre advis, lequel des deux tenait
Meilleur maintien ? Pour le vous faire entendre
Maillart semblait homme que mort va prendre ;
Et Semblançay eux fut si ferme vieillard
Que l'on cuidait, pour vray, qu'il menât pendre
A Montfaucon le lieutenant Maillart.

Le Châtelet lui inspire des accents de la même énergie. Il le compare à l'enfer, et les procès qui s'y plaident à des serpents de toutes formes :

Celuy-qui jette ainsi feu à planté
Veult enflammer quelque grand parenté ;
Celui qui tire ainsi hors sa languette
Destruira bref quelc'un, s'il ne s'en guette ;
Celuy qui siffle et a les dents si drues,
Mordra quelc'un qui en courra les rues ;

Et ce froid là, qui lentement se traine,
Par son venin a bien sçeu mettre hayne
Entre la mère et les mauvais enfants (1).

Je m'arrête. Les citations se multiplient. Vainement d'autres souvenirs me sollicitent encore : le lecteur peut maintenant juger le poète en pleine connaissance. Il est temps de conclure.

Quelques années avant la mort de Clément Marot, et pendant qu'il souffrait à Ferrare les douleurs de l'exil, un de ses contemporains, Joachim du Bellay, écrivait, dans *l'Illustration de la langue française*, le programme révolutionnaire de la *Pleïade* et voulait aussi conclure : « De tous nos anciens poëtes, disait-« il, il n'est presque que Guillaume de Lorris et « Jean de Meun qui méritent d'être lus, et encore « pour curiosité bien plus que pour profit. Les plus « récents sont assez connus par leurs œuvres, et j'y « renvoie les lecteurs pour en faire jugement... Toi « donc qui te destines au service des Muses, tourne-« toi aux auteurs grecs et latins, même italiens et « espagnols, d'où tu pourras tirer une forme de « poësie plus exquise que de nos auteurs français. « Ne te fie point aux exemples de ceux des nôtres « qui ont acquis grande renommée avec point ou peu « de science, et ne m'allègue point que les poëtes « naissent. Ce serait chose trop facile que d'attein-« dre ainsi à l'immortalité... Lis donc et relis jour « et nuit les exemplaires grecs et latins, et laisse-

(1) L'Enfer I, p. 53.

« moi aux Jeux Floreaux de Toulouse et aux Puy « de Rouen toutes ces vieilles poësies françaises, « comme rondeaux, ballades, virelais, chants royaux, « chansons et telles autres épiceries, qui corrompent « le goût de notre langue et ne servent sinon à porter « témoignage de notre ignorance. » Un peu plus loin, du Bellay accorde une louange fugitive aux églogues de Marot, et, quelques lignes plus haut, il le traitait avec la même indifférence qu'un versificateur médiocre du même temps, *Heroet*, évêque de Digne, auquel il l'assimile.

Il y a cinq ans, un autre juge plus illustre, plus éclairé, et qui occupe dans l'histoire de ce siècle une place considérable, M. Guizot, parlait de Marot avec autant de froideur et le classait, dans son Histoire de France, parmi les célébrités de second rang. « C'était « un poëte de la Cour et du monde élégant de Paris, de « Blois et d'Amboise au XVI^e^ siècle, un valet de « chambre de Marguerite de Valois et un favori litté- « raire de François I^er^ qui avait écrit des élégies, des « églogues, des épîtres, des complaintes, des rondeaux, « des épigrammes sur les incidents et pour ses maîtres « ou maîtresses du jour; la France ne lui devait aucune « de ses grandes œuvres poëtiques vouées à la « peinture des grandes destinées et des grandes « passions humaines, et à l'avenir comme à son « propre temps (1).

Cette conclusion, que trois siècles séparent, mais que la communauté d'avis réunit, doit-elle être la

(1) T. III, p. 148.

nôtre? Nous ne le pensons pas; nous croyons que si du Bellay et M. Guizot avaient fait à notre poëte l'honneur d'une étude séparée, au lieu d'instruire son procès incidemment à de bien plus vastes questions, leur jugement lui eût été plus favorable. Ils auraient vu, ce que M. Sainte-Beuve a mieux discerné, qu'on ne fait pas franchir à la poësie d'une nation la distance énorme existante entre les premiers essais de Vilon et l'*Adolescence Clémentine*, sans avoir un souffle puissant, un génie créateur, et sans être autant aimé des dieux que des rois. Non, les épîtres de Marot ne sont pas seulement les galanteries d'un favori ce sont les œuvres immortelles d'un grand poëte.

Sans doute, il faut, pour les juger, se replacer au temps de leur naissance, afin de ne pas exiger des mœurs et des inspirations du XVI^e^ siècle, les compositions grandioses écrites dans la majesté du XVII^e^.

L'humanité grandit, se développe, s'instruit peu à peu. Un homme pense et parle à quarante ans autrement qu'à vingt. Les vers de Marot ne peuvent pas ressembler à ceux de Corneille et de Racine, ni ceux-là aux chants désabusés de notre génération vieillie. Le poëte pousse le cri de son siècle, et tous les siècles ne poussent pas le même cri. La justice nous oblige donc à remonter au règne de François I^er^ pour juger Clément Marot.

Mais loin qu'elle défende de redescendre ensuite le cours des âges à travers lesquels il conviendra de chercher la profondeur du sillon toujours creusé par le génie, elle l'ordonne. Ceux-là seuls sont immortels qui se survivent à eux-mêmes et dont l'influence pénètre la littérature nationale au delà de leur tombeau.

Eh bien! n'est-il pas vrai de dire que Clément Marot a subi victorieusement cette épreuve?

Où Malherbe a-t-il trouvé la langue de ses odes? A quelle source a-t-il puisé l'eau claire et profonde où s'abreuve sa Muse et qui, s'élargissant encore, traversera, comme un fleuve majestueux, le siècle de Louis XIV? Ce n'est pas dans les imitations grecques et latines de Ronsard et de Régnier. — Par ces déviations souterraines qui n'étaient pas le courant national, la poésie française retournait vers Pindare, Horace, Tibulle, Anacréon ou Juvénal, vers Pétrarque ou vers l'Arétin. Elle s'usait dans cette impuissante restauration. Ses germes propres eussent été étouffés sous ces débris. Elle eût péri dans la main de ces copistes.

C'est le génie de Malherbe de la leur avoir arrachée et d'avoir repris la tradition et la langue de Marot. De cette base et avec cet instrument, il a porté sa race à mi-chemin des hauteurs où les Molière, les La Fontaine, les Corneille et les Racine l'ont ensuite assise. Il lui a rendu le naturel qui donne le sentiment et la grâce, la clarté sans laquelle il n'existe pas de grandeur. Ne soyons donc pas ingrats envers Clément Marot. C'est un aïeul du génie national.

Puissent ses enfants d'aujourd'hui reprendre son héritage, et laisser à certaines littératures étrangères le métal disgracieux, terne, pesant, dans lequel on ne trouvera jamais la monnaie de ces beaux écus d'or qui traversaient, comme un éclair, la poche du *gentil maître Clément*!

L'ÉGALITÉ DE L'IMPOT

ET LES

CAHIERS DE LA NOBLESSE NORMANDE
EN 1789,

PAR

LE Vte D'ESTAINTOT.

L'égalité de tous les citoyens devant l'impôt est considérée à juste titre comme l'une des réformes les plus heureuses qu'ait réalisées l'Assemblée nationale en 1789 Les publicistes du siècle dernier la revendiquaient en première ligne comme base de la nouvelle constitution économique du pays, et il semblait, qu'une fois proclamée par l'accord des trois Ordres, toutes les autres difficultés devaient s'aplanir.

Thouret, dans son *avis aux bons Normands*, brochure publiée en février 1789 à la veille de la réunion des Etats-Généraux, et qui eut un grand succès au moment de son apparition, considérait cette concession comme le fondement de l'accord à intervenir entre les trois Ordres.

La distinction des rangs, les distinctions purement honorifiques, les prérogatives réelles, les droits féodaux même et spécialement les droits de chasse et de pêche, il les admettait ou « comme consacrés dans « l'ordre public par les principes de la Constitution « monarchique et, sous ce rapport, indestructibles en « France où cette Constitution ne doit jamais périr, « ou bien au moins comme des propriétés, ce mot dit « tout pour des citoyens (1). »

On est presque tenté de prendre acte de ces réserves si prudentes et si vite oubliées par Thouret lui-même, comme par tous les réformateurs de son siècle.

Mais s'il était conciliant à l'égard du maintien des droits que nous venons de rappeler, pour l'exemption des impôts, il n'admettait pas que l'hésitation fut possible.

« Quant au privilége pécuniaire, disait-il, qui ne « peut être une décoration, qui n'a rien de commun « avec l'honneur, et qui est en tout contraire à la jus- « tice et au patriotisme, pourrait-il entretenir un « germe de dissention? Désavouée par ceux qu'elle « intéresse, aussitôt qu'elle a été citée à leur cons- « cience, cette anti-prérogative est considérée una- « nimement comme déjà rayée à l'avance de la liste « des abus qui restent à réformer. »

L'étendue du privilége dont jouissaient alors le clergé et la noblesse paraît d'ailleurs avoir été singulièrement exagérée.

La taille était le seul impôt dont la noblesse et le clergé fussent exempts, et encore M. de Lavergne,

(1) P. 12.

dans son ouvrage sur les *assemblées provinciales* (1) a fait remarquer que si ces deux ordres « ne la « payaient pas pour les terres qu'ils exploitaient di- « rectement, ils la payaient par l'intermédiaire de « leurs fermiers, quand ils en avaient, c'est ce qu'on « appelait la *taille d'exploitation*; ils supportaient, en « outre, du moins en principe, leur part des autres « impôts, et la taille ne formant que le sixième en- « viron des revenus publics, l'immunité réelle se « réduisait en définitive à bien peu de chose. »

Quoiqu'il en soit, ce peu de chose créait dans la perception de l'impôt une difficulté, et l'inégalité qu'elle mettait en relief était exploitée par l'esprit de parti. Son peu d'importance effective était d'ailleurs un motif de plus pour justifier sa suppression.

Ces diverses raisons étaient parfaitement comprises dans le sein même des ordres privilégiés où les esprits les plus élevés concluaient à un abandon volontaire.

La convocation des Etats-Généraux et la rédaction des cahiers qui accompagnaient la nomination des députés devait leur fournir l'occasion naturelle d'affirmer leur manière de voir; aussi nous a-t-il paru intéressant de rechercher la solution qui fut adoptée dans notre département.

C'est un point bien petit de notre histoire locale; mais les débats assez vifs qu'il suscita à Rouen, les brochures dont il provoqua la publication, les protestations animées qu'elles amenèrent, expliquent la

(1) P. 25.

pensée qui nous a conduit à ne pas les laisser complétement dans l'oubli.

La brochure de Thouret paraissait au mois de février ; mais cet appel que l'auteur, dans le style emphatique du temps, adressait à tous les Français « bons et honnêtes citoyens .. citoyens patriotes... « citoyens zélés et courageux... citoyens sages et « impartiaux... » ne lui parut pas avoir assez suffisamment rendu sa pensée ; il publiait, à peu de jours d'intervalle, un complément qui portait le titre de : *Suite de l'avis aux bons Normands.*

La partie la plus intéressante était sans contredit « l'*essai d'un cahier de pouvoirs et instructions projeté* « *pour une des assemblées dans l'ordre du Tiers-Etat* » ; l'auteur, pour le recommander à l'attention publique avait soin de faire remarquer que ce travail avait été élaboré par « les officiers municipaux d'une des grandes cités du royaume » qui s'étaient occupés ainsi « du soin de recueillir et de préparer à l'avance « les matières des instructions qu'ils ont pensé que « le Tiers-Etat de leur ville pourrait adopter. »

Le voile était transparent. On devine sans peine qu'il s'agissait de Rouen, et Thouret accuse ainsi la part qu'il prit à cette rédaction.

Il y aurait certes un grand intérêt à comparer, avec nos libertés municipales et départementales d'aujourd'hui, ce *desideratum* des premiers magistrats municipaux de notre ville, qui fut si près d'être réalisé, qui l'eut été sans doute, sans les excès ou les revendications communales d'alors entrainèrent la première ville du royaume.

A ce titre il y a justice de rappeler les noms des

membres de notre corps municipal. Quelques-uns d'entre eux ont laissé des descendants qui les portent encore honorablement au milieu de nous. C'étaient MM. du Bosc de Radepont, maire, Lecouteulx de Canteleu, Moulin, avocat; Prosper Quesnel, de Lespine, de Bonne et Prevel.

Le *Journal de Normandie* en annonçant, l'apparition de cette brochure, la citait comme « l'instruction la plus « complète et la mieux développée qu'on puisse mettre « sous les yeux de la nation et de la province en par- « ticulier (1). »

Cet ouvrage obtenait, du reste, même en dehors de la Normandie, un succès qui dut singulièrement flatter son auteur.

Le 9 mars, dans l'assemblée des Trois Ordres du bailliage de Clermont en Beauvoisis, un membre se levait et priait les députés du bailliage de vouloir bien écouter la lecture « d'un ouvrage fait par plusieurs « commissaires du Tiers-Etat de la ville de Rouen « nommés à cet effet, et rédigé par M. Thouret, cé- « lèbre avocat du Parlement de Normandie. » La lecture en était entendue avec enthousiasme ; on émettait le vœu que l'*avis aux bons Normands* et sa *suite* restassent sur le bureau pour pouvoir être relus par MM. les Commissaires en comité, avant la rédaction des cahiers.

Mais, genre de suffrage, qui ne dut pas être moins précieux au célèbre jurisconsulte, peu après cette ovation, l'ordre de la noblesse du bailliage de Cler-

(1) 25 février 1789.

mont, retiré en la chambre de son assemblée particulière, « prononçait par acclamation le vœu solennel « de supporter dans une parfaite égalité, et chacun « en proportion de sa fortune, les impôts et contribu- « tions générales de la province, ne prétendant se « réserver que les droits sacrés de la propriété et les « distinctions nécessaires dans une monarchie, pour « pouvoir plus efficacement soutenir les droits et la « liberté du peuple, le respect dû au Roi et l'autorité « des lois (1) ».

La noblesse de Normandie allait se prononcer à son tour.

Le 16 mars, se réunissait à Caudebec l'assemblée des Trois Ordres du bailliage de Caen, sous la présidence du marquis de Bailleul, grand bailli d'épée.

Ce bailliage, qui s'étendait des rives de la Bresle à l'embouchure de la Seine, embrassait alors dans son périmètre la presque totalité des quatre arrondissements d'Yvetot, du Havre, de Dieppe et Neufchâtel.

Le 26, l'ordre de la noblesse se séparait, après avoir nommé pour ses députés, Anne-Alexandre-Augustin de Cairon, chevalier, seigneur de Panneville : Louis-Jacques Grossin de Bouville, ci-devant conseiller au Parlement, et le marquis de Thiboutot, maréchal de camp. Il avait inscrit, à l'article 14 de leurs instructions, un mandat non moins impératif que celui de la noblesse du Beauvoisis.

« Ils demanderont l'égalité et l'uniformité tant de « répartition que de perception des impôts entre les « citoyens de tous les états et de tous les ordres ; la

(1) *Journal de Normandie*, 18 mars 1789.

« noblesse ne prétendant se réserver, outre les droits « sacrés de propriété, que les distinctions nécessaires « dans une monarchie et sur lesquelles elle demande « qu'il soit formellement prononcé par les Etats gé- « néraux » (1).

Cette dernière réserve de la noblesse du bailliage de Caux est à retenir; elle déclarait « s'en rapporter « absolument aux Etats-Généraux pour régler les « immunités et priviléges à conserver indispensable- « ment par la noblesse » (2).

Il en était de même à Evreux, de même à Alençon, où l'affirmative prévalait après une première délibération contraire prise à trois voix de majorité (3), et les feuilles publiques étaient remplies de la généreuse émulation avec laquelle, dans les différents bailliages, l'ordre de la noblesse sacrifiait à l'envi ses priviléges pécuniaires.

C'est sous l'influence de ces impressions que se réunirent à Rouen, le 15 avril, en l'église du Collége, les trois ordres du Bailliage.

Après la messe célébrée, la noblesse se rendit aux Cordeliers, dans la salle de l'Assemblée provinciale, pour procéder à la rédaction de ses cahiers et à la nomination de ses députés.

Cinq cent trente-trois gentilshommes des bailliages de Rouen, Gisors, Pont-l'Evêque, Honfleur, Pont-Audemer et Pont-de-l'Arche, étaient présents

(1) Procès-verbal de la tenue des trois Etats du bailliage de Caux, in-4°, 59 p. Rouen, Louis Oursel, 1789, p. 59.

(2) *Journal de Normandie*, 1er avril 1789.

(3) *Id.* 1 et 8 avril.

ou représentés, d'abord sous la présidence du doyen d'âge, M. de Fremont, marquis de Charleval, chevalier de Saint-Louis et brigadier des armées du roi, puis bientôt sous celle du marquis de Mortemart, colonel du régiment de Navarre (1).

Dès le 18 avril, la question de l'égalité d'impôt se trouva engagée directement par suite d'une communication de l'ordre du clergé.

M. l'abbé de Tressan vint en son nom lire à l'Assemblée de la noblesse et remit à son secrétaire (2) un mémoire « contenant le projet d'un vœu de contribuer « également avec les autres ordres, s'il était ainsi « agréé, au payement des impôts et subsides qui « seront accordés par les Etats généraux. »

La question parut assez importante pour que l'on jugeât nécessaire de la trancher avant même la nomination des commissaires chargés de la rédaction du cahier, et le procès-verbal de ce jour, 18, constate qu'elle fut immédiatement mise en discussion.

(1) M. le marquis de Mortemart était le second fils du duc de Mortemart et de Charlotte-Nathalie de Manneville, fille unique du marquis de Manneville, gouverneur de Dieppe, et d'Amable-Françoise-Charlotte Asselin de Fresnelles.

Cette alliance fit entrer dans la famille de Mortemart le marquisat de Charlesmesnil, le comté de Manneville, la baronnie de Manéhouville, et la plupart des terres que la famille de Mortemart possède encore dans notre département.

Le marquis de Mortemart (Victorien-Bonaventure-Victor de Rochechouart), né en 1753, épousa lui-même en 1778 une autre normande, Adélaïde-Céleste de Nagu, qui lui apporta les terres de la Mailleraie et du Marais-Vernier.

(2) Procès-verbal de l'Assemblée de la noblesse du bailliage de Rouen. Rouen, F. Seyer, 1789, in-8°, 56 p., p. 35

Le 19, on procéda au vote définitif, et à la pluralité des voix, l'assemblée, se départant de l'exemple que lui avaient tracé les autres assemblées de la noblesse de la province, arrêta, porte le procès-verbal : « que « nous n'avons à céder aucuns droits, aucunes de nos « prérogatives, et que si, pour les abolir, on voulait « changer le nom des impôts actuels, moyen nouvel « lement inventé pour nous faire perdre nos droits, « alors la noblesse devait charger positivement ses « députés de demander une juste compensation de « tous ses droits, sauf à la noblesse d'accorder un « octroi pour la seule circonstance où se trouve l'Etat, « lequel octroi accidentel ne pourra jamais passer le « taux de l'exemption sur la taille actuelle, cessera « dès l'instant ou le déficit sera comblé et n'existera « plus le jour ou l'on refuseroit la convocation suc- « cessive des Etats-Généraux. »

On procéda ensuite à la nomination des douze délégués chargés de la rédaction des cahiers. Six furent nommés au scrutin particulier par chaque bailliage : ce furent MM. de Belbeuf, avocat général (baill. de Rouen), de la Barre (bailliage de Gisors), de Morseng (Pont-Audemer), des Douits de Saint-Mars (Pont-de-l'Arche), le comte de Brancas (Pont-l'Evêque), et le Chevalier père (Honfleur). Six autres furent nommés en Assemblée générale, MM. de Vatimesnil, de Frondeville, le comte de Courcy, Haillet de Couronne, le comte de Trie et d'Hugleville, et l'Assemblée pria son doyen d'âge, le marquis de Charleval, et le marquis de Belbeuf de vouloir bien réunir leurs lumières à celles de MM. les commissaires.

Le 25, l'assemblée procéda à l'élection de ses dé-

putés aux Etats-Généraux. Le marquis de Mortemart, le comte de Trie, M. Lambert de Frondeville, président à mortier, et l'avocat général Godart de Belbeuf furent successivement élus. Le 27 elle se sépara après avoir définitivement procédé, après une seconde lecture, à l'adoption de ses cahiers.

Ces cahiers ont été publiés à part (1) et pourraient motiver une étude spéciale.

Contentons-nous de remarquer que la résolution relative à l'exemption d'impôts, adoptée dans la séance du 19, était tout entière reproduite sous le nº XXXV.

C'est à ce moment que le désaccord sur lequel les procès-verbaux gardent le silence, s'accusa d'une manière significative.

Le même jour, 27 avril, le comte de Blangy, lieutenant général des armées du roi, se présentait chez Mᵉ Delabarre, l'un des notaires de Rouen, et y déposait « un acte de déclaration signé par lui et par nombre de gentilshommes, faisant partie de l'ordre de la noblesse du bailliage de Rouen, en date du 22 de ce mois, étant sur partie de deux feuilles de papier au pot. »

Nous le reproduisons textuellement :

« Les gentilshommes ci-après soussignés, considé-
« rant que les distinctions des rangs sont indispen-
« sables dans tout Etat monarchique, mais que les
« distinctions inhérentes à la noblesse résident sur
« une toute autre base que les priviléges pécuniaires ;

(1) *Cahier des pouvoirs et instructions à remettre aux députés de l'ordre de la noblesse du bailliage de Rouen*; Rouen, P. Seyer, in-8°, 1789.

« Considérant que l'impôt doit être supporté par « tous les citoyens, à raison de leurs facultés, comme « un gage de la protection que l'Etat leur accorde et « ne prétendant jamais séparer leur qualité de gen- « tilshommes de celle de citoyens français;

« Fachés que les circonstances ne leur aient pas per- « mis d'être les premiers à présenter leur vœu, dont « l'effet doit être l'union entre les ordres, si désirable « pour le bien de l'Etat,

« Ont fait la déclaration suivante :

« Nous soussignés, faisant partie de l'ordre de la « noblesse du bailliage principal de Rouen, déclarons, « par un acte formel et authentique, vouloir supporter « comme les autres ordres dans une parfaite égalité « et chacun en proportion de notre propriété, les im- « pôts qui seront consentis par les Etats généraux, « ne prétendant nous réserver que les droits sacrés « de cette propriété et les honneurs, prérogatives et « distinctions essentiellement inhérentes à la no- « blesse. »

On ne pouvait poser plus nettement la question, et l'on retrouvait dans cette formule, empreinte de l'esprit le plus large, une adhésion complète aux idées de l'*Avis aux bons Normands :*

Plus de cent noms étaient inscrits au bas de cette déclaration. On y retrouve les ancêtres de bien des familles qui existent encore parmi nous; et, pour ne parler que de celles qui habitent notre ville et notre département, nous citerons ceux des de Pardieu, d'Esclavelles, Odoard, Cabeuil, Le Couteulx de Canteleu et de Verclives, Garvey, Grenier d'Ernemont, Grenier de Cauville, Le Bègue de Germiny, d'Her-

bouville, d'Estampes, Grandin de Rainbouville, Varin de Saint-Ouen, Le Febvre de Vatimesnil, Le Vaillant de la Fieffe et de Mouchy, du Bosc de Radepont, du Hecquet, Le Pesant de Boisguilbert, de Merval, de Bailleul, grand bailli de Caux, etc., (1).

A ces premières adhésions vint se joindre, celle

(1) Nous complétons ici en donnant les noms des autres signataires :

Le comte de Blangy, les marquis de Rozay et de Vielzmaisons, le comte de la Rivière-Pré-d'Auge, d'Osmont, le Sens de Folleville, président à Mortier; le marquis de Seignelay, le comte d'Estampes, Chrestien de Fumechon, Grout comte de Saint-Paër, Corneille, Le Seigneur de Saint-Léger, de Banville, Dauger, le marquis d'Estouteville, de la Vache baron du Saussay, de Caquerey du Landel, le comte de Nocey, de la Niepce du Plis, le Moyne de Boisgautier, le Jaulne, Bisson de la Roque, le marquis de Marguerie, de Fréville, de Caqueray de Pleinesevotte, du Mancel de Secqueville, Midy d'Andé sieur de la Grainerais, Fréville de la Haye, le marquis de Bourachey, le vicomte de Dauvet, Le Febvre, le Vavasseur, Quesnel, le marquis de Dauvet, le Sens, du Boscage de Bléville, le marquis Dary d'Ernemont, de Manneville du Roumois, Poterat de Saint-Sever, le Chevalier l'aîné, le Chevalier le jeune, le marquis d'Estampes, de la Mouque d'Inquerville, Daniel chevalier de Grangues, le marquis de Giffard, le marquis de Soquence, de Brossard de Vaurouy, chevalier de Campion, le chevalier Picquet de la Houssiette, le baron de Pontécoulant, les comtes de Courcy et de Brancas, Labbey de Villerville, Hallé de Candos, Bellemare de Saint-Cyr, Caqueray de Saint-Mandé et de Marquemont, Morseng, Ramfreville des Noyers, Berthot du Bosctheroude, le Vaillant de la Haye, Herambourg, Leroy de Livet, Dorieult de Saint-Samson, d'Espaigne de Bostenney, Henriquès du Fayel, Rondel de Parcfontaines, Routier des Certelles, de la Rocque du Framboisier, Guyot d'Amfreville, Huegrais, le marquis de Bouville, de Fréville de la Haye et de l'Orme, le chevalier de Chailloué, de Pellegars de la Rivière, M^lle^ de Gonseville, la marquise de Franqueville, le comte d'Angerville, de Cheux du Boullay, Acir de Saint-Martin.

de François Henri de Harcourt, marquis de Beuvron, pair et garde de l'Oriflamme de France, lieutenant général des armées du Roi, grand bailli de Rouen et gouverneur de Normandie.

La lettre, par laquelle il manifestait son intention de s'associer à cette déclaration, lui fait véritablement honneur : « J'apprends, écrivait-il de Meudon le « 24 avril, qu'il y a partage d'opinions dans la no- « blesse à l'assemblée de Rouen sur l'abandon de « ses priviléges pécuniaires... Je vous prie de vou- « loir bien joindre ma voix... à celle des nobles qui « veulent contribuer par cet abandon à l'acquit des « dettes de l'Etat et au soulagement de la partie de « la nation la moins en état de faire ces sacri- « fices. S'il y a des protestations, je proteste contre « le refus de cet abandon, que je désire faire sans « réserve. »

D'autres adhésions vinrent encore fortifier celle-là, et immédiatement le tout fut imprimé et répandu dans la ville (1).

Cette publication fut reproduite dans le *Journal de Normandie* du 13 mai, qui déclarait la faire pour se conformer « au vœu général. »

Ce fut le point de départ d'une polémique en règle.

Non-seulement la majorité de l'ordre de la noblesse crut devoir répondre et fit imprimer sous le titre d'*accord parfait* une brochure destinée à combattre l'effet

(1) *Copie de l'Expédition de l'acte de déclaration de partie de la noblesse du bailliage principal de Rouen*, in-8° 22 p. (V. Besongne, 1789).

de la déclaration des 106 gentilshommes. Mais dans le *Journal de Normandie* parut également une lettre signée par un M. Nicolle et reproduisant probablement les raisons développées dans l'*Accord parfait* (1), que nous n'avons pas sous les yeux.

Cette publication ne fut pas la seule, il en parut une autre sous le titre de : « Courtes réflexions sur « l'expédition de l'acte accordé par les notaires de « Rouen de la déclaration de partie des membres de la « noblesse du bailliage de Rouen » et l'on si en juge par les récriminations qu'elle provoqua (2), elle avait des allures passablement agressives.

Les 106 prétendirent terminer la discussion par un *dernier mot*. Publié le 27 mai dans le *Journal de Normandie*, il réduisait la question à sa plus simple expression.

« Pourquoi tant de réserves et d'explications, de « modifications pour établir ou prouver que nous « ne différons que dans les mots, et non dans la « chose ? Nous différons dans la chose. Les privi- « léges pécuniaires ne peuveut toucher ou intéresser « que proportionnellement le pauvre comme le riche « gentilhomme. La générosité de l'un est égale à « celle de l'autre ; elle émane des mémes principes « d'honneur et de délicatesse. Réunissons-nous donc « et disons : pour ma patrie, pour mon roi, par « amour, *j'abandonne*. Voilà le mot propre, voilà la « chose réelle, voilà l'accord parfait (3). »

(1) Nos des 20 et 23 mai 1789.

(2) Voir les lettres du comte de Nocey et de M. de Klerbec, *Journal de Normandie*, 27 mai 1789.

(3) Cette réponse fut égalemont publiée on brochure sous ce

Du reste un symptôme assez significatif de l'émotion légitime que cette question excitait, c'est que le 30 mai, un garde du corps du roi, M. du Bois, écrivait de Paris pour annoncer l'approbation qu'il donnait à la déclaration de MM. les 107, en passait même par devant notaire à Versailles acte d'adhésion authentique (1), et priait le rédacteur du *Journal de Normandie*, « de vouloir bien rendre publique par la voie de son journal cette preuve non équivoque de ses sentiments patriotiques et de son entier dévouement à tout ce qui peut intéresser le bonheur de ses concitoyens. »

Le 10 juin, on discutait encore, et une lettre publiée à cette date dans le *Journal de No:mandie* fournit ce renseignement intéressant, c'est que la décision consignée dans le Cahier de la noblesse avait été prise à la majorité de 140 voix contre 106.

Du reste, les Cahiers, cette antique forme de notre droit public électoral, ne devaient bientôt plus lier les consciences des députés qui avaient charge d'en faire triompher les revendications ou les réserves.

Le 27 juin, les Etats-Généraux, réunis depuis le 4 mai, s'étaient transformés en Assemblée nationale par la réunion des trois ordres, et quatre jours auparavant, Louis XVI, dans ses déclarations du 23 juin, avait formellement proscrit les mandats impératifs et annonçait son désir de voir supprimer les distinctions en matière d'impôt, et de remplacer la

titre : DERNIER MOT *ou Réponse de MM. les 106 aux considérations et à l'accord parfait de MM. les 160*, s. n. n. d., in-8°, 10 p.

(1) *Journal de Normandie*, 6 juin 1789.

taille par une imposition qui frappât toutes les propriétés, toujours par des proportions justes et égales, mais sans distinction « d'état, de rang et de naissance. »

Aussi, le 27 juin, l'ordre de la noblesse, avant d'être réuni au Tiers-Etat, avait décidé de supplier le roi « de convoquer la noblesse des bailliages dont « les députés se jugeront liés par des mandats impé- « ratifs, afin qu'ils puissent recevoir de nouvelles « instructions de leurs commettants et prendre au « plus tôt en considération, dans la forme indiquée « par le Roi, les articles contenus dans la seconde « déclaration des intentions de S. M., que l'ordre de « la noblesse considère comme le gage le plus tou- « chant de sa justice et de son amour pour son « peuple. »

Ce fut en conséquence de ces réserves que le lundi 20 juin 1789, l'ordre de la noblesse du bailliage de Rouen se réunit pour la dernière fois, afin de « déli- « bérer, disaient les lettres de convocation, sur les « nouveaux pouvoirs à donner à leurs députés. »

Cette réunion avait ce caractère particulier qu'elle était facultative et qu'elle ne devait être provoquée par les baillis, aux termes du réglement du 27 juin, que sur la demande de ceux des députés « qui se « trouveraient gênés, par leurs mandats, sur la forme « de délibérer ou sur les délibérations à prendre aux « Etats-Généraux, »

Il semble même que la noblesse du bailliage de Rouen fut seule convoquée, dans notre département; au moins le *Journal de Normandie* ne parle-t-il pas du bailliage de Caux ni de celui d'Evreux; et on doit

supposer que, pour celui de Rouen, c'était surtout l'article XXXV des Cahiers qui devait faire difficulté.

La réunion eut lieu au jour indiqué, à huit heures du matin, et l'Ordre arrêta d'envoyer des « pouvoirs illimités » à ses représentants (1).

Les députés avaient désormais pleins pouvoirs. On était à la veille de la séance mémorable du 4 août 1789, dans laquelle les derniers vestiges de la féodalité allaient être pour jamais abolis.

Il n'est pas sans intérêt de se rappeler à quelle occasion cette grande manifestation se produisit. L'Assemblée nationale était saisie d'un projet de décret destiné à mettre un terme aux voies de fait et aux violences graves que, dans certaines provinces, les habitants des campagnes, poussés par des meneurs dangereux, commettaient contre les personnes et les propriétés de leurs anciens seigneurs.

Ce fut dans ces circonstances que le vicomte de Noailles, se faisant l'interprète des sentiments désintéressés des députés de son ordre, proposa la sup-

(1) *Journal de Normandie*, 25 juillet 1789. Nous rapprocherons de cette attitude correcte, celle du bailliage de Caen, où l'on n'osa même pas « à cause de la fermentation qui existait dans a province » réunir l'ordre de la noblesse ; où le duc de Coigny faillit être victime des troubles populaires, de ce que le baron de Wimpfem, dans une lettre du 29 juillet, appelait par euphémisme, « patriotisme égaré » et où il fut réduit à visiter personnellement la plupart de ses commettants, pour avoir le droit de passer en leur nom, le 27 juillet, une déclaration à l'assemblée nationale, portant « que leur sentiment était d'annuler tout pouvoir impératif » (*Journal de Normandie*, 8 août 1789.)

L'ordre de la noblesse du bailliage d'Alençon, donna la même dispense par un arrêté pris le 3 août 1789 (*Ibid.* 12 août 1789.)

pression gratuite des droits féodaux qui pesaient sur les personnes et le rachat de ceux qui frappaient sur les terres.

Politiquement, cette proposition manquait peut-être d'opportunité ; on ne désarme pas la violence par des concessions, et cet abandon devait être interprété par les passions populaires comme une reconnaissance de l'injustice absolue de tous ces droits.

Mais alors on était à l'aurore de la révolution, et l'on pardonnera sans peine à cette dernière manifestation de l'ordre de la noblesse, de n'avoir d'autre tort que celui d'une généreuse imprévoyance.

Nous trouvons dans le *Journal de Normandie* un compte-rendu intéressant de cette séance ; il peint à merveille cette rivalité dans le dépouillement volontaire qui se manifesta alors du côté de la noblesse, et l'enthousiasme avec lequel ces sacrifices furent accueillis par la partie éclairée du pays ; elle comprenait bien alors qu'ils étaient spontanés et qu'ils consacraient l'abandon d'un droit que garantissait la constitution du pays.

« A minuit,

« M. le vicomte de Noailles a pris la parole. Il a observé que les troubles qui désolent la France, occasionnés par des fléaux et par des malheurs de tous genres, ne peuvent être calmés que par des soulagements et des bienfaits et il a proposé :

« L'abolition des droits féodaux qui pèsent sur les personnes et le rachat de ceux qui pèsent sur les terres.

« Cette notion faite par un député, dont le motif était sans doute un sacrifice très généreux, n'a pas

excité seulement de vains applaudissements, mais comme un enthousiasme de générosité qui s'est communiqué rapidement à toutes les âmes. Jamais on ne s'est tant disputé la parole et personne ne l'a prise que pour offrir, promettre, ou consommer des sacrifices; une motion n'attendait pas l'autre, toutes étaient aussitôt adoptées que présentées (1). Voici ce que l'Assemblée nationale a fait pour la France et pour l'humanité, dans une seule séance, dans une seule soirée.

« Ainsi donc a commencé un nouvel ordre de choses incroyable, si le monument le plus solide n'en attestait la réalité. Tous les ordres réunis à jamais par les plus respectables sacrifices, toutes les chaines de la féodalité brisées, toutes les bases des préjugés renversées, toutes les traces de la servitude effacées, la gloire de la nation et du roi éternisée par

(1) Nous avons retrouvé dans nos papiers de famille une petite pièce que nous croyons assez rare et qui se rattache au souvenir de ce décret du 4 août. C'est une plaquette de 7 pages, in-8°, imprimée à Versailles, chez Baudouin, imprimeur de l'Assemblée nationale. Elle contient une protestation que le marquis de Thiboutot, député de la noblesse au bailliage de Caux, adressait à ses commettants sur les conditions, selon lui irrégulières, dans lesquelles ce vote s'était produit. Elle porte ce titre assez long : *Observations que M. le marquis de Thiboutot devait soumettre à l'*ASSEMBLÉE NATIONALE *le 5 de ce mois, sur les droits seigneuriaux, dont on avait proposé la suppression le 4 à la séance du soir, à l'occasion d'un arrêté qu'elle devait prendre pour faire cesser les entreprises de quelques habitants des campagnes sur les chateaux et surtout sur les chartriers des seigneurs de terres*, et tend surtout à « prouver à « ses commettans qu'il n'a point trahi leur confiance en aban- « donnant la propriété honorifique de la noblesse qu'ils lui ont si « expressément recommandée et qu'il a fait serment de défendre « de tout son pouvoir. »

Il serait trop long de le reproduire.

la plus magnifique révolution, voilà ce qu'a offert cette nuit à jamais mémorable (1). »

Cette citation sera la dernière. L'égalité de l'impôt figurait au premier chef parmi les réformes que comprenait le nouvel ordre de choses, et le vote du 4 août forme ainsi l'épilogue naturel de l'incident fort modeste que nous avons essayé de mettre en lumière. Il eut été heureux, comme l'écrivait le correspondant du journal, que, grâce à l'abnégation de la noblesse, « les ordres eussent été à jamais réunis » ; malheureusement, il est rare qu'en temps de révolution les sacrifices soient appréciés à leur juste valeur ; et, quelle que soit la spontanéité avec laquelle l'ordre de la noblesse ait renoncé aux dernières traces de ses priviléges, il semble que le sentiment populaire lui ait toujours su moins gré de s'en être dépouillé, que conservé rancune de les avoir précédemment possédés.

Peut-être faut-il l'imputer au législateur lui-même qui, glissant de plus en plus sur la pente où il était engagé, dépassa la limite si sage, adoptée par la Constituante : abolition des droits qui pèsent sur les personnes, rachat de ceux qui frappent sur les terres, et décréta la suppression de ces derniers sans indemnité (2). Les autres nations de l'Europe ont eu la sagesse de ne point suivre cet exemple, et c'est-là sans doute la raison qui rend moins irritants chez elles le souvenir de tout ce qui se rattache aux derniers vestiges, si nécessairement supprimés d'ailleurs, de la féodalité.

(2) Ibid., 12 août 1789.

(1) Décrets des 25 août 1792 et 17 juillet 1793.

UNE LETTRE INEDITE

DE

DAVID HOÜARD,

Par M. A. DECORDE.

M. Haillet de Couronne, lieutenant général criminel au Bailliage de Rouen, secrétaire perpétuel de l'Académie pour la classe des Belles-Lettres, a été un des membres les plus dévoués et les plus utiles à notre Compagnie. Il avait la passion des livres. Au dire de ses biographes, la bibliothèque qu'il avait formée comptait 30,000 volumes, la plupart en éditions rares et curieuses. Les fonctions de secrétaire de l'Académie, qu'il remplit pendant plus de vingt ans (de 1769 à 1793), l'avaient mis en relations avec la plupart des lettrés de son temps. Il sut, par son influence, en attacher plusieurs à l'Académie, et, collectionneur par position comme par goût, il a conservé pour nos archives des fragments des correspondances qu'il avait reçues à cette occasion et qui offrent aujourd'hui un véritable intérêt.

David Hoüard, avocat au Parlement, échevin et juge à Dieppe, fut un de ceux dont il se fit le patron

à l'Académie. Sur sa présentation, Hoüard fut admis, comme associé libre, le 16 juillet 1777. C'était pour la Compagnie une importante recrue.

Dès 1766, Hoüard avait publié à Rouen, chez Lallemant, son recueil des *Anciennes Loix des François conservées dans les coutumes angloises*. En 1776, il faisait paraître son *Traité sur les Coutumes anglo-normandes publiées en Angleterre depuis le XIe siècle jusqu'au XIVe*. Le *Journal des Savants*, le *Mercure de France* imprimaient ses communications sur des questions de droit ou d'histoire. Il était correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris, et il avait eu l'honneur de présenter lui-même au Roi, le 22 septembre 1776, son *Traité sur les Coutumes anglo-normandes* (1).

Hoüard avait été très touché des avances que lui avait faites Haillet de Couronne pour le faire entrer à l'Académie de Rouen, et il voulut y répondre dignement.

Le 9 avril 1777, il avait fait hommage à la Compagnie d'un exemplaire relié des quatre volumes in-4e de ses *Coutumes anglo-normandes* (2). Après sa nomination, il envoya une Dissertation sur l'enlèvement prétendu fait en 1194 des archives de la couronne de France par Richard Ier, roi d'Angleterre, dissertation qui fut lue à la séance publique du 6 août 1777. Au mois de décembre suivant, il adressait

(1) *Mercure de France*, octobre 1776, page 202.

(2) Une note manuscrite d'Haillet de Couronne nous apprend que cet ouvrage se vendait chez l'imprimeur 44 livres. — Le prix des deux volumes in-4° des Anciennes loix des François conservées dans les coutumes Angloises était de 21 livres.

encore un savant Mémoire donnant de nouveaux détails sur le *Livre curieux, singulier et rare de Spifasne : Dicearchiæ regis Henrici secundi progymnasmata.*

L'envoi de ces travaux ne lui parut pas cependant devoir suffire pour acquitter envers l'Académie et M. de Couronne sa dette de reconnaissance. Quelques mois après, il écrivait de Dieppe à ce dernier la lettre suivante, dont l'original est dans nos archives :

« 31 juillet 1778.

« Monsieur, mon très respectable parain,

« Je comptois avoir la satisfaction de vous témoi-
« gner ma reconnaissance de vive voix au commen-
« cement de cette vacance, mais indépendamment
« des écritures auxquelles divers procès en rapport
« m'ont nécessité, la vente que j'ai faite de toute
« l'édition des *Traités anglo-normands* a triplé mes
« travaux. Je fais la table générale et corrige une
« épreuve chaque jour, en sorte qu'en joignant ces
« opérations à celles d'un cabinet fréquenté, je n'ai
« pas eu un instant jusqu'icy pour remplir le plus
« cher de mes devoirs. »

Les travaux de Hoüard se succédaient, en effet, sans interruption. Sans parler d'un grand nombre de mémoires et de notices manuscrites qu'il communiquait aux Sociétés savantes dont il était le correspondant, il s'occupait alors de son *Traité sur les droits des filles en Normandie avec une méthode facile et sûre pour liquider leur légitime*, et de son *Dictionnaire analytique historique, étymologique, critique et interprétatif de la Coutume de Normandie*, 5 volumes in-4°, qui parurent de 1780 à 1782.

Mais bientôt après allait se produire dans son existence un changement considérable. Vers la fin de 1780, il était nommé censeur royal et inspecteur de la librairie, et il lui fallait quitter Dieppe, où depuis plus de cinquante ans s'était passée toute son existence, pour aller à Paris remplir cette double charge. Il n'avait pas toutefois accepté sans hésitation cette situation nouvelle. Une lettre fort curieuse qu'il écrivait à Haillet de Couronne, peu de temps après son installation à Paris, explique les raisons très sérieuses qui l'avaient engagé à accepter ce changement de résidence et donne en même temps les détails les plus intéressants sur sa vie intérieure.

La voici dans son entier :

« Monsieur, mon très généreux et respectable
« parrain,

« Quitter une ville où j'avois exercé pendant trente-
« quatre ans, soit successivement, soit collective-
« ment, les fonctions d'echevin, d'avocat, de juge ;
« où Dieu m'avoit procuré dix-sept enfants, domicile
« en ville, retraite en campagne ; peu d'amis, mais
« vrais, quelques ennemis, mais méprisés ; la con-
« fiance du canton ; des commodités assorties à ma
« frugalité, à mon amour de la solitude, etc. Je l'a-
« voue, cela doit paraître extraordinaire, lorsqu'on
« ignore qu'à Dieppe, j'avais huit audiences par se-
« maine ; trente personnes à écouter chaque jour dans
« le cabinet, quatorze heures de travail, beaucoup
« de considération, nulle récompense ; des imbécilles
« à suporter, des ennuyeux à égayer, des méchants
« à modérer, des grossiers à imiter, des causes

« justes à soutenir avec dépens aux risques de dé-
« plaire à des gens que l'on étoit habitué à croire en
« droit de vexer, etc., etc. Mais de cet instant où
« je vous esquisse ma situation à Dieppe, vous devez
« comprendre combien la vie m'y étoit pénible. L'âge
« avançoit, ma santé s'altéroit, mes enfants et ma
« femme m'aimoient, des amis distingués par leur
« rang, et plus encore, par l'honnêteté de leur âme,
« m'appeloient depuis longtemps à Paris ; cette ville
« était d'ailleurs le lieu où je comptois me dédomma-
« ger des gênes de toute espece que j'avois éprouvées
« en province. Après avoir donc considéré que tous
« mes enfants étoient de mœurs pures, fondées sur
« des principes solides, aussi ennemis que moy des
« spectacles ou je n'ai jamais assisté ; du jeu, je les
« ignore tous ainsi qu'eux ; qu'en les conduisant à
« la capitale notre simplicité, notre frugalité, notre
« cordialité, en quoy consiste toute notre fortune,
« nous y suivroient ; que l'aîné de mes fils déjà connu
« avantageusement dans le barreau pouroit dans la
« suite trouver plus de ressource à Paris pour per-
« fectionner ses talents qu'il n'en aura jamais dans
« le pays de Caux ; que mon deuxième fils en termi-
« nant ses études avoit besoin d'un état et que dans
« Paris il y a plus d'occasions d'en choisir, enfin que
« si la santé dont je jouis durait encore quelques
« années, aux travaux littéraires que j'ai entrepris
« je pourois en faire succéder qui seroient plus de
« mon goût et qui au moyen des secours des amis
« savants et célèbres auxquels je suis lié pouroient
« être plus utiles et agréables au public, je n'ai pas
« balancé à m'établir dans le lieu ou je réside.

« Je me suis fait recevoir au Parlement, j'ai pris « domicile dans le cloître Notre-Dame, a coté de « MM. Dandasne, Beaucousin, Ferey. A certains « jours je vois des grands par le rang et le mérite ; « en d'autres, des savants, des littérateurs qui pour « avoir du mérite n'ont pas besoin de dignitez ; le « reste est consacré à mon état dont mes engagements « envers le public pour l'impression de mon Diction- « naire font partie. On m'offre des titres, des avan- « tages, je ne refuse pas les offres, mais j'attends « avec tranquillité qu'elles s'effectuent. *Interea* je « jouis de la satisfaction d'être à Paris ce que j'étois « à Dieppe, laborieux, mais aussi sans être ennuyé, « ni contraint dans le cours de mes journées. La « regle a laquelle je les mesure est icy respectée, mes « travaux sont ceux d'un homme libre et non ceux « d'un esclave ; d'ailleurs les bibliothèques publiques « sont les miennes, on me prête des livres sous récé- « pissé.

« L'arrangement de mes livres une fois fait, j'es- « sairai de me réconcilier avec MM. de l'Académie « de Roüen auxquels j'ai manqué, et avec vous, « Monsieur, dont je ne me rappellois le nom qu'avec « la confusion de n'avoir pas répondu comme je le « devois aux bontés que j'avois éprouvées de votre « part, bontés dont ce nom me rendoit le souvenir « trop sensible, vu mes torts.

« Vous les renouvellez toutes ces bontés, Monsieur, « en me confiant le secret de l'affection que vous « avez pour M. Lafoy. Jamais il ne peut m'arriver « rien de si agréable que de savoir qu'on luy rend « justice. Je le remercie du cadeau qu'il me fait et

« de la voye par laquelle il me l'a fait parvenir; je « luy dirai quelque jour ce que je pense de la *franche* « *mairie*; et il jugera si nos principes peuvent se con- « cilier ou lesquels doivent être préférés. Quant à sa « dissertation sur les *Dénombrements*, je crois qu'on ne « peut qu'applaudir à ses remarques; leur nouveauté, « leur utilité donneront à l'article *Seigneurie en ville* « un air de fraîcheur duquel je lui renverrai fidèle- « ment tous les compliments. Si je l'aime de tout « mon cœur, je jalouse encore plus son estime que « son amitié, quelquefois celle-ci n'est pas moins « aveugle que l'amour; je ne négligerai rien pour ob- « tenir de luy ce sentiment d'estime. L'attachement « que vous daignez me continuer me donne quelques « espérances de la réussite, surtout étant persuadé « que je n'en suis pas indigne, puisque je ne cesse « d'être avec reconnaissonce et respect très distin- « guez,

« Monsieur, mon très obligeant parain,

« Votre très humble et toujours obeissant « serviteur,

« HOÜARD,

« Avocat, Censeur royal,

« Cloître Notre-Dame.

« A Paris, ce 24e février, veille du jour ou je suis né, en 1725.»

La lettre cachetée en cire noire est adressée :

A Monsieur,

Monsieur Haillet de Couronne, président du bailliage et présidial de Roüen, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, en son hôtel,

à Roüen.

Elle porte le timbre de la poste et le chiffre 6, qui indique le prix du port. Elle donne la date du jour où elle a été écrite, mais sans mentionner l'année. Haillet de Couronne a réparé cet oubli, en inscrivant en tête de la lettre : 24 *février* 1781. Au-dessous de cette date il a ajouté ; « Je l'ai été voir à Paris, « cloître Notre-Dame, le 3 ou le 4 avril 1781. »

Lafoy, dont il est parlé à la fin de la lettre, comme partageant avec l'auteur l'affection d'Haillet de Couronne, avait été l'un des collaborateurs de Hoüard pour son *Dictionnaire de la Coutume*. Inscrit sur le tableau des Avocats au Parlement à la date de 1767, il avait au moment où Hoüard écrivait à M. de Couronne, quatorze ans de barreau.

Hoüard, dans la préface de son *Dictionnaire*, tome Ier, page xxxvij, signale deux de ses confrères comme l'ayant particulièrement aidé dans son travail. « Le premier, Me Moulin, dont le nom seul, dit-il, « fait l'éloge le plus complet, lui a offert beaucoup de « questions piquantes par leur singularité avec des « observations propres à en faciliter la solution. Ce « jurisconsulte également profond et modeste, lui a « fait passer sur d'autres questions, moins neuves « peut-être, mais plus usuelles, des mémoires de sa « composition, qui ne lui ont pas laissé la moindre « perplexité sur l'opinion qu'il convenait d'em- « brasser. Enfin, les arrêts les plus modernes, l'au- « teur les doit à ce jurisconsulte célèbre et à « Me Lafoy, qui, dès son entrée au barreau, s'y dis- « tingua par la précision, la méthode, l'énergie de « son style et surtout par sa familiarité avec les

« vraies sources de notre Droit coutumier, aujour-
« d'hui si négligées. »

Ce passage de la préface montre que Hoüard ne marchandait pas les éloges à ses collaborateurs. Sa lettre à Haillet de Couronne prouve aussi que ces éloges, en ce qui concerne Lafoy, étaient bien mérités.

En outre de sa collaboration au *Dictionnaire* de Hoüard, Me Lafoy a publié plusieurs écrits sur le Droit normand et sur les questions politiques que souleva le mouvement de 1789. Son nom figure encore sur la dernière Matricule des Avocats au Parlement de Normandie (1). Il mourut à Rouen en 1829. Il ne s'était pas fait inscrire sur le tableau de l'Ordre des Avocats à la Cour d'appel de Rouen.

Après la publicatisn des quatre volumes de son *Dictionnaire du Droit normand*, Hoüard ne parait pas avoir fait imprimer d'autres ouvrages. Le 14 février 1785, il était nommé membre associé de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres à la place de M. l'abbé Arnauld. Il ne prit part aux travaux de cette Compagnie que pendant peu d'années. Un mémoire fort étendu sur les *Antiquités galloises*, qu'il avait lu en 1785, ne fut imprimé dans la collection des travaux de cette Académie qu'en 1808, tome L, page 441. L'altération de sa santé et l'espoir de la rétablir dans son pays natal l'avaient déterminé à revenir en Normandie dès le commencement de 1789. Des raisons qu'on ignore l'engagèrent ensuite à aller

(1) Voir notre notice sur les Avocats au Parlement de Normandie, dans le *Précis de l'Académie*, volume de 1871, et le Manuel du Bibliographe normand, par M. Ed. Frère, *Verbo* Lafoy.

se fixer à Abbeville, où il mourut le 15 décembre 1802.

« David Hoüard, dit une courte notice biographique « imprimée à la suite de son mémoire sur les « *Antiquités galloises*, avait des principes austères et « des mœurs aussi douces que pures. La bonté faisait « particulièrement le fond de son caractère. Il était « heureux quand il avait réussi à rétablir par ses con- « seils la paix dans quelque famille divisée et jamais « il ne se chargeait de porter devant les tribunaux « aucune cause, quelque juste qu'elle lui parût, sans « avoir épuisé auparavant tous les moyens possibles « de conciliation. Il a vécu cinquante-quatre ans dans « l'union la plus tendre et la plus inaltérable avec « Marie Voisin son épouse, qui l'a rendu père d'une « nombreuse famille. Il n'est pas étonnant que né « avec une fortune médiocre et avec une âme noble « et désintéressée, il n'ait guère laissé pour héritage à « ses enfants que l'exemple de ses vertus et de son « amour ponr le travail. »

Il serait difficile d'esquisser un portrait qui réponde mieux à l'impression que l'on ressent à la lecture de la lettre écrite par Hoüard en 1781 à Haillet de Couronne. Le biographe anonyme de 1808 avait dû connaître tout particulièrement Hoüard et il avait sans doute vécu dans son intimité. J'ai pensé qu'il pouvait être intéressant de rapprocher ce portrait de la lettre restée jusqu'ici inédite et dont je dois la communication à la bienveillance de notre honorable et savant archiviste, M. de Beaurepaire.

UN

PROCÈS CRIMINEL

A ROUEN

EN 1808

PAR M. HOMBERG.

En 1808, la Vendée était vaincue plutôt que pacifiée.

Les *blancs* et les *bleus* ne se battaient plus ; mais ils ne s'aimaient pas. La lutte avait eté trop violente, on pourrait dire trop atroce, les plaies étaient encore trop saignantes pour que le souvenir en fût effacé, et, tandis que les nobles, rentrant de l'émigration, n'avaient pas perdu l'espoir d'une restauration qui leur rendrait leurs biens, les chouans, qui avaient déposé et caché leurs armes, se montraient très disposés à les reprendre pour des princes qui récompenseraient leurs exploits et vengeraient le sang versé pour leur cause.

D'un autre côté, des vendéens, des bas-normands, engagés malgré eux dans des armées qu'ils avaient

combattues, désertaient en grand nombre, et, traquées comme des bêtes fauves, menant une vie errante et misérable, pour ne pas se battre contre les ennemis de leur pays, ils se mettaient en guerre ouverte contre les défenseurs des institutions nouvelles et de l'ordre établi.

Ce sont ces sentiments divers que vous allez voir en jeu dans un complot jugé par le tribunal spécial de Rouen, dans les derniers jours de l'année 1808.

Beaucoup d'entre vous, Messieurs, ont encore connu, président à notre Cour d'Appel, le magistrat qui présidait ce tribunal, assisté de deux de ses collègues, de trois militaires et de deux citoyens désignés par l'empereur, conformément à la loi du 12 pluviôse an IX.

M. Taillet, mon beau-père, était au nombre des défenseurs, parmi lesquels se trouvait aussi M. Chauveau-Lagarde, l'éloquent défenseur de l'infortunée Marie-Antoinette.

Quand vous allez à Paris par le chemin de fer, vous pouvez voir sur votre droite, en sortant du tunnel du Roule, un peu avant d'arriver à la station de Gaillon, un joli château, nouvellement restauré par un agent de change de Paris, mais qui, avant cette restauration, flanqué de ses quatre tourelles, présentait l'aspect d'un manoir féodal du moyen-âge.

Ce château, nommé le château de *Tournebut*, appartenait alors et était habité par M^me^ la marquise de Combray.

Il contenait de vastes appartements dans lesquels M^me^ de Combray se promettait de recevoir, avec sa suite, le prétendant dont le prochain débarquement

sur les côtes du Calvados lui était annoncé par un de ses parents, le vicomte d'Aché, qui fesait de fréquents voyages en Angletere et se disait en relations avec les princes de la maison de Bourbon.

Le château de Tournebut contenait aussi des cachettes habilement pratiquées, dans lesquelles le vicomte d'Aché, souvent aux prises avec la police du nouvel empire, avait, pendant bien des mois, trouvé un refuge.

Si j'appelle, Messieurs, votre attention sur ce singulier personnage, c'est parce qu'il a été le principal instigateur du complot qui a donné lieu au procès que je vais raconter.

Pour son voyage en Angleterre, le vicomte d'Aché s'embarquait habituellement sur un rivage voisin de Bayeux, dans le Calvados. Il avait à lui une barque montée par quatre hommes qui lui étaient dévoués.

C'était pour concerter avec les princes et le gouvernement anglais l'insurrection des départements de l'ouest, qu'il fesait, disait-il, ces voyages.

Au mois de mars 1807, il avait envoyé secrètement à M^me^ de Combray un manifeste composé par lui et qui devait être répandu au moment où s'effectuerait sur les côtes de la Bretagne et du Calvados le débarquement de 30,000 Anglo-Russes, à la tête desquels se trouverait le roi Louis XVIII.

Ce manifeste portait en substance :

Amnistie générale,

Convocation des autorités,

Modification des impôts.

Un homme de confiance de M^me^ de Combray, sur lequel le vicomte d'Aché avait compté pour l'impresion

de ce manifeste, refusa de s'en charger. Un imprimeur de Caen refusa également.

Deux mois s'étant écoulés sans que le débarquement annoncé se fût réalisé et la confiance dans les paroles du vicomte commençant à s'ébranler, celui-ci annonça qu'il allait repartir pour l'Angleterre afin d'en presser l'exécution, et qu'il reviendrait avec uu des princes, des munitions et de l'argent.

Depuis les premiers jours de cette année 1807, d'Aché s'était lié avec un ancien chef des chouans nommé Chevalier, alors agent d'affaires à Paris, et, en promettant à cet homme, qui était à court d'argent, qu'après le retour des Bourbons il aurait un emploi et des dignités, il se l'était attaché.

Avant de partir, il lui donna ses instructions pour organiser des bandes insurrectionnelles, et, afin de faciliter le débarquement, faire des diversions en attaquant les diligences.

Lorsque le coup serait monté, disait encore le vicomte d'Aché, on était certain d'avoir à Paris 50 millions à sa disposition ; mais, comme on ne pouvait se les procurer de suite, il fallait, en attendant, se saisir des fonds du gouvernement partout où on pourrait s'en emparer.

« Le moment, ajoutait-il, était favorable à la « réorganisation des anciens partis de la Bretagne et « de la Manche. L'empereur était loin de l'empire, il « restait peu de troupes en France. Les côtes n'étaient « pas gardées, les déserteurs étaient nombreux et fa- « ciles à rassembler. Enfin, la conscription augmentant « encore la foule des mécontents, on avait par là un « moyen de plus pour soulever les esprits. »

Une partie du programme du vicomte d'Aché était déjà réalisée; car l'instruction nous apprend que beaucoup de diligences étaient attaquées sur les routes de Lyon, de Bordeaux, de Nantes, de Marseille et même de Pontoise, tout près de Paris.

Chevalier était noté comme ayant pris part à des faits de ce genre, et nous lisons dans l'acte d'accusation que, s'il ne figure pas au procès, c'est qu'il a « subi par le supplice le châtiment de ses crimes. » Dans le plan du complot, il ne fallait pas seulement attaquer les diligences, il fallait aussi se saisir des fonds de l'Etat, et c'est un fait de ce genre qui va maintenant nous occuper.

A cette époque, une voiture, traînée par trois chevaux et montée par un gendarme, apportait à Caen les recettes d'Alençon et d'Argentan.

On décida de l'arrêter pour s'emparer de l'argent qu'elle contenait,

Pour cela, il fallait être en nombre, avoir des armes et être informé du moment où cette voiture, dont les voyages étaient irrréguliers, traverserait un lieu favorable à l'attaque.

Les préparatifs durèrent longtemps.

La première personne engagée dans le complot fut une jeune et jolie femme, M^me^ Aquet de Férolles, fille de la marquise de Combray.

Le vicomte d'Aché la connaissait pour l'avoir vue chez sa mère, au château de Tournebut. Chevalier la connaissait aussi pour s'être occupé de ses affaires, lorsque, cinq ans auparavant, elle s'était séparée d'avec son mari.

Tous deux vinrent ensemble la trouver. Ils lui

exposèrent leur projet de renouveler les troubles civils et les moyens qu'ils se proposaient d'employer pour y parvenir.

Mme Aquet est convenue que l'espoir que le retour des Bourbons la ferait rentrer en possession des biens dont la révolution l'avait dépouillée lui avait fait prêter l'ouïe à leurs propositions et promettre son concours à l'expédition projetée.

Elle les mit en rapport avec un ancien chef de chouans nommé Fierlé et, par Fierlé, avec un arpenteur nommé Alain, qui, sous le nom de général Antonio, avait rempli de hautes fonctions dans l'armée vendéenne, et sous les ordres duquel Fierlé avait servi. Fierlé et Alain s'adjoignirent six déserteurs qu'ils connaissaient pour d'anciens chouans et qui cachaient leurs noms sous les surnoms de Bellerose, Legrand-Charles, Cœur-de-Roi, Fleur-d'Epine, Gros-Pierre et la Jeunesse.

On avait les hommes, il fallait des armes. Quatre fusils, procurés par un autre ancien chef de chouans, nommé Révérend, furent portés furtivement chez un aubergiste de Louvigny, près Caen, dans la maison duquel les conjurés s'étaient réunis.

Mme Aquet habitait le château de la Bijude, dans la commune de Donnay, arrondissement de Falaise. Son mari, d'avec lequel j'ai dit qu'elle était séparée, habitait une commune voisine.

Entre l'habitation du mari et celle de la femme se trouvait un vieux château qui, par suite d'arrangements entre les époux, était la propriété du mari, mais qui, tombant en ruines, était inhabité et tellement abandonné par son propriétaire, qu'un cultiva-

teur des environs avait cru pouvoir, sans en avoir demandé la permission, déposer ses récoltes dans le salon.

Assez près de là, la route de Falaise à Caen traverse un bois, dit le bois du Quesnay. Ce fut le lieu désigné pour l'attaque.

Chevalier avait fait un voyage à Argentan et avait obtenu d'un garçon d'écurie à l'hôtel du Point-de-France, où s'arrêtait habituellement la voiture apportant la recette d'Alençon, la promesse d'être averti du jour où passerait cette voiture.

Tout ainsi disposé, les conjurés vinrent, par les soins de Mme Aquet, s'établir dans le grenier du vieux château inhabité appartenant à son mari.

Ils y passèrent plusieurs jours, pendant lesquels cette jeune dame vint souvent les visiter et leur fit porter des vivres. De là on put reconnaître les lieux et faire le plan de l'attaque ; on compléta l'armement, on se procnra la hache qui devait servir à enfoncer les caisses et on attendit le signal que devait donner le garçon d'écurie de l'hôtel du Point-de-France.

Ce signal fut donné le 7 juin. Ce jour-là, la voiture qui apportait la recette d'Alençon, et qui s'était arrêtée à Argentan pour y prendre celle de cette ville, devait quitter à trois heures du matin l'hôtel du Point-de-France pour venir faire le repas à Falaise et la couchée au village de Langonnuie.

C'est tout près de ce village qu'est le bois du Quesnay.

Le général Antonio y arrive dans l'après-midi avec sa troupe. Il dispose les postes.

Fierlé, Gros-Pierre et Fleur-d'Epine sont embus-

qués dans le bois du côté de Falaise, Legrand-Charles et la Jeunesse occupent le centre. Le général Antonio avec Fleur-d'Epine et Cœur-de-Roi se tiennent au défilé de la lisière du côté de Caen.

Vers sept heures du soir, la voiture arrive. Elle s'annonce de loin par le bruit des grelots.

Le gendarme qui l'escorte est à quelque distance en arrière avec le voiturier et trois jeunes gens voyageant par occasion avec eux.

Tout à coup, la voiture est entraînée dans un chemin détourné du bois. Le cri : *Halte!* se fait entendre et trois coups de feu retentissent. Le gendarme tire son sabre et, suivi par ceux qui l'accompagnaient, court dans la direction où il croit trouver la voiture qui a échappé à ses regards.

Quatre hommes armés de fusils font sur lui une décharge qui ne l'atteint pas. Il crie à l'un des jeunes gens de courir à Quesnay faire sonner le tocsin. Un nouveau coup de fusil est à ce moment tiré sur lui, et, cette fois, la balle l'atteint dans le bras gauche, au-dessous de l'aisselle. Il est hors de combat.

La fusillade est entendue d'un brigadier de gendarmerie et d'un gendarme en résidence à Langannerie. Ils accourent.

Le gendarme, en approchant, pour faire croire à des forces qui n'existaient pas, crie de toutes ses forces : « En avant ! le premier peloton. Par ici, le deuxième peloton,... »

Les assaillants ne sont pas dupes de ce stratagème, emprunté à un mélodrame trop connu. Ils se ressèrent, et, tandis que le bruit des coups de hache brisant les

caisses se fait entendre des gendarmes, ils barrent le chemin à ceux-ci en les tenant en joue.

A un mouvement que fait le brigadier, il est atteint d'une balle qui froisse sa jambe et pénètre dans les flancs de son cheval.

Sur trois gendarmes, deux sont blessés. Les assaillants, restés maîtres du terrain, voilent la tête du voiturier et fouillent la voiture.

Ils y trouvent une somme de 62, 420 fr. 22 c., dont 60,000 fr. en espèces d'or ou d'argent, et le reste en monnaie de billon. Ils abandonnent le billon et chargent les sacs sur les chevaux qu'ils ont dételés.

On comprend que ces faits, portés devant la justice de ce temps-là, y aient été considérés comme constituant un crime de droit commun.

Les mots de vol à main armée, de tentative d'assassinat, de brigandage, de scélératesse, se lisent à toutes les pages de l'acte d'accusation, dont le style peut du reste donner une idée de l'éloquence judiciaire de cette époque. On y rencontre des phrases du genre de celle-ci :

« Cet odieux mélange des chimères de la révolte « avec les calculs positifs du pillage; » ou de celle-ci :

— « Ce monstrueux assemblage du délire de la « faction en contact avec les amorces de la rapine; » ou encore de celle-ci : « Ces vestiges de l'esprit de « désordre aiguisant les poignards du brigandage. »

Mon intention n'est pas assurément de justifier de pareils actes; mais je ne les aurais pas crus susceptibles de vous intéresser, si je n'avais vu dans les sentiments qui les ont inspirés d'autres mobiles que ceux d'une basse cupidité.

Si, pour le récit que j'ai l'honneur de vous faire, Messieurs, je n'avais puisé que dans l'acte d'accusation, dont une copie avait dû être remise au défenseur de Mme Aquet et qui est ainsi venu en ma possession, j'aurais pu le croire et vous le faire croire. Mais M. le greffier en chef de la Cour de Rouen ayant eu la grande obligeance de mettre à ma dispostion le volumineux dossier de cette colossale affaire, j'ai pu la voir sous toutes ses faces, et, sans autre préoccupation que celle d'en reproduire avec une scrupuleuse exactitude le vrai caractère, saisir un fil qui avait été rompu, peut-être à dessein, par la vindicte publique. Alors il est devenu évident pour moi, et il le sera pour vous, que les auteurs de ces actes de violence ne volaient pas pour eux.

Déjà, les phrases que je viens de citer le font pressentir, nous en aurons la preuve complète en suivant la direction donnée à l'argent volé.

Nous avons laissé cet argent chargé sur les chevaux dételés de la voiture. Où est-il porté?

Mme Aquet de Férolles avait, comme nous l'avons dit, son habitation à Donnay. C'est dans une maison isolée de ce village, chez un cordonnier, H. Buquet, qui avait été antérieureuont à son service, que les fonds sont portés et enfouis cachés dans un trou pratiqué près d'un mur.

Aux termes mêmes du réquisitoire, une très faible somme en est distraite pour être distribuée, à titre de rémunération, aux six déserteurs : 150 fr. pour chacun.

Plus tard, cet argent est retiré de là et porté clan-

destinement, en partie, à Falaise, chez Mme Aquet de Férolles, laquelle avait là aussi une habitation, et chez un ancien receveur des gabelles nommé Boureau-Placène, qui avait été trésorier dans les bandes de la chouannerie et auquel on destinait les mêmes fonctions dans celles qu'il s'agissait d'organiser.

Plus tard encore, avec le concours d'un sieur Lefebvre, notaire à Falaise de Mme Aquet de Férolles, l'argent est porté chez un sieur Vanier de la Chauvinière, avoué à la Cour d'appel de Caen et connu également de cette dame.

Il est certain que le débarquement annoncé ne se réalisant pas, et la situation des auteurs de l'attentat, obligés de se dérober aux actives recherches de la justice, leur créant des besoins, bien des prélèvements durent être faits sur cet argent; mais ce n'était au profit d'aucun de ceux que je viens de nommer que le coup avait été monté.

Après avoir porté l'argent chez Buquet, avoir ramené les chevaux au voiturier qui était resté la tête voilée et couché en joue par un des assaillants, avoir jeté leurs fusils dans un champ de blé et avoir reçu la gratification que j'ai indiquée, les déserteurs s'étaient dispersés et étaient retournés chacun à ses occupations habituelles.

Ce ne fut que le 6 juillet suivant que l'un d'entre eux, Michel, dit le Grand-Charles, fut arrêté à la Mancelière, près Saint-Lô. La justice, cependant, n'était pas restée inactive. Une dizaine de personnes fort innocentes du complot étaient sous les verroux.

Le Grand-Charles, dans le lâche et vain espoir d'obtenir des adoucissements à son sort, fit des aveux complets qui mirent sur la trace de ses complices.

Le cordonnier Buquet fut arrêté le 24 juillet, Fierlé le 1er août, Harel, dit Belle-Rose, le 26, Gruetti, dit Cœur-de-Roi, le 24 septembre, Labrie, dit Fleur-d'Epine, le 30 octobre, Lorot, dit la Jeunesse, le 5 novembre, Le Hérissey, dit Gros-Pierre, le 4 novembre.

Comme on avait trouvé au vieux château de Dannay la trace du séjour qu'y avaient fait les conjurés, et que ce vieux château était, comme nous l'avons dit, la propriété de M. Aquet de Férolles, ce fut sur lui que les soupçons se portèrent, et, depuis le 1er juillet, il était emprisonné, quand le Grand-Charles, ayant, dans un de ses interrogatoires, parlé d'une petite dame en chapeau de paille qui venait visiter les conjurés et leur porter des vivres dans le grenier du vieux château, on commença à soupçonner le rôle joué par Mme Aquet dans cette ténébreuse affaire. Un mandat d'amener fut décerné contre elle le 26 août, et son mari fut mis en liberté le 31 octobre, après quatre mois de détention.

L'instruction commencée à Falaise, continuée à Caen, fut, pour cause de suspicion légitime, renvoyée à Rouen par la Cour de Cassation.

Les débats commencés le 15 octobre 1808 devant la Cour spéciale se continuèrent, sans interruption, jusqu'au 30 du même mois.

L'arrêt qui fut rendu ce jour-là avait à statuer sur le sort de trente-un accusés; mais, sur ce nombre, huit, parmi lesquels le général Antonio et le vicomte d'Aché

n'avaient pu être arrêtés et furent condamnés à mort par contumace.

Sur les vingt-huit accusés traduits à la barre de la Cour spéciale, neuf furent acquittés.

Fierlé et les six déserteurs furent condamnés a mort, comme auteurs de l'attentat.

Mme Aquet de Férolles, le notaire Lefebvre, qui avait aidé au transport de l'argent, l'aubergiste, qui avait donné asile aux conjurés, le cordonnier Buquet chez qui l'argent avait été porté et le jeune garçon d'écurie qui n'avait fait que donner avis du départ de la voiture, déclarés complices, furent également condamnés à mort.

Placère et l'avoué Vanier chez lesquels l'argent avait été déposé, ainsi qu'un boulanger de Caen, nommé Lerouge, qui avait servi d'intermédiaire entre les divers auteurs de l'attentat, furent condamnés à vingt-deux ans de fers et à six heures de carcan.

Enfin, la marquise de Combray, pour l'aide qu'elle avait donnée à sa fille, fut condamnée à vingt-deux ans de réclusion.

Aussitôt l'arrêt prononcé, treize têtes roulèrent sur un échafaud qui avait dû nécessairement être dressé à l'avance.

Pour échapper à une mort si prompte, Mme Aquet de Férolles avait eu le triste courage de se dire enceinte.

Il fut sursis à son exécution; mais, dès qu'il fut constaté qu'elle s'était calomniée, elle subit la peine prononcée contre elle.

Je ne suis assurément pas du nombre de ceux qui pensent que le but justifie les moyens; je ne puis ce-

pendant envisager sans frémir cette justice expéditive, qui ne permet pas de vérifier si les formes protectrices des droits de la défense ont été observées.

Lors du retour des Bourbons, en 1814, le baron d'Aché avait été tué par des gendarmes qui voulaient l'arrêter et contre lesquels il se défendait. M.me de Combray vivait encore. On la fit sortir de prison et on la réhabilita.

Apprenant cela, le général Antonio et d'autres contumaces vinrent se constituer prisonniers. On les mit immédiatement en liberté sur les réquisitions du même procureur général qui, en 1808, les qualifiant de brigands et de scélérats, les avait fait condamner à mort. Telle est, Messieurs, la morale des révolutions.

ADDITION

AU

MÉMOIRE DE M. HOMBERG,

Par M. L. DE DURANVILLE.

M^me^ Hélye de Combrai, née Geneviève de Brunelle, fille d'un président de la Chambre des comptes de Rouen, possédait de beaux domaines en basse-Normandie, aux environs d'Harcourt; sa fortune considérable, surtout pour le commencement de notre siècle, se montait à environ 60,000 fr. de rente ; elle se voyait entourée de beaucoup de considération. Sa fille, M^me^ Aquet de Férolles, petite de taille, brune de cheveux, d'une blancheur de peau remarquable, sut prendre des habits d'homme, et s'avancer le pistolet au poing. Son défenseur Chauveau Lagarde, qui avait porté la parole pour Marie Antoinette et Charlotte Corday, se montra très éloquent devant la Cour spéciale en demandant si la France avait besoin du sang de cette femme. Les accusés, m'a dit, un témoin oculaire, notre ancien confrère, M. Hellis. gardaient une

attitude convenable. Il y eut un affreux épisode, au moment, m'a-t-on dit, où l'arrêt fut prononcé. Alors le banc des accusés, dans la grande salle du Palais-de-Justice de Rouen, où se tient maintenant la Cour d'assises, faisait face au prétoire, et touchait à l'espace réservé au public. Un des condamnés à mort, espérant échapper au supplice, celui qui va périr, soit dans les flots, soit sous le glaive de la loi, saisit un brin d'herbe, ou bien essaie du moyen le plus hasardé), franchit la balustrade, et s'élance dans la foule ; un tumulte épouvantable surgit; on le ressaisit, mais avec peine ; sa tête tombera comme les autres têtes. L'arrêt, prononcé vers les trois ou quatre heures de l'après-midi, fut exécuté dans la soirée. Mme Aquet, ayant obtenu un sursis, en alléguant une grossesse, on en profita pour conduire ses deux jeunes filles auprès de Napoléon, qui se trouvait alors en Allemagne. Cadet-Gassicourt, pharmacien en chef de l'armée, parle dans ses mémoires de l'arrivée de ces deux jeunes filles ; il dit que leur vue toucha Napoléon, mais qu'il répondit à leurs voix suppliantes : Je ne puis. On m'a dit que Napoléon. étant informé du sort des autres condamnés à mort, et apprenant qu'ils avaient péri, motiva son refus sur ce que, les complices ayant subi leur peine, il ne saurait gracier un chef de complot, ce qui était rationnel. Notre regretté confrère m'a dit qu'il était entré plusieurs fois dans la salle pendant le procès, et qu'il avait vu passer dans la rue de la Grosse-Horloge la charrette sur laquelle on conduisait Mme Aquet au supplice. Mme Aquet était vêtue d'un vêtement, espèce de chemise, en flanelle blanche ; la disparition d'une

partie de sa chevelure faisait ressortir la blancheur de sa peau; son attitude n'était ni abattue, ni hardie; on criait auprès de la charrette l'arrêt de la condamnation. Il me souvient d'avoir vu, dans mon enfance, sur le boulevard Bouvreuil (les cheveux blancs ont un avantage, celui de fournir de vieux souvenirs), un peloton de gendarmes revenant de l'exécution, ce qui me frappa beaucoup. Quelqu'un qui m'accompagnait m'ayant conduit. le jour des Morts suivant, au cimetière Saint-Maur, où l'on inhumait alors les suppliciés, nous vîmes, auprès d'une fosse recouverte, un arbre auquel on avait attaché un ruban noir : un jeune garçon dit que là se trouvait le corps de Mme Aquet. Un membre de sa famille avait-il placé ce rubau comme un simple signe de douleur? Ou bien un coréligionnaire politique de Mme Aquet, sans avoir approuver peut-être la folle entreprise, avait-il espéré que quelque événement permettrait de ne plus laisser les restes mortels de cette femme parmi ceux des gens voués à l'infamie?

Mme de Combrai, condamnée à vingt-deux années de réclusion, eut à subir préalablement la peine du pilori, et fut exposée, pendant plusieurs heures, aux regards du public. sur la place du Vieux-Marché. Mme de Combrai, qui avait tout à fait l'air d'une dame de château, gardait une altitude fort digne; elle portait une robe de soie violette; comme un bonnet de dentelle cachait une partie de son front, l'exécuteur eut soin de le fixer avec une épingle; rien ne manquait à l'humiliation. On lit dans la *Biographie des hommes vivants*, Paris, *Michaud*, 1817, que « les « dames les plus distinguées de Rouen se firent un

« devoir d'aller à tour de rôle tenir compagnie à « Mme de Combrai tout le temps que dura son expo- « sition. » Il doit y avoir là un mot inexact, et je pense qu'il faut lire, non *exposition*, mais *réclusion*. Il est certain que, pendant la réclusion de Mme de Combrai dans la maison de Bicêtre, ces dames allaient la voir fréquemment. Quelques uns disaient, et cela probablement à tort, qu'elle n'avait été condamnée que pour n'avoir pas dénoncé sa fille : un défenseur le redisait encore, en 1833, alors d'un procès politique, dans la même salle où l'arrêt avait été prononcé. On sollicita vainement la commutation de la peine de Mme de Combrai en un bannissement : toutefois, je crois me rappeler que, dans les derniers temps du premier empire, on obtint sa translation à l'Hospice-Général. Mme de Combrai, privée d'une fille avec laquelle elle n'avait pu avoir aucune communication pendant deux années de captivité préventive, supporta la seconde captivité, pendant six années, avec un grand courage ; il lui en avait fallu encore bien davantage pour subir en public une peine infamante. « Une telle peine in- « fligée à une personne de ce rang social », dit un de nos anciens confrères, M. Théodore Muret, dans son *Histoire des guerres de l'Ouest*, « était plus cruelle que « la mort, c'était là une recherche de cruauté incon- « nue aux tribunaux de la Convention. » Des lettres-patentes, donnés par Louis XVIII, en 1814, ayant annulé la condamnation prononcée contre Mme de Combrai, elle fut reçue en audience particulière par ce monarque, non-seulement à cause de son infor- tune, mais aussi parcequ'elle s'était offerte comme ôtage pour Louis XVI. Quelqu'un m'a dit l'avoir vue

dans les salons de la Préfecture de Rouen, ayant des lis à sa coiffure. Elle chercha pendant les Cent Jours un asile en Angleterre, et revint en France à la seconde Restauration. Le même M. Hellis m'a dit avoir un jour dîné avec elle, et l'avoir entendue parler de ses infortunes avec beaucoup de calme. L'auteur de son article dans la *Biographie des hommes vivants*; Paris, *Michaud*, 1817, la désigne comme une des victimes les plus intéressantes à la cause royale. On lit ce qui suit à l'article de M^me^ de Combrai dans la *Nouvelle biographie des contemporains*, Paris, *Dufour*, 1827, ouvrage rédigé dans un tout autre esprit que le précédent : « Alors âgée de soixante-huit ans, elle fut « condamnée à vingt-deux années de réclusion et à « l'exposition. Le sort affreux d'une femme qui, après « avoir occupé un rang distingué dans la société, se « vit réduite à une si cruelle infortune, inspira bientôt « le plus vif intérêt. Elle conserva dans son malheur « les amis que sa bienveillance et ses qualités ai- « mables avaient su lui mériter. » On trouve dans les *Mémoires de M^me^ d'Abrantès* beaucoup de détails sur l'affaire de Combrai

La *Revue de Rouen* publiait, en 1847, une nouvelle de M. Pointel de Chenevières, sous ce titre : *Les derniers chouans en Normandie, une complice dans l'affaire de Combrai* : cette nouvelle avait déjà paru dans les *Contes Normands*. L'auteur avait obtenu des renseignements d'anciens serviteurs de M^me^ de Combrai : on reconnaît parfaitement les faits authentiques auprès desquels il a placé les faits de son invention qui sont racontés d'une manière très intéressante ; c'est la vie errante d'un jeune homme et d'une cousine

de Mme Aquet, qui s'étaient trouvés l'un et l'autre à l'arrestation de la diligence, la cousine de Mme Aquet ayant pris comme elle des habits d'homme. La chouannerie, à l'époque de la folle entreprise du bois du Quesnai, avait, suivant l'expression de l'auteur, les soubresauts d'une agonie violente : semblables tentatives eurent lieu sur plusieurs points de l'ancienne Normandie. L'auteur de la nouvelle dit que la diligence fut arrêtée vers les huit heures du soir d'un dimanche où l'on avait fait la procession de la Fête-Dieu, et que les assaillants pouvaient bien être au nombre de quarante. Les deux jeunes fugitifs s'affublent de vêtements rustiques, vont de village en village, et, pour se soustraire, pour fournir aux besoins de leur existence, se livrent aux travaux des champs. Ils arrivent auprès d'un groupe de prisonniers de guerre aragonais, soldats, prêtres et moines, logés dans les ruines de l'abbaye de Cérisi, et qu'on occupe à défricher des bruyères. Un prêtre aragonais unit la destinée des deux jeunes gens devant un ancien autel, dont il renouvelle la bénédiction : ce prêtre, non proscrit, mais éloigné forcément de sa terre natale, n'était-il pas celui qui convenait le mieux pour recevoir leurs serments et bénir deux époux au nom du ciel? Ils sont très exposés à subir le sort de Mme Aquet et des autres : mais un proverbe dit que ce que Dieu garde est bien gardé; ils échappent à tous les périls. La mort du comte d'Aché a lieu sous leurs yeux; mais la vérité historique ne se rencontre pas dans le récit de cette mort; elle eut quelque chose de bien plus odieux, ainsi qu'on peut le voir dans l'ouvrage de Théodore Meuret.

On retrouve dans un roman de Balzac, intitulé :

l'Envers de l'histoire contemporaine, des souvenirs de la malheureuse affaire de Combrai. Les noms y sont changés; cette dame y porte celui de M^me^ de la Chanterie. Une attaque de diligence a lieu dans le bois du Chesnai (peu de différence avec Quesnai); un notaire est au nombre des accusés; l'affaire évoquée d'abord devant la Cour de Caën, et devant se terminer dans le chef-lieu du département de l'Orne, ville du ressort de cette Cour, est renvoyée à Rouen, où le procès présente des détails remarquables : un des complices franchit la balustrade avec l'espoir de se soustraire; plusieurs têtes tombent sur l'échafaud; la fille de M^me^ de la Chanterie obtient un sursis; c'est en vain que ses filles demandent à Napoléon la grâce de leur mère; M^me^ de la Chanterie, condamnée à la réclusion, la subit dans la prison de Bicêtre, que l'auteur place auprès de Rouen, et là, dans cet enfer renfermant des femmes impures, elle a des inspirations angéliques. Ce sont ces inspirations angéliques qu'elle réalise à Paris, en 1819, avec le patronage de la fille de Louis XVI, et qu'elle y réalisait encore, en 1836, réunissant au fond du cloître Notre-Dame plusieurs hommes qui s'occupaient à soulager de grandes infortunes; ce sont les débris d'une grande tempête, les Frères de la Consolation. M^me^ de la Chanterie devient la providence de celui même dont le réquisitoire fait condamner la fille à la mort, et la mère à vingt-deux années de réclusion. Pénétré de reconnaissance et fondant en larmes, il se présente chez M^me^ de la Chanterie, qui lui pardonne au nom de victimes royales, au nom de Dieu qui lui a enseigné le pardon.

Il y eut également dans le département de la Seine-Inférieure, au commencement de notre siècle, une arrestation de diligence dans le même but d'enlever des fonds appartenant au gouvernement, et dirigés de Neufchâtel sur Rouen. L'entreprise était bien audacieuse : elle eut lieu sur le territoire de Rocquemont, à peu de distance du point où des défenseurs partis de Rouen attendaient les Prussiens, le 4 décembre 1870, auprès d'une petite futaie qui bordait la grande route, à la distance d'environ un kilomètre d'une caserne de gendarmes. Un gendarme est tué : les assaillants s'emparent de l'argent du gouvernement et ne touchent à rien de ce qui appartient aux voyageurs ; une femme ayant de l'argent dans un panier est toute tremblante ; on lui dit de ne rien craindre : elle n'a pas affaire à des voleurs. Mais les gendarmes de la caserne voisine arrivent promptement, on sonne le tocsin ; les assaillants s'enfuient à toutes jambes, en jetant les sacs d'argent dont ils se sont rendus maîtres. Cette malheureuse échauffourée conduisit également, et le jour même de leur condamnation, plusieurs individus à l'échafaud. Tel est souvent le résultat d'entreprises insensées ; souvent aussi des agents subalternes, enrôlés sous des prétextes spécieux, paient pour le compte des chefs qui échappent aux poursuites. Tout est acceptable pour les hommes de partis politiques ; l'importance qu'ils attachent au but fait disparaître à leurs yeux l'extravagance des moyens ; les notions du juste et de l'injuste se confondent dans leur esprit ; les Jacques Clément et les Charlotte Corday s'imaginent faire, l'un une action sainte, l'autre une action héroïque.

Puisse l'ancienne province de Normandie ne plus servir de théâtre à de semblables entreprises ! Puissent ceux qui l'habitent, s'il survenait, ce qu'à Dieu ne plaise, des tourmentes politiques, garder toujours le vieil esprit de sapience !

NOTES

SUR LE

PARVIS DE LA CATHÈDRALE

DE ROUEN,

Par M. Ch. DE BEAUREPAIRE.

La cathédrale de Rouen est, sans contredit, l'une des gloires architecturales, non-seulement du diocèse de Rouen, mais encore de la Normandie, on pourrait même dire de la France entière.

Que de souvenirs se rattachent à cet édifice que les arts se sont plu à élever et à embellir, qui a vu passer sous ses voûtes séculaires tant de générations d'hommes animés de la même foi religieuse, au milieu du changement incessant des mœurs et des institutions civiles, qui a servi de théâtre aux cérémonies les plus majestueuses et les plus touchantes, entendu la voix de tant de prélats et d'orateurs célèbres, reçu la visite de tant de souverains, depuis saint Louis

jusqu'à Louis XVI, offert un asile à la dépouille de plusieurs de nos ducs, au cœur de Richard Cœur-de-Lion, et à celui de Charles V dit le Sage! Tôt ou tard, nous n'en pouvons douter, un si beau sujet tentera l'ambition d'un écrivain épris de l'amour de son pays. Puisse-t-il joindre, à l'érudition, le sentiment de l'artiste et le tact de l'archéologue, et trouver le moyen d'orner son récit et ses descriptions de plans et de dessins qui parlent à l'imagination et qui charment les yeux!

Je me sens, pour ma part, insuffisant pour une pareille tâche. Je me tiendrai en dehors, mais près de cette cathédrale qui m'attire par ses beautés, ses curiosités de toute sorte et par son intéressante histoire, dont j'ai dû, depuis plusieurs années, enregistrer les faits, en compilateur exact et patient.

Je veux, pour le moment, borner mon rôle à étudier avec soin les places qui l'entouraient, persuadé que cette étude, un peu sèche et un peu minutieuse, ne sera pas complétement inutile au futur historien de ce grand monument. J'envisagerai d'abord le *circuit* de la cathédrale comme lieu de juridiction et comme cimetière; je rapporterai ensuite les faits historiques, les coutumes religieuses et civiles qui se rapportent à ce territoire privilégié.

I.

Circuit de la cathédrale, lieu de juridiction.

Si l'on en croit l'*Histoire de la ville de Rouen* (1), l'opinion commune aurait été que la cathédrale fut pre-

(1) Edition in-8° de 1731, 3ᵉ partie, p. 3.

mièrement bâtie par saint Mellon vers l'an 270, ou, pour le moins, que ce prélat bâtit une église sur l'emplacement occupé actuellement par la cathédrale. Suivant un ancien hagiographe, ce temple aurait été élevé au lieu même où un nommé Précordius aurait été rappelé miraculeusement à la vie(1). Je me contente de mentionner cette opinion dont on n'a aucun moyen de vérifier l'exactitude, et je me hâte d'arriver à des temps mieux connus et à des faits plus certains.

Au moyen-âge, tout l'espace désigné sous le nom de *circuit de la cathédrale* jouissait du droit d'asile, non pas, remarquons-le, en vertu d'une concession particulière et exceptionnelle, mais en vertu d'un privilége attribué partout et de toute antiquité aux églises, attribué notamment, en Normandie, aux lieux que notre vieille Coutume appelle *pures et franches aumónes*. Ainsi, pour ne citer que deux exemples, dans une matière qui prêterait à de longs développements, nous trouvons, en 1382, une sentence rendue par le Chapitre de Rouen contre des particuliers qui avaient arraché de la cathédrale un malheureux qui s'y était réfugié. Ils durent faire réparation à l'Église : en remplacement du fils qu'ils n'avaient plus à leur disposition, ils *restituèrent* le père. « Messeigneurs, dirent-ils aux chanoines, en accomplissant cette cérémonie, nous avons osté de ceste église Raoulin Gombout *alias* Moulineaux, qui estoit venu pour avoir l'immunité et franchise d'icelle. Nous l'avons fait par simplesse et chaleur, et pour ce nous le vous restituons et le vous amendons. » Chacun d'eux, après

(1) Pommeraye, *Histoire de l'église Cathédrale*, p. 9.

cette déclaration, déposa un cierge sur le grand autel de la cathédrale, en présence d'une foule considérable de peuple (1). Dans les premières années du siècle suivant, le bailli Hue de Donquerre, ayant été informé que quelques prisonniers du château s'étaient sauvés dans la cathédrale, s'y rendit pour les réclamer. Un moment ceux-ci se retranchèrent dans le chœur, près de la tombe de Charles V. Mais bientôt, se sentant peu rassurés par la sainteté du sanctuaire et par le voisinage de la sépulture royale, ils prirent le parti de se cacher dans la tour. Vainement essaya-t-il d'y pénétrer. Les chapelains se réunirent pour lui en défendre l'entrée et furent soutenus par les chanoines. En punition de cette résistance, ils furent tous appréhendés et conduits aux prisons du Roi. L'archevêque intervint et excommunia Hue de Donquerre, lequel, par représailles, fit saisir le temporel de l'Église, fin ordinaire de ces luttes déplorables qui n'étaient propres qu'à affaiblir le respect dû aux deux puissances.

Ce droit était si bien établi, qu'au plus fort de la domination anglaise, en 1419, dans un temps où l'on avait tout à craindre d'un vainqueur orgueilleux et absolu, les chanoines osèrent poursuivre et condamner un seigneur anglais pour s'être permis d'enlever de la cathédrale un ecclésiastique qui s'y était réfugié et de le conduire aux prisons du château. Ce seigneur fut, sans la moindre hésitation, abandonné par son chef, le sire de Willoughby, lieutenant du duc d'Excester, alors capitaine de Rouen (2).

(1) *Essai sur l'asile religieux dans l'empire romain et la monarchie française*, p. 64.

(2) *Ibid.*, p. 68, et Arch. de la S.-Inf., G. 3483.

Le circuit de la cathédrale était partagé, quant à la juridiction, entre l'archevêque et le Chapitre. Du premier relevaient tout l'emplacement de l'hôtel archiépiscopal et les bâtimens de l'officialité ; du second, la cathédrale en son entier, le portail des Libraires, la cour d'Albane avec tous les édifices qui l'entouraient, le parvis avec le cimetière du côté du midi et la place de la Calende (1).

La part du Chapitre est ainsi désignée dans un dénombrement de 1756 : « Le territoire et enceinte de l'église, où il y a plusieurs maisons et édifices, le tout joignant, des deux côtés et d'un bout, au pavement du Roy notre sire, et, d'autre bout, à l'hôtel archiépiscopal de Rouen, auquel territoire est comprise la maison et extente du collége d'Albane, auquel territoire et enceinte nous avons haute, moyenne et basse justice, exercée par notre bailly, vicomte et autres officiers, ressortissant, avec nos autres justices, en notre Échiquier ou Hauts-Jours. »

Une ordonnance de Louis XV (1717) avait maintenu le Chapitre dans son droit immémorial de juridiction spirituelle et correctionnelle, civile et criminelle sur tout le terrain et circuit de l'église métropolitaine. Le 27 janvier 1756, les chanoines firent publier et afficher, sans opposition, une sentence qui ordonnait que toutes les causes et affaires réelles et personnelles, civiles et criminelles, pour les maisons qui étaient autour et dans l'enceinte de la cathédrale jusqu'au pavé du Roi et pour les personnes qui les habitaient, fussent portées en pre-

(1) Arch. de la S.-Inf., G. 2122.

mière instance en ladite haute justice, à l'exception des cas royaux.

Ce fut en vertu de ce droit parfaitement reconnu qu'en 1757 le lieutenant-général du bailli de Rouen renvoya à la juridiction du Chapitre le jugement d'une contestation qui s'était élevée entre deux marchands de la rue du Change (Blot et Pouchet), à l'occasion d'une enseigne arrachée d'une maison de cette rue, « ladite maison étant comprise dans le territoire des chanoines. »

Cette juridiction fut pendant longtemps exercée par les chanoines en personne sous la présidence du doyen. Elle avait alors pour siége la salle capitulaire. Ainsi c'est le Chapitre en corps qui prononça des amendes, le 30 août 1371, contre un peintre verrier, Colard Torel, de la paroisse de Saint-Nicolas-le-Peinteur ; le 5 septembre de la même année, contre un ferreur de courroies, qui avait exposé dans le parvis des marchandises de fabrication défectueuse ; le 11 septembre 1372, contre un particulier pour coups donnés dans le cimetière ; le 23 février 1404 (v. s.), contre un autre peintre verrier, Léonet de Montigny, pour voies de fait contre un prêtre bénéficié de la cathédrale. C'est encore le Chapitre qui, le 24 juillet 1409, prend directement connaissance du fait pour lequel était poursuivi un relieur du portail aux Boursiers Celui-ci avait battu sa femme et avait repoussé violemment deux chanoines qui avaient voulu la défendre. Il comparut en la salle capitulaire, et promit avec serment, en posant sa main dans celle du doyen, de ne point faire de mal aux chanoines et de traiter, à l'avenir, sa femme avec plus d'égards.

Les peines que prononçaient les chanoines se bornaient, en général, à des amendes et à des réparations honorables. Ce n'est que par exception et pour des cas d'une exceptionnelle gravité que la fustigation était appliquée dans la salle capitulaire. Cependant, dès la fin du XIVe siècle, le Chapitre avait un bailli particulier laïque, sur lequel il se déchargeait d'ordinaire de l'administration de la justice. On en trouve la preuve dans cette délibération du 15 janvier 1373 : *Ordinatum quod Johannes Martini teneret placita in territorio capituli, cujus officium baillivi exercet de quindena in quindenam.*

Notons pourtant que la fustigation, comme mode de punition, répugnait si peu aux habitudes de l'ancienne société, que pendant un certain temps des verges furent placées derrière le maître-autel de la cathédrale pour tenir les enfants de chœur en respect.

A partir du siècle suivant, cette juridiction fut habituellement exercée, au nom du Chapitre, par des officiers laïques qu'il nommait, lesquels observaient les formalités usitées dans les tribunaux séculiers et prononçaient les peines de droit commun, y compris la peine de mort. Le lieu choisi pour ces jugements était la maison du coutre à la porte d'Albane. C'était là que la torture était appliquée; c'était là aussi qu'était la prison. L'exécuteur des sentences criminelles du bailliage de Rouen était à la réquisition des officiers de cette haute justice, et ne pouvait se dispenser de leur prêter son ministère, à moins qu'il n'en reçût la défense du lieutenant général du bailli.

Mais ils ne pouvaient juger qu'en premier ressort, et

leurs sentences, en général, étaient frappées d'appel ; il y avait au-dessus d'eux, pour le civil, les Hauts-Jours du Chapitre, et, pour le criminel, le parlement.

Le 11 janvier 1430 (v. s.), un écuyer anglais, Thomas Scandish, ayant fait enlever des prisons capitulaires son domestique, qui y avait été enfermé pour injures et outrages par lui commis dans le cimetière, fut obligé de l'y ramener, en présence de Raoul Bouteiller, bailli de Rouen, de Laurent Guesdon, lieutenant du bailli, et des avocats du Roi, Jean Segueut et Pierre Mauviel.

En 1524, un épinglier, coupable de vol, fut mitré d'une mitre de papier sur laquelle étaient écrits ces mots : « Pincheur de bourses en l'église, » et tenu, l'espace d'une heure, devant le grand portail (1).

En 1526, un autre fut condamné pour le même fait à être battu, nu, de verges, devant le grand portail et le portail de la Calende (2).

Vers le même temps, un fait de la même nature amenait devant la justice du Chapitre un vagabond qui avait été arrêté par le peuple. « Le cas mis en délibération avec plusieurs avocats, avons trouvé, lisons nous dans la sentence, qu'il y avoit suffisante cause pour le mettre aux tortures, et néanmoins eslysant la plus doulce voie, et eu regard à ce que n'avions trouvé qu'il eust commis autre cas, avons ordonné que, au lieu de la torture, il seroit fustigé de verges en la Chambre, et à ceste fin avons mandé

(1) Arch. de la Seine-Inf., G. 3379.
(2) *Ibid.*

l'exécuteur des sentences criminelles, par lequel l'avons fait visiter et trouvé qu'il avoit les oreilles entières, et aussi avons fait regarder s'il avoit la merche aux larrons, et a dit l'exécuteur qu'il avoit une fleur de lis sur l'épaule, sur quoy le dit prisonnier a dit qu'il y avoit eu un clou, il y avoit douze ou treize ans, et qu'il en croyoit sa mère. » On eut beau le fustiger, il persista dans ses dénégations, en proférant d'exécrables serments, et en déclarant que, s'il s'avouait coupable, il n'oserait plus paraître devant ses parents. Les juges prononcèrent son élargissement, en lui commandant, sous peine de la hart, de mieux vivre à l'avenir (1).

11 mai 1580, sentence contre un voleur, arrêté dans la cathédrale : il fut condamné « à faire réparation honorable, tête et pieds nus et en chemise, tenant une torche ardente du poids d'une livre, devant le portail de ladite église, criant mercy à Dieu et à messieurs de Chappitre et à justice de la faulte par luy commise ; ce fait, estre fustigué et battu, nud, de verges, par un jour de marché, devant les quatre principales portes de l'église et par après être marqué de la marque aux larrons. »

3 février 1651, sentence du bailli du Chapitre contre un soldat mendiant qui avait tiré l'épée dans la cathédrale contre un des préposés de l'église. Il fut condamné « à faire réparation honorable, tête et pieds nus, et à genoux, portant une torche ardente en sa main devant le grand et principal portail, le lendemain, deux heures après midi, et là demander

(1) Arch. de la Seine-Inf., G. 3379.

pardon à Dieu et au Roy et à la justice. Ce fait, sera battu nu, de verges, tant devant le principal portail que les deux autres, par l'exécuteur des sentences criminelles. »

En 1685, le Chapitre maintenait sa juridiction contre l'autorité militaire à propos d'un méfait commis par un soldat dans la cathédrale. Le fait est mentionné dans cette délibération capitulaire : « MM. de Séricourt et Le Seigneur ont esté priez de voir derechef M. le marquis de Beuvron, lieutenant pour le Roy en cette province, au sujet de l'insulte faite, tant dans cette église cathédrale que dans le parvis, le 10 de ce mois, au suisse de cette église, par quelques officiers et soldats du régiment de Beaupré qui sont logez en ceste ville ; et ordonné qu'il soit incessamment informé de ladite action par le bailli, haut justicier du Chapitre, à la requeste de procureur fiscal de ladite haute justice (1). »

Tous les offices de la juridiction de Chapitre étaient à la nomination des chanoines. C'étaient eux qui nommaient le bailli, le vicomte (dont la charge fut confondue, dès la fin du XVIe siècle, avec celle du bailli), le lieutenant général, le lieutenant particulier, le procureur fiscal et le greffier. Le bailli était généralement choisi parmi les avocats les plus distingués du parlement. Il était, du reste, peu d'avocats en renom qui ne fussent appelés à remplir des fonctions analogues en quelque tribunal subalterne. Notons encore, en passant, l'usage d'avocats assistants, dont on prenait l'avis dans tous les procès criminels.

(1) 13 déc. 1685, *Registres capitulaires*, à la Bibliothèque du chapitre de Rouen.

Mais le Chapitre se réserva la juridiction disciplinaire spirituelle et correctionnelle sur tous les membres de la famille capitulaire, c'est-à-dire sur les chanoines, les chapelains, les enfants de chœur, les domestiques et les employés de l'église. A cet égard, sa juridiction était analogue à celle de la cour d'église ou de l'officialité; les peines qui y étaient prononcées étaient les peines ecclésiastiques dont la plus forte était la prison perpétuelle. Les peines, à proprement parler, afflictives, n'y étaient pas reçues, en vertu du principe, *Ecclesia abhorret a sanguine.*

Il se réserva également le droit de composer son Échiquier (autrement dit les Hauts Jours), devant lequel étaient reçus à prêter serment les juges de ses hautes justices, tant de la ville que de la campagne, et où étaient portés les appels des sentences des juges inférieurs. On connait la composition de cet Échiquier pour l'année 1837. C'étaient Nicolas Oresme, maître en théologie, doyen du Chapitre, ami de Charles V, pour lequel il avait traduit Aristote; Barthélemy Raynaud, professeur en droit, et plusieurs chanoines et avocats en cour laie. Au registre du Chapitre de 1379, on lit la formule de la proclamation de cet Échiquier : « Sergens, criés l'Eschiquier de MM. les doyen et Chapitre de N.-D. de Rouen au jeudi prochain après dimanche que l'on chante *Judica me, Domine.* »

Un moment, cette qualification d'Échiquier porta ombrage à l'Échiquier de la province, et défense fut faite au Chapitre d'user de ce terme, qui paraissait ne convenir qu'à une cour souveraine. Le nom de Hauts Jours prévalut et se maintint jusqu'à la Révo-

lution. Cependant, dans le dénombrement de 1757, le Chapitre parlait encore de son *Échiquier*. Ce nom, il est vrai, avait alors singulièrement perdu de son lustre. Le parlement avait grandi et avait fait oublier le nom de l'ancienne cour de la province.

Dans les derniers temps, le Chapitre prenait parmi ses membres les officiers des Hauts-Jours. Il était nécessaire, pour que leurs provisions fussent valables, qu'ils fussent gradués en théologie ou en droit (1).

Exempt des juridictions royales, le territoire du Chapitre l'était également de celles de l'archevêque et de son official ; et les chanoines ne le défendirent pas moins énergiquement contre les empiétements de leurs rivaux ecclésiastiques que contre ceux de leurs rivaux laïques. En 1425, ils n'hésitèrent pas à faire arrêter et conduire dans leurs prisons le promoteur de l'officialité pour avoir, sans leur permission, fait afficher une citation aux portes de la cathédrale (2). En 1430, ils mirent à l'amende le doyen de la Chrétienté, Massieu, qui avait reçu, dans le cimetière, de l'argent de quelques prêtres et clercs, par lui cités pour accompagner hors de la banlieue trois prisonniers que des Anglais avaient enlevé de l'église de Pavilly, et qu'il avait fallu restituer à l'église, en vertu du droit d'asile (3). Cet argent était vraisemblablement payé pour se racheter, vis-à-vis de l'archevêque, de l'obligation de cette conduite pénible et dangereuse. Il est à remarquer que Massieu ne se

(1) Arch. de la S.-Inf , G. 3361.
(2) *Ibid.*, G. 3651.
(3) *Ibid.*, G. 3372.

défendit pas : il reconnut son tort; il s'excusa en alléguant qu'il n'avait point eu l'intention de porter préjudice à la juridiction du Chapitre, et qu'il n'était entré dans le cimetière de la cathédrale que pour se mettre à l'abri de la pluie qui tombait alors en abondance. Plus tard, une transaction fut conclue entre l'archevêque et les chanoines. Le 8e article de cette transaction était ainsi conçu : *Juridictio ecclesiastica et spiritualis et punitio delictorum quorumcumque in ecclesia Rothomagensi, ejus atrio et ambitu commissorum, si in illis apprehensi fuerint delinquentes, decano et Capitulo et, eo absente, ipso Capitulo pertinebunt*, 29 mars 1445.

Ces lieux exempts des juridictions royale et archiépiscopale servirent toutefois, assez souvent, du consentement du Chapitre, à l'exécution des jugements ecclésiastiques en matière de foi, à la dégradation des prêtres apostats et à des prédications contre des hérétiques (1).

Le 26 avril 1505, le Chapitre, afin de faire un exemple, permit de mettre à l'échelle, dans le parvis de la cathédrale, des *abuseurs* d'indulgences, détenus aux prisons de l'archevêché.

Si le carcan n'y fut pas posé aux premières années du XVIe siècle, conformément aux ordres de Louis XII, contre les blasphémateurs, ce fut sans doute moins par égard pour la sainteté du lieu que dans l'intérêt de la juridiction du Chapitre, puisque nous voyons le carcan placé, vers la même époque et même encore au XVIIe siècle, dans un certain nombre

(1) Arch. de la S.-Inf., G. 26, 32, 34, 39, 40, 138, 139, 251.

de cimetières d'églises paroissiales. Non-seulement le Chapitre ne se prêta pas à l'établissement du carcan, par ordre de l'autorité royale, il ne consentit même à l'affichage aux portes de la cathédrale de l'ordonnance contre les blasphémateurs que sous la condition expresse qu'on inscrirait au bas de l'affiche : *Affixa presens cedula de mandato et auctoritate dominorum decani et Capituli hujus ecclesie*, 1er avril 1510 (v. s). Plus tard, le carcan y parut, mais pour la juridiction capitulaire.

Une sentence du bailli du Chapitre, Robert Bazire, avocat au Parlement, ordonna, le 13 avril 1666, qu'un poteau serait dressé dans le parvis de l'église, auquel poteau serait mis et affiché un carcan pour y exposer ceux qui auraient fait bruit, tumulte et scandale ou commis quelque action insolente ou mauvaise devant ladite église ou parvis d'icelle.

Au XVIIIe siècle, il n'est plus question de carcan, mais on voyait encore figurer dans le parvis, sur un poteau, les armes du Chapitre et la figure de la sainte Vierge, patronne de la cathédrale. Elles furent peintes sur tôle, en 1752, par le sieur Noel, peintre de Rouen (1).

II.

Circuit de la cathédrale, cimetière.

Le cimetière de la cathédrale s'étendait, au couchant, devant la façade principale ; au midi, depuis le parvis jusqu'au *portail aux degrés*, dit plus tard

(1) Arch. de la S.-Inf., G. 2430.

portail de la Calende. On enterrait également dans cet espace couvert, en forme de cloître, qui sert de vestibule à la salle capitulaire. On voit aussi donner le nom de cimetière à la cour du portail des Libraires (1).

Ce fut dans l'aître de la cathédrale, dit parfois le grand cimetière, que fut enterré Robert Becquet, qui éleva sur la tour du transept cette belle flèche de bois incendiée en 1825 et que l'on regrettera toujours (2).

Mais, peu de temps après, l'aître cessa d'être un cimetière, ou plutôt on cessa d'y enterrer, car le nom de cimetière persista. Ce ne fut pourtant que le 20 juin 1536 qu'on en commença le pavage, opération qui n'était point encore terminée le 13 mars de l'année suivante (3).

Dans le même siècle, on décida que l'*aire* qui précédait le chapitre serait faite de plâtre, au lieu des tombes qui y étaient (4).

Enfin, trente-cinq ans après (5), le désir de procurer à la fabrique quelques ressources indispensables,

(1) « Au portail aux Boursiers ou lieu où est le cimetiere. » 11 janv. 1430. Arch. de la S.-Inf. Reg. capitulaires.

(2) *Ibid.* Bulletin de la Commission d'Antiquités, t. 2.

(3) *Ibid.* A cette date, on s'occupa au chapitre des mesures à prendre pour l'achever : « *Repetito de pavymento cemelerii incepto et nondum completo Domini concluserunt quod perficialur.* »

(4) *Ibid.*, 7 août 1565.

(5) Dès le 21 février 1581, Nicolas Lescuyer, libraire, avait demandé au Chapitre la permission de faire bâtir deux boutiques au pied de la Tour de beurre, près du sacraire de Saint Étienne la Grande Église. Le 22, le Chapitre reconnut « que cela décoreroit beaucoup l'église, attendu les ordures et immondices qui se faisoient à la dite place. » Le 23, on accorda à Lescuyer sa demande, moyennant un loyer de 15 livres par an, et à condition que les boutiques seraient bâties de bon bois et couvertes d'ardoises.

porta le Chapitre à emphytéoser ce qu'il y avait de places vides sur le terrain adjacent à la cathédrale du côté du midi, en face de la rue de la *Feurrerie*, maintenant rue des Changes. En peu de mois, toutes ces places étaient fieffées à des particuliers (1). Ils n'eurent rien de plus pressé que d'y élever des maisons dont l'effet fut de masquer les fenêtres de la cathédrale.

Jusqu'alors cet espace était resté un cimetière (2). Il était fermé d'un petit mur dit *muret* qui le séparait du pavé du Roi dans toute sa longueur, depuis le portail des degrés jusqu'au parvis. En 1779 encore, il y existait quelques épitaphes, notamment celle de Jean Cochon et de sa femme, « en lettres gothiques, pierre commune et blanche enclavée dans la muraille de l'église, sans plâtre ni crampons » (3).

(1) Guillaume Gibert, Guillaume Le Febvre, Adrien Ballue, chanoines, et Guillaume Le Marié.

(2) Dans les premières années du xv^e^ siècle, en 1415, on distinguait l'aître de Notre-Dame de l'aître Saint-Étienne : « Chappelle qui tient en l'aître N.-D. Là aboutissoit l'eau. De là un tuel menoit l'eau en l'aitre Saint-Étienne, 16 juillet 1415. » Cartulaire de N.-D., n° 8, f° VI^xx^ VI^vo^.

(3) « Cy devant gisent Jean Cochon et Jeanne, sa femme, natifs de Fontaine-en-Caux, qui furent en mariage pendant l'espace de cinquante-trois ans et plus. La dicte trespassa la veille de Saint André de l'an 1444, et ledit Jean trespassa le 28 d'avril 1452 après Pasques. Priés Dieu pour l'ame d'iceulx ! » C'étaient le père et la mère de Pierre Cochon, l'auteur de la *Chronique normande*, enterré lui-même dans ce cimetière, ainsi que le prouve cette délibération du chapitre : « 28 *avril* 1449, *Domini capitulantes concesserunt domino Jacobo Cochon quod possit apponi facere in muro ecclesie extra unam epitaphiam prope loca in quibus fuerunt inhumati pater et mater et dominus Petrus Cochon, frater ipsius in parocchia S. Stephani.* »

Un mémoire note que sous ce terrain s'étendent les fondations des grands murs de l'église, composés de pierres de taille, qui avancent fort loin et règnent tout au pourtour. L'architecte Gravois y fit quelques fouilles et reconnut ces murs dans un procès-verbal du 25 juin 1750 (1).

Au milieu de cet enclos, il y avait un retranchement fermé de murs où l'on déposait les matériaux nécessaires aux réparations de la cathédrale, et dans ce retranchement un édifice affecté aux travaux des maçons gagés et appointés de la fabrique. On l'appelait vulgairement la *Loge aux maçons*.

Tout le reste de cet emplacement était vide. Il était devenu, par suite de la négligence de la police, un réceptacle d'ordures et d'immondices qui, plus d'une fois, excita les plaintes des gens du quartier.

Ce fut même en partie pour prévenir ces difficultés que le Chapitre, si l'on en croit des pièces officielles, s'était déterminé à l'aliénation qui s'était faite en 1590. Cependant, il n'avait eu garde d'oublier, dans cette circonstance, le respect dû aux restes des morts. Il avait fait rechercher les ossements et avait ordonné de les déposer dans une fosse que le clerc avait fait creuser au milieu de la cour aux maçons, 14 avril 1590.

Postérieurement à 1590, et pendant longtemps encore, on continua d'inhumer les paroissiens de Saint-Étienne-la-Grande-Église dans la partie restante de l'emplacement du cimetière de la *Loge aux maçons*.

(1) Jean Aline, dans son testament, 1539, demande que son corps soit mis devant le pas du sacraire et baptistère de Saint-Estienne, hors le couvert de ladite église.

Cependant, les chanoines soutenaient que c'était la propriété de la cathédrale, et que la possession où le curé était d'y enterrer n'était qu'une pure tolérance de leur part. Aussi faisaient-ils remarquer que, dans les contrats par lesquels ils avaient fieffé une partie de ce terrain, ils avaient eu soin de ne le désigner que par ces mots : *la devanture de la Loge aux macons*, ou bien *les places vides qui sont devant* la *Loge aux maçons* et *proches d'icelle.*

Le Chapitre ayant, dans le cours du XVII^e^ siècle, fait bâtir sur ce terrain des logements pour des personnes attachées à l'église et fait paver l'intervalle qui se trouvait entre ces maisons et les murs de la cathédrale, il ne fut plus possible de s'en servir comme de cimetière et d'y enterrer (1).

Les trésoriers de Saint Étienne la Grande Église demandèrent alors au Chapitre la place de la Calende pour en faire un cimetière, et elle leur fut accordée, suivant une délibération capitulaire du 7 décembre 1614, à la charge par eux de la faire, à cet effet, clore de petits murs de pierre, selon que l'on conviendrait, sans y pouvoir faire aucunes boutiques et à la charge de la faire paver. Mais une contestation élevée par le fermier du Domaine empêcha l'exécution de cette convention.

(1) Et cependant, dans le compte de la fabrique Notre-Dame, de 1637 et 1638, le terrain était qualifié Cimetière de S.-Étienne : « Travaux faits par Noël d'Yvetot le long du cimetiere de Saint-Estienne de la Loge aux Maçons. »

3 nov. 1682 : Il a esté accordé au curé et trésoriers de la par. S. Estienne la Grande Église, la place qui est comprise depuis le mur du coté de la tour de Georges d'Amboise jusqu'au ruisseau

Dès-lors, il fallut en venir à une mesure qui, jusque-là vraisemblablement, n'avait eu lieu qu'à titre d'exception. MM. du Chapitre accordèrent aux curé et paroissiens de Saint-Étienne, en remplacement du cimetière auquel ils prétendaient, la faculté d'inhumer leurs morts vers le bas de la grande église, dans l'étendue marquée par les deux premiers piliers les plus proches des orgues. Ainsi en était-il en 1693. Tout ce que les chanoines purent faire, par la délibération du 25 septembre de cette année, ce fut, tout en reconnaissant le droit, pour les pauvres, d'être enterrés gratuitement dans la cathédrale, de décider que, pour les riches, chaque inhumation donnerait lieu à la perception d'un droit de 20 sous au profit de la fabrique.

On conçoit sans peine, comme il est dit dans un mémoire du temps, que la faculté d'être inhumé dans la grande église ait flatté les paroissiens et qu'ils l'aient préférée à la possession d'un cimetière extérieur et particulier.

Si singulier que cela puisse nous paraître, il est coulant de la maison où demeure la veuve Le Roux, vitrière, et aboutissant à la barriere proche les Généraux, pour servir de cimetiere à la paroisse, aux conditions que lesd. curé et trésoriers feront repaver lad. place à leurs despens lorsqu'on y inhumera quelqu'un. Il a esté ordonné qu'à l'advenir, il sera payé au profit de la fabrique de cette église la somme de 6 l. pour chacun de ceux qu'on inhumera dans cette d. église, tant de la par. S. Estienne qu'autres personnes. » (Registres capitulaires au Chapitre.)

« 2 janv. 1683. M^rs le trésorier Ridel et Gueroult ont est épriez de régler avec les curés et trésoriers de S. Estienne l'affaire concernant le cimetiere à eux accordé dans le parvis et les droits de sépulture pour la fabrique pour chascun des corps que l'on inhumera à l'advenir dans cette église. » (*Ibidem.*)

certain qu'il en fut ainsi jusqu'en 1774. La servitude acceptée par le Chapitre, et, disons-le, nécessitée par sa conduite, était devenue d'autant plus gênante, que la paroisse Saint-Étienne-la-Grande-Église s'était notablement accrue par suite de la translation de l'Hôtel-Dieu de la Madeleine au *Lieu-de-Santé* qu'il occupe actuellement, et des constructions faites sur l'emplacement de l'établissement abandonné. Avant, il est vrai, il y avait les malades de l'Hôtel-Dieu ; mais à leur usage se trouvait affecté un cimetière particulier situé en dehors des murs, le cimetière de Saint-Maur, qui maintenant encore a conservé sa destination première. En 1774, le Chapitre s'inquiétant, dans l'intérêt de la santé publique, des émanations cadavéreuses qui se faisaient sentir vers le bas de l'église, résolut de s'affranchir d'une servitude aussi déplacée en fournissant un autre cimetière. Cette fois encore, il songea à la place de la Calende et offrit de l'abandonner aux paroissiens de Saint-Étienne et de la faire clore de murs à hauteur convenable. Sur la requête des chanoines, le Conseil supérieur, qui avait remplacé le Parlement, fit défense d'inhumer dans l'église cathédrale ; mais, comme le procureur du Roi du Bureau des Finances avait fait opposition, vers le même temps, à la clôture de la place en question, le Conseil ne put faire autre chose, sinon d'ordonner que, par provision et en attendant la solution de cette difficulté, les corps seraient portés au cimetière Saint-Maur.

Peu de temps après le Parlement fut rétabli et reprit ses fonctions. Il était naturel qu'il trouvât mal fait tout ce qu'avait fait le Conseil supérieur. Les parois-

siens ne laissèrent pas échapper l'occasion. Ils se portèrent appelants par-devant lui de l'arrêt de ce Conseil détesté et que nous continuons à flétrir du nom de Parlement Maupeou, en prenant parti, sans réflexion, dans des querelles auxquelles en général nous entendons peu de chose ; ils obtinrent facilement gain de cause. Le 20 décembre 1774, la Cour rendit un arrêt qui déclara nul et surpris l'arrêt du Conseil, et avant de faire droit sur les conditions acceptées par MM. de chapitre ordonna que ceux-ci rapporteraient mainlevée de l'opposition formée par le procureur du Roi du Bureau des finances à la clôture de la Calende.

La question restait toujours en suspens lorsque fut rendue la Déclaration du Roi concernant la sépulture des divers citoyens, qui ordonnait l'ouverture de cimetières communs hors l'enceinte des villes. Le 26 mars 1778, la Cour en ordonna l'enregistrement. Peu de temps après, conformément à cette Déclaration, elle assignait à la paroisse de S.-Étienne-la-Grande-Église une portion du cimetière du Montgargan.

Ainsi, comme on peut le remarquer par ce qui précède, on cessa, de bonne heure, d'enterrer dans l'espace primitivement affecté à cet usage, à savoir l'aître ou le parvis, la cour aux maçons, l'aire devant la salle capitulaire. Par un abus véritablement déplorable, dans un temple où les épidémies étaient si fréquentes, la cathédrale devint l'unique cimetière du chapitre et de la paroisse de S.-Étienne-la-Grande-Église. D'après un usage qui s'était peu à peu établi, les places se trouvaient réglées de cette sorte : aux archevêques et aux dignités du Chapitre, la chapelle de la S^te^ Vierge derrière le chœur ; aux chapelains, les

chapelles de la nef; aux officiers laïques et aux serviteurs des chanoines, les bas-côtés; aux paroissiens de S. Etienne, les deux dernières travées de la nef latérale du midi.

Vers le même temps, mais surtout au XVII^e^ siècle, on peut observer que dans le dessein d'augmenter les revenus des fabriques, on se mit un peu partout, à aliéner une partie des cimetières attenants aux églises de la ville. Le droit perçu pour l'ouverture de la terre à l'intérieur de l'enceinte sacrée était trop peu élevé pour que les inhumations n'y fussent pas nombreuses. Le cimetière extérieur était devenu celui des familles pauvres (1).

III.

FAITS HISTOTIQUES, COUTUMES RELIGIEUSES ET CIVILES SE RAPPORTANT A L'AÎTRE OU PARVIS DE LA CATHÉDRALE.

Ce que, dans le circuit de la cathédrale, l'on appelait proprement l'aître était limité, du côté de la Made-

(1) 30 juillet 1635. Le curé et les paroissiens de S. Martin sur Renelle faisaient faire quelques bâtiments dans leur cimetière. Les fondations étaient déjà commencées. Les terres furent transportées au jardin des Carmes déchaussés et sur les quais, au heurt commun de la ville.

24 décembre 1643. Le chapitre permet aux trésoriers et paroissiens de S. Nicolas de bâtir quelques maisons dans leur cimetière.

1632. « A Noël d'Yvetot, 431 l. 17 s. pour avoir fait des ventes de la largeur du cimetière de S. Laurent, suivant l'ordonnance. » (Compte de la fabrique de Notre-Dame de Rouen, 1631-1632.)

De 1659 à 1660, des maisons furent bâties dans le cimetière de S. Nicaise.

leine, par la rue de la *Feurrerie* (1), où se trouvaient, adossées aux murs du parvis, des échoppes de changeurs, dites les *Petits-Changes*; du côté opposé, par une rue faisant suite à la rue des *Quatre-Vents*, et que bordait une série de porches désignés sous le nom d'*avant-soliers* (2). La rue *Grand-Pont* bornait l'aître à l'ouest. On y voyait l'hôtel du Bureau des Finances, primitivement affecté à la Cour des Aides ou à la juridiction des Généraux (3). Il avait été élevé sur l'emplacement de maisons dépendant du Domaine, occupées par des changeurs, et, plus anciennement, par la Boulangerie de Rouen (4).

Nous ne dirons que peu de mots de la façade de la cathédrale, devant laquelle s'étend cette place qui nous paraît aujourd'hui si exigue, si peu en harmonie avec la grandeur du monument, et que cependant, autrefois, on avait la simplicité de trouver spacieuse (5), tant,

(1) « En la feurrerie et poulaille.ie devant l'aître N. D. de Rouen, » 1397 (Cart. de N. D. de Rouen, n° 8 f° et 2 v°.) — A la rue de la Feurrerie faisait suite la rue des Planques, ou des Barbiers, dite enfin au 16e siècle rue des Bonnetiers. *In parr. S. Stephani in vico* des Planques *ante thesaurum ecclesie Rothom.* 15e siècle, (Cart. de N.-D., n° 9, f° 27.) *In parr. S. Stephani in vico* des Planques seu aux Barbiers *ante Revestiarium ecclesie Rothom.* 15e siècle. (*Ibid.*, f° 29.) Dans cette rue se trouvait l'hôtel du prieuré de Longueville. Le nom de Feurrerie indique des magasins de paille.

(2) Voir le plan du *Livre des Fontaines* de 1525.

(3) Voir les procès-verbaux de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure, t. 3e.

(4) *Ibidem.*

(5) « Cette grande place presque carrée qui ne contribue pas peu à la décoration du portail... advenues de cette église, qui sont aussi belles qu'en aucune autre cathédrale. » Pommeraye, *Histoire de la Cathédrale de Rouen*, p. 37.

dans nos anciennes villes, dont de larges fossés empêchaient le développement, on s'était habitué à faire une faible part à la voirie et aux places publiques. On sait quelles variations a subies cette façade, où des styles divers sont mêlés et superposés. La tour S. Romain appartient, par sa base, au XIIe siècle, et, par son étage supérieur, au règne de Louis XI. On l'appelait indistinctement *Tour S. Romain*, *Tour S. Mellon*, *Tour des Onze Cloches*. On donnait aussi le nom de S. Mellon au portail qui en est voisin (1), devant lequel un bourgeois de Rouen obtint, le 12 avril 1475, la permission de placer une *lampe ardente* pendant la nuit. Quand toute la ville était plongée dans les ténèbres, une lumière brillait, du moins, devant l'église métropolitaine, peut-être par le même sentiment de piété qui fait suspendre des lampes devant l'autel du sanctuaire, peut-être aussi pour éclairer la marche des hommes d'église et des fidèles qui venaient à la cathédrale avant le lever du jour (2). Le grand portail avec ses voussures et cette profusion d'ornements qui le sur-

(1) Ce nom lui venait peut-être de la chapelle S. Mellon, qui était voisine de la tour.

(2) Cependant, la messe ne pouvait être dite que vers le point du jour. « *Antequam dies illucescat, circa tamen diurnam lucem,... quia cum in altaris officio immoletur Dominus noster Jhesus Christus, qui est candor lucis eterne, congruit hoc, non noctis tenebris fieri, sed in luce.* (Lettres du cardinal d'Amboise, Arch. de la S.-Inf. G .3612.)

In ecclesia nostra Rholomagensi nonnulli utriusque sexus Christi fideles quotidie de mane, antequam ad opera status suos concernentia, accedunt pro missis. Pour ce motif, le cardinal d'Amboise permet aux chanoines de célébrer la messe, *ante diem, rca tamen diurnam lucem.* Ibid.

montent, atteste encore, malgré son extrême détérioration, la libéralité des deux cardinaux d'Amboise. La Tour de Beurre est des dernières années du xv^e^ siècle ; elle remplaça la porte S. Jean qui avait été construite, vers 1408, à l'aide des aumônes du chanoine Jean Gorren (1). Autrefois elle était moins vantée pour la hardiesse de son architecture que pour la cloche Georges-d'Amboise renfermée dans ses vastes flancs, Georges-d'Amboise, la plus grosse, la plus retentissante des cloches de France, que jamais l'on ne sonna sans quelque effroi, (2) et dont les derniers sons furent pour l'infortuné Louis XVI, lors de son entrée en 1786. C'était aux portes de la façade du parvis que le Chapitre affichait les actes de sa juridiction, les sentences d'excommunication qu'il prononçait et dont l'usage devint de plus en plus rare. C'était là aussi que l'on affichait les bulles d'indulgences accordées aux églises et aux communautés religieuses (3).

(1) Le nom de ce chanoine est présentement oublié à Rouen ; mais, à Harfleur, sa ville natale, le Pont dit Gorren conserve encore le souvenir de sa famille.

(2) Les puissantes vibrations de cette cloche *élonnaient* la cathédrale. Ce mot *élonner* a, depuis le 17^e^ siècle, beaucoup perdu de son énergie.

(3) Excommunication portée par le chapitre contre Robert Trencart, avocat, affichée *in valvis ecclesie Rothom.*, lundi après l'Epiphanie 1424 (Reg. de la juridiction du chapitre). — Permission d'afficher aux portes de l'église les indulgences accordées par le pape à l'Hôtel-Dieu de Paris, 3 nov. 1449 ; — les bulles d'indulgence pour le Mont-Saint-Michel, 27 août 1451 ; — pour la cathédrale de S.-Julien du Mans, 4 janvier 1451 (v. s) ; — pour les Chevaliers de S.-Jean-de-Jérusalem, 21 mars 1451 (v. s) ; — pour l'église de N.-D.-de-Beaugency, au diocèse d'Orléans, 27 mars 1452, etc.

Au midi, un autre portail, le portail S. Siméon, donnait accès de l'intérieur de l'église dans le cimetière de S. Étienne et dans l'emplacement réservé à la loge des maçons. Le curé ou vicaire perpétuel de S. Étienne en réclama en vain l'ouverture pour le passage de ses paroissiens et pour les besoins de son ministère paroissial.

Les changeurs paraissent avoir été de tout temps établis près de la cathédrale, où ils ont eu assez naturellement les orfèvres pour successeurs (1). Une ordonnance royale du mois de décembre 1325 leur avait même fait une obligation de ne point s'éloigner de ce quartier (2).

Au-dessus de leurs échoppes, dans la rue Grand-Pont, il y avait, dès le XIVe siècle, et longtemps avant que les Généraux fussent venus s'y installer, un lieu affecté aux juridictions royales, ce qui n'empêchait pas que le siége ordinaire de ces juridictions (du bailliage aussi bien que de l'Échiquier) ne fût au château de Rouen (3).

(1) Changeur dem. en la Feurrerie, devant N.-D. de Rouen, 1401, tab de Rouen. Reg. 9. f° 257.

(2) N. Périaux, *Dictionnaire des Rues et Places de Rouen*, p. 93. Cette ordonnance, rapportée au t. 1er, p. 790, des Ordonn. des Rois de France, dispose « que tous les changes qui sont faits et levez en la ville de Rouen, hors la rue de la Corviserie (rue de la Grosse-Horloge), sans avoir sur ce eu grace de nous ou de nos prédécesseurs, soient sans nul délai ostez et abattus, et que dores en avant nul change ne soit fait ou levé en lad. rue de la Corvoiserie. »

(3) En 1357, Robert Le Rouge, maçon, reçoit 4 livres fortes pour enduire et asseoir ung huis en la chambre ordonnée pour le Conseil sur les Canges devant N.-D. (Archives de Joursanvault

Le compte de la vicomté de Rouen de l'année 1431 contient un assez long chapitre relatif aux buffets de changeurs. On en comptait alors plus de trente pour lesquels on payait au Roi un droit de tapis. Mais plusieurs étaient alors sans occupants (1).

Dans son *Histoire du privilége de S. Romain*, M. Floquet nous apprend qu'en 1504, le jeudi des Rogations, dix échoppes des petits-changes eurent leur couverture rompue par le fait d'un nombre considérable de curieux qui étaient montés dessus pour voir passer la procession de la Fierte (2). On prit des précautions pour qu'un pareil accident ne se renouvelât point. Mais, quatre ans après, en 1508, Louis XII, étant venu à Rouen, se plaignit de l'étroitesse de la rue qui longeait le parvis. Il ordonna, dans l'intérêt de la ville et de la cathédrale, la démolition des petits-changes. Dans le même temps il contribuait à la décoration de la place en ordonnant

1859, t. 1, p. 334.) Arrêt de la Cour de l'Échiquier des Eaux et Forêts, tenus à Rouen sur les Canges, 25 oct. 1402, F. du Chapitre. — Lettres de Pierre Poolin, lieutenant-général du bailli de Rouen, Jean Salvaing, commençant par ces mots : « Savoir faisons que, par devant nous, sur les Canges à Rouen, etc. » *Ibid.*

(1) « Buffects séans devant la Madallene sur le pavement du Roy au long du mur de l'église N.-D. de Rouen, ordonnez pour faict de change, par chacun desquels est payé 60 s. pour le droict de tapis... desquels treize ont esté occupez à terme par les personnes dont les noms s'ensuivent... 16 échoppes pièce advenues au Roy notre sire pour faict de change en l'ostel qui fut Guérard Postel, devant l'église N.-D. de Rouen... 3 tables de change ordonnez en l'ostel Me Jean de Fontenay,... èsquelles le Roy prend le cart de louage, quand elles sont occupées par le fait de change. » (Arch. de la S.-Inf.)

(2) Floquet, II, 293.

la construction de l'hôtel des Généraux, dont fut chargé l'habile architecte Rouland Le Roux. Malheureusement, afin de donner à ce bâtiment les dimensions que l'on jugeait nécessaires, il fallut empiéter de 12 pieds sur la rue. Un moment les échevins songèrent à s'y opposer : la crainte de déplaire à Louis XII les arrêta (1).

Quant à la Boulangerie, elle est indiquée dès le XII[e] siècle. Un règlement de 1199 porte expressément: « Aucun boulanger ne peut avoir plus de deux fenêtres pour vendre son pain, l'une en sa maison, l'autre dans l'aître de N. D. » (2). La Boulangerie de Rouen est mentionnée dans une charte de 1229 (3), dans un contrat du 12 mars 1286, par lequel un nommé Lucas Belet, de S. Cande le Jeune, vend aux exécuteurs testamentaires du chanoine Raoul de Donjon (4), moyennant 232 l., une rente de 16 l. t. sur un tènement à Rouen, *in boulengeria ante ecclesiam Beate Marie Rothomagensis*. En 1327, le tènement de Guérard Postel est désigné comme situé en la Boulangerie Notre-Dame en la paroisse S. Herbland. Le compte de la vicomté de Rouen de 1431 parle aussi « de la ferme des étaux aux boulangers, celliers et greniers demeurant de l'hostel du Roy, qui fut Guérard Postel, comprins les places où se tenoient les juris-dictions. »

Borné par les rues dont nous venons de faire con-

(1) Bulletin de la Commission des Antiquités, II.

(2) Cart. de S. Ouen, 21 *bis*, f° 1.

(3) Arch. de la S.-Inf. F. de l'abb. du Valasse.

(4) Gilles d'Eu, sous-chantre, Nicolas Fauvel, Jean dit L'Alouette, chanoines, et M[e] Guillaume du Chastel.

naître l'aspect, le parvis de la cathédrale en était séparé par une clôture de murailles, ce qui n'avait pas lieu pour tous les cimetières, bien que cela fût exigé par les lois canoniques. Du moins voyons-nous que celui de S. Ouen servait à un marché de boucherie, et ne fut clos de murs que vers la fin du XIV^e^ siècle.

Dans le cours du XII^e^ siècle, on ne saurait dire par quelle circonstance ce mur fut ruiné, ainsi que les maisons qui étaient construites dans le parvis. Lorsque le Chapitre voulut les rebâtir, la ville, fière de ses nouveaux priviléges, s'y opposa, moins peut-être dans l'intérêt de sa juridiction particulière, que par jalousie de marchands. Le savant M. Chéruel a essayé d'excuser les excès où se laissa entraîner la commune de Rouen. Je ne puis me dispenser de reproduire son récit : « Il fallut, dit-il, l'intervention de Henri II pour vaincre l'opposition (de la commune); mais après la mort de ce prince et le départ de Richard pour la Croisade, les plaintes recommencèrent. Les chanoines avaient entouré leur aître d'un mur crénelé qui donnait à la basilique l'apparence d'une forteresse. Ce n'était pas assez d'étaler ainsi, au milieu mème de la cité, l'appareil féodal; on éleva, dans l'enceinte de l'aître, des échoppes pour les marchands, que la franchise de tout droit attirait en foule dans ce lieu. On ne craignit pas d'enlever ainsi à l'église son caractère sacré et de transformer en marché ce séjour de retraite et de prière. La commune s'émut vivement à la vue de cette forteresse élevée au milieu de la cité; elle s'émut peut-être plus encore de la concurrence redoutable qu'allaient faire à son

commerce les marchands privilégiés du Chapitre. Cependant, elle procéda d'abord avec modération; elle s'adressa aux chanoines et leur demanda de détruire le mur et les boutiques qu'ils avaient bâtis. Mais les chanoines, forts de la décision de Henri II et d'une ancienne possession, rejetèrent toutes les demandes de la commune. Alors toutes les passions populaires s'exaltèrent; derrière le maire et les pairs qui avaient voulu conserver quelque modération, les corporations d'arts et de métiers n'écoutèrent que la violence de leurs ressentiments. Il ne fallut qu'un mot pour entraîner la foule et la porter à des actes de violence; portes, murailles, boutiques, tout fut bientôt renversé. »

Ce mur crénelé, qui donnait à la basilique l'apparence d'une forteresse, cette concurrence redoutable faite par quelques échoppes au commerce de toute une grande cité, l'impiété des chanoines qui ne craignaient pas d'enlever au parvis son caractère sacré, mise en regard de la modération du maire et des pairs, ce sont là des traits de nature à faire impression à première vue, mais qui s'effacent, lorsqu'on vient à considérer que ce qui donna prétexte à l'émeute subsistait depuis longtemps, fut rétabli, et qu'en fin de compte, la ville fut condamnée par l'autorité royale et par l'autorité religieuse. Nous ne contesterons pas que la commune n'ait pu trouver des motifs d'excuse dans les circonstances des faits incriminés; mais il faut convenir aussi que ces circonstances ne nous sont point connues; et ce que l'on peut dire, à défaut de docu-

ments positifs, n'a guère d'autre valeur que celle de suppositions plus ou moins fondées.

Dans l'affaire dont il s'agit, il me paraît hors de doute que la ville ne fut pas exempte de graves reproches.

L'abus de pouvoir qu'elle s'était permis, en faisant abattre de son autorité privée le mur et les échoppes, donna lieu à une sentence d'excommunication portée contre les coupables par les évêques de Bayeux, d'Avranches, de Séez et de Coutances et par le doyen de la cathédrale de Rouen. L'archevêque de Rouen était absent de son diocèse pour les affaires de l'État et ne put prendre connaissance de cette affaire.

Loin de terminer ce fâcheux débat, la sentence des prélats ne fit que le passionner et que porter au comble l'exaspération des bourgeois.

La semaine sainte 1192, plusieurs d'entre eux se jetèrent sur les chanoines, en massacrèrent quelques-uns, en mutilèrent quelques autres de la façon la plus odieuse, et le jour même de Pâques, sans égard pour la sainteté du jour, ils incendièrent la plupart des maisons capitulaires, dévastèrent les jardins qui en dépendaient et en arrachèrent les arbres.

L'Église, se sentant impuissante à punir de pareils excès, dut s'adresser au roi Richard Cœur-de-Lion, alors prisonnier en Allemagne. Ce prince écrivit aux bourgeois pour leur ordonner de réparer le mal qu'ils avaient commis ou laissé commettre. Devant cette injonction formelle, il leur fallut jurer sur les évangiles de se soumettre au jugement de l'Église. Une seconde fois les suffragants de la province se réunirent

à Rouen ; sur la demande de l'archevêque, ils procédèrent à une information à la suite de laquelle ils ordonnèrent à la commune de réparer les dommages causés , de rebâtir les murs de l'aître, ainsi que les boutiques et les maisons démolies ; les principaux coupables devaient aller à Rome demander pardon au Souverain-Poutife. Cette sentence ne fut point immédiatement exécutée. Il fallut s'adresser de nouveau à Richard Cœur-de-Lion, dont on obtint la charte suivante datée d'Argentan, veille de saint Martin :

Ricardus, Dei gratia, Rex Angl., Dux Norm., Aquit. comes And. omnibus ad quos presentes littere perrenerint salutem. Norerit universitas vestra compositionem factam esse inter dominum W., Rothomagensem archiepispocum, et canonicos ejusdem ecclesie et cives Rothomag. in hunc modum, quod murus et sope atrii ecclesie infra proximum Natale Domini per eosdem cives reficientur, per visum senescalli nostri vel ballivorum nostrorum, in eo statu quo erant, quando contentio mota fuit inter canonicos et cives ; per nos vero et senescallum nostrum vel balliros nostros idem murus et sope atrii perficientur usque ad eundem statum quo erant quando diruti fuerunt. Si autem infra proximum Natale Domini refici non potuerint, per convenientes dietas post Natale bona fide perficientur ; de dampnis autem per eosdem cives canonicis illatis, infra proximos quatuor menses post pacem inter regem Franc. et nos factam, eisdem canonicis satisfaciemus sicut facere debemus. De hiis vero tenendis et perficiendis nos fidejussores constituimus, et dominum Rothomagensem archiepiscopum,

ad petitionem nostram, super eisdem fidejussorem constituimus. Ut hoc autem ratum hebeatur et firmum, illud presenti carta et sigilli nostri testimonio roboravimus. Dat. per manum Eustachii, decani Sarisberiensis, tunc agentis vices cancellarii nostri, apud Argentomum, IX die novembris, anno VI regni nostri.

Cette charte jette quelque jour sur la lutte engagée entre la ville et le Chapitre, et sur la part de responsabilité qui revient à la première dans les actes de violence que nous avons rappelés. Voici comment les faits y sont exposés : d'abord un débat s'était engagé entre la commune et les chanoines au sujet de la construction du mur et des échoppes de l'aître, construction qui n'était que commencée. Le mur et les échoppes avaient été abattus. Sur ce point on avait donné tort à la ville, et les choses avaient été remises en l'état, lorsque éclata une émeute qui se signala par l'entière démolition du mur et des échoppes, par le renversement et le pillage des maisons canoniales, par le meurtre de plusieurs chanoines. D'après la décision de Richard-Cœur-de-Lion, vraisemblablement conforme à la sentence des prélats, la commune de Rouen dut remettre le mur et les échoppes en l'état où ils étaient au moment du conflit. A cela on borne sa responsabilité et la satisfaction que l'on exige d'elle. On consent à considérer l'émeute qui vint ensuite comme n'étant point de son fait. C'est le duc, comme représentant de l'autorité publique, qui se réserve d'indemniser les chanoines pour les pertes qu'ils ont éprouvées et qui prend à sa charge l'achèvement du mur de l'aître et des échoppes, avec

promesse que tout sera rétabli quatre mois après la paix à intervenir entre lui et le roi de France. Lui-même se porte pour garant de cette transaction, et délègue en son lieu et place, l'archevêque Gautier de Coutances.

Cependant, si conciliante qu'elle fût, il est certain que cette transaction ne fut point exécutée. Richard Cœur-de-Lion eut, de son côté, vers le même temps, de violents débats avec l'archevêque, à l'occasion du temporel de l'Église et de la construction du Château-Gaillard, et il est à croire que les bourgeois de Rouen profitèrent de l'irritation du prince, et s'autorisèrent de son exemple pour se dispenser des travaux de reconstruction qui leur avaient été imposés. En 1198 encore, après la réconciliation conclue entre l'archevêque et Richard, on voit la Commune persister dans sa résistance. On en a comme preuve irrécusable une bulle adressée par le pape Innocent III à l'archevêque de Cantorbéry et à ses suffragants pour qu'ils eussent à faire publier, dans leurs diocèses, la sentence d'excommunication portée contre les bourgeois de Rouen (S. Pierre de Rome, 2 des nones de juin an 1er du pontificat) et deux autres bulles du même pape, adressées, l'une à l'archevêque Gautier et à ses suffragants (même date), l'autre à tout le peuple de Rouen, *universo populo Rothomagensi* (3 des nones de juin, même année), relatives l'une et l'autre au même objet. Faut-il croire qu'au mépris de ces sentences d'excommunication dont ils étaient frappés, des lettres du Roi, des bulles de Célestin III et d'Innocent III, la Commune se soit refusée à toute satisfaction envers le Chapitre? C'est ce que M. Chéruel a cru pouvoir

conclure d'une lettre adressée, le 27 août 1256, au Roi S. Louis par le Chapitre de Rouen et dont voici la teneur :

Excellentissimo domino suo Ludorico, Dei gracia, regi Francorum illustri, deroti ejus clerici, decanus et capitulum Rothomagi, salutem et paratum ad regie majestatis placita famulatum. Licet possemus, de jure communi, cimiterium nostrum claudere et clausuram ejusdem cimeterii in altum erigere, prout nobis expediens videretur, vestre tamen celsitudinis beneplacito penitus obtemperare volentes, serenitati vestre, tenore presentium, duximus intimandum quod murus qui edificabitur ad clausuram dicti cimetiri quatuor pedum atlitudinem non excedet.

Ainsi, le Chapitre affirme son droit de faire clore comme il l'entendra son cimetière, et cependant, pour se conformer au désir de S. Louis, il consent à ne donner au mur de clôture qu'une hauteur de 4 pieds.

M. Chéruel pense, d'après les termes de cette lettre, que la sentence portée contre les bourgeois de Rouen n'avait point eu d'effet, et que si plus tard, en 1256, le mur détruit dans l'émeute de 1199 avait été rétabli, il ne l'avait été qu'aux frais du Chapitre, et à des conditions qui donnent lieu de croire que la ville avait été fondée dans quelques-uns de ses griefs.

Un fait très-important expliquerait, suivant nous, plus naturellement, cette reconstruction tardive des murs de l'aître. Dans le cours de l'année 1200, un incendie terrible avait réduit en cendres la cathédrale et la plus grande partie de la ville. Cet événement tragique dut mettre fin aux longs démêlés des bourgeois et des chanoines.

Ce fait est rapporté dans la *Chronique de Rouen*. « En cette année 1200, le 4 des ides d'avril (le 9 avril), dans la nuit de Pâques, l'église de Rouen fut consumée tout entière avec toutes ses cloches, ses livres et ses ornements, ainsi que la majeure partie de la ville et grand nombre d'églises (1). »

Il fallut s'occuper immédiatement de la reconstruction de la basilique. Mais quelque fût le zèle de Jean-sans-terre, la générosité du Chapitre, la charité des fidèles, il est évident qu'il fallut de longues années pour mener le travail à fin. En attendant, il ne pouvait être question de fermer l'aître de murs, puisque ces murs non-seulement auraient été inutiles, mais auraient été un obstacle à la circulation des chevaux et des charrettes et à l'établissement des ateliers (2).

Quoi qu'il en soit, il est certain que cette clôture, rétablie en 1256, fut maintenue jusqu'à l'époque de la Révolution, mais dans un état qui était à peine suffisant pour assurer la sainteté du lieu, et toutes les mesures prises par les chanoines n'eurent, en général, pour objet que d'empêcher le passage, par un sol réputé sacré, des chevaux et des voitures (3).

(1) Deville, *Revue des Architectes de la cathédrale*, p. 4.

(2) En désaccord avec M. Chéruel sur un point de peu d'importance, je n'en professe pas moins la plus haute estime pour l'*Histoire de la commune de Rouen*. Je souhaite, sans trop l'espérer, que cette histoire puisse être continuée d'une manière qui réponde à son commencement.

(3) 21 avril 1450 (v. s). *Claudatur cimiterium ecclesie, ne equi possint in eo intrare.* — 16 déc. 1456. *Concluserunt quod cimiterium ecclesie claudatur cum barreriis et clavi ne quadrige et equi ibi venire possint.* — 18 sept. 1479, réparation des murets du

Les échoppes de l'aître avaient été rétablies en même temps que le mur. En 1266, elles donnèrent lieu à des contestations entre le Chapitre et le trésorier de la cathédrale, tant pour la juridiction que pour les droits à percevoir.

Ces contestations furent réglées par une sentence arbitrale. Le trésorier était alors Guill. de Sâane, auquel on dut la fondation du Collége du Trésorier, à Paris, et de l'Hôpital du Roi, à Rouen.

Le premier article est relatif aux revenus de l'aître. Il fut décidé que la moitié des revenus appartenait au Chapitre, que le trésorier aurait à lui restituer, de ce chef, une somme de 80 l., qu'on n'aurait aucun égard à la demande par lui formée d'une indemnité, à raison de certaines échoppes récemment démolies, attendu que cette démolition, ordonnée pour un motif parfaitement légitime, avait eu lieu en vertu de l'autorité de tout le Chapitre, à qui appartenait le domaine ou le quasi-domaine de l'aître, et, de plus, avec la permission de l'archevêque.

En ce qui concernait la juridiction, on reconnut qu'elle appartenait au Chapitre, comme seigneur ou quasi-seigneur, et au trésorier, comme gardien de l'église ou de l'aître et seulement sous l'autorité du Chapitre; qu'en conséquence de ce principe, le trésorier ne pouvait connaître des causes majeures que par délégation du Chapitre, mais qu'il y avait des causes de faible importance qui devaient être aban-

cimetière de la cathédrale. — Du temps de Le Brun des Marettes, la place de l'aître était fermée de murailles à hauteur d'appui avec des barrières aux quatre coins du parvis.

données au trésorier, en raison de sa qualité de gardien, sans qu'il lui fût nécessaire de requérir le Chapitre; que le produit des amendes résultant de l'exercice de cette juridiction serait partagé également entre le Chapitre et le trésorier.

Quant à la question de savoir si ceux qui vendaient dans l'aître étaient tenus de sonner les cloches, de placer les ornements et les tapis de l'église, aux jours de solennité, et de remettre tout en place après les cérémonies, suivant l'ordre du trésorier ou de ses sergents, on établit une distinction entre ceux qui occupaient des échoppes à titre gratuit, et ceux qui n'en jouissaient qu'à prix d'argent. Les premiers seuls furent considérés comme astreints au service de l'église, et notamment à la sonnerie des cloches, tant de jour que de nuit. On demandait encore jusqu'où, à l'égard de ces derniers, s'étendait, en cas de refus de leur part, le pouvoir du trésorier. On décida qu'il aurait le pouvoir de faire saisir leurs biens dans le territoire de l'aître.

Enfin, on mit exclusivement à la charge du trésorier les frais de nettoiement de la cathédrale, et l'on ordonna que le balayage de l'aître serait payé au moyen des droits perçus sur les marchands ambulants qui venaient y étaler leurs marchandises, et que l'excédant de recettes, s'il y en avait, serait également partagé entre le Chapitre et le trésorier (1).

Au XIV^e^ siècle, on vendait, dans l'aître, des fruits, de la volaille, et autres menues denrées. C'était

(1) Arch. de la S.-Inf. F. du Chapitre.

une sorte de marché qui donnait lieu à la perception d'un droit de coutume au profit du Chapitre (1).

En 1360, les fermiers de l'imposition du grand poids de Rouen donnent à bail, pour un an, l'imposition du détail des figues et raisins de la ville de Rouen, et celle des épiciers qui vendaient en l'aître N. D. (2). Cette imposition se percevait au profit du Roi et était distincte de la coutume auquel avait droit le Chapitre.

En 1400, les chanoines louent à deux bourgeois, pour trois ans, moyennant 90 liv. par an, les étalages, et coutumes des étaux à fruitiers et fruitières de l'aître de Notre-Dame (3).

Autre bail en 1421 : les coutumes ne rapportaient plus au Chapitre que 40 l. par an (4).

Le 30 octobre 1425, la coutume fut adjugée pour trois ans à un nommé Guieffroy Ancel, de la rue Potart, moyennant 83 l. pour tout le temps du bail. L'enchère en fut faite, à heure de none N. D., en la chapelle Saint-Eustache, ainsi qu'il était accoutumé, après proclamation faite, le dimanche précédent, heure de prime, devant la fontaine de l'aître, par le commandement du Chapitre.

Quelques années après, le roi Henri VI affecta à la

(1) On appelle encore coutume en Basse-Normandie les droits perçus sur les marchés. D'où ce proverbe : « Sou à sou la coutume se ramasse. »

(2) Ils louèrent, par le même bail, « la dinanderie, l'étaimerie et le burre au coutel, qui seroient vendus entre la porte de la Vieille Tour, la Madeleine, et la cour l'Archevesque sur le pavement. » Tab. de Rouen, Reg. 1, f° 35.

(3) Tab. de Rouen, Reg. 9, f° 44.

(4) *Ibid.*, Reg. 19, f° 184.

vente des herbes, volailles et autres menues denrées, un emplacement plus convenable. On fit choix d'une partie du *Clos aux Juifs*, qui prit le nom de Marché-Neuf. C'est la place située au couchant du Palais-de-Justice. Le Chapitre s'empressa de démolir les étaux et les échoppes du parvis, et expulsa les marchands ambulants, qui furent forcés d'aller s'établir près de la porte de la Basse-Vieille-Tour.

On voit, par sa conduite dans cette circonstance, que le Chapitre était assez favorable à la suppression du trafic dans un lieu si voisin de la cathédrale, et qu'il avait compris l'inconvenance de ces adjudications qui avaient lieu dans l'intérieur même de l'église. Le trésorier ne se montra pas aussi désintéressé.

Un nouveau débat s'éleva, en 1429, à propos de l'aître, entre ce dernier et les chanoines. Le trésorier était alors Raoul Roussel, conseiller du roi d'Angleterre, et plus tard archevêque de Rouen. Il se prétendit en possession de certaines places en l'aître ou parvis du côté du portail Saint-Jean (aujourd'hui le portail de la Tour de Beurre). Il réclamait le droit de les attribuer à des marchands, mais sans prix en argent, et à la seule condition de sonner les cloches sur sa réquisition et celle de ses serviteurs. Le Chapitre soutenait, au contraire, qu'on ne pouvait lui contester le domaine ou quasi-domaine dans le parvis, qui était le vrai cimetière de la cathédrale, et que d'ailleurs il y avait convenance à en exclure tous marchands et tout fait de marchandise.

L'affaire fut portée devant le Conseil du roi Henri VI, alors siégeant à Rouen, et après enquête, un arrêt adjugea, provisoirement et en attendant juge-

ment définitif, au trésorier « la récréance de sa possession et saisine d'ordonner et de disposer des emplacements en question, de concéder aux merciers la permission d'établir des étaux et même des échoppes portatives de la hauteur du mur du cimetière et dans une largeur de 4 pieds, à partir du portail S. Jean, tout le long de ce mur jusqu'à la croix à l'entrée du côté des Changes. »

Le trésorier eut à soutenir, très-peu de temps après, un autre procès à propos de ce même droit, contesté non plus par le Chapitre, mais par la ville de Rouen. Pierre Daron, procureur général des bourgeois, exposa que, « au droit et titre de la fiefferme que la ville tenoit du Roi, à grand charge de rente, lui compétoit et appartenoit les halles et tout le marché de la ville, sans ce que aucun marchand de métier mécanique, mesmement les merchers grossiers ou détailleurs, pussent ou dussent marchander, exposer, vendre ne acheter leurs denrées ou marchandises, sinon au marché ou autres lieux et places qui par lad. ville, moyennant l'autorité du Roi ou de sa justice, lui sont baillez, ordonnez et limitez. » Il se plaignit de ce que, nonobstant ce privilége, plusieurs merciers (on en comptait six) s'efforçaient indûment d'étaler leurs marchandises au cimetière de Notre Dame. Il ajoutait qu'on voyait des merciers ou marchands étaler dans le parvis des objets inconvenants, probablement des livres ou des images, au scandale des ecclésiastiques, non moins qu'au préjudice de la chose publique.

Le trésorier exposa, de son côté, que, de tout temps, il avait existé, dans l'aître ou parvis, des étaux, des

échoppes, et des endroits disposés pour la vente de petites merceries, que de tout temps aussi, à raison de leur dignité, lui et ses prédécesseurs avaient eu le droit d'en disposer à titre gratuit en faveur de qui ils voulaient. Son seul profit consistait dans un droit de coutume perçu sur les marchandises vendues dans l'aître, profit qui ne pouvait être considéré que comme une récompense naturelle de la charge qui lui incombait de faire sonner l'office de jour et de nuit.

On supposait, non sans vraisemblance, que le Chapitre, battu dans sa lutte avec le trésorier et ne pouvant rentrer en lice, poussait sous main les conseillers de la ville.

Quoi qu'il en soit, le trésorier gagna son procès devant le bailli de Rouen ; et une seconde fois, au Parlement de Paris, où il obtint un arrêt, absolument conçu dans les mêmes termes que celui qui avait été rendu contre le Chapitre (8 avril 1432). Le lieutenant du bailli signifia cet arrêt aux conseillers de la ville, et les assigna à se trouver vers 6 heures du matin devant le portail S. Jean « pour veoir borner et espacer la longueur et place ou costé du mur de l'estre de la cathédrale où le tresorier pouvoit establir ou permettre d'establir des échoppes. » Jehanson Salvart et Regnault Blanchart mesurèrent à l'équerre « les espaces, tant devers led. portail S. Jehan depuis le premier degrey de l'entrée dud. cymistiere devers led. portail S. Jehan en allant au long du mur, c'est assavoir de 4 pieds d'espace devers led. portail, et six pieds d'espace depuis le pied de lad. croix venant vers ledit portail, afin que entre icelles espaces l'en pust asseoir, par le congié et licence dudit trésorier, est aux

portatis de l'essence, haulteur, fourme et maniere pour vendre merceries et denrées, » vendredi, 3 juillet 1433. Postérieurement à cette date, il est assez souvent fait mention d'échoppes et de boutiques dans le parvis, et il est à remarquer qu'elles étaient louées, non pas au profit du trésorier, mais auprofit du Chapitre.

Au xv^e^ siècle, la plupart de ces échoppes étaient occupées par des boursiers (marchands de bourses et d'aumônières) et par des libratiers ou libraires.

Nous relevons, dans les registres capitulaires, les délibérations suivantes relatives aux libraires, lesquels n'étaient point encore cantonnés au portail qui porte aujourd'hui leur nom.

Le 5 juillet 1480, on décide que l'on chassera du cimetière le marchand qui étalait au grand portail des papiers ou livrets contenant des farces et autres choses folles, inutiles, et même pour la plupart déshonnêtes. On déclara, en même temps, que, s'il se présentait quelque libraire avec des livres bons et utiles, comme des livres de droit divin, canonique ou civil, on lui permettrait de les exposer en vente, moyennant qu'il en fît la demande aux maîtres de la fabrique.

En 1483, les libraires, locataires d'échoppes, demandent au Chapitre de chasser les marchands forains de livres imprimés qui venaient étaler au grand portail et leur faire ainsi une fâcheuse concurrence. Les chanoines, considérant que ces marchands n'exposaient en vente que des livres utiles, décidèrent qu'on n'aurait point égard à la plainte de leurs rivaux (7 juillet 1483).

Les plaintes recommencent en 1486. Les marchands ambulants, non-seulement exposaient leurs livres au grand portail, mais ils envahissaient le portail aux libraires, et même ils avaient obtenu la permission de déposer leurs coffres dans l'église. Le chapitre se contenta d'autoriser les maîtres et surintendants de la fabrique, à faire ce qu'ils croiraient utile *ut decus ecclesie observeretur* (22 janvier 1486, (v. s).

Le 25 janvier de la même année, les chanoines permettent à Jean Hauten, libraire forain, d'exposer ses livres au portail des libraires, près de l'église, attendu le profit que plusieurs pouvaient en retirer ; et ils promettent de l'autoriser à se transporter devant le grand portail, quand il y aurait une place vacante soit par le départ d'autres libraires forains, soit par celle d'autres libraires, locataires d'échoppes. Cette délibération prouve clairement que, bien que le portail aux libraires fût plus spécialement affecté à la vente des livres, c'étaient les places du parvis qui étaient les plus recherchées, comme étant sans doute les plus favorables à la vente.

Mais les dispositions du Chapitre à l'égard des libraires changent bientôt. Le 29 d'octobre 1488, tous les libraires reçoivent l'ordre de laisser libres les abords du portail Saint-Romain et de se retirer au portail aux libraires. Parmi eux se trouvaient les premiers marchands de livres en moule ou imprimés que l'on ait vus à Rouen, Gaillart Le Bourgeois, Thomas Boyvin, et Jean Gaultier.

On trouve cependant, en 1492, un vendeur de livres au grand portail. Dans les premières années du XVII^e^ siècle, c'était encore là qu'étaient les boutiques

de Romain de Beauvais, et de Guillaume De la Haye (1).

La même place était recherchée par les marchands d'*images*, c'est-à-dire de *figurines* et de bas-reliefs. Un seul nom mérite d'être cité, celui de Guérard Louf, originaire de Flandre, peintre et imagier de la paroisse Saint-Vincent. Il se qualifiait marchand et ouvrier en tables historiées ainsi que son frère Jacob. On lui permit d'étaler, dans l'aître, des images, et même de les exposer dans l'église. Il paya pour cela à la fabrique une redevance de 16 s. 10 d., en 1463.

Ce fut lui qui installa au cimetière Saint-Maur la Confrérie de la Résurrection de Lazare pour les maîtres peintres de Rouen, confrérie à laquelle, au XVII^e^ siècle, étaient affiliés Saint-Igny, Pierre Le Tellier, Restout, Sacquespée et les Jouvenet.

Lui et son frère paraissent avoir beaucoup travaillé pour les églises de Rouen. Nous regrettons de ne pouvoir signaler aucunes de leurs œuvres. Leurs figures et leurs bas-reliefs étaient taillés et peints par eux. La peinture était plus coûteuse et plus chèrement payée que la sculpture. Ces sortes de travaux, dont le goût revient en France depuis quelques années, furent en vogue jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle.

Au milieu de ces marchands de livres et d'images,

(1) Le 6 sept. 1611, le Chapitre emphytéose, pour 25 ans, moyennant 25 l. par an, à Romain de Beauvais, libraire, un terrain sur lequel il devait faire construire une échoppe à usage de libraire. Le 12 sept. 1617, le même chapitre prend une délibération contre Guill. De la Haye, libraire, tenant sa boutique dans l'aître de N. D., chez lequel on avait trouvé un mauvais petit livret, intitulé *les Exercices de l'année*, contenant 7 satires.

On peut consulter, sur les anciens libraires de Rouen, l'ex-

on eût aisément oublié le caractère sacré du parvis, si deux grandes croix de pierre ne s'étaient trouvées là pour le rappeler aux passants. L'une, celle du bas, est citée dans l'arrêt rendu par le parlement de Paris en faveur du trésorier. Elle l'est encore dans une délibération du 26 mars 1509, par laquelle le Chapitre permet au Général de Normandie de faire établir, *intra cimeterium ecclesie, juxta crucem inferiorem, ante domum curie Generalium*, une loge pour les maçons chargés de la construction de l'hôtel des Généraux (1). En 1640, ces deux croix furent réparées ou plutôt refaites par l'architecte Noël d'Yvetot et par le sculpteur Jean Racine (2). Ce fut près de la croix de la cour des Aides et des Généraux que vint expirer Hais, frappé par le peuple dans la révolte des nu-pieds en 1639 (3).

Un autre monument, non moins ancien, ornait le

cellent mémoire de M. Edouard Frère, *De l'Imprimerie et de la librairie à Rouen, dans les* XV^e^ et XVI^e^ *siècles*. Rouen, 1843.

(1) Cette croix est désignée sous le nom de croix du parvis proche la cour des Aides (Arch. de la S.-Inf., G. 2687). Quelques années auparavant le Chapitre avait permis aux paroissiens de S. Herbland d'établir dans l'aître une loge pour les maçons employés à la reconstruction de cette église.

(2) « A Noel d'Yvetot pour avoir travaillé aux 2 croix du parvis de l'église 92 l. 4 s. » 1639-1640. Arch. de la S.-Inf., G. 2686.— Dom Pommeraye paraît croire que ce ne fut qu'en 1641 qu'on mit 2 croix dans le parvis, *Hist. de la Cathédrale*, p. 37. Les deux croix du parvis sont figurées sur une gravure du dernier siècle représentant la façade de la cathédrale.

(3) « Le 4 aoust, voulant marquer une pièce de drap chez un drapier de la rue des Crotes près les Augustins, un des compagnons feignant d'en aller advertir, sortit en la rue, fit assembler le peuple qui suivoit Hais, lequel, s'estant refugié en l'église cathédrale, les séditieus l'attaquèrent d'injures et le poussèrent

parvis. Il est ainsi décrit par Le Brun des Marettes dans ses *Voyages liturgiques* publiés sous le nom de Moléon.

« Il y a au milieu de cette grande place une belle fontaine (en forme de tour) qui jette de l'eau des quatre cotez par quatre tuyaux et remplit un fort grand bassin de pierre qui est octogone, si je m'en souviens bien. Ces sortes de fontaines étoient destinées pour se laver les mains et même la bouche avant que d'entrer dans l'église, comme nous le voyons dans S. Paulin, dans S. Jean Chrysostome, dans Eusèbe de Césarée et dans Baronius. J'ai vu encore des personnes très-bien vêtues, hommes et femmes, se laver les mains et le visage à cette fontaine avant que d'entrer à matines dans l'église cathédrale à des jours des festes. On voit de ces fontaines avec des bassins dans le parvis et proche les portes de la pluspart de nos anciennes églises de France. Il y en a une grande quantité à Rouen proche les églises; et j'ai vu autrefois à toutes des bassins qu'on a mieux aimé achevé de détruire que de les réparer. On s'y lavoit les mains et le visage, ou au moins la bouche, parce que c'étoit par où on recevoit le corps de Jesus-Christ les payens ayant eux mesmes toujours eu soin de se purifier avant que d'approcher de leurs Dieux. On tient que cette fontaine étoit autrefois proche du grand portail. L'eau bénite qui est aujourd'hui à la

hors l'église par le grand portail et le frappèrent de plusieurs coups dans le parvis. Il suivit vers la rue du Pont, mais un portefaix luy jeta un pavé dont il fut blessé à la tête et tomba près la croix qui est devant la cour des Aides. » M. d'Estaintot, *Mémoires du président Bigot de Monville*, p. 6.

porte des églises (et qui devroit être en dehors comme à l'église des Cordeliers d'Etampes et des Jacobins du Mans) a succedé à l'usage de ces fontaines; et comme l'on avoit accoustumé de s'y laver les mains et le visage, on a seulement retenu la coutume de tremper une partie de la main dans le bénîtier et d'en laver une partie de la main droite et la principale partie du visage comme le front et la bouche. On en prend par raison en entrant, et la pluspart des bonnes gens en prennent par habitude en sortant, étant plus frappées de la vue du bénîtier que des raisons pourquoi ils en prennent et que souvent ils ignorent parce que les curés ne se mettent guère en peine de les en instruire. »

A propos de cette assertion de Le Brun des Marettes, je me bornerai à signaler l'existence de bénîtiers à l'intérieur de la Cathédrale près de la chapelle S. Pierre, vers l'entrée du chœur, vers l'entrée de la chapelle de la Sainte Vierge, près du portail S. Mellon, à une époque déjà ancienne, ce qui force d'admettre que, dans l'opinion des chanoines, prédécesseurs de Le Brun des Marettes, bénîtier et fontaine avaient, au point de vue liturgique, une raison d'être distincte (1). Je me crois,

(1) Compte de 1479-1480.« Vente au profit de la fabrique d'une cuve en forme de benesquier qui étoit en la cathédrale proche la chapelle du S. Esprit et qui servoit à bailler l'eau bénite, 5 s. 6 d. A un maçon pour avoir fait un benesquier pour mettre au senestre costé du cuer de l'église, 15 s. 6 d.» G. 2510.— Pierre Le François, par son testament, demande à être enterré en la cathédrale *circa locum in quo benedictarium antiquitus esse solebat, in sinistra parte chori ad extra, versus angulum altaris B. Petri apostoli*, 1480. G. 3434.— Guill. Cappel, conseiller du Roi

même permis de me demander, malgré tout mon respect pour cet habile liturgiste, si l'excès d'érudition et la subtilité qui en est parfois la suite, ne l'ont pas plus égaré que les bonnes gens dont il raille l'ignorance. Une sentence de l'official de Rouen de 1319 me donne lieu de supposer que l'usage des fontaines près des églises pourrait bien avoir eu pour cause un intérêt tout simple et plus vulgaire, sans qu'il soit nécessaire de l'expliquer par les traditions de la haute antiquité. Il s'agissait, cette année là, du détournement des eaux qui alimentaient les fontaines du parvis de la Cathédrale. L'official rendit contre ceux qui s'étaient rendus coupables de ce méfait un monitoire commençant par ces mots : *Gravis querimonia virorum venerabilium et discretorum decani et capituli, nobis exposita, continebat quod quidam iniquitatis filii, Deum pre oculis non habentes, aquam seu cursum aque fontis in cimiterio ecclesie Rothomagensis stabilitati ad deserviendum presbyteris et capellanis in dicta ecclesia divina celebrantibus, ac eciam*

à l'Échiquier et chanoine, veut être enterré à l'entrée de la chapelle derrière le chœur « près d'une image de S. Michel, près le petit bénesquier, » 1511. G. 3427.—En 1522, Romain de Samossat demande à être enterré dans la cathédrale « derrière le chœur près de ung benesquier près duquel vouloit faire son oraison.» G. 3147. — Le 4 août 1553, délibération du Chapitre contre des malveillants qui avaient saisi un écolier du collège des Bons enfants et l'avaient plongé dans un bénîtier de la cathédrale en lui disant « Tu n'es pas bien baptisé. » G. 2161. — En 1613, on paye 13 l. à Nᵉˢ Abraham, sculpteur, « pour ung benestier de pierre qui avoit esté placé proche la chapelle S. Mellon, » G. 2656.— En 1633, on paye 16 l. à Nicolas Cucu pour un autre « benestier de pierre proche le grand portail. (Compte de la fabrique S. Michel 1632.— S. Michel 1633).

ad communem utilitatem civitatis civium ante dicte, et B. Marie Magdalene, impediverunt.

Ainsi, d'après l'official, la fontaine du parvis était pour l'usage des prêtres et des chapelains de la Cathédrale et pour l'utilité commune des .bourgeois de la ville et des pauvres de l'Hôtel-Dieu.

Il faut même convenir que cette fontaine servait à des usages plus que profanes. Le 9 nov. 1514, les administrateurs de la Madeleine portaient plainte au Parlement de ce que l'eau ne venait plus aux deux fontaines de cette maison, parce que, chacun lavant à la fontaine du parvis Notre Dame linge, cuirs, arbres osiers, toutes sortes d'immondices pénétraient par les canaux, les obstruaient et empêchaient le cours de l'eau. Un arrêt fut rendu par la Cour pour mettre un terme à cet abus.

Deux fois cette fontaine servit à des exécutions sommaires pratiquées par le peuple sur des voleurs saisis en flagrant délit de vol dans la cathédrale. En 1534, on y baigna un nommé Chaperon que l'on avait saisi au moment où il volait une montre dans l'église. En 1539, ce fut le tour d'un jeune garçon saisi comme coupeur de bourses. Il fut poussé par le peuple vers le parvis et jeté à la fontaine d'où il sortit tout trempé et grelottant de froid.

Cette fontaine changea plusieurs fois de forme. Au XIV^e^ siècle c'était une sorte de chapelle. (1) Elle était

(1) C'est du moins ce que me crois obligé de conclure de ces termes d'un acte du 16 juillet 1415 : « Chapelle qui siet en l'aitre N. D. Là aboutissait une fontaine. De là un tuel menait l'eau en l'aître S. Etienne. (Cart. de N. D. n° 8 f° VI^xx^ VI^vo^).

située assez près du grand portail dont elle gênait l'accès, ce qui était d'autant plus fâcheux que le grand portail ne pouvait pas comme au ourd'hui livrer passage à une foule nombreuse, étant divisé en deux par un pilier qui ne fut supprimé que peu d'années avant la révolution.

Le funeste accident arrivé à plusieurs personnes qui se trouvèrent écrasées, à l'entrée de la cathédrale, lors de la publication du jubilé de 1500, fit sentir la nécessité de dégager le grand portail.

Ce ne fut pourtant que quelques années après, en 1508, que cette fontaine fut démolie pour établir à la place des échafaudages qui servirent à la représentation d'un mystère offert à Louis XII, lors de sa joyeuse entrée dans la cathédrale. Cette représentation eut lieu par ordre des Échevins et à leurs frais. Ils décidèrent que la fontaine ne serait pas seulement réparée, mais qu'il en serait fait une nouvelle *instar novorum fontium, ita quod ecclesia contribueret pro sua reparatione et quod fieret unus jactus de forma reparationis illius* (1). Le devis fut soumis à l'examen du Chapitre et approuvé par lui.

Cette fontaine fut achevée en 1522. Cette année-là on note le parfait paiement de quatre images exécutées par l'imagier Jean Theroulde pour la fontaine du grand cimetière (2). C'est cette fontaine qui se trouve représentée dans le plan du *Livre des fontaines* de 1525. Le devis, quoique grossier, répond assez exactement à la description de Le Brun des Marettes pour que

(1) Arch. de la S. Inf. Reg. capitulaires.
(2) Ibidem. Comptes de la fabrique.

nous soyons fondés à supposer que le monument dont parle ce dernier était le même que celui auquel travaillait Theroulde en 1522. Il faut donc considérer comme de simples travaux de détail, les enjolivements exécutés en 1540-1541 par Jean Goujon, en qui nous serions heureux de pouvoir reconnaître l'un de nos plus illustres sculpteurs français (1).

A la fin du XVII^e^ siècle, ce monument reçut une décoration nouvelle. A la pierre succédèrent les marbres sculptés par Jean Le Prince, dont aucun dessin ni aucun témoignage ne nous permettent d'apprécier le mérite. Tout ce que l'on peut dire, c'est que dans l'état où il se trouvait au moment de sa destruction, ce monument n'avait droit à aucuns regrets de la part des artistes.

C'était près de cette fontaine que l'on allumait les feux de joie. Il suffira d'une seule citation, à titre d'exemple. Le 25 mars 1598, d'après l'ordre de la ville, le maître des ouvrages de Rouen, Lucas Boulaye, fit préparer au parvis de Notre-Dame, un bûcher et trois torches, l'une pour Mgr de Montpensier, gouverneur de Normandie, la seconde pour le premier Échevin. Ce feu fut allumé à l'occasion de la réconciliation du Roi Henri IV avec le duc de Mercœur (2).

Plus d'une fois, lors de la joyeuse entrée des Rois,

(1) De Bras de Bourgueville parle de cette fontaine, avec éloge dans ses *Recherches et antiquitez de la province de Neustrie*, *p*. 35. « Belle et plaisante fontaine qui a son cours par quatre tuyaux bien gravez et enrichis d'histoires. »

(2) Archives de la ville de Rouen. Registre des délibérations.

en l'église cathédrale, la fontaine, au lieu d'eau, versait à longs flots du vin pour le peuple.

C'est à cet usage que font allusion ces distiques de l'abbé Guyot des Fontaines, publiés par M. Bouquet :

Hic tibi dum festos, Lodoix, accendimus ignes
Ne flammæ noceant, Nympha paravit aquas.

Uno hoc fonte fluunt sacris aqua, vina triomphis
Aeger et hoc sordes, cantor et ora lavat (1).

Pendant tout le moyen-âge, les lépreux des diverses maladeries de Rouen, venaient se ranger près des portes de la cathédrale, les jours de fête de l'année et surtout le jour du Vendredi saint qui paraissait plus favorable que tout autre aux exercices de la charité chrétienne. Un testament de Jean Hardy, bourgeois de Rouen, paroissien de S. Martin du Pont, contient les dispositions suivantes : *Pauperibus leprosis qui confluent apud Rothomagum in die veneris crucis adorande, 20 sol ; pauperibus leprosis qui confluent Rothomagum diebus lune, martis, mercurii et Ascensionis Domini, qualibet dic, 20 sol, 1304* (2). — A la fin du XV^e^ siècle, le nombre des lépreux avait singulièrement diminué. Et cependant le Chapitre crut convenable de leur défendre de paraître aux portes de la cathédrale les dimanches et jours de fêtes, sous peine d'être privés des aumônes que l'église avait coutume de leur donner chaque mois (14 avril 1478) (3).

(1) Inscriptions latines pour toutes les fontaines de Rouen, composées en 1704; Rouen, 1873, p. 6 (publiées par la Société des Bibliophiles normands).

(2) Arch. de la S.-Inf., F. du Chapitre.

(3) Ibidem, délibérations capitulaires.

On vit également disparaître l'usage de vendre des gâteaux dans l'aître, le jour des Rois, d'y vendre des rameaux avec des tambours le jour des Pâques fleuries, d'y admettre les ouvriers pour y conclure leurs marchés (1). Ce dernier usage existait encore, vers le milieu du XVII^e^ siècle. Lorsqu'on parla de l'abolir, « les ouvriers firent tumulte dans l'église, comme s'ils eussent désiré d'eulx venger de ce que par arrest de la Cour, les gens de mestier n'avoient plus de liberté de eulx assembler pour leurs marchés et alleu de besogne dans le cimetiere de l'église. » Le coutre de la cathédrale qui voulut faire exécuter le règlement faillit être leur victime; ils se jetèrent sur lui et le maltraitèrent, le rendant responsable d'une mesure dont il n'était que l'exécuteur. 7 mars 1644.

Ce règlement fut renouvelé en 1702. Défenses furent faites à tous manœuvres « de s'arrêter ni promener dans le cimetière ou parvis de l'église cathédrale pour y attendre leurs journées, sauf à eux de se retirer sur les quais et places publiques de la ville pour cet effet. Défense, par la même occasion, à tous revendeurs de noix et autres fruits et denrées, même d'eau-de-vie, de s'y établir ny estaller aux avenues du cimetière du parvis et dans icelui (2) ».

D'autres usages, ceux-ci purement religieux, donnaient au parvis, dans certains jours de l'année, un aspect tout particulier. Les prédications les plus solennelles s'y faisaient devant le peuple assemblé.

(1) Ibidem, délibérations du 8 juillet 1521 contre les ouvriers et gens de métier qui s'allouaient dans l'église.

(2) Arch. de la S.-Inf. F. du Chapitre.

L'archevêque Eudes Rigaud y prêcha plusieurs fois, notamment le 11 des calendes de juillet 1269, en présence du légat, à l'occasion de la croisade qui devait conduire Louis IX à Tunis et faire perdre à la France ce grand roi, l'honneur de son siècle et le plus parfait modèle des souverains. Une autre croisade y avait été également prêchée par l'archevêque de Tyr en présence d'Eudes Rigaud, le dimanche avant Noël 1264(1). Le 20 mars 1484, sur la demande du vicaire perpétuel et des trésoriers de la paroisse S. Herbland, dont l'église était en reconstruction, le Chapitre leur permit de faire prêcher les sermons de carême, les samedis après midi, en l'aître de la cathédrale (2). On sait que, chaque année, le jour de l'Ascension, un chanoine montait dans la galerie, au-dessus du grand portail, pour y entonner le *Viri Galilei*. C'était une des cérémonies singulières de ce jour qui attirait à Rouen une foule immense, curieuse de voir la fameuse procession du prisonnier. Que dire des fêtes de la Pentecôte, où plus anciennement arrivaient à la cathédrale tous les curés du diocèse avec une partie de leurs paroissiens? Plus récemment, aux jours des Rameaux et du vendredi saint, le parvis était, de 3 à 4 heures du matin, envahi par le peuple, pour la procession de *Corpus Domini* et pour l'adoration de la croix. Au XVI^e^ siècle encore la pro-

(1) *Registrum Visitationum.*

(2) Arch. de la S.-Inf., F. du Chapitre, Délib. capitulaires. Sermon prêché en l'aître de la Cathédrale par Robert Clément, évêque *in partibus*, suffragant de l'archevêque, 1460-1461. *Ibid.*, G. 58.

cession de la Commémoration des morts se faisait dans le grand aître, le long de la Loge aux maçons.

Bien que le goût des mystères fût très répandu au moyen-âge, et qu'ils eussent communément pour théâtre les cimetières des églises, nous ne voyons qu'une seule fois et tout-à-fait par exception, l'aître de la cathédrale servir à la représentation du mystère de S. Romain. Ce fut le 2 août 1476. Le mystère, composé nous ne savons par quel poëte du pays, peut-être par un chapelain de la cathédrale, fut soumis, comme de droit, à l'approbation du Chapitre, qui poussa la complaisance jusqu'à prêter pour cette cérémonie, deux tuniques pour deux rôles d'anges, une crosse archiépiscopale, divers habits et ornements d'église. L'heure des offices fut même changée, circonstance assez remarquable, quand on réfléchit à l'extrême attachement du Chapitre pour ses usages et ses traditions. Ce mystère fut organisé par les soins et aux frais d'une confrérie chère au Chapitre, en ce qu'elle avait pour but d'honorer la mémoire du principal patron de l'église de Rouen, après la Sainte-Vierge.

Si longue qu'elle soit, ma description serait incomplète, si je ne disais quelques mots de la Loge aux maçons, qui fut pendant longtemps établie dans le cimetière de la cathédrale.

Au XV^e^ siècle, cet atelier se trouvait du côté de la façade vers la fontaine. C'était là que chaque jour les plâtriers avaient coutume de se réunir au saint sacrement de la messe de S. Pierre, de manière à pouvoir entrer en besogne, sous la surveillance du procureur

de la fabrique, aussitôt que la messe était finie. Le 7 mai 1476, on vendit pour 20 l. les matériaux de la Loge, et le 16 oct., on en fit construire une autre au midi de l'église, du côté de la Madeleine, où toujours elle resta depuis. Elle fut reconstruite en 1568, et peu de temps après abandonnée. Le temps des grandes constructions religieuses était passé. Il était réservé à notre époque de le voir renaître, et de fournir une suite à cette liste d'architectes que M. Deville a dressée, et qui est un de ses meilleurs ouvrages.

Mais toujours il resta, de ce côté de la cathédrale, un espace vide désigné sous le nom de *Loge aux maçons*, où le chanoine Acarie obtint la permission de faire un hangard pour son carrosse, où l'on prit l'habitude de déposer les objets trop encombrants qui appartenaient à la fabrique, comme, en 1646, trois grandes tables de marbre données par l'archevêque, en 1649, le batail de la cloche Georges d'Amboise.

On conserve aux archives le règlement fait vers 1450 pour les maçons de la cathédrale. C'est un document fort curieux qui fait connaître exactement les jours et les heures de travail de tous les ouvriers employés aux œuvres de la cathédrale, et qu'il serait aisé de compléter à l'aide des registres de compte de la fabrique, qui nous fourniraient les taux des salaires des mêmes ouvriers à diverses époques.

« Cy ensieut la manière de l'ordenance comme les machons de Notre-Dame de Rouen doivent ouvrer. Premièrement :

En tous temps de l'an doivent venir en besongne

quant le sacrement de la messe Saint-Pierre est fait et commencer quand elle est dicte.

Et doivent desjeuner en la loge quant prime sonne de volée jusques au commencement de prime en cueur.

En karesme, quant Ouynet a laissié a sonner jusques au commencement de prime en cueur comme dessus.

De Pasques jusques à Rouvoisons et du premier jour de septembre jusques à la Saint-Michiel doivent aler disner à xij heures et revenir à une heure après douze.

De Rouvoisons jusques au premier jour de septembre doivent aler disner à xij heures et revenir à une heure et demie.

De la Saint-Michiel jusques à Pasques doivent aler disner quant la grant messe est sonnée et revenir quant elle est dicte.

De Pasques jusques à la Saint-Michel doivent prendre leur vin de nonne quant nonne Notre-Dame va de volée jusques au premier son des vespres.

Et se il eschiet que l'orloge de la ville faille, ilz yront disner en tout temps de l'an quant la grant messe sonne, et revendront quant elle est dicte.

Le jeudi absolut doivent aler disner quand le preschement est commenchié et revenir quant il est fait, et s'en doivent aler après disner quant le Mande aux clers (1) est fait.

Le vendredi saint ilz ne doivent commencer œuvre jusques à ce que le service soit dit et que ilz aient disné et s'en iront à heure acoustumée.

(1) Le lavement des pieds.

Le samedi viennent au matin en besongne pour amender leurs deffaultes et s'en vont quant on sonne en l'église, et leur vauldra cette sepmaine v jours, se il n'y a feste, et se il eschiet que il y ait feste, ilz ne auront que III jours et demi.

A la vegille de Rouvoisons, S. Jehan Baptiste, S. Pierre et S. Pol, de l'Assumpcion, de la Nativité Notre Dame, s'en yront quant on sonne nonne à Saint-Vivian et par les paroisses, et en auront plainne journée, et ne doivent point desjeuner, fors se ilz veullent boire, ilz doivent boire sur leur pierre.

A Nouel, le jour de l'an, de la Tiphaingne, Karesme prenant, le Sacrement, S. Laurens, S. Martin, la Toussains, la Purificacion, l'Annonciacion, la Concepcion Notre-Dame, S. Mathias, S. Marc, S. Phelippe, Saint Jaque, Saint Jehan porte latin, S. Barnabé, S. Marcial, S. Jaque, S. Berthelemieu, S. Mahieu, S. Lucas, S. Simon et Jude, S. Andrieu et S. Thomas, à ces XIIII festes dessus dictes s'en yront quant vespres seront sonnées, et en auront plainne journée. Le jeudi d'après Pasques et la veille S. Michel, s'en yront à nonne Notre Dame de volée et en doivent avoir plainne journée.

Et s'il eschiet en une sepmaine deux festes, le samedi ne vauldra que demi jour.

Item s'il eschiet en une sepmaine une feste tant seullement le samedi vauldra plain jour.

Et ouvreront chiens toutefois que on œuvre par la ville, et seront poiés du mouton de l'Ascencion et du vin de la Saint-Martin ainsi que l'on a acoustumé.

Et trouvera l'en la forge aux dis machons.

Et s'il eschiet que aultres ouvriers, comme carpentiers, plombiers, verriers, couvreurs, plastriers ou aultres ouvriers, quelzconques ouvriers que ce soient, œuvrent en la dite œuvre, ilz ouvreront comme les devant dis machons; mais à v. vegilles dessus dictes ne auront que demi jour et ne leur vauldra le samedi que demi jour, se la sepmaine n'est entière.

Item s'il eschiet que ouvriers quelzconques, ouvriers que ce soient, œuvrent ès maisons de l'œuvre qui sont en la ville, ilz ouvreront et seront poiés ainsi que les ouvriers qui œuvrent par la ville(1). »

Aujourd'hui je n'emprunterai aux comptes de la fabrique que la mention d'un usage qu'il me paraît intéressant de rappeler.

A certains jours de l'année, les maçons cachaient leur vin ; à d'autres jours il le trouvaient. Qu'était-ce que cette cérémonie? Je ne saurais le dire, et j'attends sur ce point les explications des personnes compétentes. Toujours est-il que cela donnait lieu à une gratification qui était payée aux maçons par la fabrique de la cathédrale.

On retrouve le même usage à Saint-Maclou, « 1442, Pour enfouir le verre... pour le déterrer, 10 s. — 1445, pour deffouir le verre après Pâques, 15 s. Pour enfouir le verre, le 3 oct. 1445, 20 s. 3 d. — Le dimanche 27 oct. 1479, paié pour le vin du verre muché aux massons, 6 s. 1 d. Le dimanche, 29 mars, pour le vin aux machons, pour deffouir le verre, pour l'heure accoustumée, 10 sous(2). »

(1) Arch. de la S.-Inf., F. du Chapitre, pièce ajoutée à la suite de l'Obituaire.

(2) Arch. de la S.-Inf., F. de la par. Saint-Maclou.

Pour les heures de travail, on s'en rapportait aux sonneries de la cathédrale ou bien à l'horloge de la ville. D'assez bonne heure, cependant, on mit à la disposition des maçons une horloge particulière. Le 14 nov. 1450, le Chapitre leur en prêta une qui lui avait été leguée par le curé de Montfort et qui restait sans emploi dans la cathédrale.

Le 3 juillet 1411, l'aître de Notre-Dame avait été désigné comme lieu de retraite pour les gens du guet(1). En 1475, on avait mis dans l'aître et dans la cour d'Albane 10 charriots du camp du Roi. En 1567, un corps-de-garde fût établi par la ville au pied de la Tour-de-Beurre. En 1640, un autre corps-de-garde y fût construit par ordre de Louis XIII. Tout cela ne fut que pour un temps, et trouvait d'ailleurs sa justification dans les circonstances malheureuses de l'époque.

Ce que l'on comprend moins et ce que peut seule expliquer l'insuffisance de la police, telle qu'elle était organisée autrefois, c'est que les marauds et autres gens sans aveu vinssent habituellement s'abriter sous le portail de la cathédrale ; qu'une fois tout au moins, la confrérie des Conards ait pu y faire sa singulière criée ; qu'en 1560, les huguenots aient eu l'audace de s'y assembler le soir pour commettre journellement mille insolences contre les catholiques qui venaient faire leurs dévotions à la cathédrale. Il est vrai que le désarroi était grand et qu'on n'était pas loin de cette funeste année où la ville tout entière tombait en proie aux mains des soldats de Condé et de Montgommery.

(1) Arch. de la ville de Rouen. Registre des délibérations.

Cependant, malgré toutes ces profanations, l'aître, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le dire, ne cessa jamais d'être réputé un lieu sacré.

Pommeraye dans son *Histoire de la Cathédrale* en rapporte une preuve assez frappante. C'est par là que je terminerai mon récit, fait de pièces disparates et qu'il n'a pas tenu à moi de mieux assortir. Vers le milieu du XVII^e^ siècle, un homicide ayant été commis près de la cathédrale le parvis fut reconcilié en un jour de dimanche par M. Gaude, pour lors chantre, chanoine de la cathédrale et grand vicaire de Mgr l'archevêque, lequel, en la présence de Messieurs de Chapitre et d'un grand concours de peuple, y prononça une très-docte prédication pour ce sujet.

LA TOMBE

DE

JEAN DE BAILLEUL

A

BAILLEUL-SUR-EAULNE,

Par M. le vte D'ESTAINTOT.

Nous avons cru intéressant de réunir ici le résultat de recherches relatives à l'inscription de la dalle tumulaire qui, élevée sur des colonnes de trois pieds et demi de haut, décorait jadis le chœur de l'église de Bailleul-sur-Eaulne (1).

Il y a quarante et un ans, dans une brochure devenue très-rare, qui n'a que huit pages de texte, mais contient des renseignements précieux, le marquis Lever la lisait ainsi :

(1) Cette pierre en marbre ou schiste noir avec incrustations d'albâtre ou de marbre blanc, a 2m, 75 de long sur 1m,40 de large.

Les effigies des défunts mari et femme, qui occupaient chacune la moitié de la dalle tumulaire, étaient représentées par un trait gravé en creux.

Celle du mari est à peu près complétement effacée. On distingue cependant encore, à la place de l'écusson qu'il devait porter suspendu à hauteur de la ceinture, l'extrémité senestre et l'extré-

Cy gist monseigneur Jehan, jadis... seigneur..... l'espasse lan de grace... Samedi + avril... Pries pour lame de luy.

Et à la suite :

Cy gist Madame Johanne + ... moult seur de ... Edeuauer + jadis fame + monseigneur Jehan, seigneur de Balloel... trespassa l'an de grâce mil CCC *et* II *le premier jour devant le Chandelier.*

Dix ans plus tard, M. Guilmeth, dans sa description de l'arrondissement de Neufchâtel, donnait, de la même inscription, une lecture plus complète :

« Ci-gist Monseigneur Johan . jadis . seingneur . de Balleul . qui (ou que)... et trespassa . l'an de grace mil ccc... le samedi x^e^ jour d'avril . priez pour l'ame de lui. Ci gist . madame . Johanne de ... eul ... seur du roy Edeuauer jadis fame Monseingneur Johan . jadis . seingneur de Bailleul qui trespassa l'an de grace mil ccc... et III le 2^e^ jour devant la Chandeleur.

Le 12 février 1865, la Commission des Antiquités recevait de M. Mathon un calque de l'inscription qui court sur le bizeau taillé autour de la pierre ; il est ainsi rapporté, au tome II, p. 431, des procès-verbaux de la commission :

mité inférieure d'une croix anillée, marquées par des incrustations de marbre blanc.

Au haut de la cotte d'armes qui recouvrait la poitrine, on aperçoit également les moitiés recourbées de l'extrémité supérieure.

La femme est mieux conservée; ses traits sont entiers; sa coiffure composée de l'aumusse recouverte du voile est à peu près intacte, ainsi que l'incrustation de ses mains croisées sur la poitrine, mais les détails du vêtement sont à peu près impossibles à distinguer, sauf le collet de fourrures de vair dont les incrustations de marbre ont disparu presque toutes.

+ ✠ Ci Gist monseigneur ✠ Johan + jadis seingneur + de Baileul (1 mêtre environ, illisible) qui trespassa lan + de grace + mil + ccc + (0.15 d'intervalle) + le + samedi + le jo..... avril pries ✠ pour ✠ ame ✠ de lui ✠ ✲ ci ✠ gist ✠ madame + Johan ✠ (0,20) ut + seur + du + roy + Edeuauer ✠ jadis ✠ fame + monseingneur + Johan + seingneur + de + Baileul + qui + trespassa + l'an + de + grace + mil + ccc + et + iii + le + ii[e] + jour + devant + la + chandeleur + pries + pour + luy + ✠

Cette communication était accompagnée d'un calque du vitrail placé dans la seconde fenêtre ogivale du chœur du côté de l'évangile, où le preux chevalier est représenté à genoux, les cheveux emprisonnés dans une coiffe, le chaperon rabattu sur les épaules, revêtu d'un manteau armorié à ses armes ; à côté de lui sa femme également à genoux paraît revêtue d'un manteau que traversent horizontalement deux larges bandes de couleur rouge (1).

On sait tous les commentaires qu'a soulevés la lecture de cette inscription et le problème historique qui s'y rattache.

On a prétendu qu'elle recouvrait les dépouilles de John Baliol ou Jean de Bailleul, qui régna sur l'Écosse de 1292 à 1296 et des discussions énergiques ont revendiqué l'origine normande de ce prince.

(1) Ce vitrail, plus curieux par son antiquité que par le mérite de son exécution, a été fidèlement reproduit dans la gravure ci-contre, d'après une photographie exécutée par M. Courtin, photographe à Neufchâtel, et offerte à la Commission des Antiquités, par M. G. Le Breton. Le vitrail a 0,40 de haut sur 0,46 de large.

Toutefois dès 1836, la brochure du marquis Lever, à laquelle nous avons fait allusion, portait à cette opinion des coups irrésistibles en démontrant que Jean de Bailleul, roi d'Ecosse, était originaire non de Normandie, mais de Ponthieu ; que la seigneurie qu'il avait possédée était celle de Bailleul en Vimeu et non celle de Bailleul sur Eaulne ; que le titre de roi était indélébile et que son absence, dans la légende de l'inscription rendait l'hypothèse, qui voulait l'appliquer au roi d'Ecosse, inadmissible ; que sa femme ne s'était jamais appelée Jeanne, mais avait été Isabelle. fille du comte de Varennes et de Surray.

Les arguments étaient puissants, les objections présentées d'une main ferme et sûre, mais on ne triomphe pas aussi facilement d'une croyance implantée au cœur d'un pays, grâce aux erreurs accréditées par les historiens qui se sont succédés depuis plusieurs siècles.

C'est aux historiens d'Ecosse qu'il semble que l'on doive remonter pour trouver la première trace de cette opinion. Dès le XVI^e^ siècle, Polydore Virgile, Boetius et Buchanan écrivaient à l'envi dans leurs ouvrages, que John Baliol était originaire de Normandie, où il était revenu mourir, ajoutant l'un, qu'il y possédait la principauté de Harcourt, depuis érigée en comté (1), et l'autre fixant au Château-Gaillard sa

(1) Polydore Virgile : *Anglic. hist.*, in-f° Bale 1566, p. 334.
« Erat enim natione gallus et dominus Aricuriæ, principatus
« in Normannia non ultimi, quem poste à Philippus Valesius rex
« comitatum fecit. »

résidence, où il mourut chargé d'années après avoir perdu les yeux (1).

Cette opinion fut naturellement accueillie avec faveur par tous les Normands qui s'occupèrent de l'histoire de leur pays.

Gabriel Dumoulin, Masseville, dans son *Histoire génèrale de Normandie*, t. III, 22 et 150, D. Toussaint Duplessis, dans sa *Description géographique de la haute Normandie*, t. I, p. 306, popularisèrent cette opinion qui parut recevoir une consécration définitive lorsqu'elle passa dans les colonnes du *Grand Dictionnaire historique* de Moréri (édit. de 1759, t. II, p. 42), et dans l'*Art de vérifier les dates* (édit. de 1783, t. I, p. 844).

Aujourd'hui on est à peu près d'accord que John Bailleul n'a jamais possédé Harcourt en Normandie, mais Hauraincourt en Ponthieu et qu'il n'a pas davantage résidé au Château-Gaillard.

Toutefois, après la notice du marquis Lever, M. Guilmeth ne tint pas la question pour vidée, et prenant avantage d'un mot relevé par M. Lever lui-même dans la partie de l'inscription relative à la femme : le mot *Edeuauer*, il le fit précéder des mots, *seur du Roy*, et crut pouvoir en tirer les conclusions suivantes : « Ce tombeau n'appartient ni à *Jean de Bailleul*, *roi d'Ecosse*, ni à une *Jeanne d'Angleterre*, sœur *du célèbre Edouard*. Edouard Ier, roi d'Angleterre, n'a jamais eu de sœur appelée Jeanne. Le tombeau

(1) Boëtius : *Scotor. histor.*, in-f° Paris 1575, p. 294.
« Inde in Normanniam patriam ad hæreditatem ubi, in castello
« Gaillard, amissis luminibus, in longâ senectute tabescens mor-
« tuus est. »

dont nous parlons est donc celui de Jeanne de Bailleul, fille et non pas femme de Jean de Bailleul, roi d'Ecosse. Il est vrai qu'elle avait épousé un de ses parents, nommé aussi Jean de Bailleul, et issu d'une branche collatérale de la sienne ; mais si l'on en excepte cette circonstance, ce dernier seigneur n'avait rien de commun avec le premier. Enfin le père (lisez frère) de cette dame n'était pas Edouard Ier, roi d'Angleterre, mais bien Edouard de Bailleul, roi d'Ecosse (1). »

Aussi encore bien que, dès 1824, dans le sein de la commission des Antiquités, M. Aug. Le Prevost eut annoncé que les recherches par lui faites, d'accord avec le marquis Lever, leur avaient donné la conviction que le tombeau de Bailleul sur Eaulne était celui du seigneur du lieu, et non celui du roi d'Ecosse (2), l'opinion contraire continua à être soutenue par les archéologues normands.

M. de Duranville écrivait en août 1846 : « Si ce n'est point une page de la vie de Jean de Bailleul, roi d'Ecosse, c'est peut-être une page de la continuation de sa vie, c'est toujours une page qui mentionne un roi, puisque la noble défunte était *seur du roy Edeuaer*. »

Et plus tard encore, l'abbé Decorde, dans son *Essai sur le canton de Londinières*, déclarait se rallier à l'opinion émise par M. de Duranville (3).

(1) *Descript. géogr., hist. et statist. de l'arr. de Neuchâtel*, p. 45.

(2) Séance du 10 avril 1824. *Procès-verbaux de la Commission des Antiquités*, t. I, p. 76.

(3) *Essai sur le canton de Londinières*, 1851, p. 27.

Tel était l'état de la question, lorsque l'examen que nous eûmes l'occasion de faire de diverses généalogies de maisons du nom de Bailleul, rapportées sur feuilles détachées dans les manuscrits Bigot, nous révéla l'erreur commise jusqu'à ce jour dans la lecture de l'inscription.

Par un bonheur inespéré, cette inscription, aujourd'hui tronquée, se trouvait rapportée dans son intégrité primitive, mais avec un sens tout différent de celui qui avait si fort exercé la verve de nos antiquaires.

Toutefois, avant d'arriver à soulever ce dernier voile, il importe d'entrer dans quelques détails généalogiques sur les deux familles de Bailleul dont, à une époque contemporaine, les deux représentants furent tous deux connus sous le même surnom de Jean.

La première partie de notre tâche consistera à bien accuser les différences qui les distinguent et qui doivent rendre entre eux la confusion impossible.

I. — Il est incontestable qu'il existait en Ponthieu une famille importante du nom de Bailleul ; elle y possédait les terres de Bailleul en Vimeu, de Dampierre, ou Dompierre, d'Hornoy, d'Hauraincourt, d'Heliscourt; c'est la famille qui donna deux rois à l'Ecosse.

On prétend qu'elle tirait son origine de Flandres, où existait une petite ville du même nom, et que la branche aînée fut celle de Baudouin de Bailleul, vicomte d'Ypres, allié à Mabille de Bourbourg (1).

(1) Duchesne, *Hist, de Coucy*, p. 134.

Quoi qu'il en soit, elle était représentée en Ponthieu, au commencement du XIIIe siècle; par Alexandre de Bailleul, seigneur châtelain de Bailleul en Vimeu et d'Hornoy, qui eut deux fils, Jean et Thomas.

Jean épousa Dornagille, fille ainée du comte de Galloway et de Marguerite, fille aînée de David, prince d'Ecosse ; il mourut avant 1246, laissant pour fils Jean II qui, au droit de sa mère, fut, en 1292, couronné roi d'Ecosse.

Il avait accepté d'abord la suzeraineté d'Edouard Ier, roi d'Angleterre; mais, ayant voulu s'en affranchir, il fut défait par ce prince, en 1296, et détenu prisonnier jusqu'en 1299, époque à laquelle le roi d'Angleterre le relâcha en conservant son fils Edouard comme ôtage.

Jean II repassa en Ecosse, mais le fâcheux accueil qu'il reçut de ses anciens sujets le détermina à revenir en France, où il mourut à une date que l'on a fait varier.

M. Lever cite un acte du 4 mars 1313, v. s. (c'est-à-dire 13 mars 1314), où il figure avec la qualité « de « Jehans, par la grâce de Dieu, roys d'Ecosse, sire « de Bailleul en Vimeu...., » et en même temps, d'après Rymer, une lettre du roi d'Angleterre au roi de France, datée du 4 janvier 1315, v. s. (1316), où il le prie d'agréer l'hommage que le vidame d'Amiens lui fera au nom d'Edouard de Bailleul, pour les terres que celui-ci avait héritées de son père.

Jean de Bailleul, roi d'Ecosse, mourut donc probablement au mois d'août 1315, époque à laquelle son fils Edouard fut autorisé, par le monarque qui le con-

servait comme ôtage, de faire un voyage en France, sans doute pour se rendre près de son père malade.

Edouard, ayant été depuis remis en liberté, revint en France ; Duchesne, dans ses *Preuves de la maison de Coucy*, cite un arrêt du Parlement de Paris de 1331 qui le condamna à des dommages-intérêts considérables à l'occasion d'un meurtre dont il avait été accusé (1). Sa terre de Dampierre fut saisie, et plus tard ses autres terres confisquées par le roi de France, pour avoir suivi le parti du roi d'Angleterre. Il régna en Ecosse de 1332 à 1342 et en fut définitivement chassé par Robert Bruce. Il revint mourir en France, où il ne laissa pas d'héritiers. Les terres de Bailleul en Vimeu, d'Hornoy et d'Hauraincourt échurent alors à la maison de Coucy, au droit de Chrestienne de Bailleul (2), cousine-germaine de son père et seule fille de Thomas de Bailleul, oncle et grand-oncle de Jean et d'Edouard, rois d'Ecosse (3).

II. — Nous arrivons maintenant à la famille de Normandie, et spécialement à celle qui possédait la terre de Bailleul-sur-Eaulne.

Sans rechercher, comme quelques-uns l'ont prétendu, si c'était une branche de la maison de Ponthieu, nous noterons seulement que leurs armes différaient; celles de la première étaient : *d'hermines à l'écusson de gueules ;* celles de la seconde étaient, suivant les uns, *d'hermines à un fer de moulin ou croix*

(1) Duchesne. *Hist. de Coucy*, p. 441.
(2) *Ibid.* Duchesne, p. 276. Preuves, p. 441, 442, 443, 445.
(3) *Ibid.*, p. 254 et 276.

anillée de gueules; suivant les autres, *d'argent à un croix anillée de gueules, accompagnée de croisettes au pied long.*

On trouve, dans un ancien armorial de la fin du XIVe siècle, communiqué par M. Douet d'Arq (1) qui en place la rédaction entre les années 1396 et 1397, des mentions relatives aux armes des Bailleul de Normandie.

La première, sous le n° 182, met au nombre des bannerets, « *le sire de Baileul. de gueules à un fer de moulin d'argent à croizettes d'argent au pied long.* »

La seconde, sous le n° 538, indique comme chevalier bachelier : « *M. Pierre de Bailleul, d'hermine à un fer de moulin de gueules.* »

Le n° 490 contient des armes sensiblement différentes, mais ce sont celles des Bailleul du Renouard, de Basse-Normandie, fondus à la fin du XVIe siècle, dans la maison de Souvré : « *M. Guillaume Bailleul, party dermine et de gueules.* »

La généalogie des Bailleul de Normandie n'est pas plus difficile à établir que celle des Bailleul de Ponthieu.

On trouve comme chef, Jean de Bailleul, seigneur de Bailleul sur Eaulne, baron d'Escotigny et Boscgeffroy. A la suite de son nom, la généalogie que j'ai eu sous les yeux, ajoute « qu'il a faict bastir l'esglise « dudict, lieu en laquelle est dans le chœur son « tombeau de marbre élevé de trois pieds et demy. « Il mourut le samedi 15 avril 1316. Il espousa en

(1) *Cabinet histor.*, V, p. 11; *Bibl. nat.*, Ms. du Supplém. franç., n° 254, p. 24.

« 1287 Jeanne fille du seigneur de Harcourt, « morte le 2e jour avant la Chandeleur 1303. Gist « avec son mary ou sont leurs effigies avec leurs « armes. »

La généalogie leur donne quatre enfants.

1° Pierre l'aîné, seigneur des dits lieux, marié à Mahaut d'Estouteville, fille de Robert, seigneur d'Hermanville. On dit qu'il fut enterré au prieuré d'Envermeu (1).

2° Henry de Bailleul, baron de Mesnières, qui épousa Jeanne d'Estouteville, sœur de Mahaut, et fut enterré à Envermeu comme son frère. Il ne paraît pas avoir eu de descendants (2).

3° Louise de Bailleul, femme du seneschal d'Eu.

4° Jeanne de Bailleul, femme du vicomte de Blosseville.

Le fils aîné de Pierre de Bailleul, fut Jean de Bailleul, seigneur des mêmes seigneuries, qui épousa Gillette de Cauroy, fille et héritière du sieur de Reheucourt; ils n'eurent que deux filles, l'une Jeanne, mariée en 1362 à Messire Jean des Barguettes chevalier; l'autre Mahaut ou Mathilde, femme en 1370 de Jean de la Heuse, seigneur de Quevilly, fils de l'amiral de France; les descendants de cette dernière paraissent avoir fini par réunir les terres de Bailleul et de Bois-

(1) Cette mention de la généalogie de Bigot est inexacte. On voit dans Farin, *Hist. de Rouen*, t. III, p. 266, que Pierre de Bailleul et Mahaut d'Estouteville furent inhumés proche la clôture du grand autel, dans l'église des Cordeliers de Rouen, et qu'ils furent inhumés « estans revestuz de l'habit de S. François... dévotion assez ordinaire en ce temps là. »

geoffroy, qu'une alliance fit passer plus tard dans la maison de Masquerel (1).

(1) Nous avons trouvé, à la Bibliothèque nationale, au Cabinet des titres, différents documents originaux scellés aux armes de cette maison de Bailleul, et nous ne croyons pas sans intérêt de les reproduire ici. Nous saisirons cette occasion de remercier l'éminent directeur, M. Léopold Delisle, de la gracieuse obligeance avec laquelle il a bien voulu les faire mettre à notre disposition.

Le plus ancien est du 1er mars 1344. Il est ainsi conçu :

« Sacent touz que je Johan de Balleul escuier sire de Balleul ai eu et reçeu de honorable home et sage Guillaume de la Porte viconte du Noefchastel et d'Arches pour deniers qu'il avoit levé de moy pour raison de la garde de ma terre que je tieng de Robert de Fontenil escuier qui est en la garde de monsr le Duc pour raison de son petit aage, laquelle garde avoit esté baillé à ferme par le pris de XL L. t. par an, c'est assavoir depuis le mercredi apres la Saint Mahieu l'an M.CCC.XLIII que madicte terre me fut rendue et ains.... jusques à la Toussains ensemble par XXXVIII jours XXVI deniers par jour au.... de la ferme..... IIII l. 3 s. 7 d. ob. monoie moienne valant asture vinc et sept souls huit deniers obole t. et pour deniers que ledit viconte leva à la cause dess. dite au terme de Pasques ensemble vinc L. tournois pris et m'en tieng pour bien païé et quicte ledit monseigneur, ledit viconte et tous ceux a qui quitance en appartient et les en promet acquiter vers tous et contre tous qui en temps à venir en vondroient aucune chose demander. Donné souz mon scel le mardy premier jour de mars l'an M.CCC.XLIIII. »

L'acte est scellé d'un petit scel en cire à légende illisible, mais où se voit la croix ancrée ou anillée et un semé de croisettes qui paraissent à pied fiché.

En 1355, il y a une quittance de solde comme homme d'armes de Pierre de Bailleul, escuier, peut-être frère cadet de Jean. (Farin, III, 262, cite une fondation de Mahaut d'Estouteville, sa mère, pour le repos de son âme.) Son sceau présente un ornement trilobé sur lequel se dessine le sceau occupé en entier par une grande croix ancrée, chargée en cœur comme brisure d'un écusson sur lequel j'ai cru pouvoir distinguer un lion.

Telles sont les généalogies des deux familles qui, à part la synonymie des deux Jean de Bailleul presque

La quittance est ainsi conçue :

« Sachent tous que je Pierre de Bailleul escuier ay eu et receu de Aymar Bourgeise trésorier et receveur général du subside ottroié a Monsr le Dalphin de Vienne es bailliage de Caen et Costentin pour tout le demeurant des gages de moy et de deux autres escuiers de ma compaignie..... sous le gouvernement de Monsr Loys de Harcourt capitaine des dicts gens d'armes dudict seigneur es ditz bailliage depuis le ve jour de juillet jusques au xxixe jour d'aoust inclut cest assavoir la somme de trente livres tournois desquielx xxx L. je me tien pour bien païé. Donné à Caen le iie jour de septembre. l'an mil ccc lv. »

Il y a deux autres quittances des 12 juillet et 15 août 1355.

En 1401, on trouve à la date du 8 mai des lettres du roi faisant remise à « notre bien amée Mahault dame de Bailleul vefve de feu Jehan de la Heuse chevalier » d'une somme de 60 livres d'amende envers le roi, à laquelle elle avait été condamnée par sentence du bailli de Rouen, statuant sur un procès relatif au patronage de Monstereul entre elle et les moines du Bec-Hellouin, patronage dont elle avait été déboutée.

En 1403, à la date du 6 décembre, nouvelles lettres pour faire remise de semblable somme due en vertu d'un arrêt confirmatif de l'Echiquier.

A ces lettres est jointe une attestation relative an même fait, scellée du sceau de ladite Mahaut de Bailleul.

Le sceau est parti au 1er de la Heuse, au second de Bailleul : de à la croix ancrée ou anillée, semé de croisettes pattées.

On trouve également dans les registres de l'Echiquier certaines mentions confirmatives de ladite généalogie.

Ainsi Echiquier de 1376. Caux, p. 128, procès entre Robert d'Estouteville chevalier seigneur de Vallemont et Jehan de la Heuse, chevalier, seigneur de Quevilly, époux de Maheut de Bailleul fille de Jehan de Bailleul, fils de Pierre et de Madame Maheut d'Estouteville. On choisit pour arbitres du litige Guillaume d'Auxeville et Guillaume Martel, seigneur du Bec aux Cauchois.

A l'Echiquier de 1397, p. 72. C'est un nouveau procès relatif à

absolument contemporains, ne présentent d'ailleurs aucune possibilité de confusion. Leurs alliances sont distinctes ; leurs degrés parfaitement établis et leurs dévolutions héréditaires absolument différentes.

III.—Ces points précisés, la question de savoir à qui doit être attribuée la pierre tombale de Bailleul-sur-Eaulne, ne peut faire un instant difficulté.

Elle recouvrait les restes mortels de Jean de Bailleul, seigneur de Bailleul-sur-Eaulne et ceux de Jeanne de Harcourt, sa femme, morts suivant la généalogie que nous venons de citer, le mari le 15 avril 1316, la femme, deux jours avant la fête de la Chandeleur en l'année 1303.

Les armes sculptées sur la dalle tumulaire comme celles qui ornent le manteau du chevalier peint sur sur le vitrail ne laissent aucun doute. C'est *le fonds de gueules, la croix anillée et les croisettes d'argent.*

Mais ce Jean de Bailleul, ou celle qui repose à côté la possession de la terre de Bailleul entre Mons. Jehan de Barguettes chevalier et la dame sa femme, héritiers aînés, à cause d'icelle, en la succession de feu Jehan de Bailleul chevalier seigneur dudit lieu, et Messire Jehan de la Heuse, jadis chevalier et noble dame Maheut de Bailleul, sa veuve, également héritiers dudit Jean de Bailleul.

Les armes des Bailleul de Normandie sont encore visibles sur le tombeau de Bailleul sur Eaulne. La croix anillée et les croisettes se détachent sur le marbre noir du tombeau en incrustations de marbre blanc, à la place qu'occupait l'écu au côté gauche du chevalier. On en aperçoit les traces sur la cotte d'armes, et elles sont parfaitement visibles sur le vitrail placé dans la fenêtre latérale du chœur, dont nous avons donné la gravure.

de lui, avaient-ils une parenté quelconque avec les deux rois d'Ecosse de la maison de Bailleul?

Pour Jean de Bailleul, elle serait tout au plus collatérale; pour celle qui repose à côté de lui, elle n'a jamais existé.

L'hypothèse émise par M. Guilmeth, qu'il faudrait voir en cette Jeanne, non la femme, mais la fille du roi d'Ecosse, mariée à un cousin du même nom, ne saurait se soutenir un instant. D'abord parce qu'on ne comprendrait guère pourquoi l'inscription aurait plutôt visé la royauté de son frère Edouard que celle de son père Jehan, mais surtout parce que la date du décès, 1303, étant incontestable, et l'érection du monument devant avoir suivi de bien près le décès du mari, survenu en 1316, il est impossible qu'on y eût fait allusion à une royauté qui ne se produisit que de 1332 à 1342.

Ce seul rapprochement de dates eût dû suffire pour faire tomber dès l'origine l'hypothèse émise par M. Guilmeth.

Les lettres lues sur l'inscription à la suite du prénom de Jeanne la rendaient d'ailleurs inadmissible.

M. LeVer lisait MOULT, M. Mathon ..NT. M. Guilmeth seul avait cru pouvoir relever EUL, mais la majorité reconnaissait un T comme dernière lettre du nom qui précédait le mot SEUR...

C'est un premier point à retenir.

L'attention se portait ensuite particulièrement sur ces mots prétendus compris dans l'inscription : *Seur du roy Edeuauer*.

On eût dû être frappé de la singulière orthographe

donnée au mot Edouard ; on en trouverait, nous le croyons, difficilement d'autres exemples.

C'était un motif qui, réuni à l'impossibilité chronologique, eût dû porter à vérifier s'il n'y avait pas une erreur dans la lecture de ce mot, qui seul était la base de la discussion.

Je n'oserais affirmer que pour ma part je serais parvenu à la préciser, mais ma tâche s'est trouvée singulièrement abrégée par la généalogie dont je me suis déjà servi : car on y rapportait toute entière l'inscription de la pierre de Bailleul telle qu'elle se lisait encore au XVII^e^ siècle, et qu'elle avait été recueillie dans le chartrier des Masquerel chatelains de Hermanville, que leur alliance avec les de la Heuse, avait fait seigneurs de Bailleul et barons du Boscgeffroy.

« Cy gist monseigneur Jean, jadis seigneur de Bailleul le Preudhomme qui a faict bastir ceste esglise qui trespassa, & cœt... Priez Dieu pour l'ame de luy. + Cy gist Madame Jeane de Harcourt, seur du bon chevalier, femme de Monseigneur Jean seigneur de Bailleul qui trespassa... »

Cette inscription apprenait deux choses; d'une part que le nom de famille de la femme était *d'Harcourt* et non de Bailleul; le second, que l'inscription ne contient aucune allusion à une royauté quelconque, puisqu'au lieu de *sœur du roi Edouard* il faut lire *sœur du bon chevalier*.

Les lettres de chaque lecture sont parfaitement concordantes. Au lieu de *roi* lisez *bon*, au lieu d'Edeuauer impossible, lisez *chevalier*.

L'erreur était facile. Le *c* a été pris pour un *e* ; l'*h* pour un *d*, et la syllabe *li* transformée en la voyelle *u*.

Mais quelle était *ce bon chevalier* ; le nom de la femme étant connu ; la recherche n'est ni longue ni difficile ; elle était fille de Jean de Harcourt, premier du nom, sire de Harcourt, d'Elbeuf, d'Auvers, compagnon de S. Louis, mort en 1288, à qui sa vaillance avait mérité le nom de *Prud'homme*, et elle était sœur du non moins vaillant Jean II, sire de Harcourt, maréchal et amiral de France, mort en 1302, époux de Jeanne vicomtesse de Chatelleraut, et dame de Lillebonne.

C'est à celui-là que sa valeur avait fait décerner le titre de *bon chevalier*, que ne rappelle cependant pas Laroque, dans son *Histoire de la maison d'Harcourt*, mais qu'on ne manqua pas d'inscrire sur la tombe de sa sœur, morte une année après lui (1).

J'ai voulu me rendre à Bailleul et vérifier par moi-même l'état de l'inscription. Il laisse sans doute beaucoup à désirer, ainsi que les conditions dans lesquelles

(1) Ces expressions de Prud'homme et de bon chevalier désignaient un degré éminent de chevalerie et se trouvent à chaque page rappelées dans l'*Histoire de saint Louis*, par Joinville. Ainsi, quand le saint roi demande à son sénéchal « pourquoi *prudhomme* vaut mieux que béguin, » il conclut lui-même en disant : « Je vourroie bien avoir le nom de preudome, mais que je le fusse, et touz li remenans vous demourast, car preudome est si grans chose et si bone chose que, neis au nommer, il emplit il la bouche. » (Édit. F. Didot, 1874, in-4°, p. 16 et 18.)

On trouve les deux expressions réunies dans un autre passage du même chroniqueur qui n'est pas moins caractéristique (*ibid.*, p. 94), et qui semble en préciser l'origine : « Les *preudomes* chevaliers qui estoient avec le roy vous ai-je rementeu, pour ce que il y en avoit avec li huit, touz *bons chevaliers* qui avoient eu pris d'armes de ça mer et de là, et tiex chevaliers soloit l'on appeler *bons chevaliers.* »

se trouve conservée la pierre. Le fondateur de la belle église de Bailleul méritait mieux. La dalle qui était à l'origine élevée au milieu du chœur, qui, au milieu du siècle dernier était, au dire de Moréri, placée contre le mur du côté de l'Evangile, est aujourd'hui reléguée à l'extrémité de la nef et placée en long contre le mur de l'église, et le passage de l'inscription en litige se trouve précisément à l'angle inférieur gauche de la pierre. Mais le doute n'est pas possible; et si les mots *Roy Edeuauer* se lisent dans l'estompage envoyé en 1866 par M. Mathon, c'est que les contours des lettres à demi tronqués ont été refaites après coup et modifiéesinvolontairement, dans la croyance de l'exactitude de la lecture acceptée.

Il faut donc faire le sacrifice de cette origine royale. Jamais les rois d'Écosse du nom de Bailleul n'ont appartenu à la Normandie, jamais les restes de leur descendance n'ont reposé sous les dalles d'une église normande.

Mais la tombe de Bailleul-sur-Eaulne recouvre ceux d'un vaillant gentilhomme qui, lui aussi, avait mérité de ses contemporains le surnom de *prudhomme*, rappelé jadis dans l'inscription qui le concerne; ce *prudhomme* réunit autrefois dans sa main trois des importantes baronnies relevant du comté d'Eu : Escotigny, Boscgeffroy et Mainières; il fut le fondateur de la jolie église de Bailleul-sur-Eaulne, et ce titre eût dû lui mériter la conservation de sa tombe au lieu qu'elle occupait jadis, au-dessus du caveau creusé au centre du chœur pour recevoir ses restes.

A côté de lui reposait Jeanne de Harcourt, sa femme, issue de la plus illustre de nos familles nor-

mandes, qui, après avoir marqué glorieusement sa place dans tous les évènemens de notre histoire provinciale, le soutient encore si brillamment à notre époque ; et ses sœurs s'allièrent elles-mêmes à trois de nos grandes familles cauchoises, les de Hotot, de Ferrières et de S. Martin, ce qu'un vieux poète rappelait ainsi, en parlant de la descendance de Jean de Harcourt, le prudhomme :

De cinq filles de moult nobles pensées
Cette lignée aussy fut décorée
Desquelles deux furent religieuses
Dedans Longchamp où ont leurs vies finies.
Les trois autres par luy bien ordonnées
En mariage out esté fructueuses.

Comme riches sages et gracieuses
A trois sieurs de nom furent espousées
Haultot, Bailleul et Ferrières aussi ;
Deux parties sont dites bienheureuses
D'avoir deux filles bonnes et spécieuses
Et fils aussi preux comme ceux ci (1).

De pareils souvenirs, s'ils sont au-dessous de la légende, valent cependant la peine d'être soigneusement conservés, et les habitants de Bailleul nous pardonneront de leur avoir fait perdre le souvenir d'un roi, en leur laissant la tradition de vaillants guerriers qui, il y a quatre et cinq siècles, jetèrent quelque illustration sur le nom de Bailleul-sur-Eaulne.

Cette réalité vaut mieux qu'une tradition basée sur une erreur.

(1) La Roque, *Histoire de la Maison d'Harcourt*, t. IV, p.

A-PROPOS D'UN VERS DE BOILEAU,

PAR

J. FÉLIX.

La querelle des classiques et des romantiques est heureusement terminée : le souvenir déjà presque effacé de cette guerre bruyante ne figure plus dans la mémoire des contemporains que comme un chapitre bientôt oublié de notre histoire littéraire, et tout homme de goût s'approprie volontiers ces vers d'un des héros de la lutte :

> **Racine, rencontrant Shakspeare sur ma table,**
> **S'endort près de Boileau qui leur a pardonné (1).**

(1) A. de Musset. — *Les secrètes pensées de Rafaël*, 1831. Poésies diverses.

Fustigé le premier sur l'autel des nouveaux dieux du Parnasse, le grand satyrique fut le dernier à supporter les assauts les plus rudes; aujourd'hui encore il n'est pas toujours à l'abri de critiques qui détonnent au milieu du silence dont ces disputes sont désormais entourées, attaques semblables à ces coups de fusil qui partent lorsque la bataille est depuis longtemps finie, ou, pour user d'une comparaison en rapport avec leur résultat inoffensif, à ces fusées qui éclatent après que la foule a tourné le dos à un feu d'artifice éteint.

La simplicité exquise de ses œuvres, la froide raison qui s'y exprime ont dejà de son temps rencontré plus d'un lecteur rebelle; il s'y était attendu, et, dédaigneux des nouveautés, il avait traduit l'éloignement qu'elles lui inspiraient dans ce passage de l'*Art poétique* :

La plupart emportés d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée;
Ils croiraient s'abaisser en leurs vers monstrueux,
S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser comme eux.

A deux siècles d'intervalle, l'on vient encore de lui reprocher de n'être qu'un imitateur. Un article qui a paru dans le dernier numéro d'un recueil périodique rappelle le début de l'épitre adressée au Roi en 1675 :

Grand Roi, cesse de vaincre ou je cesse d'écrire.

et si l'on veut bien admettre que la forme de ce vers si vigoureusement frappé défie la censure la plus

exigeante, l'on soutient que *le fond de la pensée n'a absolument rien de neuf* (1).

La théorie qui, dans l'art et la littérature, préconise comme une règle absolue la nouveauté de l'idée, m'a paru toujours très contestable, et mon opinion à cet égard se fortifie lorsque je la vois partagée par le poète moderne que j'ai déjà cité, qui n'a jamais passé pour un esprit dénué d'originalité et qui s'écrie, dans une de ses plus charmantes boutades :

. . . . . .

Rien n'appartient à rien, tout appartient à tous.
Il faut être ignorant comme un maître d'école
Pour se flatter de dire une seule parole
Que personne ici-bas n'ait pu dire avant vous.
C'est imiter quelqu'un que de planter des choux (2).

Salomon l'avait proclamé depuis longtemps : rien n'est nouveau sous le soleil (3), et l'artiste comme le littérateur, en revêtant d'une forme personnelle et originale la pensée de tous, ne font que s'inspirer du sentiment affirmé par Térence : « Homme, je m'intéresse à mes semblables (4) ». Les idées communes sont presque toujours vraies ; le vêtement dont le peintre, le poète les parent leur donne exclusivement une apparence nouvelle et constitue l'art, dont la suprême expression empreint d'une beauté éternelle une pensée vulgaire, une situation banale. Une pay-

(1) Jules Dukas. — A propos du 1er vers de l'épître VIII de Boileau. *Bulletin du Bonquniste*, 15 juin 1877.

(2) Alfred de Musset. — *Namouna*, chant 2e.

(3) *Ecclésiaste*, chapitre I.

(4) *Homo sum et nil humani à me alienum puto.*

sanne lance une pomme à la tête d'un villageois et s'enfuit devant sa poursuite : de cette plaisanterie grossière Virgile tire un tableau plein de charme (1). Un homme revenant de voyage est reconnu par son chien, un enfant que son père veut embrasser s'effraie de la coiffure qu'il porte : Homère transforme ces incidents journaliers en scènes émouvantes que la postérité la plus reculée admirera et nous attendrit sur Ulysse qui essuie une larme en voyant son vieil Argos remuant la queue, dressant les oreilles, mais incapable d'aller au-devant de son maître, ou nous touche profondément en nous peignant les adieux d'Hector à sa femme et à son fils. Une femme est arrêtée pendant la nuit par des soldats ; l'un de nos plus grands poètes élève ce spectacle par le style avec lequel il le retrace et nous laisse cette peinture saisissante :

Excité d'un désir curieux,
Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux
Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes
Qui brillaient au travers des flambeaux et des armes ;
Belle sans ornement, dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.

De tels exemple faciles à multiplier à l'infini attestent que l'on n'invente pas et que l'on ne change pas lorsqu'il s'agit des sentiments humains et que pour créer en semblable matière il faudrait se résigner à

(1) *Malo me Galatea petit...*
(2) *Odyssée.*
(3) Racine. — *Britannicus.*

chanter ou à dépeindre les découvertes de la science ou de l'industrie et célébrer la photographie ou le télégraphe électrique ; l'on court risque dans le monde des idées de rencontrer l'absurde en cherchant l'innovation.

Je suis donc peu accessible à cette prétention trop souvent soulevée de ne voir en nos auteurs célèbres que d'habiles imitateurs : les emprunts supposés sont plus rares qu'on ne le songe et les préteurs sont presque toujours ignorés de leurs débiteurs qui n'ont fait que puiser dans le fond commun fourni par la civilisation au milieu de laquelle ils vivent.

Ces réflexions me ramènent à l'article qui m'a mis la plume à la main. On ne s'est pas contenté d'y dénier à Boileau la propriété légitime de l'idée qu'il a si nettement exprimée dans le premier vers de sa huitième épitre. La logique rigoureuse entraînait à d'autres conséquences. « On est toujours l'enfant de quelqu'un » a dit un personnage de comédie (1) et à ce vers orphelin, dépossédé de la paternité que jusqu'alors on n'avait pas contestée au satyrique, il fallait trouver un auteur. Recherche incertaine et difficile dans la vie privée, délicate même en littérature ! sans doute, prétend l'écrivain, c'est un souvenir grec ou latin que le poëte a traduit ; mais il ne peut l'indiquer et son silence à cet égard, malgré l'excuse qu'il invoque en affectant une ignorance prétendue de l'antiquité, enlève à cette affirmation timide tout caractère de vraisemblance. C'est alors que par un raffinement de cruauté contre

(1) Beaumarchais. — *Mariage de Figaro.*

l'infortuné critique du XVII^e^ siècle, il cite une pièce latine où Dorat félicite Marguerite de France de la prise de Guines par Henri II en ces termes : Qui pourrait suffire à célébrer tant de triomphes récents de ton frère ? Lui ne se fatigue pas de subjuguer les ennemis, et moi je me lasse de chanter ses conquêtes :

Quis tot recentes sufficiat tui
Fratris triumphos Margari dicere ?
Non fessus ille hostes domando,
Fessus ego domitos canendo.

Et de s'écrier ! « Cette fois nous avons un texte. Il « en résulte très clairement que Boileau a été « devancé dans cette façon de présenter la louange, « dont il a pu se croire de très bonne foi l'inventeur. « Et devancé par qui ? Justement par un des « hommes de la pléiade qu'il tenait en si médiocre « estime. »

Je doute d'autant plus de l'imitation prétendue que Boileau ne s'est sans doute pas condamné à lire Dorat, l'un des chantres les plus obscurs de cette pléiade dont les principales constellations se sont promptement éteintes et qu'un enthousiasme retrospectif n'a pu parvenir à rallumer ; j'ajoute même que la pièce en question placée dans un recueil de poësies latines où elle se trouve confondue avec les élucubrations versifiées de Buchanan et autres auteurs inconnus (1) a dû échapper entièrement à son atten-

(1) *Georgii Buchanani Scoti Poëlæ eximii Franciscanus et fratres, quibus accessere varia ejusdem et aliorum poemata.....* *Basileæ.*

tion. Je reconnaîtrai plus volontiers que le compliment au Roi n'a au fond pas plus d'originalité que n'en comportent les flatteries officielles dont tous les courtisans ont, à toutes les époques, salué tous les souverains. Si je devais d'ailleurs, après avoir, je le crains, un peu vivement blâmé une recherche assez inutile, tomber dans le même travers et m'ingénier à découvrir un exemple dont Boileau aurait profité, remontant moins haut que Dorat et certain de me concilier le suffrage des lettrés normands, je trouverais plus naturel que l'historiographe de Louis XIV, le critique qui a loué si dignement le grand Corneille aît pu, en 1675, puiser son inspiration dans le souvenir de ces vers qu'il avait lus, comme toute la France, et que dès 1668, la conquête de la Franche-Comté dictait en deux langues à l'illustre rouennais :

Je rougis de me taire et d'avoir tant à dire ;
Mais c'est le seul party que je puisse choisir.
Grand Roy, pour me donner quelque loisir d'écrire,
Daigne prendre pour vaincre un peu plus de loisir.

Turpe silere quidem, seges est ubi tanta loquendi,
Turpius indigno carmine tanta loqui ;
Carmina quippe moram poscunt : vel parce tacenti,
Victor, vincendi vel tibi sume moras.

Mais Lafontaine coudoie Corneille dans ma modeste bibliothèque ; comment l'apercevoir sans en lire quelques pages ? Le volume s'entr'ouvre à la fable où le chien, voyant qu'il ne peut défendre le dîner de son maître, se joint aux camarades qui l'at-

taquent et le dévore avec eux. Je songe que cette allégorie peint exactement ma situation : ennemi né de cette école de critiques qui s'épuisent à trouver que Molière, Racine, Labruyère (j'en passe et des meilleurs) (1) ont emprunté leurs idées à leurs prédécesseurs, me voici par occasion enrôlé presque malgré moi dans leur docte régiment. C'est la première fois qu'un article d'un journal, même littéraire, aura produit une conversion : encore n'est-elle pas durable, et renonçant à les reconnaître comme des imitateurs, je me contenterai de relire les œuvres de ces grands esprits sans rechercher si leur génie a reproduit sous une forme heureuse les idées que leurs devanciers avaient exprimées sans style et sans goût.

(1) V. Hugo. — *Hernani*, acte 3.

LA LITHOGRAPHIE A ROUEN,

Par M. J. HÉDOU.

Avant de nous occuper de ce que fut la lithographie à Rouen, il nous paraît logique de consacrer quelques lignes à cette invention qui appartient en propre à notre époque. Il ne sera pas d'ailleurs sans intérêt de prendre cet art à son origine et de suivre ses différents développements jusqu'au moment où il fit son apparition dans la patrie de Géricault. Dès que nous trouverons la presse lithographique installée et fonctionnant à Rouen, nous localiserons, pour ainsi dire, notre travail ; toutes nos recherches et toutes nos appréciations se concentreront sur les artistes normands ou étrangers qui firent paraître dans notre cité les compositions que leur crayon ou leur plume avait tracées sur la pierre. Quand nous aurons dit que notre intention est d'étudier l'art de la lithographie à Rouen au seul point de vue artistique et de laisser complétement de côté les rapports de cette

branche de l'imprimerie avec l'industrie ou les services qu'elle a pu rendre au commerce, le lecteur sera entièrement au courant du but que nous nous sommes proposé d'atteindre en écrivant les pages qui suivent.

Tout le monde sait que Senefelder est l'inventeur de la lithographie; mais ce qu'on sait moins, c'est l'histoire assez curieuse de toutes les vicissitudes qui présidèrent à la naissance de cet art et des tâtonnements successifs auxquels dut se livrer le chercheur allemand, depuis ses premiers essais jusqu'au jour où une circonstance fortuite lui révéla le secret de la découverte qui devait faire sa gloire.

Senefelder a pris lui-même la peine de nous faire l'histoire de son invention et d'en professer la théorie et la pratique dans un livre intitulé : « *La Lithographie*, » paru en 1819, à Paris, chez Treuttel et Würtz, libraires. Ce volume, accompagné d'un album destiné à faciliter l'intelligence des procédés dévoilés dans le texte, est la source à laquelle nous avons puisé les documents au moyen desquels nous allons esquisser rapidement les phases de la naissance de la lithographie.

Aloys Senefelder s'était livré à l'art dramatique pendant sa jeunesse et avait même été chanteur au Théâtre-Royal de Munich. Il paraît que, non content d'interpréter les œuvres des autres, il avait voulu devenir auteur à son tour. A cet effet, il avait composé une pièce de théâtre et l'avait fait imprimer, ce qui l'avait mis au courant des procédés de l'imprimerie. Mais bientôt l'appétit lui vint en mangeant; il avait composé une pièce; il voulut en écrire et en

écrivit d'autres en effet. Mais là surgirent les difficultés; ce n'était rien que d'être auteur, il fallait faire imprimer ses œuvres. On peut trouver quand on a une modique fortune, et c'était le cas de Senefelder, l'argent nécessaire pour mettre au jour son premier manuscrit; mais quand le bagage littéraire grossit, les dépenses d'impression s'augmentent dans une proportion désespérante. Notre auteur, « *doué* « *d'un esprit inventif peu commun, persévérant par carac-* « *tère et animé par le désir de l'indépendance,* » (ce sont ses propres paroles), voulut trouver un biais qui lui permît d'imprimer lui-même ses ouvrages en se passant des autorisations nécessaires et des intermédiaires onéreux.

Après avoir imaginé une espèce de stéréotypage sur la cire à cacheter et sur le bois, qu'il dut abandonner a cause de son prix de revient, il se livra à des essais d'écriture sur le cuivre. Là encore, il rencontra de nouveaux écueils; les corrections ne se faisaient qu'avec peine ainsi que l'effaçage et le repolissage des planches. Le seul résultat sérieux que donna cet essai fut l'invention de l'encre chimique, qui devint plus tard, après avoir subi quelques modifications, l'encre lithographique. Senefelder se souvint alors qu'il avait entendu dire que l'on pouvait graver à l'eau forte sur la pierre aussi bien que sur le cuivre et le fer, et aussitôt il se mit en campagne pour trouver cette nouvelle pierre philosophale. Il n'eut pas grand chemin à faire, car il la rencontra à Munich même, où l'on s'en servait pour carreler les appartements; c'était la pierre dite de Solenhofen.

Il ne l'utilisa d'abord que pour s'exercer à écrire

et graver à l'eau forte. Ses essais d'écriture réussirent si bien que l'idée lui vint de se servir de ces pierres pour l'impression ; mais le hasard vint bientôt le mettre sur la piste d'un autre procédé qui, au moins, était nouveau, et à ce titre devait le préoccuper davantage. En effet, jusqu'à ce jour, il n'avait fait que de la gravure en creux sur pierre, mode d'impression qui était déjà connu, lorsque, un beau matin, une circonstance imprévue lui fit découvrir la gravure en relief sur pierre ; laissons-le, d'ailleurs, raconter lui-même cet incident :

« Je venais de dégrossir une planche de pierre pour « y passer ensuite le mastic et continuer mes essais « d'écriture à rebours, lorsque ma mère vint me dire « de lui écrire le mémoire du linge qu'elle allait « faire laver ; la blanchisseuse attendait impatiem- « ment, tandis que nous cherchions inutilement un « morceau de papier blanc. Le hasard voulut que « ma provision se trouvât épuisée par mes épreuves, « et mon encre ordinaire desséchée. Comme il n'y « avait alors personne à la maison qui pût aller qué- « rir ce qui nous était nécessaire, je pris mon parti « et j'écrivis le mémoire sur la pierre que je venais « de débrutir, en me servant à cet effet de mon encre « composée de cire, de savon et de noir de fumée, « dans l'intention de le copier lorsqu'on m'aurait « apporté du papier. Quand je voulus essuyer ce que « je venais d'écrire, il me vint tout d'un coup l'idée « de voir ce que deviendraient les lettres que j'avais « tracées avec mon encre à la cire, en enduisant la « planche d'eau-forte, et aussi d'essayer si je ne

« pourrais pas les noircir comme l'on noircit les ca-
« ractères de l'imprimerie ou de la taille de bois,
« pour ensuite les imprimer. Les essais que j'avais
« déjà faits pour graver à l'eau-forte m'avaient fait
« connaître l'action de ce mordant relativement à la
« profondeur et à l'épaisseur des traits, ce qui me fit
« présumer que je ne pourrais pas donner beaucoup
« de relief à ces lettres. Cependant, comme j'avais
« écrit assez gros pour que l'eau-forte ne rongeât pas
« à l'instant les caractères, je me mis vite à l'essai.
« Je mêlai une partie d'eau-forte avec dix parties
« d'eau, et je versai ce mélange sur la planche écrite;
« il y resta cinq minutes à la hauteur de deux
« pouces. J'avais eu la précaution d'entourer la
« planche de cire, comme le font les graveurs en
« taille-douce, afin qu'il ne se répandît point. J'exa-
« minai alors l'effet opéré par l'eau-forte, et je trouvai
« que les lettres avaient acquis un relief à peu près
« d'un quart de ligne, de manière qu'elles avaient
« l'épaisseur d'une carte. Quelques traits, qui sans
« doute avaient été écrits trop fins, ou qui n'avaient
« pas pris assez d'encre, étaient endommagés en
« plusieurs endroits. Les autres n'avaient perdu
« qu'une partie imperceptible, et presque nulle,
« de leur largeur, en comparaison de leur relief, ce
« qui me donna l'espérance fondée qu'une écriture
« bien tracée, et surtout en caractères moulés comme
« ceux de l'imprimerie, dans lesquels il n'y a que
« peu de traits délicats, pourrait avoir encore plus
« de relief. »

Il obtint ainsi les lettres en relief dont l'encrage finit par se faire à merveille au moyen d'un tampon

qui n'était autre qu'un couvercle de boite en bois très uni recouvert de drap fin. Cette découverte fut, sans plus tarder, utilisée pour l'impression des notes de musique, et en 1796, Senefelder créa avec un sieur Gleissner, musicien de la Cour de Bavière, un atelier d'imprimerie musicale qui fut la première imprimerie lithographique. Pour l'exploitation de cet établissement, plusieurs sortes de presses furent imaginées, et notamment la presse à branches, qui depuis n'a fait que subir quelques perfectionnements.

La méthode en relief, qui avait triomphé de la méthode en creux, dut elle-même bientôt céder la place à un nouveau procédé qui n'est autre que la lithographie dans la véritable acception du mot, et telle qu'elle se pratique encore aujourd'hui.

Senefelder, par suite du départ de ses ouvriers et d'une maladie de M. Gleissner, se trouva forcé d'écrire sur pierre, en caractères italiques, un livre de prières pour les écoles. Peu habitué à ce genre de travail, il chercha un moyen de triompher de son inexpérience.

Voici comment il fut découvert :

« J'avais déjà, dit-il, trouvé par hasard que, lors-
« qu'on écrivait sur du papier avec un bon crayon
« anglais, qu'on le mouillait, qu'on l'appliquait
« ensuite sur une pierre bien polie et qu'on le sou-
« mettait à l'action d'une presse bien tendue, les ca-
« ractères écrits au crayon restaient distinctement
« marqués sur la pierre. »

Partant de cette découverte et apportant quelques modifications dans la composition de l'encre et dans

la dissolution qui servait au trempage du papier, il arriva à tirer des épreuves directement du papier sur le papier et sans pierre; mais ces essais ne pouvaient se faire que dans une mesure restreinte, car, à la moindre négligence de l'ouvrier, le papier se déchirait en morceaux. De là, nécessité de remplacer le papier par une matière plus solide; Senefelder pensa immédiatement aux planches de pierre, mais il fallait « les préparer de façon qu'elles ne prissent la cou- « leur qu'aux endroits marqués par l'encre grasse et « non dans les places humides. » La pierre calcaire de Solenhofen fut employée et donna le meilleur résultat, « grâce à l'attraction très forte qu'elle a pour « les corps gras, lesquels la pénètrent si profondé- « ment que souvent il est impossible, même en la « dégrossissant beaucoup, d'en faire disparaître les « traces. »

Enfin, d'essais en essais, de tâtonnements en tâtonnements, l'imprimerie chimique, c'est-à-dire la lithographie fut définitivement inventée et les premières épreuves ne tardèrent pas à être tirées sur les presses d'un sieur André, éditeur de musique, qui avait fondé à Offenbach une imprimerie musicale.

Restait à exploiter la nouvelle invention. En 1800, Senefelder, qui avait obtenu en 1799 un privilége de Maximilien-Joseph, roi de Bavière, se rend à Londres pour prendre un brevet d'invention pour M. André. En 1802, ce dernier envoie son frère à Paris dans le même but. Les deux brevets furent obtenus, mais les établissements fondés dans ces deux villes ne prospérèrent point.

Dans le même temps, Senefelder fondait avec le

sieur Gleissner une lithographie à Vienne, en Autriche, où on lui avait accordé un privilége exclusif qu'il vendit en 1806. L'amélioration de la découverte se poursuivit sans relâche, et, de retour à Munich, l'inventeur s'associa avec le baron d'Aretin et Gleissner pour l'exploitation en cette ville d'un atelier lithographique, d'où sortirent en grand nombre d'ouvriers qui allèrent répandre le nouvel art sur tout le continent. Les premières productions lithographiques furent des *fac-simile* des dessins d'Albert Durer, exécutés en 1515 pour le livre de prières de l'archiduc de Bavière. Le grand peintre allemand eut donc la gloire d'inaugurer en 1808 les presses lithographiques installées à Munich. C'était de droit.

Nous devons ajouter toutefois qu'en France, dès 1804, le peintre Bergeret avait fait des essais dans une imprimerie lithographique installée à Paris, rue Saint-Sébastien, n° 24. Trois ans plus tard, en 1807, l'architecte Baltard, qui avait acheté de M. André le secret de la lithographie, fit au trait quelques paysages; mais ses tentatives n'ayant pas réussi, il les abandonna bientôt.

Il nous faut arriver maintenant à l'année 1816 pour trouver en France une exploitation sérieuse de la lithographie. Jusque-là on avait bien imprimé quelques pièces, mais sans pouvoir triompher sérieusement de toutes les difficultés qui accompagnent la mise en pratique d'une invention récente. Les vicissitudes qu'eurent à subir les artisans et les artistes, qui s'étaient voués à la propagation du nouvel art, avaient triomphé de leur bonne volonté et les avaient réduits à abandonner leur entreprise.

Godefroy Engelmann et le comte de Lasteyrie fondèrent une imprimerie lithographique à Mulhouse, et envoyèrent, en 1816, à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Paris, des épreuves sorties de leurs presses. Cette Compagnie accueillit avec faveur la communication qui lui fut faite, et nomma une commission chargée de lui faire un rapport sur les avantages du nouveau mode d'impression. MM. Boucher-Desnoyers, Guérin et Regnault, membres désignés par l'Institut pour donner leur opinion sur les produits lithographiques de M. Engelmann, voulurent se rendre un compte exact de cette invention et de ses procédés. Pour cela, ils adoptèrent le parti le plus simple et se mirent eux-mêmes à prendre le crayon lithographique. Les résultats obtenus furent favorables, si nous en croyons les quatre planches que le peintre Guérin lithographia à cet effet et qui sont les seules compositions dessinées par lui sur la pierre de Munich.

Dès lors l'invention de Senefelder conquit son droit de cité à Paris, et Horace Vernet lui délivra un brevet de bourgeoisie en crayonnant un petit Napoléon à cheval, daté de 1816.

Le branle était donné; l'essor fut rapide. Horace Vernet ne fut pas le seul à user du nouveau procédé; Carle Vernet, son père, l'employa pour répandre dans le public ses études de chevaux, ses croquis de chasse et ses caricatures; Géricault s'en servit pour mettre au jour ses compositions si recherchées aujourd'hui. Ouvrons ici une parenthèse pour féliciter notre ville d'avoir acquis récemment l'œuvre litho-

graphique de notre célèbre compatriote et pour exprimer l'espoir que cette acquisition sera suivie de beaucoup d'autres. Enfin, Charlet, avec le concours de MM. Gihaut frères, vint populariser, pour ainsi parler, la lithographie, en faisant paraître toute cette série de pièces militaires, de costumes de la grande armée, de croquis, de fantaisies et de griffonnements qui eurent tant de succès dans toutes les classes de la société. Ce fut lui qui porta à son dernier degré de perfection l'art de dessiner à la plume sur la pierre, et nous n'en voulons pour preuve que toute la suite qu'il composa pour l'Ecole Polytechnique, où il professait le dessin avec autant de talent que de patriotisme.

En présence d'un pareil succès il ne tarda pas à se fonder à Paris une foule d'imprimeries lithographiques. MM. Motte, Feillet, Lemercier, Demanne, Villain, Delpech, Bry, Noël, Gaugain, Martinet, pour ne citer que les principaux, rivalisèrent à qui tirerait le mieux les compositions de nos artistes et à qui publierait les plus belles épreuves. C'est assez dire que la perfection ne se fit pas attendre. Aussi toute la vaillante phalange de notre école artistique de 1830 et des années suivantes fit-elle bon accueil aux nouveaux procédés! Delacroix, Bonington, Ingres, les Isabey, Roqueplan, Eugène Lamy, Ary Scheffer et une foule d'autres talents vinrent apporter leur brillant concours et prouver quelles ressources énormes l'art pouvait tirer de la découverte de Senefelder.

Maintenant que nous avons parcouru les différentes périodes d'enfantement de la lithographie et que nous

avons esquissé rapidement la marche ascensionnelle que suivit cet art depuis sa naissance jusqu'à son apogée, il nous faut rentrer dans la partie spéciale du sujet que nous avons voulu traiter et nous occuper particulièrement de l'introduction de la lithographie à Rouen, du développement qu'elle y a pris, des imprimeurs qui l'ont exploitée et surtout des artistes qui l'ont employée comme moyen de traduire leurs conceptions. Ainsi que nous l'avons annoncé au commencement de ce travail, le côté artistique nous préoccupera seul, et nous laisserons impitoyablement de côté tout ce qui pourra se rattacher aux applications industrielles de cette invention.

Pour plus de clarté, et afin d'apporter un classement raisonné dans cette étude, nous partagerons l'histoire de la lithographie dans notre ville en deux périodes : la première comprendra tous les artistes qui ont travaillé de 1819 à 1833 environ, et la deuxième tous ceux qui ont fait paraître leurs œuvres de 1833 jusqu'en 1860.

Ceci posé, voyons comment la lithographie fit son entrée dans la capitale normande et comment elle s'y installa.

PREMIÈRE PÉRIODE.

1819-1833.

L'art de la lithographie, qui avait mis quinze années au moins à se préparer à comparaître devant l'Académie des Beaux-Arts de Paris et à conquérir droit de cité dans la capitale, ne mit pas moins de trois nouvelles années à franchir les trente lieues qui

séparent Rouen de Paris. Les pièces lithographiées par les trois artistes composant la Commission de l'Institut, portent en effet la date de 1816, et ce n'est qu'en 1819 que nous voyons apparaître dans notre ville les premières épreuves lithographiques.

A cette époque existait à Rouen un imprimeur, M. Pierre Périaux qui, ainsi que sa famille, a laissé parmi nos compatriotes les meilleurs souvenirs. M. P. Périaux, qui n'avait certainement pas été sans entendre parler de l'invention de Senefelder, voulut se rendre compte des nouveaux procédés, les exploiter et les propager à Rouen, si cela était possible.

Dans ce but, il fit venir de Paris un ouvrier lithographe nommé Lacroix, qui devait l'initier, ainsi que son fils, aux premiers éléments de cette branche d'industrie. En effet, dès cet instant, bien que jeune encore, M. Nicétas Périaux, qui devait plus tard succéder à son père en continuant les bonnes traditions de la maison, donnait un concours actif à l'exploitation et à la direction de l'établissement paternel, et nous verrons bientôt qu'il s'était vivement préoccupé de l'adoption des nouveaux procédés et que c'était en lui que Lacroix avait trouvé un élève, disons même un aide attentif et zélé.

M. Périaux père essaya donc d'installer à Rouen, dans son imprimerie, un atelier de lithographie. Pour cela, il eut à lutter contre de grandes difficultés, car tout était à créer. Tous les matériaux, tous les outils, tous les ingrédients nécessaires pour la mise en train et l'exploitation du nouvel atelier, on ne les avait pas sous la main ; il fallait les faire venir à grands frais ou d'Allemagne ou de Paris ; quelquefois il fal-

lait aller soi-même les choisir. Enfin l'atelier se trouva, tant bien que mal organisé, et pierres et presses n'attendirent plus bientôt que le concours des artistes qui ne se fit pas plus désirer que s'il se fût agi d'une œuvre de charité. Nous sommes en effet heureux de constater que dès qu'il s'agit d'un progrès intéressant l'humanité, d'une bonne œuvre à faire ou d'une misère à soulager, jamais on ne fait en vain appel à la coopération de nos artistes rouennais.

Aussi MM. E.-H. Langlois, Brevière et Le Carpentier s'empressèrent-ils à l'envi d'accourir à l'imprimerie Périaux pour y prendre crayons, plumes, encre et pierres lithographiques qui, on le pense bien, ne leur furent pas refusés.

Chacun de nos trois artistes donna carrière à son talent et bientôt la première épreuve lithographique imprimée à Rouen vit le jour. Ce fut *Brevière* qui inaugura le tirage. En mai 1819, il apportait à l'impression trois pierres dont nous allons donner la description, car elles ne sont pas sans présenter un certain intérêt à cause de leur histoire et de leur rareté.

Observons en passant et pour n'y plus revenir que les premières lithographies furent tirées sur papier de fil vergé, mais que bientôt on ne fit plus usage que du papier de coton dont la surface lisse est plus favorable au tirage des épreuves.

Sur la première planche se trouvaient quatre croquis à la plume rappelant bien la manière sèche et froide de l'époque ; on remarque : en haut à gauche, une tête antique laurée vue de trois quarts et rejetée en arrière ; au-dessous, un buste de vieillard nu, vu presque de face bien que la tête soit de profil

dirigée vers la gauche ; il tient un bâton de la main gauche ; — sur la droite, un buste de femme vu par derrière et drapé à l'antique ; la tête est de profil dirigée vers la gauche et les deux mains ouvertes sont à la hauteur de la poitrine ; — le bas de la pierre est occupé par des fabriques telles que celles que l'on remarque dans les paysages historiques ; ces maisons ne sont séparées d'un étang qui occupe toute la droite que par un mur bas et une petite bande de terrain. Sous l'étude de femme on lit : « *Brevière à Rouen*, « *1819* » et sous l'étude de paysage « *Lythographie de* « *P. Periaux, a Rouen.* » Cette planche n'est pas circonscrite par un trait carré et elle mesure sur les points extrêmes en hauteur : 0ᵐ181 et en largeur : 0ᵐ132.

La deuxième pierre ne reproduisait que deux sujets : celui du haut, dessiné au crayon, représente une reine assise, tournée vers la droite. Elle est coiffée d'un voile et d'un diadème ; la main gauche est appuyée sur un bâton de commandement et la droite sur une table. Au-dessous du trait qui sépare cette composition de la suivante, on lit ces mots : « *Bre-* « *vière à Rouen.* »

Le paysage qui occupe la partie inférieure de la pierre est fait à la plume et représente une sorte de tour ronde, surmontée d'un toit pointu et contre laquelle sont adossées quelques petites constructions. A gauche se trouve une rivière. Au milieu du bas la signature « *Brevière* » et dans la marge : « *Imprimerie* « *lithog. de P. Periaux a Rouen.* » La planche est à claire-voie et mesure aux points extrêmes en hauteur : 0ᵐ153 et en largeur : 0ᵐ122. Elle fut parfois

tirée à part au moyen d'un cache-lettre, ainsi que le prouve l'épreuve que possède l'Académie et qui lui fut offerte le 4 juin 1819 par M. Periaux. Du reste, le tirage est très pâle et gris, si on le compare à l'épreuve que nous possédons. Celle-ci est sur papier vergé tandis que celle de l'Académie est sur papier fort, mais non vergé.

Comme on le voit par la nature même des compositions dessinées sur ces deux pierres et par le caractère de croquis qu'elles affectent, l'artiste n'a pas eu la prétention de faire autre chose que des essais, et nous devons dire, pour être dans le vrai, que ces deux pierres, dont les sujets ne nous présentent aucun intérêt, sont précisément celles dont le tirage s'est effectué avec le plus de succès. Les épreuves (au moins celles que nous avons entre les mains) sont en effet très bien venues et d'un beau noir.

Tout à l'heure, au contraire, quand nous aurons à parler de pièces plus importantes par la dimension, plus intéressantes par le sujet, nous devrons constater des résultats moins heureux, quelquefois même presque négatifs et cependant ces pièces porteront la signature, soit de *Brevière*, soit de *Le Carpentier*, soit de *Hyacinthe Langlois.* Les épreuves seront grises, boueuses et mal venues. A qui la faute devra-t-elle en être imputée? A l'artiste qui tâtonnait dans ses essais ou à l'ouvrier lithographe qui n'était pas encore maître de ses procédés? A tous les deux, croyons-nous, mais surtout au dernier qui n'avait pas encore ce qu'on appelle en style d'atelier, le tour de main pour effectuer sûrement le transport sur pierre. Toutefois il est juste de reconnaître que, dès

cette époque, MM. N. Périaux et Lacroix avaient pratiqué le transport direct, sur la pierre, d'épreuves d'imprimerie typographique, procédé que l'on crut nouveau dix-sept ans plus tard, en 1836. Les pierres, sur lesquelles la *Porte du Bac* et la *Marée montante* (compositions sur lesquelles nous aurons à revenir) avaient été dessinées, se cassèrent accidentellement, et on les fit revivre en transportant sur d'autres pierres les épreuves qui en avaient été tirées. Le même procédé fut appliqué à d'anciennes feuilles d'impression et réussit également. Tout cela constituait un succès sérieux et une application nouvelle de lithographie.

La troisième composition que Brevière faisait passer sous les presses de l'imprimerie P. Periaux était plus importante que les deux premières. Elle représentait « l'*Elévation de la Porte du Bac, du côté de « la Ville.*» Elle est à claire-voie et mesure en hauteur : 0m178 et en largeur : 0m112 non compris l'inscription suivante qui se trouve dans la marge : « *Elévation de « la Porte du Bac, du Côté de la Ville./ Cette Porte construite « en 1615 fut démolie en 1816.*/ Brevière, a Rouen, del. « *Lith. de Periaux, à Rouen.*» La première épreuve fut offerte à l'Académie de Rouen, le 4 juin 1819, par M. Périaux.

Le tirage en avait présenté quelqu'intérêt, car ce fut, comme nous venons de le dire, le premier essai tenté à Rouen d'une épreuve tirée d'une première pierre et transportée aussitôt sur une seconde pierre, par suite de la cassure de la pierre originale. Les épreuves tirées en dernier lieu sont ordinairement grises. Cette planche n'est d'ailleurs qu'un dessin

architectural, plein de froideur et n'ayant rien d'artistique. En dehors de la particularité de son tirage et du souvenir qu'elle conserve d'un monument disparu, elle ne mériterait pas de retenir longtemps l'attention d'un amateur.

Une autre estampe de Brevière, moins belle mais plus rare encore que la précédente, et qui fut aussi un des premiers essais lithographiques tirés à Rouen, est celle que l'ouvrier Lacroix appelait *la Charrette*, dans une lettre dont nous parlerons bientôt. Cette pièce, dessinée sèchement au trait, devait accompagner la brochure de quelque inventeur qui avait trouvé le « *Moyen de relever une charrette chargée lorsque « le cheval s'est abattu.* » Elle représente un banneau chargé, dont le cheval est tombé; un charretier a fixé au bout des brancards l'espèce de levier qui doit les relever; un second cheval est attelé et tire sur ce double levier qui, placé obliquement d'abord, doit se dresser verticalement sous les efforts de tirage du cheval et par suite remettre la charrette dans sa véritable position en dégageant le cheval abattu. Dans le fond, à droite, une autre charrette non attelée, mais garnie de l'appareil adapté le long des brancards. La marge contient l'inscription que nous venons de citer avec ces mots au-dessous, à droite : « *Lith. de Periaux.* » Dimensions, largeur : 0m171, hauteur : 0m100, sans la marge. Sans entrer dans la discussion de cet ingénieux moyen de relever les charrettes chargées, nous dirons simplement que le dessin est à la hauteur de l'invention et ce sera ne faire l'éloge ni de l'un, ni de l'autre.

Enfin la dernière pierre qu'apportait Brevière était

une Jeanne d'Arc. La pierre mesure 0m243 de hauteur sur 0m133 de largeur, à claire-voie. Jeanne d'Arc est debout, armée de pied en cap et dans une pose sculpturale. De la main droite elle tient son épée et de la gauche son étendard. Au fond une muraille crénelée. A ses pieds une balle de biscaïen. Dans la marge : « Brevière à Rouen, fec. »

Jeanne d'Arc

..... On vit briller en elle
» Un courage au-dessus d'une simple mortelle.
» Qui sauve son pays est inspiré des cieux.....

Lith. de Periaux à Rouen, 1819.

Offerte a l'Académie, le 11 juin 1819, par M. Périaux.

Hyacinthe Langlois avait déjà essayé de dessiner sur pierre; il avait publié l'année précédente, en 1818, à Paris, une planche intitulée *l'Exilé*, qu'il avait crayonnée en collaboration avec un artiste nommé Garnier. Cette composition, dont les épreuves ne sont d'ailleurs pas très rares à Rouen, ne manque pas d'un certain mérite, étant admis le genre froid de l'époque. Aussi H. Langlois ne se fit non plus attendre que Brevière, et s'il se présenta à la porte de l'atelier avec un bagage moins nombreux, la qualité remplaça la quantité, et nous pouvons affirmer que les deux pierres qu'il soumit à la presse lithographique furent les deux premières lithographies sérieuses publiées et tirées dans notre ville. La première, que signalait avec éloge dans sa lettre le lithographe Lacroix, est une vue de la fontaine de la Croix-de-Pierre. Elle mesure en hauteur 0m213 sans la marge, et en largeur 0m162; sous le trait carré, on lit à gauche : *E.-H. Langlois*. — A droite :

« *Lith. de Periaux, à Rouen.* » — Et dans la marge (en gothique): « *Fontaine de la Croix-de-Pierre (dans son* « *état actuel), à Rouen* » La vue est prise en venant de la rue Saint-Hilaire.

A la Fontaine de la Croix-de-Pierre succéda une Vue du Donjon du Vieux Château de Rouen, prise dans les jardins de la communauté des Ursulines de Rouen. Ce donjon, qui est actuellement restauré et connu sous le nom moderne de Tour Jeanne d'Arc, est à la gauche de l'estampe et se relie avec une autre tour en ruines qui se trouve au premier plan du mème côté. A droite, un mur délabré; au fond, des maisons, et sur le devant deux personnages visitant ces vestiges des anciennes fortifications de Rouen. Cette planche, qui mesure 0m215 de largeur sur 0m163 de hauteur, présente deux taches grises, c'est-à-dire deux défauts d'impression dans la partie ombrée de la tour. On lit sous le trait carré, à gauche : « *E.-H. Langlois, 1819*, » a droite : « *Lith. de Periaux à* « *Rouen,* » et dans la marge « *Donjon du Vieux Château de* « *Rouen, construit par Philippe-Auguste.* » Elle fut offerte à l'Académie, le 4 juin 1819.

A part les deux petites défectuosités que nous venons de signaler, cette planche, ainsi que la précédente du reste, ne manque pas d'une certaine vigueur et accuse beaucoup moins de sécheresse que les eaux-fortes du mème artiste.

Les lithographies de E.-H. Langlois présentent certainement encore un travail maigre, des hachures froides et désagréables, une absence complète d'effet, mais nous les trouvons supérieures à ses eaux-fortes qui sont tracés d'une pointe froide et minutieuse. L'ar-

chitecture ne comporte pas absolument un dessin sec, composé uniquement de tailles parallèles ; on peut représenter des monuments, quel qu'en soit le style, d'une façon large et brillante, Bonington l'a bien prouvé dans ses lithographies rouennaises. Mais Langlois ne connaissait pas ce qu'on appelle aujourd'hui *l'effet*. Du reste Bonington et lui n'appartenaient pas à la même école, malheureusement pour celui que nous considérons comme notre compatriote.

Il n'y a pas d'ailleurs de parallèle à établir entre ces deux artistes qui n'ont rien de commun, puisque l'un est peintre dans la véritable acceptation du mot, tandis que l'autre est surtout archéologue, et a rendu comme tel des services incontestables.

Le contingent de *Le Carpentier*, le professeur de dessin, ne fut pas moindre que celui de ses confrères. Il envoya à l'imprimerie Périaux cinq pierres, dont quelques unes étaient d'une dimension relativement considérable pour l'époque.

Ces dessins représentaient :

1° Une *première vue des côtes de la Seine-Inférieure* — Largeur 0m234, hauteur : 0m182. — Un rivage accidenté ; à droite une falaise percée à jour sous laquelle passe un pêcheur. Au fond, la mer et des bateaux. A droite, la signature. *C. L. C. R. f. 1819.* En haut, à droite : n° 1. Dans la marge : CÔTES DE LA SEINE-INFre. — *Lith. de Periaux, à Rouen.*

2° Une *deuxième vue des côtes de la Seine-Inférieure* — Largeur, 0m225 ; hauteur : 0m179. — Sur le rivage, à gauche, un château-fort en ruines. — A droite, sur le premier plan, des pieux retenant des

filets, sont plantés dans l'eau. Des vaisseaux sillonnent la mer. Dans le ciel, à gauche : n° 2.— Dans la marge : *C. L. C. R. 1819.* — Côtes de la Seine-Inf^re^. *Lith. de Periaux, à Rouen.* — Epreuves toujours mauvaises.

3° Une *vue du château d'Arques* qui ne mesure pas moins de 0m371 de largeur sur 0m238 de hauteur. Elle porte les inscriptions suivantes : Sous le trait carré à gauche, « *C. Le Carpentier 1819.* » A droite : « *Lithog. de Periaux à Rouen,* » et dans la marge : « *Vüe « du Château d'Arques, près Dieppe, / Où se donna la Fa- « meuse Bataille Gagnée par Henri IV, sur l'armée de « Mayenne en 1589.* » Plus tard le même artiste lithographia une deuxième vue du même château prise d'un autre côté.

4o Les « *Ruines d'une Chapelle sur la chaussée de « Duclair, dépt de la Seine-Infre.* » Cette pierre mesure 0m300 de largeur sur 0m225 de hauteur. On lit dans la marge, outre le titre que nous venons de donner, à gauche « *Le Carpentier del. 1819* » et à droite « *Lith. « de Periaux* ». Offerte à l'Académie, le 16 juillet 1819.

5° Une « *Vue de l'abbaye du Tréport (Seine-Infre)* » mesurant 0m227 de largeur sur 0m185 de hauteur et portant dans la marge le titre ci-dessus et à gauche : « *Le Carpentier F* » et à droite : « *Lith. de Periaux* ».

6o La « *Marée montante* ». Cette composition représente, à droite, une falaise dominée par un château-fort; au milieu, le rivage avec des pêcheurs, et à gauche la mer sillonnée par plusieurs bateaux. Dans la marge : « *C. Le Carpentier 1819.* — La Marée montante. — *Lithog. de Periaux à Rouen* ». Elle mesure : largeur, 0m305; hauteur : 0m238 Cette pièce vint

très mal à l'impression par suite de divers accidents de préparation. La planche fut même cassée et répa-rée tant bien que mal, car les traces de la cassure sont très visibles sur les épreuves tirées après le raccommodage de la pierre. Ces accidents sont expliqués et racontés d'une façon naïve, sinon piquante, dans une lettre que l'ouvrier Lacroix adressait, de Paris où il était retourné, à M. P. Périaux, son ancien patron, le 29 juin 1819. Cette lettre nous a été communiquée très obligeamment par M. Nicétas Périaux, notre infatigable confrère, à qui nous devons, du reste, nombre de communications utiles sur le sujet qui nous occupe.

7° Enfin « *Le Paquebot anglais* ». Cette estampe, qui mesure 0m226 de largeur sur 0 170 de hauteur, représente une plage rocailleuse. Au milieu, un rocher formant voûte. A gauche, un château sur la falaise. A droite, des pêcheurs tirent leurs filets sur le rivage. Sur la mer, du même côté, on voit un brick par le travers. Sous le trait carré, à gauche : *C. L. C. R. del. 1819;* au milieu : LE PAQUEBOT ANGLAIS ; à droite : « *Lith. de Periaux, à Rouen* ». Le tirage de cette planche laisse, comme celui de la précédente, beaucoup à désirer.

Pour rendre hommage à la vérité, nous croyons devoir dire que toutes les œuvres de M. Le Carpentier que nous venons de signaler et d'énumérer sont loin d'être des chefs-d'œuvre, toute question de tirage mise à part. Cet artiste n'avait qu'un talent médiocre ; il agençait mal ses compositions et ignorait l'art de leur donner du piquant et de l'effet ; l'aspect de ses dessins et de ses lithographies est terne. On n'y

trouve pas une certaine habileté du pinceau, de la plume ou du crayon que sa longue pratique du dessin aurait pû et dû lui faire acquérir. Les personnages qu'il met en scène sont mal dessinés et, lorsqu'il les prend dans les dernières classes de la société, il ne sait pas racheter la vulgarité du type ou du costume par le brio de l'exécution.

Les vues prises par lui doivent être très exactes et l'observation de la nature y est, croyons-nous, scrupuleusement conservée. A ce point de vue les dessins de Le Carpentier sont précieux, car ils rendent fidèlement beaucoup de monuments de Rouen et de la Normandie qui sont disparus aujourd'hui et que l'archéologue et l'artiste sont enchantés de pouvoir reconstituer à l'aide de ces documents, quelque défectueux qu'ils soient sous le rapport artistique. Nous sommes heureux de rendre cette justice à notre compatriote qui avait, à d'autres égards, tant de qualités et tant de savoir.

Cette première série de lithographies fut imprimée par M. Nicétas Périaux, alors jeune employé chez M. P. Périaux, son père, sous la direction de l'ouvrier Lacroix.

Le dépôt de toutes ces pièces s'effectua à la Préfecture de la Seine-Inférieure, le 4 juin 1819.

La nouvelle invention fut l'objet, le même jour de cette même année, d'une communication faite à l'Académie de Rouen, et nous trouvons dans le Précis des travaux de cette compagnie de l'année 1819, à la page 132, cette note :

« Le secret de la lithographie, ce nouvel auxiliaire « de la gravure, n'est plus renfermé dans les murs

« de la capitale ; toujours attentif au progrès de son « art, M. Le Carpentier a fait hommage à l'Académie « de six dessins lithographiés, sortis d'une presse où « l'active industrie de M. Périaux a rempli toutes les « conditions difficiles d'une exécution parfaite. Deux « autres artistes de la ville, MM. Brevière et Lan- « glois, ont aussi donné des preuves d'un talent pré- « cieux dans ce nouveau genre, mais les productions « de M. Le Carpentier ont le mérite particulier d'une « invention secondaire, étant, pour la plupart dans « l'espèce de la marine, à laquelle il ne parait pas « que l'on ait encore appliqué le procédé lithogra- « phique.

« On doit encore particulièrement distinguer dans « les dessins de M. Le Carpentier, celui qui repré- « sente le château d'Arques, monument si fécond en « souvenirs chers à la France, et qui l'emporte aussi « sur tous les autres par la beauté de l'exécution. »

Cet extrait du Précis de l'Académie de Rouen est la première et la seule constatation, à notre connaissance du moins, de l'introduction de la lithographie dans notre ville. D'après ce que nous venons de dire plus haut, nous n'avons pas besoin d'ajouter que nous ne partageons pas la manière de voir du rédacteur de la note ci-dessus. Quant aux félicitations qu'il adresse à M. Le Carpentier pour ce qu'il appelle son « *invention secondaire* », c'est-à-dire en bon français, pour avoir le premier à Rouen dessiné une marine sur la pierre lithographique, c'est simplement une puérilité. La question n'était pas évidemment de dessiner un paysage, ou une marine ou un sujet de genre sur la pierre, cela dépendant uniquement

des aptitudes particulières de l'artiste qui dessinait ; non, le but à atteindre était de faire rendre à la nouvelle invention tout ce qu'elle pouvait donner et obtenir au moyen de la pierre de Solenhofen une épreuve qui fit également honneur à l'artiste et au lithographe, c'est-à-dire qui fût remarquable sous le double rapport de la composition artistique et du tirage. Il faut reconnaître que, dans cette sorte de concours entre les trois artistes rouennais, les rivaux de Le Carpentier furent plus heureux que lui, sans être toutefois arrivés à la perfection.

En feuilletant les archives de l'Académie, nous trouvons encore parmi les pièces offertes par M. Périaux le 4 juillet 1819, une pierre sur laquelle un sieur *C. Nasset* avait lithographié une *corbeille de fleurs* et une belle *Gabrielle*, le tout aussi mauvais que possible comme dessin et tirage, et une autre pierre sur laquelle un calligraphe émérite, discrètement caché sous les initiales H. D. avait tracé, de sa plus belle main, une M ornementée de paraphes à faire rêver Brard et Saint-Omer eux-mêmes et destinée à servir d'en-tête à des lettres de bonne année.

Ces essais ne donnèrent, avouons-le, que des résultats médiocres. L'ouvrier Lacroix, qui était venu à Rouen pour y faire connaître les procédés lithographiques, avait beaucoup trop présumé de ses forces. Il n'était pas aussi au courant de la manipulation des pierres qu'il voulait bien le dire, et la lettre qu'il écrivait à M. Périaux le 29 juin 1819 et que nous analyserons ci-après, indique bien qu'il ne procédait que par tâtonnements. S'il avait été bon ouvrier lithographe (comme il y en avait déjà beaucoup à Paris,

si l'on en juge par les épreuves qui avaient été tirées dans cette ville avant 1819), tous les accidents que lui signalait M. Périaux ne se seraient pas produits, et le jeune Nicétas n'aurait eu qu'à procéder couramment au tirage des pierres illustrées par nos artistes. Au lieu de cela, accidents sur accidents se produisent lors du tirage des pierres préparées par Lacroix. C'est à peine si quelques-unes réussissent. M. Périaux lui écrit pour lui annoncer toutes ces mésaventures et lui demander quels remèdes il faut employer pour combattre le mal, et Lacroix répond en des termes qui indiquent que son auteur n'est pas suffisamment maître des procédés qu'il prétendait enseigner.

Dans cette lettre que nous possédons et qui est datée de Paris, 29 juin 1819, Lacroix, après quelques formules de politesse, cherche à expliquer à M. P. Périaux pourquoi certaines pierres préparées par lui n'ont donné que de médiocres épreuves, telles que la *Charrette*, la *Marée montante*, *Jeanne d'Arc*, etc. Il ajoute quelques instructions pour réparer les accidents de tirage et rend compte de plusieurs achats qu'il a été chargé de faire à Paris pour son ancien patron. Cette missive, qui ne couvre pas moins de quatre pages in-4° écrites dans le style le plus incohérent et avec une orthographe de haute fantaisie, ne mériterait à aucun point de vue d'être mentionnée si, par sa date, elle n'était un élément de décision irréfutable dans la question que nous aurons ci-après à examiner et à résoudre, et qui est relative au point de savoir à qui revient l'honneur de l'introduction de la lithographie à Rouen.

De l'année 1819 au 15 mai 1821, date de l'entrée

de M. Perruche chez M. P. Périaux, l'imprimerie de ce dernier continua à s'occuper des procédés lithographiques, mais dans une mesure très restreinte. Il s'agissait plutôt, croyons-nous, de donner satisfaction aux goûts du jeune Nicétas Périaux qui s'occupait spécialement et avec une certaine ardeur de cette branche de l'imprimerie que de faire une spéculation fructueuse. Peut-être aussi les artistes qui avaient signé les premières planches parues et qui étaient en relations suivies avec M. P. Périaux, continuèrent-ils leurs essais d'accord avec le fils de la maison. Cela est également probable. Quoi qu'il en soit, quelques planches parurent entre ces deux dates mais elles ne présentent qu'un intérêt secondaire, nous citerons particulièrement :

En 1820, un portrait en pied du pître *Gringalet* avec le tricorne légendaire, devant la baraque des *Quatre Colonnes*.Ce dessin très médiocre, mais curieux, est signé *Cassart*.

En 1821, quatre compositions de Le Carpentier, savoir :

1° Une *Vue prise à Pont-Saint-Pierre* et représentant un petit pont et une fabrique qui existent encore. Sur le pont, deux personnages causent ensemble, ce sont le peintre lui-même, beaucoup plus grand que son interlocuteur, et M. Baudry, alors imprimeur à Rouen. Ce dernier possédait à La Neuville-Champ-d'Oisel une propriété dans laquelle il recevait son ami et d'où ils partaient souvent en compagnie pour explorer les environs. Cette estampe est certainement un souvenir d'une de ces excursions.

2° Une *Vue de l'Eglise de Pont-Saint-Pierre.*

3° Une deuxième *Vue du Château d'Arques* avec les murailles de circonvallation.

4° Enfin *les Politiques dieppois.*

Au sujet de ces pièces nous ne dirons qu'un mot, c'est qu'elles ne valent ni plus, ni moins que celles que le même artiste avait lithographiées en 1819. Les deux dernières furent offertes par leur auteur à l'Académie et on trouve mention de cette offre dans le Précis de 1822, p. 94.

Cette même année, Hyacinthe Langlois dessinait et faisait tirer sur pierre une *Vue de l'Abbaye de Saint-Georges-de-Boscherville,* prise au moment où la procession effectue sa rentrée.

Mlle Espérance Langlois, qui avait, l'année précédente, lithographié quelques détails de sculptures intérieures de cette même abbaye de Saint-Georges, renouvela ses essais et reproduisit un *Voltaire* en pied, d'après un dessin fait sept mois avant la mort du grand écrivain. Ce dernier est debout, appuyé sur sa canne, dirigé vers la droite et coiffé d'une vaste perruque. Assez rare.

Nous croyons devoir rattacher à cette même période deux pièces ne portant pas de date et qui sont :

1° Un portrait de *Descamps* par Brevière. Cette pièce est supérieure aux productions que cet artiste avait lithographiées en 1819 ou qu'il lithographia dans les années suivantes. La tête est bien dessinée, le crayon est manié avec habileté et même avec une certaine coquetterie, qui fera défaut complètement à une Mort de Napoléon dont nous aurons bientôt à nous occuper.

2° Un portrait en buste du *Cardinal de Cambacérès,*

dessiné par H. Langlois. On remarque que l'artiste employa dans cette estampe le crayon du lithographe comme la pointe du graveur. Les ombres, au lieu d'être traitées largement avec un crayon gras et moëlleux, ne se composent que de petites lignes maigres juxtaposées symétriquement, absolument comme elles se retrouvent dans le portrait à l'eau-forte de l'ingénieur Brunel, par le même artiste.

Comme on le voit par les explications qui précèdent et d'après la liste ci-dessus, M. Périaux père avait presque renoncé à cette première tentative qui avait été loin de donner les résultats qu'il avait pu espérer. Forcé de lutter contre de grandes difficultés, obligé de tout créer pour ainsi dire à Rouen, il se voyait entraîné dans des dépenses hors de proportion avec le bénéfice qu'il pouvait espérer d'obtenir de cet accessoire de son établissement. En présence de cette situation, notre imprimeur allait prendre le parti le plus sage, celui de laisser reposer ses presses lithographiques en attendant un temps plus favorable, lorsque survint à Rouen un nouveau personnage qui vint enrayer, pour un temps, les dispositions que M. Périaux père allait prendre.

Ici se place un épisode de l'histoire de la lithographie à Rouen que nous devons faire connaître au lecteur et auquel les parties intéressées attachent à juste titre une certaine importance. Il s'agit de savoir qui fut l'importateur de la lithographie dans les murs de notre ville. M. Sauveur Perruche, dont nous aurons à parler tout à l'heure, a revendiqué cet honneur et la Société libre d'Emulation de Rouen a cru devoir accueillir sa prétention, tandis que M. Nicétas Pé-

riaux, dont nous avons déjà raconté les efforts et les tentatives, réclame avec énergie, en faveur de son père, l'honneur d'avoir, le premier, installé et fait fonctionner à Rouen une presse lithographique.

Cette question de priorité fut soulevée par ce fait que la Société libre d'Emulation du Commerce et de l'Industrie de la Seine-Inférieure vota, dans sa séance du 2 juin 1869, une médaille d'argent grand module à M. Perruche, comme introducteur de l'art lithographique à Rouen. Cette récompense qui avait été votée par cette Société sur le rapport oral d'un de ses membres, M. le docteur Le Plé, fut décernée à M. S. Perruche dans la séance solennelle du mois de juin 1869. Peu après parut dans le *Journal de Rouen*, à la date du 20 juin 1869, l'article suivant que nous reproduisons en entier, bien que la deuxième partie se rapporte à des faits postérieurs sur lesquels nous aurons à revenir. Nous tenons essentiellement à éviter le reproche de partialité de quelque côté qu'il vienne; c'est pourquoi nous donnons cet article *in-extenso*, en regrettant toutefois qu'il ne porte aucune signature.

INDUSTRIE LOCALE.

Introduction de la Lithographie à Rouen.

« Dans la liste des lauréats récompensés dimanche « dernier par la Société d'Emulation, on a pu re- « marquer le nom de M. Perruche, auquel une mé- « daille d'argent a été decernée en récompense de ce « que le premier, il introduisit à Rouen la lithogra-

« phie. Cette introduction dans notre ville, d'une « industrie que nous y voyons aujourd'hui si répan- « due ne remonte qu'à 1821 ; M. Perruche, jeune « alors, et venu en Normandie comme simple visi- « teur, s'était déjà occupé d'impressions lithogra- « phiques.

« En passant à Rouen, sur le quai, devant la li- « brairie Frère, il y entra et demanda à M. Frère s'il « existait dans notre ville une imprimererie litho- « graphique, celui-ci ne put le satisfaire. M. Per- « ruche s'en alla donc prendre ses informations à la « Préfecture ; il y apprit que M. Pierre Périaux avait « dû s'occuper de cette industrie ; le voilà donc qui, « sur-le-champ, se rend chez ce dernier. M. Périaux « lui dit qu'en effet, en 1819, il avait fait quelques « essais dont les résultats avaient été si peu brillants, « qu'il y avait renoncé bien vite.

« M. Perruche, en son langage provençal, lui « expliqua que la lithographie, depuis cette époque, « s'était singulièrement perfectionnée ; que lui-même « avait étudié et mis en pratique déjà les meilleurs « procédés d'impression lithographique, et, finale- « ment, il lui demanda s'il voudrait faire avec lui « une nouvelle tentative. L'offre fut acceptée. M. Per- « ruche fit connaître à M. Périaux les meilleurs « moyens de préparation et graissage des pierres ; il « lui enseigna le tirage des épreuves ; malgré tout « cela, les dépenses ayant été assez fortes et les pro- « duits très faibles, M. Périaux se fatigua vite ; aussi, « au bout de quelques mois, renonça-t-il à faire de « nouveaux sacrifices, et, pour la deuxième fois, il « mit de côté la presse lithographique.

« M. Perruche, sur le conseil de M. Périaux, et « avec ses recommandations auprès du Maire et au- « près du Préfet, se décida à se fixer à Rouen et à « créer lui-même une imprimerie lithographique. Le « brevet d'imprimeur qu'il sollicitait se fit attendre « quatre ans ; par tolérance cependant, on lui permit « de continuer ses essais sans brevet; mais, en 1825, « l'autorité, tout à coup, fit clore son imprimerie. « M. Perruche avait eu, croyons-nous, l'imprudence « de reproduire, par la lithographie, certaines images « et certains portraits peu agréables aux hommes de « la Restauration.

« En 1826, cependant, le 31 octobre, le brevet « arriva. M. Perruche, aussitôt, se pourvut de tous « les ustensiles nécessaires pour exercer en grand « son industrie; et, pour cela, il prit un local rue de « Crosne, nº 51, tout près de l'Hôtel-Dieu; c'est donc « là que l'on vit à Rouen la première imprimerie « lithographique.

« Une circonstance imprévue contribua à fixer sur « cette nouvelle industrie l'attention du public. En « 1826, le président de la Cour d'assises, M. Legris « de la Chaise, dans un procès qui faisait grand bruit « (le procès Heurteaux et Daguet), usant de son pou- « voir discrétionnaire, confia à M. Perruche le soin « de reproduire en quelques instants le plan de la « forêt de Brotonne, où le crime avait été commis, « afin que ce plan ainsi reproduit, pût être mis dans « les mains des jurés, des juges, des témoins et des « avocats.

« Le public s'étonna de la rapidité, de la facilité et « du bon marché de ces reproductions; les clients, à

« dater de ce moment, abondèrent, et les autres éta-
« blissements du même genre ne tardèrent pas à se
« propager dans notre ville, où leur nombre est au-
« jourd'hui de douze environ.. »

Pour nous, en admettant même que l'article du *Journal de Rouen* soit la reproduction exacte des faits tels qu'ils se sont passés, la solution du débat élevé entre M. Périaux et M. Perruche se trouve dans les dates mêmes des différents faits qui se sont produits, dates qui heureusement ne sont ni contestées, ni contestables.

Nous avons vu qu'en mai et juin 1819, M. P. Périaux avait fait tirer dans son atelier un certain nombre de lithographies dont le dépôt avait été, conformément à la loi, effectué le 4 juin 1819, à la préfecture de la Seine-Inférieure; que dès le 29 juin 1819 (date de la lettre analysée plus haut), le sieur Lacroix était retourné à Paris, et que, de 1819 à 1821, plusieurs autres épreuves ont été tirées dans l'atelier de M. Périaux.

Rappelons en passant que si plusieurs de ces épreuves laissaient à désirer sous le rapport du tirage, quelques-unes avaient été bien réussies.

Maintenant, à quelle époque M. S. Perruche est-il arrivé à Rouen ? Il reconnaît lui-même que c'est en 1821, et que, le 15 mai de cette même année, il faisait son entrée dans l'imprimerie Périaux, qu'il quittait le 19 janvier 1822. Que M. Perruche soit venu de lui-même à Rouen, ou que, comme le prétend M. N. Périaux, il ait été appelé dans notre ville par M. P. Périaux, peu importe. Là n'est pas la question ; tout au plus pourrait-on s'inquiéter de savoir si les

épreuves tirées sous la direction de M. Perruche chez M. P. Périaux étaient plus satisfaisantes que celles qui avaient vu le jour pendant ou après le séjour de Lacroix dans la même imprimerie, et dire alors que le véritable importateur est celui qui le premier a obtenu des lithographies irréprochables.. En posant même le débat sur ce terrain, nous n'aurions pas encore de solution, car les épreuves datées de 1821 et 1822 ne sont en rien supérieures à celles de 1819.

Il faut donc, ainsi que nous le disions tout à l'heure, prendre les dates pour élément de décision, et reconnaître que la lithographie fut véritablement introduite à Rouen en 1819, par M. P. Périaux, et que si un débat sur le point de savoir a qui revient l'honneur de la priorité de l'importation de cet art dans notre ville, peut s'élever, il ne saurait avoir lieu entre M. P. Périaux et M. S. Perruche. On ne pourrait rigoureusement le comprendre qu'entre l'ouvrier Lacroix et M. P. Périaux. Il resterait alors à choisir entre l'ouvrier qui apportait à Rouen le secret de la lithographie et l'imprimeur qui avait eu l'idée d'implanter dans notre ville cette nouvelle industrie en faisant venir un ouvrier de Paris, et en créant à grands frais un atelier de lithographie. Il nous semble incontestable que le mérite en revient à l'industriel qui avait pris cette initiative à ses risques et périls. En effet, Lacroix ne pouvait rien faire sans les presses et les pierres de son patron, tandis que celui-ci pouvait, au pis aller, tirer parti de son nouveau matériel soit seul, soit avec le concours de tout autre ouvrier lithographe venu de Paris ou d'ailleurs. Nous mettons hors de cause M. Nicétas

Périaux, qui n'avait ni apporté la connaissance des procédés, ni exposé son argent, mais simplement mis en pratique avec ardeur et intelligence des leçons de l'ouvrier Lacroix.

De 1822 à 1826, la lithographie végète péniblement à Rouen, M. Périaux père laisse toujours son fils continuer ses tentatives dans son atelier, mais il semble avoir reculé devant les frais d'une exploitation régulière. Les résultats obtenus en 1819 avec Lacroix, et en 1821, avec M. Perruche ne l'avaient point satisfait, et il avait jugé prudent, tout en conservant son matériel, d'attendre des jours meilleurs. Pendant cette période quelques pièces sortirent cependant de son atelier et parmi elles nous signalerons les suivantes :

En 1822, une *Vue de l'incendie* de la cathédrale par E. H. Langlois.

En 1823, les portraits de *M. Descamps père* et de *M. de Cideville*, lithographiés par *M. Descamps*, conservateur du Musée de Rouen. Ces deux compositions, qui faisaient revivre les traits de deux anciens membres distingués de l'Académie de Rouen, furent offertes par leur auteur à cette compagnie la même année et valurent à l'artiste des félicitations méritées (Précis de l'Académie 1823 p. 93).

En 1824, deux lithographies destinées à conserver le souvenir de deux *grands bals* offerts par la ville de Rouen, savoir : le premier à la Garde Royale le 31 janvier de cette même année, et le deuxième à la duchesse de Berry, le 28 juillet suivant. Ces deux compositions étaient dues au crayon d'un architecte distingué de notre ville, à *M. Duboullay*, que nous

sommes heureux de compter encore parmi nos collègues. Si ces pièces ne présentent quelqu'intérêt que par leur date et les événements qu'elles rappellent, il est juste de dire que l'artiste prit sa revanche l'année suivante en lithographiant deux *Bas-reliefs* importants d'une ancienne maison de la rue de la Grosse-Horloge. Cette fois nous pouvons adresser nos félicitations sincères à l'auteur et à l'imprimeur, qui donnèrent l'un, deux bons dessins, l'autre, deux bonnes épreuves.

M. Sauveur Perruche, de son côté, avait quitté l'imprimerie Périaux le 19 janvier 1822. Pendant le temps qu'il était resté dans cet atelier, il s'était trouvé en relations avec les artistes rouennais qui venaient y faire tirer leurs compositions et était resté en très bons termes avec eux. Jeune, d'une figure avenante, d'un entrain tout méridional, il avait ce qu'il fallait pour étre bien accueilli par quiconque maniait le crayon et le pinceau.

Aussi, dès qu'il fut libre, son premier souçi fut de créer à Rouen un atelier pour son propre compte. Il s'empressa donc de faire venir de Paris une presse lithographique. La presse arriva bien en 1822, mais le brevet d'imprimeur qu'il avait sollicité (et qui se fit attendre quatre ans) n'arrivait pas. L'embarras était donc de trouver un local un peu à l'abri des yeux de la police. Hyacinthe Langlois lui offrit l'atelier qu'il occupait à Sainte-Marie et c'est dans une des dépendances de l'ancien cloître que fut répostée la deuxième presse lithographique qui fut montée à Rouen et qui ne produisit que des épreuves tirées clandestinement.

Si nous en croyons M. Perruche lui-même qui

joignait au rôle d'imprimeur secret, l'emploi plus apparent d'attaché au bureau de l'architecte chargé de construire les trois ailes appliquées contre l'Hôtel-de-Ville de Rouen, il abusa tant soit peu de la tolérance que l'administration manifestait à son égard en lui permettant de continuer ses essais sans brevet. En effet, au lieu de chercher à perfectionner son art, M. Perruche s'amusait, d'accord avec quelques artistes, à faire des niches à l'autorité et, pour taquiner le gouvernement de la Restauration, on représentait Napoléon sous toutes les faces. Ainsi Brevière, en 1821, avait lithographié une *Mort de Napoléon* qui n'était qu'une copie arrangée de la Mort de Socrate, de David : à droite, Napoléon agonisant sur son lit près duquel est assis le général Bertrand, qui écrit. A gauche, au pied du lit, M^me^ et M^lle^ Bertrand. Au deuxième plan, Hudson Lowe, un aumônier, un général et un soldat anglais. Cette planche, datée de 1821, mesure en largeur, 0^m^228 ; en hauteur, 0^m^230. Il en fut tiré plusieurs centaines d'épreuves qui furent toutes détruites à la Préfecture, sauf celle qui fut rendue à M. Perruche, sans marge et sans inscription. Il est vraisemblable que cette planche, lithographiée pendant que M. Perruche était chez M. Périaux, ne fut imprimée que plus tard, alors que M. Perruche, travaillant pour son propre compte, exploitait sa presse.

Langlois dessina également sur pierre un *Napoléon* debout sur le rivage de Sainte-Hélène, et tourné vers la gauche ; on voit au fond à gauche un rocher, à droite sur la mer un vaisseau, S. T. C. Hauteur, 0^m^115 ; largeur, 0^m^105. Très-rare.

Aussi s'explique-t-on facilement le retard que le brevet mettait à venir.

Ici encore nous devons insérer une lettre que M. Perruche adressa, le 12 juillet 1869, au directeur du *Journal de Rouen* et qui parut dans le numéro du 14 juillet, même mois. Elle est ainsi conçue :

« Rouen, le 12 juillet 1869.

« Monsieur,

« Dans votre numéro du 20 juin dernier, vous avez « consacré quelques lignes à l'introduction de l'im- « primerie lithographique à Rouen en 1821, intro- « duction pour laquelle la Société d'Emulation a bien « voulu tout récemment, me décerner une médaille « d'argent grand module. Permettez-moi, Monsieur « le Rédacteur, de vous en remercier et d'ajouter « quelques détails que le public ne sera peut-être pas « fâché de connaître.

« Votre souvenir, Monsieur, ne vous trompe pas « quand vous dites : « Monsieur Perruche avait eu, « croyons-nous, l'imprudence de reproduire par la « lithographie certaines images et certains portraits « peu agréables aux hommes de la Restauration. »

« L'homme de cœur fait ce qu'il peut, et doit seul « être responsable de ses actes; c'est pour cette « raison que je n'hésite pas à vous faire connaître le « nom et le sujet de ces grandes illustrations que « j'ai imprimées avec le concours de E.-H. Langlois « et du regrettable Brevière qui mirent alors à ma « disposition la plus large part de leurs talents. « Brevière dessina sur la pierre une Jeanne d'Arc, « et E.-H. Langlois un petit Napoléon Ier en pied

« et un portrait de Voltaire, également en pied « d'après un dessin fait sept mois avant sa mort. « Brevière composa un tableau de la mort de Napo- « léon à Sainte-Hélène, E.-H. Langlois composa lui, « une statue équestre d'après le tableau de David, « *Napoléon au passage du mont Saint-Bernard*, à peu « près semblable à ce qui existe maintenant sur la « place de l'Hôtel-de-Ville, avec cette différence que « les pieds du cheval reposent sur un globe terrestre « sur lequel on lit les mots : *Russie, Prusse, Autriche,* « avec l'inscription latine : « *Nec mors nec tempus.* »

« Les Napoléons furent préalablement présentés au « dépôt, ils furent refusés, cependant les épreuves « tirées ne restèrent pas dans nos mains; pas une « feuille ne fut vendue, mais les auteurs et l'impri- « meur en firent hommage à leurs amis.

« Si une seule épreuve eût été vendue, elle établissait « la contravention, et dès lors, nous tombions sous « le coup des douces lois de 1814, 1816 et 1819 qui « apportent encore aujourd'hui tant d'entraves à la « manifestation et au développement de la pensée « humaine.

« Toutes les personnes qui pouvaient obtenir de ces « images étaient heureuses de posséder les traits de « ces grandes figures que l'on s'efforçait alors d'ef- « facer de nos souvenirs.

« Ces choses, Monsieur le Rédacteur, se passaient « en 1821 et 1822, et ce n'est qu'en 1825 que l'ordre « de cesser d'imprimer me fut signifié sans actes « judiciaires, il est vrai, ce à quoi je m'empressai de « me conformer.

« Veuillez agréer, etc.

« PERRUCHE. »

Cette lettre contient quelques erreurs qu'il importe de rectifier. D'abord les choses dont parle cette lettre ne se passaient pas en 1821 et 1822, mais bien après le 19 janvier 1822, date de la rupture avec M. P. Périaux. Autrement il faudrait supposer que celui-ci se serait exposé à faire fermer son imprimerie pour le plaisir de publier un portrait quelconque de Napoléon, ce qui n'est pas vraisemblable. C'eût été jouer bien gros jeu pour un mince résultat et dans ce cas même M. Perruche ne risquait rien, puisque c'était l'imprimeur qui payait les pots cassés. M. Perruche prétend au contraire avoir fait ces tirages avec sa presse; il oublie qu'il ne l'eût qu'en 1822.

En ce qui concerne la *Jeanne d'Arc*, il y a certainement erreur et l'écrivain confond avec la *Jeanne d'Arc* imprimée chez M. Périaux et dont Lacroix parle dans sa lettre du 24 juin 1819.

Quant à la distribution secrète qui fut faite de ces épreuves refusées au dépôt, M. Perruche se trompait et se trompe encore en croyant qu'il avait le droit d'en faire hommage à ses amis. Il n'était pas nécessaire qu'il y eût vente pour qu'il y eût contravention, et les lois de 1814, 1816 et 1819 pouvaient atteindre aussi bien le distributeur amical et clandestin que le vendeur des lithographies défendues. Nous ne sommes même pas éloignés de croire que cette propagation secrète de la *Mort de Napoléon* et de quelques autres pièces ayant plus ou moins le caractère politique ne dût pas être étrangère à l'ordre qui fut signifié en 1825 au sieur Perruche d'avoir à cesser d'imprimer et auquel il eût raison d'obéir avec empressement.

Quant au mérite dont se prévaut M. Perruche d'avoir imprimé toutes ces images désagréables à la Restauration, quant à la responsabilité qu'il réclame bien haut pour ce trait de courage, nous avouons n'être pas très sensible à cette revendication faite en 1869, à une époque où on ne pouvait que gagner à dire que l'on était tout dévoué à la famille Impériale et hostile aux Bourbons. C'était de 1822 à 1825 qu'il fallait hautement et bravement protester contre le *veto* de l'autorité. La lettre de 1869 ressemble terriblement à une invite au Roi,—à l'Empereur, voulons nous dire.

'En résumé, tout ceci n'est pas bien sérieux et nous ne voulons retenir de cette lettre que l'énumération des lithographies qu'elle mentionne et qui sont :

Une *Jeanne d'Arc* par Brevière, citée par erreur.

Un petit *Napoléon en pied* par Langlois dont nous avons donné plus haut la description.

La *Mort de Napoléon* par Brevière, qui n'a réussi qu'à faire une lithographie mauvaise.

Enfin une *Statue équestre de Napoléon I*[er]. Cette composition de Langlois est copiée au moins dans l'ensemble d'après le tableau de David représentant Bonaparte passant le mont Saint-Bernard. Nous n'en avons jamais vu d'épreuve.

En dehors de ce petit musée secret, M. Perruche avait imprimé quelques planchés qui n'avaient rien à redouter du grand jour, si non de la critique.

Ainsi *Tudot père* avait en 1822 dessiné quelques encadrements ou emblêmes pour des diplômes de franc-maçonnerie que nous ne recommandons que

pour leur rareté. — *Parelle jeune* avait en 1823 lithographié un buste de femme, mauvais comme épreuve et comme dessin. — L'année suivante *Gonthier*, un élève peintre, rapportait de chez M. Perruche des épreuves d'un portrait passable de *M. Le Carpentier* et d'un mauvais portrait-charge d'un avare nommé *Fennebrecq*.

C'est pendant cette période que H. Langlois dut faire imprimer par la presse à laquelle il avait donné asile diverses lithographies devenues rares, entr'autres : Une *Femme du pays de Caux* coiffée d'un grand bonnet, un *Mendiant avec un cerf*, un autre *Mendiant portant un enfant dans une hotte* sur son dos, et enfin sur une même planche les deux têtes réunies de *P. Corneille* et du *Poussin*. Cette dernière estampe avait été dessinée pour un dîner de savants et d'artistes, et glissée sous la serviette de chaque convive. L'intention avait pu être très bonne; il n'en était pas de même de la lithographie qui laissait beaucoup à désirer; l'artiste avait peut-être compté sur l'heureuse influence des vins généreux pour faire reconnaître par ses amis nos deux célébrités normandes, ce qui a bien pu avoir lieu. Mais hélas! aujourd'hui, nous qui voyons l'épreuve sans la perspective d'un bon dîner, nous sommes forcés de constater qu'il eût été bon d'inscrire dans la marge le nom de chaque personnage.

Il est inutile d'ajouter que toutes ces pièces sont assez rares et difficiles à rencontrer. Si cette rareté est un mérite, c'est le seul qu'elles possèdent, car nous devons à la vérité de dire qu'elles ne sont réussies à aucun point de vue. Les artistes qui les ont

dessinées n'y ont point apporté leur talent habituel, et le tirage n'en a point été effectué d'une façon heureuse. Nous en sommes fâché pour tout le monde, mais il n'y a aucune médaille à décerner de ce chef. Nous devons faire cependant exception en faveur des deux mendiants de H. Langlois et d'un *Saint Jean* imprimé chez Berdalle en 1825. Cette dernière pièce surtout est remarquable par sa dimension et par le talent qu'y a déployé son auteur, celui-ci d'ailleurs n'est autre qu'un des artistes de Paris qui maniaient le mieux le crayon lithographique. Nous voulons parler de M. *Mauzaisse*, qui, de passage à Rouen, dessina sur une très grande pierre un saint Jean debout, vu de face, tenant un calice de la main gauche et ayant un aigle à ses pieds. Cette pièce signée *Mauzaisse 1825* est à claire-voie et n'a pas moins de 0m650 de hauteur sur 0m430 de largeur, mesures prises sur les traits extrêmes du dessin.

Maintenant nous arrivons à l'année 1826, c'est-à-dire à une époque où l'exploitation de la lithographie va s'opérer à Rouen d'une façon continue et sérieuse, et non plus par saccades.

Le 1er janvier 1826, M. Nicétas Périaux succéda à son père et son premier soin fut de remettre en état l'atelier lithographique et de constituer un personnel sérieux et capable d'en tirer un parti utile. Il dut en conséquence faire venir de Paris un écrivain sur pierre et un ouvrier connaissant parfaitement la manipulation des pierres et de la presse lithographiques. Déjà préparé par les leçons de l'ouvrier Lacroix et ayant continué pendant les sept années qui s'étaient écoulées, de 1819 à 1826, à pratiquer l'art de la litho-

graphie et à se tenir au courant des perfectionnements obtenus, M. Nicétas Périaux était, avec les ressources dont il disposait, plus qu'aucun autre à même de donner un développement complet à cette nouvelle branche de l'imprimerie. C'est aussi de ce moment-là que datèrent les progrès véritables de la lithographie à Rouen.

De son côté, M. Sauveur Perruche chercha à faire lever l'interdit qui pesait sur sa presse depuis l'année précédente. Peut-être prit-il l'engagement d'être plus raisonnable et de ne plus tirer de petits Napoléons ! Toujours est-il que le brevet sollicité ne fut délivré que le 31 octobre 1826 et que M. Perruche ne prêta serment que le 22 novembre suivant. En règle avec l'autorité, le nouvel imprimeur installa son atelier rue de Crosne, 51, y transporta la presse dont H. Langlois était dépositaire depuis 1822, en un mot, prit toutes ses mesures pour exploiter ouvertement une industrie qu'il n'avait exercé jusque-là que par tolérance et presque en cachette.

Dans le même moment s'ouvrent à la Cour d'assises de la Seine-Inférieure les débats du procès criminel Heurteaux et Daguet, terminé par l'arrêt rendu le 24 décembre 1826. Nous ne reviendrons pas sur la part que M. Perruche prit à cette affaire et qui est racontée dans l'article du *Journal de Rouen* du 20 juin 1869 que nous avons reproduit. Nous ajouterons seulement que le plan de la forêt de Bretonne soumis à la justice fut dessiné sur pierre par M. Godefroy, dont le frère est encore à Rouen, un de nos organistes distingués, et que l'imprimeur reçut une taxe de 212 fr. pour plan des lieux du crime et frais de lithographie.

Avant de clore la série des pièces que M. Perruche imprimait sans avoir un brevet en règle, il nous faut, pour observer l'ordre chronologique que nous avons respecté jusqu'ici, dire quelques mots d'un artiste rouennais trop oublié aujourd'hui et qui jouissait à cette époque d'une certaine réputation qu'il méritait à plusieurs titres. Nous voulons parler de *Parelle*. Cet artiste, sans posséder un talent hors ligne, avait le sentiment de la couleur et de la finesse dans le dessin. Il savait rendre avec sagacité et justesse les types qu'il avait entrepris de représenter. En examinant les lithographies qu'il composa et qui sortirent presque toutes des presses de M. Perruche, on croit reconnaître les personnages qu'il met en scène, et on a comme un vague souvenir de les avoir, dans sa jeunesse, vu agir ou entendu parler. Cette femme ramenant à la maison à coups de baguette son *fieu* qui s'attardait à regarder les conscrits faisant l'exercice et lui criant : « *ton père va l' savé, va*, » nous l'avons jadis coudoyée, ainsi que ces ***Maquignons en pleine foire***. Se donnaient-ils d'assez fortes tapes dans la main pour sceller leurs marchés et étaient-ils assez fiers de leurs ceintures de cuir toutes gonflées d'écus? Et cet artiste disant à la laitière montée dans l'atelier en mansarde : « *faudra que j'aille peindre vos vaches !* » à quoi celle ci lui répond en vraie Normande : « ***Ah !*** « *mssieu, autant les lsser d' la couleur qu'é sont !*

Ce n'est point sans une certaine malice que l'artiste représenta des *enfants jouant aux billes* sur la place de la Pucelle, au coin de l'église Saint-Georges. Ces écoliers, faisant l'école buissonnière, sont bien à ce qu'ils font, mais ils n'apportent pas plus de soin à la

partie engagée que certain personnage, alors bien connu à Rouen et que l'on aperçoit dans le fond, ne met d'attention à considérer son pauvre *toutou* satisfaisant difficilement aux lois de la nature.

Il paraît que dans les premières épreuves tirées l'artiste avait représenté, non pas un, mais deux chiens dans une situation encore plus *shocking*, et qu'il ne fallut rien moins que les représentations de la femme de l'artiste pour ramener son mari au sentiment des plus vulgaires convenances et sauver la position critique et la *respectability* du pauvre père H...., qui n'eut plus alors que l'air d'un homme qui attend son chien.

D'après ce qui précède, il ne faudrait pas croire que Parelle ne faisait que des caricatures ou ne dessinait que des scènes de mœurs, il publia aussi une *Vue de Rouen* prise du Mont-aux-Malades et datée de 1824. Ce paysage, qui mesure en largeur 0^{m},281 et en hauteur 0^{m},200, donne une idée très exacte du panorama que l'on découvre à cet endroit.

Aujourd'hui encore le dessin serait vrai, malgré les changements qui ont pu survenir depuis dans nos monuments ou notre cité, par suite de réédifications ou de percements de rues nouvelles. Nous mentionnerons également une étude de *Sapeur de la garde royale* vu seulement en buste. Citons aussi, pour en finir avec notre artiste, une lithographie représentant le *Grand-Hôtel-de-Rouen*, situé sur le quai. La scène est prise au moment où la *Normandie* (bateau à vapeur qui faisait le service de la Bouille) quitte le quai. M. S. Perruche est encore l'heureux possesseur du dessin qui a servi pour faire la planche. Cette com-

position donne bien l'aspect des quais du vieux Rouen et du mouvement qui s'y produisait au moment du départ des bateaux de Bouille. Nous serions du reste assez disposé à croire que cette lithographie était destinée à faire de la réclame pour le Grand-Hôtel-de-Rouen et à être affichée à l'intérieur de l'hôtel ou chez les aubergistes des localités que desservait le bateau la *Normandie*

Jusqu'en 1832 ou 1833, la lithographie végète péniblement à Rouen, bien que les imprimeurs soient plus au courant des procédés et que les tirages se fassent plus couramment. Les artistes s'étaient-ils découragés en voyant tant d'épreuves défectueuses sortir des presses lithographiques, ou bien étaient-ils, à leur insu, sous l'influence de cette sorte de lassitude qui précède les grands mouvements littéraires ou artistiques? Il y avait dans l'air intellectuel une vague perturbation dont on ne se rendait peut-être pas bien compte. L'école romantique de 1830 commençait à bégayer ses premiers mots que l'on ne comprenait pas encore. Les esprits étaient en proie à une agitation fébrile qui laissait bien prévoir une crise, mais dont le dénouement restait dans le vague. Comme dans toutes les révolutions, les plus ardents n'avaient point de but arrêté; ils marchaient en avant, mais à tâtons. L'ordre ne s'était point encore fait, le mouvement n'était pas encore discipliné; à Paris même, où la crise sévissait dans toute son intensité, on se demandait ce qui sortirait de cette surexcitation des esprits; la province attendait.

A Rouen, les artistes les plus notables étaient sortis de l'atelier de David ou en suivaient les tradi-

tions, et cependant ils subissaient, sans en avoir conscience, le contre-coup du revirement qui s'opérait dans le goût et les esprits. La vue continuelle de ces monuments gothiques et de la Renaissance, que l'on commençait à étudier sérieusement, reportaient l'imagination vers le moyen-âge. La chevalerie, avec tout son cortége d'idées généreuses, remuait toutes les têtes. On ne rèvait plus que croisades et tournois; on ne s'attachait qu'à tout ce que cette époque troublée avait eu de brillant. Ce ne fut que plus tard que l'on en étudia les misères.

Cette période d'enfantement du génie romantique se traduisit en notre ville par une sorte de torpeur artistique. Le mouvement intellectuel était tout entier aux études archéologiques; c'était le beau temps de H. Langlois.

Aussi ne trouvons-nous guère à citer dans son œuvre lithographié, pendant ces quelques années, que des en-tête pour des romances, telles que: *Marie Stuart, le Départ, Amour et Devoir*, des *Bas-reliefs* d'une maison sise à Rouen, rue de l'Ecureuil, 13; trois portraits, ceux de M. *Gosseaume*, de *Lecat* et d'un membre de la famille de *Bonnechose* qui perdit la vie en Vendée, et une *Scène de naufrage*.

De son côté, *Eustache Bérat* commença à se faire connaître en reproduisant, en 1824, les traits de l'acteur *Bié*. — En 1827, des *Vues de Suisse*, d'après *Pernot*, ou des *Moulins*, d'après *S. Fort*.

L'année suivante, en 1828, M. N. Périaux imprima les portraits de l'abbé *Legendre*, de *J.-B. Descamps* et de *Lecat*, dus au crayon d'un artiste du nom de

Brohy, qui devait, les années suivantes, lithographier quelques *Vues d'Etretat et de Fécamp*.

Il parut à la même imprimerie, en 1828, un portrait de *M. de Cideville,* signé par *Beaunis,* un dessinateur qui avait déjà publié, en 1823, un portrait de E.-H. Langlois, imprimé à Paris, et une étude d'un des deux anges qui sont au bas du tableau de Raphaël, connu sous le nom de Vierge de Saint-Sixte, et dont nous possédons, au Musée de Rouen, une si belle réplique. Cette étude, croyons-nous, fut imprimée par M. Perruche.

Enfin, en 1830, nous retrouvons Parelle avec un portrait de M *Lemire* père, une pièce intitulée : *la Bienfaisance*, et qui n'était autre qu'un portrait de *M^me^ Parelle*. La femme du peintre posera encore, mais dans un costume beaucoup moins complet, pour une feuille de *trois croquis* sur laquelle on voit une femme nue couchée, vue de dos, une étude de veau et une jeune fille (aujourd'hui mariée) copiant un dessin contre une vitre. Ce dernier croquis servit plus tard à l'artiste qui le fit entrer dans la composition de son tableau intitulé : *la Leçon de Dessin*, qui eut du reste les honneurs de la gravure.

A la même époque se rattache la planche du jeune *Adolphe* jouant avec une marmotte dans l'intérieur d'un cirque et une autre lithographie représentant une *Bonne cousant* et signée *Maille*. M^lle^ Maille, fille du député de ce nom et élève de Parelle, avait dessiné sa bonne et le maître avait retouché la pierre. Quelques amateurs du reste avaient suivi l'exemple de M^lle^ Maille et dessiné sur pierre Nous citerons notamment plusieurs crayonnements faits par des

officiers de la Garde Royale, un *duel de squelettes* par le docteur *Pouchet*, différents portraits de négociants signés *H. Petit* tirés chez M. Perruche, le portrait de M^lle^ *Levasseur*, lithographié par elle-même.

Enfin citons en terminant une marchande de plaisirs, signée Parelle jeune, avec cette inscription dans la marge : « *V'la l' plaisi à la fleur d'orange.* » Il paraît que cette femme, connue sous le nom de *la Cuirassière,* était un type de Rouen comme *Petit Jean, Barbier* et le *Marchand de Mouron.* Ce dernier fut à cette même époque lithographié par M. *Pieters* qui fut traîné par son modèle peu reconnaissant devant le tribunal correctionnel, lequel jugea le portrait ressemblant; cela valut un regain de popularité à la charge lithographiée dont l'artiste donna une deuxième édition. La première est plus rare; on la reconnaît facilement, car le terrain n'y est pas pavé comme dans la dernière planche.

Benjamin Houel, le descendant d'une famille d'artistes rouennais, fit tirer à l'imprimerie Perruche quelques études d'animaux, entr'autres un grand *Eléphant,* peu réussi, un *Chien et une poule* et un *Petit chien* dressé contre un arbre. Cette dernière pièce était une étude pour le portrait de M^me^ Houel.

M. *Vachot,* architecte, lithographia une coupe du Pont-de-Pierre ; *Vigneron,* un des bons artistes lithographes de Paris, de passage à Rouen, fit le portrait sur pierre d'une famille entière composée de quatre personnes groupées ensemble. Enfin M. *De Chaumont,* qui fut directeur de notre Ecole de dessin et de peinture, dessina et fit tirer chez M. N. Périaux un portrait bien reussi du docteur *Blanche ;* cette lithogra-

phie, bien supérieure à toutes celles qui l'avaient précédée, est modelée avec soin, bien dessinée et rend avec finesse la distinction, l'intelligence et le savoir du modèle. Il y a des épreuves signées en bas à gauche : *C. Del.* avec l'adresse de l'imprimeur ; mais il faut avoir celles qui sont avant toute lettre, bien que les épreuves postérieures soient loin d'être défectueuses. Nous aurons plus tard à mentionner un autre portrait du docteur Blanche par Legal, mais nous n'en parlerons que pour mémoire par égard même pour l'auteur à qui le talent fit toujours défaut.

Ici se termine la période d'enfantement de l'art de la lithographie dans notre ville. De 1819 à 1832, artistes et imprimeurs n'ont procédé que par tâtonnements, pour ainsi dire, et n'ont fait que préparer le terrain qui fut tout disposé pour la nouvelle génération artistique de Rouen.

En effet, après la Révolution de juillet, Rouen ressentit vivement le contre coup du mouvement romantique qui avait pris naissance dans la capitale et suivit, dans de certaines proportions, l'impulsion donnée aux esprits. De 1830 à 1833, de jeunes talents surgirent dans nos murs et adoptèrent avec enthousiasme les idées nouvelles. C'est à peine s'ils laissèrent la parole aux anciens. Tout à coup, on voit se fonder une Revue qui fait appel à tout ce qui dans la littérature ou les arts est jeune et ardent. Il faut un imprimeur intelligent et actif, il est tout trouvé, c'est M. Nicétas Périaux qui imprimera la Revue de Rouen; les illustrations seront dessinées par toute une cohorte d'artistes pleins d'avenir qui signeront H. Bellangé, G. Morin, Dumée, Balan, de Malécy,

Pol. Langlois, Renouard et de Jolimont. Comme dans toute Revue qui se respecte, la rédaction variera son programme. Les vers et l'archéologie marcheront de pair ; le roman, les nouvelles, les mémoires scientifiques, les comptes rendus des salons et aussi la polémique trouveront place dans les colonnes, sous la direction et la surveillance de MM. Richard, Déville, A. Pottier et autres. Avec de pareils éléments on pouvait prédire longue vie et prospérité à la nouvelle Revue, mais, ici bas, tout passe et tout change. La nouvelle publication s'éteignit en 1852, après avoir vécu dix-neuf années dont quelques-unes ne furent pas sans éclat.

En même temps que la Revue de Rouen, naquirent à Rouen quelques feuilles hebdomadaires qui traînèrent une existence souvent courte, presque toujours misérable, ainsi le *Romantique*, la *Clochette*, le *Qui vive*, l'*Indiscret*, qui s'éteignit dans le scandale, et enfin le *Frondeur*, celui qui fournit la plus longue carrière. Chacun de ces journaux fit appel au concours de nos jeunes artistes qui ne se firent point prier. Presque toujours et cela se comprend, la lithographie, qui accompagnait la feuille, représentait un des acteurs aimés du public dans le costume de son meilleur rôle. Les Rouennais avaient à cette époque un goût très prononcé pour le théâtre ; ils se passionnaient pour les artistes du Théâtre-des-Arts ou du Théâtre-Français ; aussi accueillait-on avec faveur les lithographies qui reproduisaient leurs traits.

Grâce à ce concours de circonstances, grâce à cette vive impulsion donnée aux esprits, l'art de la lithographie sortit à Rouen de la torpeur dans laquelle

il commençait à s'engourdir et se mit a briller d'un éclat plus vif. Une sorte de rivalité s'établit entre nos jeunes peintres, ce fut à qui produirait le plus et aussi à qui ferait le mieux. Le nombre des pièces ne nuisit point à leur qualité. A coup sûr, si toutes les lithographies qui virent le jour à cette époque ne furent point irréprochables, il y en eut beaucoup de bonnes et quelques unes véritablement remarquables.

DEUXIÈME PARTIE.

1833-1860.

Dans la première partie de notre travail nous avons dû, pour plus de clarté et pour faire mieux comprendre les progrès de l'art de la lithographie à Rouen, adopter l'ordre chronologique. Nous avons cité et analysé chaque estampe a la date de son apparition. L'intérêt de ce mode de procéder est facile à comprendre, il s'imposait de lui-même, tant à cause de la nature de cette étude que des questions de priorité qu'il fallait examiner. Beaucoup de pièces ne tiraient leur importance que de la date de leur publication comme aussi quelques artistes ou amateurs n'ont été cités que parce qu'ils ont été les ouvriers de la première heure.

A l'époque où nous sommes parvenu, l'ordre chronologique ne doit plus être suivi; il n'a plus de raison d'être, il ne ferait qu'apporter gêne et confusion sans aucune utilité. La date de chaque estampe ne présente plus qu'un intérêt secondaire et nous

pensons qu'il vaudra mieux pour tout le monde prendre chaque artiste isolément et étudier son œuvre collectivement sans courir de l'un à l'autre comme nous avons été forcé de le faire au début.

Nous resterons ainsi fidèle à notre programme tout en donnant plus d'homogénéité à notre étude. Il est à remarquer, d'ailleurs, que nous ne retrouverons plus, sous notre plume, les noms de beaucoup d'artistes qui ont figuré dans la première partie de ce travail. Quelques-uns sont morts, d'autres ont quitté Rouen, d'autres enfin ont abandonné la pierre et le crayon lithographiques.

Ainsi Brevière s'est adonné complétement à la gravure sur bois à laquelle il devait faire faire tant de progrès. Après avoir quitté Rouen, en 1829, il habita Paris. De 1834 à 1848 et de 1851 à 1855 il fut attaché comme graveur à l'Imprimerie Nationale et nous n'avons guère à citer de lui, comme lithographie, qu'une pièce qui est la reproduction d'un médaillon du docteur *Billard* sculpté par Le Veel et qui a dû être exécutée vers 1860.

H. Langlois, qui mourut en 1837, data de 1832 sa dernière lithographie; du moins nous n'en connaissons aucune qui porte une date postérieure.

Le Carpentier ne produisit plus rien après 1821, il décéda, du reste, en 1822, à l'âge de 72 ans, après avoir fourni une longue carrière et avoir eu l'honneur de voir quelques-uns de ses paysages gravés par Picquenot.

M. De Chaumont laissa vacante, en 1836, la place de directeur de l'Ecole de Dessin. Parelle lui-même ne nous offre plus qu'une pièce datée de 1835, c'est

le portrait d'une chanteuse aimée du public, Mlle *Melotte* (3me lithog du *Frondeur*), qui devint plus tard Mme Félix et était sœur de M. Melotte, l'auteur du portrait remarqué d'E. Bérat.

Nous allons donc avoir à passer en revue presque une nouvelle génération et il nous faut reconnaître qu'elle possédera le sentiment artistique à un degré bien plus élevé que son aînée. L'influence de l'école de David se trouvera mitigée par les principes nouveaux puisés à l'atelier de Gros et de Cogniet. Sans négliger le dessin, on se préoccupera davantage de la couleur et personne n'y perdra. A la froideur et à la rigidité des dessins de H. Langlois succéderont la verve et l'entrain des croquis de *H. Bellangé,* de *G. Morin* ainsi que le charme des portraits de *Delacluse* ou des paysages de *Dumée*. Les artistes mettront tout autant de science dans leurs compositions ; ils sauront en outre y ajouter l'attrait d'une exécution adroite et brillante, ce qui ne gâte rien.

Mais il est temps de revenir à notre galerie de lithographes Rouennais et nous commencerons notre série par le plus brillant de tous, par Hippolyte Bellangé, le rival de Charlet. A tout seigneur, tout honneur.

H. Bellangé, né à Paris le 16 février 1800, y mourut le 10 avril 1866. Après avoir fait son éducation artistique à Paris dans l'atelier de Gros et avoir été décoré à la suite de l'Exposition de 1834, sur les instances de son camarade et ami Charlet, il vint à Rouen et y occupa la place de Conservateur du Musée de peinture qu'il garda jusqu'en 1853, époque à laquelle il retourna à Paris jouir de la réputation

qu'il s'était acquise comme peintre de batailles. Ainsi que Charlet, Bellangé avait publié un grand nombre de lithographies à Paris, aussi les créateurs de la *Revue de Rouen* firent-ils appel à son talent. Il accepta de collaborer à cette publication et nous devons ajouter qu'il n'illustra aucun autre journal.

Nous ne connaissons en effet que trois pièces lithographiques en dehors de la *Revue*.

D'abord le portrait in-f° de l'acteur *Leclère* dans le rôle du sergent *Austerlitz* dans le drame de *Catherine* pour le journal le *Romantique*, journal qui n'eut, du reste, qu'une courte existence. Cette lithographie est la plus grande de celles que notre artiste composa à Rouen. Toutes les autres destinées à la *Revue de Rouen* ont le format de cette publication.

Ensuite un *Chasseur à Cheval sonnant du Cor* destiné à servir d'en-tête à une fanfare. M. S. Perruche possède chez lui une esquisse peinte que l'artiste lui donna à cette occasion et qui avait servi pour faire la lithographie.

Et enfin une lithographie pour la *Loterie de Monville*.

Maintenant voici la liste chronologique des pièces données par H. Bellangé à la *Revue de Rouen*.

1833. L'acteur Leclère, dans le rôle de Loupy dans *Il y a seize ans*. — L'artiste avait dessiné dans la marge de gauche quelques petits croquis qu'il fallut gratter pour insérer la planche dans la Revue. Il fut toutefois tiré quelques épreuves, avant le grattage de ces croquis. Elles sont par suite les meilleures, mais les plus rares.

1833. La cour de l'auberge du Grand-Cerf à Fécamp.
— Amours d'artistes, vrai tableau de genre.
1834. L'acteur Andrieu, rôle de Guillot, dans le *Philtre*.
— Boieldieu et le Berger : « *Il eut faim.* »
1835. Le Curé des Bruyères d'Oisy.
1834. Laitière des environs de Coutances
1841. L'enfant du pauvre.
— Causeries d'artistes, une véritable lithographie de Charlet.
1842. Lemaire, rôle de Gauthier dans les *Mémoires du Diable*.
1844. Le vieux marin à la Jambe de bois.
1845. L'artiste apportant son offrande pour la Loterie des artistes organisée pour venir au secours des victimes de la catastrophe de Monville; Bellangé lithographia une autre planche plus grande pour cette loterie. Elle fut imprimée par Villain à Paris.
1847. Le père *Salé* marchand de porcs.
1848. Enfin le portrait de *Dumée* fils qui mourut si tristement à Paris, dans les rangs de la Garde nationale de Rouen, aux journées de juin.

A côté de H. Bellangé nous devons placer M. *G. Morin* qui fut aussi un des collaborateurs actifs de la *Revue de Rouen*, en même temps qu'il donnait quelques planches au *Frondeur* et à l'*Indiscret*. Nous ne reviendrons pas sur l'œuvre de cet artiste ; nous avons décrit et analysé dans le volume que nous lui avons consacré les 102 estampes sorties de son crayon et de sa plume. Nous prenons la liberté d'y renvoyer le lecteur. Par égard pour la modestie de notre excel-

lent confrère, nous ne redirons pas tout le bien que nous pensons de lui comme homme et comme artiste; l'amateur trouvera cette appréciation consignée dans la préface de notre catalogue raisonné Nous devons ajouter toutefois que les estampes de M. Morin ne forment qu'une partie bien minime de son œuvre, car en dehors de ses tableaux et aquarelles, le Directeur de notre Ecole de Dessin possède dans son atelier une quantité considérable de croquis et d'études faits d'après nature et extrêmement intéressants. La vie de l'artiste et de l'homme est là, c'est tout dire.

M. *Dumée* fut attaché longtemps à la direction du Théâtre des Arts de Rouen comme décorateur. Nous avons vu de cet artiste, qui était loin d'être sans talent, des décors véritablement bien réussis; il peignit aussi des tableaux et des aquarelles, mais la verve qu'il mettait dans ses décorations théâtrales ne se retrouve plus au même degré dans ses autres productions; ses peintures à l'huile ou à l'eau, ses croquis à la mine de plomb sont toujours spirituellement enlevés, mais il faut reconnaître qu'il y manque une certaine largeur d'effet et d'exécution. Le tout est un peu vu par le petit bout de la lorgnette, néanmoins quelques sujets de marine furent très heureusement traités par lui. Comme ses confrères, M. Dumée mania aussi le crayon lithographique, mais seulement à l'usage privé de la *Revue de Rouen*, car nous ne connaissons pas de lui d'autres planches que celles qu'il donna à cette publication et nous devons le regretter, car ses croquis lithographiques sont plus largement traités que ceux qu'il dessinait à la mine de plomb. Il donna :

1833. La maison des frères Corneille.
— L'Eglise Saint-Paul de Rouen.
— L'Eglise Saint-Ouen
1834 La Cour de l'abbaye Saint-Amand.
— La maison de Guillaume Robertot.
1836. L'Eglise Saint-Nicaise.
1837. Une vue d'une petite chapelle de St-Ouen.
— Une vue de l'abbaye du Bec.
1839. Une vue intérieure de l'église Saint-Ouen.
1840. Une croisée du Palais-de-Justice.
— La tour Bigot.
1841. Une vue générale du port de Rouen.
— Les tombeaux de Langlois et Marquis.
1842. L'Eglise du Mont-aux-Malades.
1845. Souvenir d'une Eglise des environs de Rouen.

M. Dumée, qui avait vu son fils le précéder dans la tombe d'une façon si triste, mais si honorable, mourut lui-même à Rouen en 1861, laissant une fille mariée à M. Daniaud, qui occupait avant l'incendie de notre Théâtre-des-Arts la place de conservateur du matériel théâtral. Nous n'aurons pas à parler de M. Daniaud, qui ne publia aucune lithographie à Rouen ; nous le regrettons doublement, connaissant les lithographies qu'il fit imprimer à Paris et les très belles académies qu'il peignit dans les ateliers de la capitale qu'il fréquenta.

Si nous avons reproché à M. Dumée père le fini un peu mièvre de ses tableaux et dessins, nous critiquerons M. *Balan* pour s'être livré à l'excès contraire, c'est-à-dire pour avoir trop procédé par hachures sèches et heurtées, même dans ses tableaux. ***Balan***, né à Rouen en 1809, fut un peintre de mœurs et cos-

tumes rouennais. Il reproduisit également beaucoup de vues de notre ville. Comme lithographe, il fit imprimer à Paris une série de vues d'Amiens, véritablement remarquables et bien supérieures à celles qu'il exécuta à Rouen. La *Revue de Rouen* publia de lui :

1833. La porte d'une maison, rue Damiette, 29, à Rouen.
1836. L'Exécution de Jeanne d'Arc.
1837 La procession de l'Oison bridé.
1843. Une vue des Courses de Rouen.
1840. Intérieur de l'Eglise de Veulettes.

Balan donna au *Frondeur* le portrait de l'acteur *Villars* dans le rôle de Crispin ; et à l'*Indiscret* un paysage intitulé : *Souvenir de Normandie* et qui était la reproduction d'un de ses tableaux. Ce tableau fut lithographié deux fois par son auteur et les deux lithographies, qui sont de même dimension, furent publiées par l'*Indiscret*. La première planche fut-elle cassée et fallut-il en dessiner une seconde pour continuer le tirage ? C'est probable, mais nous ne pourrions l'affirmer. Nous devons nous borner à constater l'existence des deux planches, qui sont d'ailleurs très négligées.

Les autres lithographies de Balan sont un *Tanneguy le Bœuf* et un autre buste de seigneur pour une édition quelconque de D'Hozier.--Un buste du *Cardinal prince de Croï* tel qu'il fut exposé après sa mort. — Des *acrobates Arabes* assistant à une représentation dramatique au Théâtre-des-Arts — Et enfin trois vues, sur la même feuille, d'un *Pensionnat de demoiselles*.

Eugène Balan, qui s'était acquis une petite fortune par son travail et par quelques opérations financières faites avec l'aide d'amis dévoués, mourut à Rouen en 1858. Nous ne connaissons de lui au Musée de Rouen qu'un tableau ou plutôt qu'une ébauche de tableau de nature morte. Ce n'est pas assez et cet artiste mérite de figurer d'une façon plus sérieuse dans notre galerie municipale. Nous sommes convaincu d'ailleurs que si Balan n'y est pas représenté comme il convient, c'est que le Conservateur de notre Musée n'a pas encore eu l'occasion d'acquérir une toile sérieuse de son ancien confrère.

Nous ne reparlerons que pour mémoire de M^lle^ *Espérance Langlois* dont nous avons déjà cité quelques planches, car ses principaux ouvrages sont surtout des travaux faits en collaboration avec son père. Nous devons cependant mentionner un *Chapiteau* de l'église Saint-Paul, représentant l'*Adoration des Mages*, quelques planches reproduisant des sculptures intérieures et des chapiteaux intérieurs de l'église *Saint-Georges* de Rouen, et enfin une vue des *Ruines de Lillebonne*.

M. *Eustache Bérat*, dont nous avons eu déjà occasion de parler, donna au *Frondeur* plusieurs croquis, notamment *Grassot*, la *Croix du village*, des *Chiffonniers* et un *Joueur d'orgue* italien; *le Sylphe* publia de lui quelques pochades, et *la Revue de Rouen* un *Pendentif* de Jumiéges. Il fit également la charge d'un écrivain public surnommé *Phœbos*. Nous ne dirons rien du nombre considérable de dessins qu'il jeta à tous les vents; mais on nous permettra d'insister sur quelques aquarelles qu'il termina avec soin, et sur-

tout sur deux *Vues de Jumiéges*, possédées actuellement par la famille Guernet, si nos souvenirs sont exacts, et sur un *Album* qu'il composa exclusivement pour sa fille, et qui contenait toutes ses compositions musicales et poétiques illustrées avec soin par lui. Cet artiste fut notre professeur, et nous croirions manquer à la reconnaissance la plus élémentaire en ne lui adressant pas ici tous nos remercîments pour les soins qu'il nous a donnés et l'affection qu'il nous a témoignée.

Frédéric Legrip appartenait, comme E. Bérat, à une famille rouennaise, mais nous ne connaissons de lui qu'une lithographie représentant un *Vieux Hussard*, datée de 1833, et imprimée chez M. Périaux. Cet artiste travailla surtout à Paris et pour le compte de son ami, M. de Chennevières, aujourd'hui directeur des Beaux-Arts. Les lithographies qu'il dessina pour l'ouvrage intitulé : *Portraits inédits d'artistes français* ne manquent pas d'un certain talent. C'est, du reste, la partie de son œuvre la mieux réussie, car il n'était pas né peintre.

Mansson, au contraire, qui n'habita Rouen que peu de temps, avait un grand sentiment de la couleur et de l'effet. Nous avons vu de lui des aquarelles véritablement remarquables et pleines de sentiment. Il donna au *Frondeur* un portrait de *M^me^ Laignelet* dans le rôle de *Florinde* et un *croquis* d'après nature, et à la *Revue de Rouen* (1833), une vue de la *Fontaine de la Crosse*.

Kasthofer ne fit également que traverser Rouen, et nous ne connaissons de lui que la *Promenade du soir*, qui accompagnait le premier numéro de *l'Indiscret*.

Des deux frères *Vasselin*, Paul fut celui qui travailla le plus pour la *Revue de Rouen*, qui publia de lui, en 1841, le *Miracle des Roses;* — en 1842, *Etretat le lendemain de l'inondation*, d'après Barthélemy, — et le portrait du sieur de *Bois-Rozé*. — En 1843, le *Château des Ifs*, près Fécamp. Pendant la même période il donna au *Progressif Cauchois* quelques caricatures politiques peu réussies, intitulées : la *Voix du Peuple* (1841), — l'*Auberge du dernier sou* (1842), — *A propos d'agriculture* (1843), — *Allons mes amis* (1845), — *Comme quoi le* Progressif *n'arrive pas toujours*.... Nous devons encore citer de lui une *Vue d'Etretat*, prise de la chapelle, d'après Pol. Langlois, et une *Vue de l'entrée du bassin de Fécamp*.

Son frère, L.-E. Vasselin, publia, en 1841, une *Eglise en ruine*. Il lithographia aussi à Rouen deux tableaux de notre musée, le *Grec en habit albanais*, de Lemonnier, et *Jésus au milieu des Docteurs*, de Cazes. Mais ces pièces furent imprimées à Paris.

Victor Delamare qui fit, sur la fin de sa vie, de si beaux dessins, ne se livra guère à la lithographie. Nous n'avons rencontré de lui qu'un en tête de romance : *c'est moi mamzell, point de frayeur* — et les portraits sur une même feuille des deux acteurs du Théâtre-des-Arts qui remplissaient les rôles de *Robert Macaire* et de *Bertrand* dans *l'Auberge des Adrêts*. Nous possédons les croquis originaux. Nous n'insisterons pas davantage sur cet artiste et cet homme de bien auquel nous avons rendu un hommage mérité dans la *Revue de Normandie* quelques jours après sa mort en 1868.

Parmi les peintres Rouennais qui s'adonnèrent le

plus à la lithographie il faut citer *A de*, *Malecy* qui ne put jamais s'élever au-dessus d'une honnête médiocrité. Il dessina pour la *Revue de Rouen* les portraits de l'acteur *Leclère* (1834) — de *Louis Brune* (1838) — et du calculateur *Henri Mondeux* (1841) — pour le *Frondeur* ceux de *Leclère*, rôle de *Grandet* — *Nicolo Isouard* rôle de *Pauvre Jacques* — *Borssat* rôle de *Don Juan d'Autriche* — *M^me^ Grassot* rôle de *Peblo* dans la même pièce ; — pour le *Qui Vive ?* celui du chanteur *Boullard ;* — pour la *Clochette*, celui du comédien *Alexandre ;* — pour l'*Indiscret*, une scène de genre intitulée : *La leçon de Musique*.

En dehors de ces pièces, nous devons citer d'autres lithographies du même artiste qui ne parurent dans aucune feuille ou revue, ainsi : *les Indiens de la tribu des osages au Théâtre-des-Arts* — *Louis Brune en pied* — MM^mes^ *Lavry*, *Duversin* et *Langle*, ces actrices aimées du public Rouennais et leurs partenaires aussi applaudis : *Bié* rôle de *Grégoire* — *Alexandre* et *Jourdain* dans *Latude—Joseph* en costume de ville.

Ainsi qu'on le voit, A. de Malecy s'adonnait surtout au genre du portrait et nous devons dire que celui qu'il réussit le mieux fut le sien qu'il légua au Musée de Rouen et qui figure dans notre Galerie Municipale.

Le peintre *Bonroisin*, qui abandonna notre ville pour habiter le Havre où il mourut en 1862, lithographia aussi quelques portraits, mais il prit ses modèles dans toutes les classes de la société. Ainsi il reproduisit les traits de *M^me^ la Baronne de Bosmelet*, ceux de *M^me^ Louis*, rôle de ma *Tante Aurore* (15^me^ lith. du *Frondeur*) et ceux de l'académicien *Gosseaume* et

du grand vicaire *Holley*. Ces pièces révèlent un talent correct et sage, mais sans inspiration.

Quant à M. *Legal* dont nous avons beaucoup entendu parler dans notre jeunesse, nous cherchons ce qui a pu lui valoir ce renom, ce ne peut être à coup sûr sa peinture. Quant aux portraits qu'il lithographia et qui furent imprimés surtout à Paris, ils sont absolument mauvais, et pour s'en convaincre il n'y a qu'à regarder ceux du baron *Dupont-Delporte*, des docteurs *Flaubert* et *Blanche*. Quel besoin cet artiste avait-il donc de reproduire les traits de ce dernier médecin dont la physionomie intelligente avait été si finement rendue par M. De Chaumont dans la planche dont nous avons déjà fait mention ? Si c'était pour constater son infériorité, il a parfaitement réussi et cependant Legal avait été à même de prendre une bonne leçon lorsqu'il posa devant le père Delacluze, qui fit de lui un très beau portrait. Mais il y a des gens qui infatués d'eux mêmes ne voient rien et n'estiment que leurs productions. Legal a donné au *Frondeur* le chanteur *André* dans le rôle d'*Antenor* et la danseuse *Caroline Beaucourt*. — Il fit aussi imprimer chez Perruche le portrait de l'abbé *Pauliet*.

Dans le même temps, c'est-à-dire vers 1835, *Doutreleau*, un jeune peintre qui promettait, dessina sur la pierre lithographique deux portraits de l'acteur bouffe *Joseph Kelm* qui remplissait alors à Rouen un emploi dans la troupe d'Opéra et était connu surtout sous son prénom L'un de ces portraits parut dans le *Frondeur* ainsi que celui d'une cantatrice M^me^ *Génot*. Doutreleau resta peu d'années à Rouen; nous ne savons ce qu'il devint.

Nous arrivons maintenant à l'artiste qui fit à Rouen les portraits les plus réussis. Nous voulons parler de M. *Delacluze* qui s'acquit et mérita une véritable réputation dans la miniature. Ses portraits étaient remarqués aux Expositions de Paris au moins autant qu'à celles de Rouen ; ajoutons que c'était à juste titre.

Aussi avons-nous à mentionner avec éloge une petite série de portraits lithographiés par lui et dans lesquels il déploya un talent sérieux. Il publia, en 1836, le portrait du capitaine *Troude* qui avait opéré le sauvetage d'un navire anglais, le *Trial of Belfast,* sur les côtes de la Manche, sauvetage dont il fut beaucoup parlé à l'époque.

Malgré toutes nos recherches, nous n'avons trouvé aucune lithographie de notre artiste datée de l'année 1837. En revanche, en 1838, nous avons à mentionner cinq portraits parfaitement réussis, tant au point de vue de la ressemblance qu'à celui du dessin et de l'habileté dans le maniement du crayon.

Nous citerons d'abord le portrait de M. *Mauduit*, qui occupa jusqu'en 1848, avec un mérite reconnu, le poste de secrétaire de la mairie de Rouen, puis ceux de M. *Huet*, ancien avoué, beau-père de Jules Janin, de M. *Raphaël Lelarge* qui est devenu un des bons professeurs de dessin de notre ville, en même temps qu'un peintre de paysages qui sont loin d'être sans mérite, du peintre *Légal* dont nous n'avons plus à apprécier le talent. Delacluze reproduisit encore cette même année les traits d'un sieur *Godard* qui, à propos de nous ne savons plus quel exploit révolutionnaire, avait encouru la prison. A sa sortie,

un banquet lui fut offert et la lithographie de Delacluze, retraçant les traits du malheureux persécuté, fut distribuée aux frères et amis. De tout cela il n'est resté que ce qu'il y avait de bon, c'est-à-dire la planche de notre artiste.

Delacluze consacra encore son talent à reproduire, en 1839, les traits d'un personnage anonyme portant barbe sans moustaches. — En 1840, ceux de *Louis Brune*, le sauveteur. — En 1844, ceux d'*Eustache Bérat*, le troubadour moderne, comme l'a appelé son biographe, le docteur Viro. — En 1847, ceux de l'abbé *Lefebvre*.

Nous ne saurions trop répéter que tous ces portraits sont les meilleurs qui soient sortis des presses lithographiques rouennaises. Modelés avec talent, dessinés très sérieusement, ils sont également très ressemblants. Les imprimeurs, jaloux de ne pas rester au-dessous de l'artiste, se sont piqués d'honneur et le tirage des planches a toujours été effectué heureusement. Les premières épreuves sont sur chine.

Un autre peintre se faisait aussi remarquer à Rouen par ses portraits lithographiés avec une certaine habileté dans le maniement du crayon, mais son travail procédait plutôt par hâchures ; ses pierres étaient modelées avec moins de soin et beaucoup moins grassement traitées que celles de Delacluze. Hâtons-nous d'ailleurs d'ajouter que M. *Lafosse*, après avoir quitté Rouen où il ne séjourna que peu d'années, alla travailler à Paris et ne tarda pas à s'y acquérir une certaine réputation pour ses portraits de célébrités contemporaines. Nous avons vu de lui

des planches véritablement remarquables. A l'époque dont nous parlons, notre artiste était jeune et quoique dessinateur adroit, il n'avait pas encore la notoriété de talent qu'il acquit plus tard. Lafosse fit tirer toutes ses planches chez M. Perruche, qui s'en acquitta très bien. Nous citerons les portraits de l'abbé *Motte,* alors curé de Saint-Gervais (portrait anonyme); de l'abbé *Fayet,* vicaire général de Rouen, et d'un sieur *Erkmann,* marchand de blanc à Rouen et oncle du collaborateur de Chatrian. Ce négociant se noya par accident et fut retrouvé par M. Perruche, qui avait imprimé son portrait. Ces planches portent toutes la date de 1836. L'année suivante, Lafosse ne lithographia que deux portraits, celui de *Polyclès Langlois*, dont le cou est entouré d'un énorme cache-nez et celui d'un sieur *Langlois.* Ce dernier portrait est anonyme, mais on peut le reconnaître à ce détail que l'artiste a figuré au-dessous du portrait une vue du cimetière où était enterré ce M. Langlois. Une femme en deuil (la veuve sans doute) est agenouillée sur la tombe.

En 1837, un autre artiste de passage à Rouen, *H.-G. Hinc*, s'occupa non des habitants, mais des monuments de la ville. Il donna à la *Revue de Rouen* une lithographie assez bien enlevée et représentant la *Porte des Maçons* de la cathédrale.

Parmi les peintres paysagistes qui jouissaient à cette époque d'un certain renom, M. Hubert, dont nous avons tous plus ou moins bien copié les études d'arbres, occupait un rang distingué. Il fit plusieurs élèves. Parmi ceux-ci, il nous faut citer M. *Hurault e Ligny* qui vint, comme amateur, implanter dans

notre ville les procédés de son maître. Nous mentionnerons de lui une *Vue de Jumiéges*, une *Vue de Tancarville* et un autre paysage en largeur. Ces paysages, enlevés avec beaucoup d'adresse, révèlent un artiste maître de son crayon ; nous ne leur reprocherons que de trop rappeler le faire du maître.

L'un des plus féconds parmi les peintres lithographes rouennais fut certainement *Polyclès Langlois*, fils de Hyacinthe Langlois. Cet artiste, doué d'une facilité, trop grande peut-être, réussissait surtout dans les vues de monuments. Nous connaissons de lui une *Vue septentrionale de la cathédrale d'Evreux*, — une *Vue extérieure de l'abbaye de Fécamp*, -- deux *Vues intérieures et extérieures de l'abbaye de Graville* et deux *Projets* d'achèvement du *Portail de Saint-Ouen*. Il dessina encore une *Grande feuille de 20 croquis*, — *La Délivrance*, scène d'assassinat, — le portrait de *Thibert*, l'homme à la corde, — des planches d'animaux pour un ouvrage sur l'agriculture, — une *Tour dans un parc*, — des *En-tête* de romances, — *A demain*, — *Soyez propice aux malheureux*. — Il lithographia deux fois le *Portrait de son père*, peint par Delacluze et dont l'original est au musée de Rouen. Il donna à la *Revue de Rouen* : en 1837, le *Médaillon de son père* d'après David d'Angers, — en 1843, une *Clef de voute* de l'église du Pont-de-l'Arche — et en 1844, une vue du *Château de Valmont*. La onzième lithographie de l'*Indiscret*, intitulée *Souvenirs du jeune âge*, est signée de lui.

Polyclès Langlois, qui travailla beaucoup à Rouen, quitta notre ville pour la manufacture de Sèvres dont il devint un des peintres remarqués. Nous avons

gardé le souvenir de vases décorés par lui et sur les parois desquels il retraçait avec toute la prestesse de son pinceau des camaïeux qui n'étaient autres que des souvenirs de sa ville natale.

A côté de Polyclès Langlois brilla un jeune artiste du nom d'*Andrieu*, qui s'inspirait également avec succès des splendides monuments de Rouen et des environs. — Il lithographia une grande et belle *Vue panoramique du port de Rouen*. — La *Revue de Rouen* publia de lui une vue de *Saint-Maclou*. Il dessina en outre quelques vues de l'*Abbaye de Jumiéges*. Un de ces croquis largement enlevés est en notre possession.

M. *Raphaël Lelarge*, dont nous avons dit un mot à propos de Delacluze, publia aussi quelques lithographies; entr'autres le portrait de *Louis Brune* et le sien propre (1837). — En 1838, il donna à la *Revue de Rouen* le *Départ pour la Chasse*, d'après H. Langlois.

Alphonse Aillaud, élève de Langlois et de l'Ecole municipale, commença par reproduire des vues de monuments tels que : l'*Eglise de Caudebec* et l'ancienne *Chapelle de Bonsecours*. Il dessina encore une grande *Affiche* ornée d'une vue de Rouen et destinée à annoncer un Almanach publié par son frère. Depuis, cet artiste changea complétement de genre et célébra les hauts faits de notre armée. Quelques portraits d'officiers et tableaux de batailles ayant eu du succès, il partit pour Paris; puis bientôt la mort le surprit dans la force de l'âge et l'empêcha de faire consacrer par le public artistique de la capitale la réputation qu'il s'était faite dans notre ville.

Julien Blériot, qui travaillait à Rouen vers 1840,

publia plusieurs planches destinées à illustrer un livre forestier et reproduisant les arbres phénoménaux, tels que *la Vigne séculaire d'Amfreville-la-Mivoie*, le *Hêtre du Fondrel*, le *Chêne de Pessine*, l'*Aubépine de Bouctot*, etc. Dans la *Revue de Rouen* on trouve de lui, en 1840, un *Vitrail de l'église de Conches*, et, en 1842, le *Portail de l'église de Pont-sur-Dives*.

C'est à Rouen aussi que *Le Poittevin*, un de nos brillants et regrettés peintres de genre, fit ses premières armes. Nous ne pouvons citer de lui qu'une seule pièce, *le Contrebandier*, qu'il publia en 1841 dans la *Revue de Rouen*. Les meilleures épreuves sont avant la lettre sur chine et grand papier. Ce peintre, qui était l'ami de H. Bellangé, le précéda à Paris, et comme lui s'y fit une réputation méritée et mourut en pleine possession de l'estime du public.

M. *de Jolimont*, qui était un archéologue distingué, avait aussi un certain talent comme dessinateur. Il travailla surtout pour la *Revue de Rouen*. On trouve de lui dans ce Recueil, — 1841 : *la Maison d'Olivier Basselin* et *l'Ancienne porte du Bel du château d'Arques*; — 1843, *la Porte Martainville*; — 1844, *l'Eglise de Moulineaux* et *le Château de Parilly*; — 1845, *la Porte Saint-Hilaire* et *le Poteau d'angle d'une maison en bois*. En dehors de cette *Revue*, il publia une *Vue générale de Caudebec* et *Jacques Le Lieur offrant le livre des Fontaines*.

M. Perruche imprima, en 1841, un portrait du général *Teste*, dessiné sur pierre par un artiste du nom de *Lauret*, qui, de passage à Rouen, fit nombre de petits portraits au pastel, vers 1842. Nous croyons devoir lui attribuer une charge lithographiée signée *A. L.*, représentant un *Avocat et son Client*.

Parmi les élèves de notre Ecole municipale de dessin, il serait injuste d'oublier M. *Berthélemy*, qui a conquis une place distinguée parmi nos peintres de marine. Nous n'avons malheureusement à citer de lui que quatre lithographies, qui se sentent un peu de la jeunesse de leur auteur, mais qui méritent cependant d'être mentionnées ici. Ce sont : *Une inondation de Fécamp* (vue du Bail), — *l'Ange et l'Orage*, — *les Pêcheurs normands* — et une *Femme d'Yport*. Ces deux dernières planches, destinées au *Progrès Cauchois*, ont été imprimées sur la mème feuille.

M. *Renouard*, qui fut longtemps peintre et professeur de dessin à Rouen, s'est depuis adonné à la photographie. Il fut, dans les derniers temps de la *Revue de Rouen*, un de ses collaborateurs les plus sérieux et les plus fidèles. Il lui donna, en 1843, *l'Aumône;* — 1845, *le Chasseur breton;* — 1846, *la Statue de Géricault;* — 1847, *le Sacristain de Bon-Port;* — 1848, *Mollien;* — 1849, *le Château de la Court* et le portrait de *Graillon*, l'auteur de tant de charmantes terres cuites. Cet artiste nous a conservé également les traits du *docteur Pilore*. Il faut avoir cette belle lithographie en premier état, c'est-à-dire avant la signature et avant toute lettre. M. Renouard est aussi l'auteur d'une planche reproduisant le *Groupe en bronze* qui fut offert à M. Girardin, le chimiste éminent, lorsqu'il quitta notre ville. Les premières épreuves sont aussi avant la lettre et avec la teinte bronzée.

Citons en passant M. *Sardou*, qui venait de temps à autre peindre à Rouen quelques portraits remarqués, et qui esquissa, pour la *Revue de Rouen*, le por-

trait en pied de Mlle *Fitz-James*, une des actrices aimées du Théâtre-des-Arts, en 1844.

C'est en cette même année, 1844, que commença à se faire connaître d'une façon sérieuse *Dumée* fils, sur la fin malheureuse duquel nous ne reviendrons pas. Ce jeune homme, après avoir fait imprimer à Paris un *Album de vues de Rouen* et des lithographies représentant la *Catastrophe de Monville et Malaunay*, fit paraître dans la *Revue :* — en 1845, *la Cour du château de Clères*, aujourd'hui restauré par la famille de Béarn ; — en 1846, le *Dernier tableau du drame des Mousquetaires* et une *Arcade romaine* de la rue des Béguines; — en 1847, la statue de *Jean-sans-Terre*, — le *Château de Gaillon*, — *Vases et têtes* trouvés à Saint-Pierre-d'Epinay, — et enfin, en 1848, l'année même de sa mort, la *Façade de l'ancienne église Bonne-Nouvelle*. Comme nous l'avons vu, H. Bellangé, rendant hommage à l'artiste d'avenir et au courageux citoyen, nous a heureusement conservé ses traits dans une lithographie publiée dans la *Revue de Rouen*. Qu'il nous soit permis aujourd'hui d'ajouter notre modeste couronne à celles qui ont déjà été déposées sur le tombeau de cette victime du devoir noblement accompli.

Les effets désastreux de la Trombe de Monville furent aussi reproduits dans la *Revue de Rouen*, par un artiste du nom de *Franck*, sous deux aspects différents. Ce dessinateur publia dans le même recueil, — en 1843, un *Tigre poursuivant une Hémione*, — et en 1846, deux vues de l'ancienne *Eglise de Bonsecours*.

L'architecte *Lebrun*, qui comme d'autres s'est envolé vers Paris, produisit, lors de son séjour à Rouen, quelques lithographies. C'est ainsi qu'il fait, en 1841,

tirer chez M. Berdalle une *Décoration des Bals tombola* donnés à Rouen, et chez M. Perruche les pièces suivantes : — *Une rue de la cathédrale*, — un portrait-charge de *Toussaint Baubet*, l'ancien directeur du Tivoli-Normand, — un *Palais des Singes* pour cet établissement, — et enfin une *Vue de l'Hôtel-de-Rouen*, à Duclair, destinée probablement à servir de réclame.

De M. *Borely* qui, avant d'entrer dans les ordres, s'était adonné à la peinture, nous ne connaissons qu'une lithographie ; c'est le portrait daté de 1854 de *l'abbé Prevost*, si renommé pour sa bienfaisance.

Comme on le voit par cette date de 1854, nous arrivons à la fin de notre travail, et nous n'avons plus que quelques noms à citer.

D'abord le dessinateur *Hadol* qui, employé de l'administration des Douanes, approvisionna en 1857 *le Petit-Journal* d'une série de charges d'acteurs de nos théâtres. Nous n'en donnerons pas la liste, d'abord parce qu'elle serait trop longue, et ensuite parce qu'elles ne méritent véritablement qu'une mention. Elles dénotent en effet une inexpérience complète. Plus tard l'artiste se rendit à Paris, où il mourut il y a peu de temps. Il s'était perfectionné dans la capitale, mais sans mériter toutefois une place notoire parmi les dessinateurs humoristiques de notre temps.

L'année suivante, en 1858, le même *Petit-Journal* publia une série de caricatures signées *E. Colline*. Ces planches, qui ne méritaient que le reproche d'être un peu froidement exécutées, étaient l'œuvre d'un amateur, M. *E. Nicolle*, qui depuis s'est livré tout à fait à la peinture. Vers le même moment, M. Nicolle

avait heureusement illustré une tragédie bouffe du crû intitulée : *les Croisés*. Cet artiste, non content de manier le crayon et la brosse, a gravé à l'eau forte quelques pièces, et notamment un dessin très heureux de H. Langlois. Cette dernière planche est véritablement réussie. Espérons qu'elle sera suivie de beaucoup d'autres non moins intéressantes.

Nous terminerons cette nomenclature déjà bien longue, comme nous l'avons commencée, c'est-à-dire par un peintre dans toute l'acception du mot, par M. *Emile Bayard*, qui s'est acquis une si brillante réputation à Paris, comme peintre et comme illustrateur de livres.

M. E. Bayard arriva à Rouen tout jeune, à l'âge de vingt-deux ans environ, en 1858. Grâce à son entrain et à son talent, il fut vite accueilli par toute la jeunesse intelligente de notre ville. Il faisait en vingt minutes au fusain des portraits-charges très drôles et très ressemblants qu'il faisait payer 30 fr. Nous avons vu de lui des petits portraits de femme en pied aussi exécutés au fusain et pleins d'allure; tout cela était bien vivant, prestement enlevé, resplendissant de jeunesse et d'esprit. La présence de cet artiste à Rouen était une bonne fortune pour un directeur de journal illustré. Le *Petit-Journal* lui demanda quelques dessins qu'il octroya de bonne grâce. Les quatre lithographies qui furent ainsi publiées sont : — un portrait-charge du dessinateur *Hadol*, — *des Canotiers après la lutte*, — *un Monsieur de la maison du Roi* (souvenir des fêtes de bienfaisance de 1858), — et *Au Bateau d'Elbeuf*.

E. Bayard exécuta également à Rouen une série de

planches destinées à illustrer un ouvrage du docteur Morel, le célèbre aliéniste.

Enfin, la dernière pièce que notre ami fit à Rouen fut une *Carte d'adieu*, aujourd'hui très rare. Elle ne fut tirée en effet que pour un nombre restreint de jeunes gens qui lui offrirent un banquet avant son départ. Cette composition représente l'artiste partant, en charmante société, pour Dieppe, le dos chargé d'un crochet de commissionnaire avec plusieurs malles; il tient à la main sa carte de visite sur laquelle était inscrit le nom du destinataire.

De Dieppe E. Bayard retourna à Paris où il ne tarda pas à conquérir une réputation considérable qui ira toujours, nous en sommes sûr, en grandissant.

Avant de clore cette liste, il nous reste encore à citer quelques noms d'artistes qui collaborèrent à la *Revue de Rouen*, mais dans une mesure restreinte. Ainsi *Morel Fatio*, le célèbre peintre de marine, qui publia en 1835 dans ce recueil : *Un homme à la mer*, — les frères *A.* et *G. Drouin* dont le dernier illustra une Histoire des milices bourgeoises de Rouen, — MM. *Merlin*, *H. Pottier*, *Roullier*, *Delassaux*, *Renout*, *Legendre*, *Corbe*, *J. Chevrier*, *Tudot* fils, *Thieulan*, *Bligny*, *J. Petit* et *Lemarchand*, le dessinateur fantaisiste du vieux Rouen.

Ainsi qu'on a pu le remarquer, nous avons esquissé rapidement la période qui s'écoule de 1848 à 1858.

En effet, pendant ces dix années, la lithographie resta plongée dans une sorte de torpeur qui fut, pour ainsi parler, le commencement de l'agonie de cet art dans notre ville. Les derniers volumes de la *Revue de*

Rouen sont déjà bien pauvres comme illustrations, mais quand cette publication cessa de paraître, la lithographie se réfugia à la troisième page des petits journaux hebdomadaires, tels que *le Tam-Tam, le Tambour, le Petit Journal* qui se débitaient surtout dans les théâtres. Ces feuilles ne contenaient souvent que des charges d'acteurs dessinées par des jeunes gens chez lesquels la bonne volonté ne remplaçait pas toujours le savoir et l'expérience.

Aussi arrêterons-nous notre étude sur la lithographie à l'année 1860 pour deux motifs, d'abord par ce qu'à partir de cette époque nous n'aurions à signaler aucune pièce remarquable, et ensuite parce que nous nous trouverions forcément amené, par la pauvreté du sujet, à faire une critique stérile et inutile.

D'ailleurs il est de toute justice de reconnaître que cette décadence de la lithographie ne se manifesta pas seulement dans notre ville. A Paris également, depuis longtemps, l'art de dessiner sur pierre a cédé le pas à *l'eau forte*, qui elle-même est battue en brèche par les procédés de photogravure ou de photographie. Sans méconnaître les services que la photographie et ses dérivés peuvent rendre aux arts, il nous est impossible de ne pas protester contre cette averse de *fac-simile* et de reproductions photographiques qui nous inonde et qui n'intéresse que la spéculation sans profit pour l'art.

En tous cas, il est profondément regrettable de voir deux branches de l'art aussi splendides que la lithographie et l'eau-forte se débattre, agoniser et mourir sous les étreintes de procédés purement mécaniques. Par ce temps de vapeur et d'électricité, on

veut faire vite et faire bien. Cette théorie peut convenir au commerce et à la spéculation, elle ne saurait être adoptée par ceux qui ne recherchent que ce qui est véritablement beau et qui croient que cela seul dure qui est fait avec le temps. Là, et là seulement, est notre espérance. Vous aurez beau nous accabler sous un déluge de *fac-simile,* de reproductions, d'héliogravures ou de phototypages, la pensée triomphera toujours de la matière, la science de l'ignorance.

Dans les régions sereines qu'il occupe, l'art n'a rien à craindre des aspirations audacieuses mais impuissantes de la photographie. Comme toutes choses en ce bas monde, le niveau artistique de l'humanité peut subir des dépressions, dont il serait trop long de rechercher les causes, mais il se relèvera toujours, soyons-en convaincu. Il ne faut donc pas nous inquiéter sérieusement des fluctuations de la mode qui pourra momentanément favoriser plus ou moins tel ou tel procédé de l'art. Il ne restera toujours que ce qui satisfera le sentiment du beau que Dieu a mis en nous, et l'heure de la justice sonnera quand même pour les artistes surfaits comme pour les artistes méconnus.

On cherche et on retrouve les vieux procédés de nos anciens faïenciers, nous pouvons donc croire et espérer que les beaux jours de la lithographie reviendront, et que nos artistes dessineront sur la pierre de nouvelles compositions que nous pourrons, sans hésitation, mettre dans nos portefeuilles à côté de celles qui y sont déjà et que signèrent Vernet, Géricault, Charlet, Raffet, Decamps ou Gavarni.

NOTICE NÉCROLOGIQUE

SUR

M. GOSSELIN,

Par M. Julien LOTH.

M. l'abbé Julien Loth secrétaire de la classe des lettres, a prononcé sur la tombe de M. Gosselin, au nom de l'Académie, le discours suivant :

Messieurs,

Un des plus anciens écrivains de notre Normandie avait pris pour devise ces hautes paroles qu'il nous est doux de rappeler sur la tombe de ce vrai savant et de ce vrai chrétien : « Vie après mort. »

Pour le chrétien, la mort est une délivrance et l'aurore d'une vie meilleure. Cette mort si redoutable à ceux qui n'ont point d'espérances, « change de nature pour les chrétiens, dit Bossuet, parce qu'au

lieu qu'elle semblait être faite pour nous dépouiller de tout, elle commence à nous revêtir et nous assure éternellement la possession des biens véritables.»

Celui que nous pleurons, messieurs, mérite qu'on illumine sa tombe de la splendeur de cette vérité. Il le mérite par les exemples qu'il a donnés dans sa laborieuse et honorable carrière, par les sentiments de foi et de résignation avec lesquels il a supporté sa maladie, par sa fin si pieuse et si touchante. Comme savant, M. Gosselin est assuré de vivre dans le mémoire des générations normandes. Il s'était pris de passion pour le dépôt confié à ses soins, il avait dépouillé lentement et patiemment toutes ses vieilles archives, il y avait puisé des trésors d'érudition dont il a fait profiter son pays.

Notre histoire lui doit de nombreuses monographies composées d'après les sources, et qui, pour cette raison, ne seront plus à refaire. Les coutumes, les usages, les traditions, les annales de l'ancien Parlement n'avaient plus pour lui de secrets. Ses recherches sur la révolution à Rouen, sur la navigation, l'industrie et le commerce normands, seront toujours consultées avec fruit. Ses découvertes sur Molière, ses travaux sur Corneille, qui ont entouré d'un jour tout nouveau bien des épisodes de cette grande vie si peu connue des érudits eux-mêmes, ont acquis à notre confrère la reconnaissance du monde lettré. Le plus savant des éditeurs de Corneille, M. Marty-Laveaux, lui a rendu sur ce point pleinement hommage.

M. Gosselin, comme les hommes qui veulent creuser les sujet, avait attendu longtemps avant de

rien publier. En 1863 seulement il fit paraître sa première brochure, bientôt suivie de vingt autres.

L'Académie avait décerné à cet infatigable travailleur l'un de ses prix les plus enviés lorsquelle l'appela, en 1870, à prendre place dans ses rangs. Son président, répondant au discours de réception de M. Gosselin, pouvait dire, aux applaudissements unanimes de la compagnie:

« Vous avez analysé et réuni des faits considérables puisés aux sources les plus authentiques ; vous les avez groupés avec méthode, présentés avec talent, commentés avec un discernement bien rare ; les traits caractéristiques des époques antérieures que vous avez mis en lumière se rattachent au monument historique dont les générations passées ont fourni les matériaux. C'est là ce qui donne beaucoup de valeur et d'importance à vos œuvres, c'est là ce qui leur prête un intérêt soutenu, c'est là, en un mot, ce qui les a classées depuis longtemps parmi les ouvrages que l'Académie honore et que le temps respectera. »

Les nombreux travaux dont M. Gosselin a enrichi depuis six ans nos archives et nos Précis donnent à ce jugement une vérité et une autorité nouvelles.

Fût-il un écrivain, ce consciencieux érudit, et chercha-t-il à envelopper sa science des formes séduisantes d'un style harmonieux et délicat? Nul ne s'en inquiétera vraiment, en considérant l'importance et le nombre des matériaux qu'il a préparés pour l'édifice de notre histoire. Ce que tous savent, au sein de la compagnie, c'est qu'il était de cette race de savants aimables, modestes, bienveillants, prêts à tous les

labeurs et à tous les services qui mettent leur joie à obliger et à instruire, et dont la bonté serait moins vite épuisée que le savoir.

On dit de certains hommes qu'ils sont des puits de science. Je le croirais en effet, tant on a de mal à plonger jusqu'à leur profondeur pour en obtenir quelques rares secours.

Notre confrère, s'il m'est permis de poursuivre cette comparaison, épanchait son érudition à la manière de ces fontaines généreuses, accessibles à tous, et à toute heure du jour.

Il était du commerce le plus agréable et le plus sûr. Ferme en sa foi, inflexible sur les principes, comme tous les caractères virils, il avait pour les hommes une indulgence éclairée. Il avait lui-même cherché trop longtemps la vérité pour ne pas compatir aux défaillances et aux infirmités de ceux qui errent si péniblement loin d'elle.

Que vous dirais-je, messieurs, de ses belles qualités que vous ne sachiez vous-mêmes ?

Il occupait à la Cour d'appel un poste modeste. Mais la justice est comme la religion, il suffit de la servir pour être honoré. Il faudrait ici une voix plus compétente que la mienne pour retracer les services que M. Gosselin a rendus comme greffier et comme archiviste au premier corps judiciaire de notre pays, qui l'entourait d'ailleurs de la plus haute et de la plus sympathique estime.

Ce que je puis attester, c'est qu'il était aimé de notre compagnie autant qu'il l'aimait lui-même. On le voyait assidu à toutes nos séances, ayant cet art d'écouter moins commun, de nos jours, que celui de

parler. Et quand, à son tour, il prenait la parole, il était sûr de l'attention et des suffrages de ses auditeurs.

J'évoque, messieurs, de doux souvenirs, et je m'aperçois que je suis devant une tombe. Ah ! sans doute il faudrait ici des larmes plutôt que des éloges. Nous devons pleurer ceux qui nous quittent : ils ne seront pas remplacés. Mais dans les tristes jours qui nous sont faits, nous ne saurions les plaindre. Ce cercueil d'ailleurs ne renferme pas notre ami tout entier. Ses œuvres, ses exemples, sa mémoire, nous demeurent, et la meilleure partie de lui-même, son âme si chrétienne et si fidèle, purifiée par tant de souffrances et de prières, est entrée déjà dans sa véritable patrie où nous aimons à l'entendre redire ce chant de l'éternité . « Vie après mort. »

PRIX

PROPOSÉS

POUR L'ANNÉE 1878.

LEGS BOUCTOT.

L'Académie décernera un prix de 500 fr. à l'auteur d'un *Conte* d'au moins cent vers.

LEGS GOSSIER.

L'Académie décernera un prix de 700 fr. à un *Travail* consacré à la description des poissons existant dans le département de la Seine-Inférieure. Ce travail pourra être restreint à la faune ichthyologique des eaux douces; mais l'Académie préférerait qu'il comprît aussi les poissons des côtes maritimes du département.

PRIX DE LA REINTY.

En exécution de la donation que lui a faite M. le Bon de Baillardel de la Reinty, l'Académie décernera un prix de 500 fr. à un Marin de l'ancien pays de Caux, reconnu, de préférence parmi les plus âgés, comme le plus méritant par ses services à l'Etat ou au Commerce Maritime et à la

Pêche, par des actes de dévouement, par sa conduite et par sa moralité.

Concourent aussi pour ce prix, s'ils appartiennent au pays de Caux, le Marin qui aura le plus contribué au progrès et au développement de la Pêche maritime côtière ; les femmes également méritantes de marins placés dans des conditions à ne pouvoir pas attendre de pension, par exemple, la veuve d'un Marin qui aurait péri dans le naufrage d'un navire de commerce et la femme d'un Marin qui serait mort ou seulement devenu incapable de continuer sa profession par suite d'une blessure grave reçue dans l'accomplissement d'un acte de dévouement ou d'une action d'éclat ; les hommes appartenant aux professions qui ont trait à la construction, à l'installation, à l'armement et à la conduite des navires à voiles ou à vapeur, et enfin tous ceux qui contribueront à l'amélioration du sort de la population maritime dans les ports de l'ancien pays de Caux.

PRIX MARIE ARMAND.

Une autre donation faite à l'Académie lui permet de décerner un prix de 250 fr., à la femme ou à la veuve d'un Marin du département de la Seine-Inférieure, remplissant les conditions exigées pour le prix de la Reinty.

PRIX DUMANOIR.

L'Académie décerne, chaque année, dans sa séance publique, un prix de 800 fr. à l'auteur d'une *Belle Action*, accomplie à Rouen ou dans le département de la Seine-Inférieure.

LEGS BOUCTOT.

Un prix de 500 fr. est attribué, tous les deux ans, par l'Académie, à l'une des *Œuvres* qui auront figuré à

l'Exposition municipale de Peinture et dont l'auteur sera né ou domicilié dans la Seine-Inférieure ou la Normandie.

Ce prix est distribué dans la Séance publique annuelle, qui suit la clôture de l'Exposition.

OBSERVATIONS RELATIVES AUX CONCOURS.

Chaque ouvrage manuscrit doit porter en tête une devise qui sera répétée sur un *billet cacheté* contenant *le nom et le domicile de l'auteur*. Les billets ne seront ouverts que dans le cas où le prix serait remporté.

Les académiciens résidants sont seuls exclus du concours.

Les ouvrages envoyés devront être adressés *francs de port*, avant le 1er MAI (TERME DE RIGUEUR), soit à M. MALBRANCHE, soit à M. l'abbé LOTH, *Secrétaires de l'Académie*.

Les renseignements envoyés pour les PRIX DE LA REINTY, MARIE ARMAND et DUMANOIR, comprendront une *Notice* circonstanciée des faits qui paraîtraient dignes d'être récompensés. Cette Notice, accompagnée de l'attestation légalisée des autorités locales, doit être adressée *franco* à l'un des secrétaires de l'Académie *avant le 1er Juin*.

Extrait du Règlement de l'Académie.

« Les manuscrits envoyés au concours appartiennent à « l'Académie, sauf la faculté laissée aux auteurs d'en faire « prendre des copies à leurs frais. »

TABLE DES OUVRAGES

REÇUS PENDANT L'ANNÉE ACADÉMIQUE 1876-1877 (1),

Dressée conformément à l'article 63 des nouveaux Statuts.
(*Voir* le volume de 1848).

Adeline (Jules). *L.-H. Brevière, dessinateur et graveur.* Rouen, 1876.

Annuaire *de la Normandie,* Caen, 1877.

Annuaire *des cinq départements de la Normandie,* 42e année ; Caen, 1876.

Baudouin (Alphonse). *Revers de médailles*, Paris, 1876.

Benoid-Pons (Jules). *Étude philosophique et psychologie comparée,* Gannat, 1876.

Boivin-Champeaux. *Considérations générales sur les préfaces des œuvres de M. Troplong,* Caen, 1876.

Bouteiller. *De l'influence de la fabrication du gaz d'éclairage sur les ouvriers qui y sont employés,* Anvers, 1876.

Boutillier (Louis). *Compte-rendu d'une excursion en Auvergne*, Rouen, 1877.

Buchère. *Traité théorique et pratique des opérations de Bourse*, 1877. — *Procès-verbal de son installation comme procureur-général à Caen,* Caen, 1876.

(1) A ces ouvrages, il faut ajouter les publications périodiques des diverses Sociétés savantes françaises et étrangères, correspondantes de l'Académie.

Clos (Dr). *Variations et anomalies des feuilles composées*, Toulouse, 1876.

Conseil général du département de la Seine-Inférieure, *2e session ordinaire de 1876*, Rouen, 1876. — *1re session ordinaire de 1877*, Rouen, 1877.

De Beaurepaire (Charles), *Cahiers des États de Normandie*, t. 1or, 1876.

De Caix de Saint-Amour, *Annuaire des Sociétés historiques*, Paris, 1877.

Decorde. *L'habit, pièce de vers*; Rouen, 1876. — *Toast porté au banquet annuel de l'Ordre des avocats, le 14 décembre 1876* (en vers), Rouen, 1877. — *Quelques détails biographiques et littéraires sur Florian*, Rouen, 1877.

Delmas (Paul). *Opportunité des traitements hydriatiques pendant la période menstruelle*, 1877.

D'Estaintot (Vte Robert). *Mémoires du président Bigot de Monville sur la Sédition des Nu-Pieds*, Rouen, 1876. — *La Saint-Barthélemy à Rouen, 17-21 septembre 1572*, Rouen, 1877.

De Vivès. *Etude sur les inondations*, Epernay, 1877.

Fabre-Volpelière. *Quelques réflexions sur l'abandon de l'emploi des plantes médicinales*, Aix en Provence, 1876.

Fleury (Ed.). *Antiquités et Monuments du département de l'Aisne*, Paris, 1877.

Hédou (Jules). *Gustave Morin et son œuvre*, Rouen, 1877.

Husnot. *Musci Galliæ*, plusieurs fascicules et *Revue bryologique*, plusieurs numéros, 1877.

Le Breton (Gaston). *Les Faïences de Quimper*, 1876.

Lecadre (Dr). *Statistique et constitution médicales au Havre, en 1876*. Le Havre, 1877.

Lechalas (George). *Malebranche et sa théorie des couleurs*, Rouen, 1877.

Lowenberg. *De l'échange des gaz*, 1877.

Loth (l'abbé Julien). *Notice sur M. l'abbé Cochet*, Rouen, 1877.

Marc (Gabriel). *La Poésie provençale, Étude lue à la Sorbonne*, Clermont-Ferrand, 1877.

Marchand (Eugène). *De la valeur comparée des engrais*, Fécamp, 1876.

Millescamps. *Les Monuments mégalithiques de Thimécourt*, 1877.

Ministère de la Justice. *Compte général de l'administration de la justice civile et commerciale en France, pendant l'année 1874*, Paris, 1876. — *Compte général de l'administration de la justice criminelle pendant la même année*, Paris, 1876.

Moreau-Marmont. *Remarques sur l'emploi et le choix des anesthésiques*, Paris, 1876. — *Mémoire sur l'Hémorrhagie consécutive à l'extraction des dents*, Paris, 1873. — *Observation de deux cas d'hyperesthésie de la pulpe dentaire*, Paris, 1866.

Morière. *Compte-rendu de la visite faite chez M. Lottin de Laval, au château des Trois-Vals*, Caen, 1876.

Nardo (Domenico). *Sopra una pietra di origine e di provenienza incerte*, Venezia, 1877.

Neymarck (Alfred). *Colbert et son temps*, 2 volumes, 1877.

Patrouillard. *Le Sirop d'écorces d'oranges amères*, Evreux, 1876.

Pennetier (Georges). *F.-A. Pouchet et son Œuvre.*

Revoil. *Éloge de Léon Vaudoyer*, Nîmes, 1877.

Rio-de-Janeiro. *Archivos do Museu nacional*, 1876.

Rocca. *Les Grands Italiens au XIX^e siècle : 1^re série : Ugo Foscolo: Manzoni.* Paris, 1875.—*La France en Orient,* Paris, 1876. — *Impressions et Pensées;* Paris, 1877.

Sauvage (l'abbé). *L'École de Bonne-Nouvelle,* Rouen. 1872. — *Une Fête religieuse au XVII^e siècle,* 1874. — *Derniers beaux Jours,* 1869.— *Harfleur au XIV^e siècle,* 1875. — *De la Barre ou Mascaret,* Rouen, 1866. — *Vérités et Conseils,* 1873. — *Sainte Honorine de Graville; sa mort et sa sépulture,* 1870. — *Les Nageurs célèbres,* Dieppe, 1875. — *Dieppe en trois jours,* 1876.

Semichon. *Les Réformes sous Louis XVI : Assemblées provinciales et Parlements,* Paris, 1876.

Théel. *Relation de l'Expédition suédoise au Yenissei* (voie de terre) *en 1876,* Christiania. 1877.

Vingtrinier (Aimé). *Léon Cailhava, bibliophile lyonnais,* Lyon, 1877.

TABLEAU

DE

L'ACADÉMIE

DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE ROUEN,

Pendant l'année 1877-1878.

OFFICIERS EN EXERCICE.

M. Henri FRÈRE, *Président.*
M. le Dr FOVILLE, *Vice-Président.*
M. MALBRANCHE, *Secrétaire pour la Classe des Sciences.*
M. l'abbé LOTH, *Secrétaire pour la Classe des Lettres.*
M. VINCENT ✻, *Trésorier.*
M. DECORDE, *Bibliothécaire-Archiviste.*

Changements survenus pendant l'année 1876-77.

ACADÉMICIENS RÉSIDANTS, DÉCÉDÉS.

MM. HELLIS ✻, Médecin en chef honoraire de l'Hôtel-Dieu.

SIMONIN, Juge-de-Paix du 4me canton.

GOSSELIN, Greffier-Archiviste à la Cour d'appel.

ACADÉMICIENS RÉSIDANTS, NOUVEAUX.

MM. MAILLET-DUBOULLAY, ancien Architecte de la ville de Rouen.

TAUXIER, Capitaine, commandant le recrutement (1).

ACADÉMICIEN CORRESPONDANT, NOUVEAU.

M. l'Abbé SAUVAGE, Desservant à Ectot-l'Auber (Seine-Inférieure).

(1) M. Tauxier, ayant quitté Rouen, est devenu correspondant.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

Séance publique de l'Académie du 2 août 1877;
Procès-verbal de la séance. 1
Discours d'ouverture, par M. le Dr Levasseur, président. 5
Rapport sur le Prix Bouctot, *Beaux-Arts*, par M. Samuel Frère. 12
Rapport sur le Concours pour le Prix de Poésie, par M. Decorde 40
Rapport sur le Prix Dumanoir, par M. l'abbé Loth. 49

CLASSE DES SCIENCES.

Compte-rendu des travaux de l'Académie pendant l'année 1876-1877, *pour la classe des Sciences*, par M. Malbranche. 65
Etude sur la variole et la vaccine, par M. Levasseur. 65
Mensuration du Thorax, par M. Blanche. . . 66

Etude sur le Goître et le Crétinisme, par M. Foville. 66
De l'origine et des causes de la Peste, par le mème. 68
Recherches sur le vin de Champagne, par M. Homberg 68
Rapport par M. Boutillier, *sur le dépérissement des anciennes variétés fruitières* (Mémoire de M. de Boutteville) 70
Excursion géologique en Auvergne, par M. Boutillier. 72
Les Plantes Carnivores, par M. Malbranche. . 73
Excursion botanique et pittoresque au Mont-Saint-Michel, par le même. 74
Rapport par le même, *sur un Mémoire de* M. Fabre-Volpelière, intitulé : *De l'abandon des plantes médicinales indigènes*. 75
Rapport par M. Rivière, *sur un travail*, du même auteur, *relatif aux manipulations de la Garance* 75
Note sur la valeur comparée des Engrais, par M. Marchand. 77
Guide pratique pour servir à l'examen des caractères des substances médicamenteuses, par MM. Lepage et Patrouillard. 78
Statistique et Constitution médicales de la ville du Havre, par M. Lecadre. 79

MÉMOIRES DONT L'ACADÉMIE A ORDONNÉ L'IMPRESSION DANS SES ACTES.

Les plantes carnivores, par M. Malbranche . . 87
De la Variole et de la Vaccine, par M. Levasseur. 96

Considérations sur l'anthropométrie, au point de vue de l'aptitude physique au service militaire, d'après le travail de M. Vallin, par M. Blanche. 110

CLASSES DES BELLES-LETTRES ET ARTS.

Rapport sur les travaux de la classe des Lettres et des Arts, par M. l'abbé Loth. 127
Décès de M. Gosselin. 128
Discours de réception de M. Tauxier, *sur l'Influence des Grecs dans l'histoire et la littérature*. 128
Réponse à ce discours, par M. le Président. . 129
Description de l'enceinte extérieure de la cathédrale de Rouen, par M. de Beaurepaire. . . . 129
Tournée d'inspection faite en 1648 *dans le Vexin normand*, par M. Félix. 130
L'Égalité de l'impôt et les Cahiers de la noblesse de Normandie, en 1789, par M. d'Estaintot. . 131
Dalle tumulaire de Jean de Bailleul, dans l'église de Bailleul-sur-Eaulne, par le même. . . 132
Un procès criminel à Rouen pendant la Chouannerie, par M. Homberg. 132
Lettre inédite de David Houard, par M. Decorde. 132
Etude sur Clément Marot, par M. Henri Frère. 233
Observations historiques sur un vers de Boileau, par M. Félix. 133
Rapport de M. Samuel Frère, sur le PRIX BOUCTOT; *Lauréat*, M. Brunet Debaisne. . . . 134
Histoire de l'origine et des progrès de la Lithographie à Rouen, par M. Hédou. 134
Découverte à Rome, dans l'église de Saint-Pierre-ès-

Liens, du tombeau des sept frères Machabées, par M. Allard 435
Documents historiques sur la condition d'une famille de paysans normands, de 1512 à 1862, par le même. 135
Etude sur les Poëtes normands, contemporains de Boileau, par M. de Duranville. 136
Les deux Seymour, épisode de l'histoire d'Angleterre, par M. d'Argis. 137
Rapports par MM. de Duranville et de Lérue, *sur diverses publications* 138
Rapport de M. Danzas, *sur les ouvrages offerts par* M. Tauxier. 138
Rapport de M. d'Estaintot, *sur les travaux présentés par* M. Simon. 138
Rapport de M. Henri Frère, *sur plusieurs opuscules de* M. l'abbé Sauvage. 138
Rapport de M. Tauxier, *sur la géographie moderne de l'Afrique.* 139
Récit d'un voyage à Rome et Recherches sur l'histoire des Conclaves, par M. d'Argis. . . . 139
Appréciation de l'œuvre de M. Gustave Morin, par M. Hédou. 139
De l'Enseignement du dessin dans les Etablissements d'enseignement secondaire, par M. Samuel Frère 139

MÉMOIRES DONT L'ACADÉMIE A ORDONNÉ L'IMPRESSION DANS SES ACTES.

Discours de réception de M. le capitaine Tauxier, *sur l'Influence des Grecs dans l'histoire et la littérature* 143

Réponse à ce discours, par M. le Président. . . 159
Une tournée d'inspection dans le Vexin par un Maître des Requêtes, en 16-18, par M. Félix. . 169
Notes sur Clément Marot, par M. H. Frère. . 190
L'Égalité de l'impôt et les Cahiers de la noblesse normande en 1789, par M. d'Estaintot. . . 217
Une lettre inédite de David Hoüard, par M. Decorde. 237
Un procès criminel à Rouen, en 1808, par M. Homberg. 247
Addition à ce travail, par M. de Duranville. . 261
Notes sur le parvis de la cathédrale de Rouen, par M. de Beaurepaire 270
La tombe de Jean de Bailleul, à Bailleul-sur-Eaulne, par M. d'Estaintot. 332
Une revendication normande, à propos d'un vers de Boileau, par M. Félix 352
La Lithographie à Rouen, par M. Hédou. . . 360
Notice nécrologique sur M. Gosselin, par M. l'abbé Loth. 438
Programme des Prix à décerner en 1878. . . 443
Bulletin bibliographique des ouvrages offerts à l'Académie, pendant l'année 1876-1877. . . . 446
Tableau des membres de l'Académie; changements survenus pendant l'année. 450

Rouen. — Imp. H. Boissel.